This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

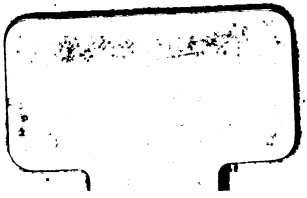
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
OXFORD
VOLTAIRE ROOM

Theodore Besterman gift

VI. 1792 (12)



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES

DE VOLTAIRE.

TOME DOUZIÈME.

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES
DE VOLTAIRE.

NOUVELLE ÉDITION,

AVEC DES NOTES ET DES OBSERVATIONS CRITIQUES,

PAR M. PALISSOT.

MÉLANGES DE POÉSIES.

TOME

A PARIS,

Chez { STOUPE, IMPRIMEUR.
SERVIERE, LIBRAIRE.

1792.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVIS DE L'ÉDITEUR.

QUOIQUE Voltaire, en livrant au ridicule les cantiques ſacrés, ou ce qu'il appelait par dériſion les chanſons hébraïques de M. de Pompignan, ait paru peu frappé des beautés de la Bible, cependant il ne pouvait mépriſer ſérieuſement un livre qui a fourni à Rouſſeau de ſi belles Odes, & à Racine tant de traits ſublimes. Nous avons été à portée de juger par nous-mêmes que non-ſeulement il ne le mépriſait pas, mais qu'il ſe l'était rendu familier au point d'en citer ſouvent de longs paſſages; & le livre de Job, entre autres, était un de ceux qu'il ſe rappelait avec le plus de complaiſance. Enfin, c'eſt dans cette ſource qu'il a puiſé cette traduction libre de l'Eccléſiaſte & du Cantique des Cantiques. Ces deux ouvrages fourniſſent une nouvelle preuve, & de ſon étonnante fécondité,

Digitized by Google

& de la facilité plus étonnante encore avec laquelle il ſavait ſe plier à tous les genres. Ils ont, ſi nous l'oſons dire, une phyſionomie particulière qui les diſtingue de ſes autres poëmes ; & ſi la maturité de ſon âge s'y fait ſentir, on n'y apperçoit encore aucune trace de déclin.

Digitized by Google

ÉPITRE DÉDICATOIRE

AU ROI DE PRUSSE.

SIRE,

On impute au troisième roi de la Judée le petit livre de l'Ecclésiaste. Je dédie le précis de cet ouvrage au troisième roi de la Prusse, qui pense comme Salomon paraît penser, & qui a souvent exprimé les mêmes sentimens avec plus de méthode & plus d'énergie.

Quel que soit l'auteur de l'Ecclésiaste, il est certain qu'il était philosophe; & il n'est pas si certain qu'il fût roi. Vous êtes l'un & l'autre; ainsi vous réuniſſez tout ce qu'il y a, dit-on, de mieux sur la terre.

Des cuistres ignorans, qui détestaient les philosophes & qui n'aimaient pas les rois, ont condamné ce petit précis de l'Ecclésiaste, apparemment parce qu'il est en vers; car ces messieurs ne sont pas plus touchés de la poésie que de la philosophie. C'est une nouvelle raison pour dédier cet ouvrage à Votre Majesté. Elle a sur Salomon l'avantage de faire des vers, & de n'être point tiraillée par sept cents épouses, dites légitimes,

Digitized by Google

& par trois cents drôleſſes, dites concubines ou femmes du ſecond rang, ce qui ne convient pas trop à un ſage.

L'Eccléſiaſte a été inſpiré par le SAINT-ESPRIT; la traduction libre que je mets à vos pieds n'a été inſpirée que par la raiſon : ainſi le traducteur peut être tombé dans des erreurs groſſières. Il a pu, ſans le ſavoir, haſarder des paroles mal-ſonnantes & ſentant l'héréſie : mais comme Votre Majeſté eſt hérétique, elle ne s'en offenſera pas. Elle continuera à me donner ſa protection contre les ſots dont elle eſt accoutumée à triompher comme de ſes ennemis.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

SOIT que l'Eccléſiaſte ait été effectivement compoſé par Salomon, ſoit qu'un autre auteur inſpiré ait fait parler ce ſage, ce livre a toujours été regardé comme un monument précieux, & l'eſt d'autant plus qu'on y trouve plus de philoſophie. Il montre le néant des choſes humaines; il conſeille en même temps l'uſage raiſonnable des biens que DIEU a donnés aux hommes. Il ne fait pas de la ſageſſe un fantôme hideux & révoltant; c'eſt un cours de morale fait pour les gens du monde. C'eſt pourquoi on a cru ce livre de l'Ecriture préférable à tout autre, pour en donner un précis en vers, & pour le préſenter à la perſonne reſpectable à qui on a eu l'honneur de l'adreſſer.

Il n'aurait pas été poſſible de le traduire d'un bout à l'autre avec ſuccès; le ſtyle oriental eſt trop différent du nôtre. L'eſprit divin, qui s'élève au-deſſus de nos idées, néglige la méthode : il ne fait point difficulté de répéter ſouvent les mêmes penſées & les mêmes expreſſions. Il paſſe rapidement d'un objet à un autre; il revient ſur ſes pas; il ne craint ni les contradictions apparentes que notre eſprit borné eſt obligé de concilier, ni les

Digitized by Google

grandes hardieſſes que notre faibleſſe eſt dans la néceſſité d'adoucir.

Le ſentiment de ſa propre inſuffiſance a forcé le traducteur à raſſembler en un corps les idées qui ſont répandues dans ce livre avec une ſublime profuſion ; à y mettre une liaiſon néceſſaire pour nous, & un ordre qui était inutile à l'eſprit ſaint; & enfin, à prendre un vol moins hardi, convenable à un laïque, qui donne l'abrégé d'un livre divin.

Digitized by Google

PRÉCIS

DE L'ECCLÉSIASTE.

Dans ma bouillante jeuneſſe,
J'ai cherché la volupté;
J'ai ſavouré ſon ivreſſe:
De mon bonheur dégoûté,
Dans ſa coupe enchantereſſe
J'ai trouvé la vanité.
La grandeur & la richeſſe
Dans l'âge mûr m'ont flatté:
Les embarras, la triſteſſe,
L'ennui, la ſatiété,
Ont averti ma vieilleſſe
Que tout était vanité.
J'ai voulu de la ſcience
Pénétrer l'obſcurité.
O nature, abîme immenſe!
Tu me laiſſes ſans clarté;
J'ai recours à l'ignorance:
Le ſavoir eſt vanité.

TEXTE.

Vanité des vanités, & tout eſt vanité. J'ai dit dans mon cœur: je vais me plonger dans les délices, & j'ai trouvé encore que cela eſt vanité. Je me ſuis propoſé d'examiner tout ce qui eſt ſous le ſoleil, & c'eſt une très-mauvaiſe occupation.... J'ai voulu connaître la doctrine & les erreurs.... & c'eſt une affliction d'eſprit. J'ai entre-

Digitized by Google

De quoi m'aura ſervi ma ſuprême puiſſance,
Qui ne dit rien aux ſens, qui ne dit rien au cœur?
Brillante opinion, fantôme de bonheur,
Dont jamais en effet on n'a la jouiſſance.
J'ai cherché ce bonheur, qui fuyait de mes bras,
Dans mes palais de cèdre, aux bords de cent fontaines,
Je le redemandais aux voix de mes ſyrènes:
Il n'était point dans moi; je ne le trouvais pas.
J'accablai mon eſprit de trop de nourriture;
A prévenir mon goût j'épuiſai tous mes ſoins;
Mais mon goût s'émouſſait en fuyant la nature.
Il n'eſt de vrais plaiſirs qu'avec de vrais beſoins.
Je me ſuis fait une étude
De connaître les mortels;
J'ai vu leurs chagrins cruels,
Et leur vague inquiétude,
Et la ſecrète habitude
De leurs penchans criminels.

TEXTE.

pris de grandes choſes, j'ai bâti des palais, &c.... J'ai eu des eſclaves, j'ai fait de grands amas d'or.... & j'ai vu en tout cela vanité & affliction d'eſprit.

J'ai fait de grands amas d'or; j'ai accumulé les ſubſtances des provinces; j'ai eu des muſiciens & des muſiciennes....; j'ai conſtruit des palais, j'ai planté des jardins...; je ne me ſuis refuſé à aucun déſir.... j'ai reconnu qu'il n'y avait que vanité & affliction d'eſprit.... La vie m'eſt devenue inſupportable.... j'ai regardé enſuite avec déteſtation mes applications..., après avoir cherché en vain la doctrine & la ſageſſe.

Digitized by Google

L'artiſte le plus habile
Fut le moins récompenſé ;
Le ſerviteur inutile
Etait le plus careſſé ;
Le juſte fut traverſé ;
Le méchant parut tranquille.
Tu viens de trahir l'amour ;
Et tu ris, beauté volage ;
Un nouvel amant t'engage,
T'aime & te quitte en un jour ;
Et dans l'inſtant qu'il t'outrage
On le trahit à ſon tour.

J'entends ſiffler par-tout les ſerpens de l'envie :
Je vois par ſes complots le mérite immolé.
L'innocent confondu traîne une affreuſe vie ;
Il s'écrie, en mourant, nul ne m'a conſolé.
Le travail, la vertu pleurent ſans récompenſe ;
La calomnie inſulte à leurs cris douloureux ;
Et du riche amolli la ſtupide inſolence
Ne ſait pas ſeulement s'il eſt des malheureux !
Il l'eſt pourtant lui-même ; un éternel orage
Promène de ſon cœur les deſirs inquiets ;
Il hait ſon héritier, qui le hait davantage ;
Il vit dans la contrainte, & meurt dans les regrets.

TEXTE.

J'ai tourné mes penſées ailleurs ; j'ai vu que ſous le ſoleil le prix n'était point pour celui qui avait le mieux couru, ni le triomphe pour le plus courageux, ni la faveur pour l'artiſte le plus habile, &c....

Digitized by Google

Dans leur courſe vagabonde
Les mortels ſont entraînés ;
Frêles vaiſſeaux que ſur l'onde
Battent les vents mutinés,
Et dans l'océan du monde
Au naufrage deſtinés.

D'eſpérances menſongères
Nous vivons préoccupés :
Tous les malheurs de nos pères
Ne nous ont point détrompés ;
Nous éprouvons les misères
Dont nos fils ſeront frappés.

Rien de nouveau ſur la terre :
On verra ce qu'on a vu,
Le droit affreux de la guerre,
Par qui tout eſt confondu,
Et le vice & la vertu
En butte aux coups du tonnerre.

TEXTE.

J'ai porté mon eſprit ailleurs ; j'ai vu les calomnies, l'innocence en larmes, ſans ſecours & ſans conſolateur.... Un étranger dévorera toutes vos richeſſes après vous, & c'eſt-là encore une très-grande misère....

Qu'eſt-ce qui a été ? ce qui ſera. Qu'eſt-ce qui s'eſt fait ? ce qui ſe fera encore : rien de nouveau ſous le ſoleil. Ne dites point que les premiers temps ont été meilleurs que ceux d'aujourd'hui ; c'eſt le diſcours d'un fou.

Le

Digitized by Google

Le ſage & l'imprudent, & le faible & le fort,
Tous ſont précipités dans les mêmes abîmes;
Le cœur juſte & ſans fiel, le cœur pétri de crimes,
Tous ſont également les vains jouets du ſort.

Le même champ nourrit la brebis innocente,
Et le tigre odieux qui déchire ſon flanc:
Le tombeau réunit la race bienfaiſante,
Et les brigands cruels, enivrés de ſon ſang.

En vain par vos travaux vous courez à la gloire,
Vous mourez: c'en eſt fait, tout ſentiment s'éteint;
Vous n'êtes ni chéri, ni reſpecté, ni plaint;
La mort enſevelit juſqu'à votre mémoire.

Que la vie a peu d'appas!
Cependant on la déſire.
Plus de plaiſirs, plus d'empire
Dans les horreurs du trépas.
Un lion mort ne vaut pas
Un moucheron qui reſpire.

TEXTE.

Le juſte périt dans ſa juſtice, & le méchant vit long-temps dans ſa malice.... Tout arrive également au juſte & à l'injuſte, au pur & à l'impur, à celui qui offre des ſacrifices & à celui qui n'en offre pas. Le parjure eſt traité comme l'homme ami de la vérité.... Les vivans ſavent qu'ils doivent mourir; mais les morts ne connaiſſent plus rien; il ne leur reſte plus de récompenſe. L'amour, la haine, l'envie, périſſent avec eux....

Qu'un homme ait eu cent enfans, qu'il ait vécu long-temps, & qu'il n'ait pas joui de ſes richeſſes, je prononce

Digitized by Google

O mortel infortuné !
Soit que ton ame jouiſſe
Du moment qui t'eſt donné,
Soit que la mort le finiſſe,
L'un & l'autre eſt un ſupplice ;
Il vaut mieux n'être point né.

Le néant eſt préférable
A nos funeſtes travaux,
Au mélange lamentable
Des faux biens & des vrais maux,
A notre eſpoir périſſable
Qu'engloutiſſent les tombeaux.

Quel homme a jamais ſu par ſa propre lumière
Si, lorſque nous tombons dans l'éternelle nuit,
Notre ame avec nos ſens ſe diſſout toute entière,
Si nous vivrons encore, ou ſi tout eſt détruit ?

Des plus vils animaux DIEU ſoutient l'exiſtence ;
Ils ſont, ainſi que nous, les objets de ſes ſoins ;

TEXTE.

qu'un avorton vaut mieux que lui : c'eſt en vain qu'il eſt né ; il va dans les ténèbres, & ſon nom dans l'oubli.... Et j'ai préféré l'état des morts à celui des vivans ; & j'ai eſtimé plus heureux celui qui n'eſt pas né encore, & qui n'a point vu les maux qui ſont ſous le ſoleil.... Un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort.

J'ai dit en mon cœur : DIEU met en probation les enfans des hommes ; il montre qu'ils ſont ſemblables aux bêtes. Les hommes meurent comme les bêtes, leur ſort eſt égal, ils reſpirent de même ; l'homme n'a rien de plus que la

Digitized by Google

Il borna leur inſtinct & notre intelligence ;
Ils ont les mêmes ſens & les mêmes beſoins.

Ils naiſſent comme nous, ils expirent de même :
Que deviendra leur ame au jour de leur trépas ?
Que deviendra la nôtre à ce moment ſuprême ?
Humains, faibles humains, vous ne le ſavez pas.

Cependant l'homme s'égare
Dans ces travaux inſenſés.
Les biens dont l'Inde ſe pare,
Avec fureur amaſſés,
Sont vainement entaſſés
Dans les tréſors de l'avare.

TEXTE.

bête. Tout eſt vanité ; tout tend au même lieu : ils ont tous été tirés de la terre, ils iront tous en terre. Qui connaît ſi l'ame des hommes monte en haut, & ſi l'ame des bêtes deſcend en bas ?

N. B. L'Eccléſiaſte ſemble s'exprimer ici avec une dureté qui convenait ſans doute à ſon temps, & qui doit être adoucie dans le nôtre. Ainſi, l'auteur du Précis ne dit point, l'*homme n'a rien de plus que la bête ;* mais qui ſait, par ſa propre lumière, ſi l'homme n'a rien de plus que la bête ? c'eſt le ſens de l'Eccléſiaſte. L'homme ne fait rien par lui-même ; il a beſoin de la foi.

Un homme quelquefois domine par ſon propre malheur. Un homme eſt ſeul ſans enfans ni frères, cependant il travaille ſans ceſſe. Il eſt inſatiable de richeſſes ; il ne lui vient point dans l'eſprit de ſe dire, pour qui eſt-ce que je travaille ?.... La femme eſt plus amère que la mort.

Digitized by Google

Ce monarque ambitieux
Menaçait la terre entière :
Il tombe dans ſa carrière ;
Et ce géant ſourcilleux,
Ce front qui touchait aux cieux
Eſt caché dans la pouſſière.

La beauté dans ſon printemps
Brille pompeuſe & chérie,
Semblable à la fleur des champs,
Le matin épanouie,
Le ſoir livide & flétrie,
En horreur à ſes amans.

Ainſi tout ſe corrompt, tout ſe détruit, tout paſſe.
Mon oreille bientôt ſera ſourde aux concerts :
La chaleur de mon ſang va ſe tourner en glace :
D'un nuage épaiſſi mes yeux ſeront couverts.

Des vins du mont Liban la ſéve nourriſſante
Ne pourra plus flatter mes languiſſans dégoûts ;
Courbé, traînant à peine une marche peſante,
J'approcherai du terme où nous arrivons tous.

Je ne vous verrai plus, beautés dont la tendreſſe
Conſola mes chagrins, enchanta mes vieux jours.
O charme de la vie ! ô précieuſe ivreſſe !
Vous fuyez loin de moi, vous fuyez pour toujours.

TEXTE.

Lorſque les gardes de la maiſon, (c'eſt-à-dire les jambes), commenceront à trembler ; quand celles qui doivent moudre, (c'eſt-à-dire les dents), ſeront en petit nombre & oiſives ;

Digitized by Google

Du temps qui périt ſans ceſſe
Saiſiſſons donc les momens :
Poſſédons avec ſageſſe,
Goûtons ſans emportemens
Les biens qu'à notre jeuneſſe
Donnent les cieux indulgens.

Que les plaiſirs de la table,
Les entretiens amuſans,
Prolongent pour nous le temps ;
Et qu'une compagne aimable
M'inſpire un amour durable,
Sans trop régner ſur mes ſens.

TEXTE.

quand l'amandier fleurira, (c'eſt-à-dire, quand la tête ſera chauve) ; que les capres ſe diſſiperont, (c'eſt-à-dire, que les cheveux ſeront tombés) ; quand la chaîne d'argent ſera rompue, que le ruban d'or ſe retirera, que la cruche ſe caſſera ſur la fontaine, (c'eſt-à-dire, quand on ne ſera plus propre aux plaiſirs), &c.

Et j'ai reconnu qu'il n'y a rien de meilleur à l'homme que de ſe réjouir dans ſes œuvres, & que c'eſt-là ſon partage ; car qui le ramènera de la mort pour connaître l'avenir ?.... Ne vaut-il pas mieux manger & boire, & faire plaiſir à ſon cœur avec le fruit de ſes travaux ? cela même eſt de DIEU. J'ai donc cru qu'il eſt bon que l'homme mange & boive, & qu'il jouiſſe gaiement du fruit de ſon travail pendant ſa vie ; car c'eſt-là ſa portion. Et quand DIEU lui a donné biens & richeſſes, & pouvoir d'en jouir, c'eſt un don de DIEU. .. Et j'ai reconnu qu'il n'y a rien de meilleur que de ſe réjouir & de bien faire.

Digitized by Google

Mortel, voilà ton partage
Par les deſtins accordé ;
Sur ces biens, ſur leur uſage
Ton vrai bonheur eſt fondé :
Qu'ils ſoient poſſédés du ſage,
Sans qu'il en ſoit poſſédé.

Uſez, n'abuſez point, ne ſoyez point en proie
Aux déſirs effrénés, au tumulte, à l'erreur.
Vous m'avez affligé, vains éclats de la joie;
Votre bruit m'importune, & le rire eſt trompeur.

DIEU nous donna des biens, il veut qu'on en jouiſſe;
Mais n'oubliez jamais leur cauſe & leur auteur,
Et lorſque vous goûtez ſa divine faveur,
O mortels ! gardez-vous d'oublier ſa juſtice.

Aimez ces biens pour lui, ne l'aimez point pour eux;
Ne penſez qu'à ſes loix, car c'eſt là tout votre être.
Grand, petit, riche, pauvre, heureux ou malheureux,
Etranger ſur la terre, adorez votre maître.

TEXTE.

J'ai réputé le rire une erreur, & j'ai dit à la joie : Pourquoi t'es-tu trompée ? Marchez ſelon les voies de votre cœur & de vos yeux, mais ſongez que DIEU vous demandera compte. Eloignez le mal de vous.... Mangez votre pain, buvez votre vin avec joie ; jouiſſez de la vie avec la femme que vous aimez.... car c'eſt-là votre portion dans la vie, & dans le travail qui vous exerce ſous le ſoleil.

Réjouiſſez-vous donc, jeune homme, dans votre jeuneſſe ; que votre cœur ſoit dans l'alégreſſe, &c.... Craignez DIEU, obſervez ſes loix, car c'eſt-là le tout de l'homme.

Digitized by Google

N'affectez point les éclats
D'une vertu trop auſtère ;
La ſageſſe atrabilaire
Nous irrite & n'inſtruit pas.
C'eſt à la vertu de plaire :
Le vice a bien moins d'appas.

Indulgent pour la faibleſſe
Que vous voyez en autrui,
Qu'il trouve en vous un appui ;
Que ſon ſort vous intéreſſe.
Hélas ! malgré la ſageſſe,
Vous tomberez comme lui.

Favori de la nature,
Le climat le plus vanté,
Par les vents, par la froidure,
Voit ſon eſpoir avorté ;
Et la vertu la plus pure
A ſes temps d'iniquité.

Répandez vos bienfaits avec magnificence ;
Même aux moins vertueux ne les refuſez pas ;
Ne vous informez point de leur reconnaiſſance ;
Il eſt grand, il eſt beau de faire des ingrats.

TEXTE.

Ne ſoyez pas plus juſte & plus ſage qu'il ne faut, de peur d'être ſtupide. Il eſt bon de ſoutenir le juſte ; mais ne retirez pas votre main de celui qui ne l'eſt pas. Il n'y a point de juſte ſur la terre qui ne pêche, &c....

Digitized by Google

Laiſſez parler les cours, & crier le vulgaire;
Leur langue eſt indiſcrète, & leurs yeux ſont jaloux.
De leurs ſuffrages faux dédaignez le ſalaire :
DIEU vous voit, il ſuffit, qu'il règne ſeul ſur vous.

L'homme eſt un vil atome, un point dans l'étendue:
Cependant du plus haut des palais éternels,
DIEU ſur notre néant daigne abaiſſer ſa vue :
C'eſt lui ſeul qu'il faut craindre, & non pas les mortels.

TEXTE.

Répandez votre pain ſur les eaux qui paſſent, c'eſt-à-dire ; faites également du bien à tout le monde, &c.... Ne faites point attention aux choſes qui ſe diſent de vous. DIEU vous fera rendre compte en ſa juſtice de ce que vous avez fait en bien ou en mal.

FIN DU PRÉCIS DE L'ECCLÉSIASTE.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

APRÈS avoir donnné le Précis de l'Eccléſiaſte, qui eſt l'ouvrage le plus philoſophique de l'ancienne Aſie, voici le Précis du Cantique des Cantiques; c'eſt le poëme le plus tendre, & même le ſeul de ce genre qui nous ſoit reſté de ces temps reculés. Tout y reſpire une ſimplicité de mœurs, qui ſeule rendrait ce petit poëme précieux. On y voit même une eſquiſſe de la poéſie dramatique des Grecs. Il y a des chœurs de jeunes filles & de jeunes hommes qui ſe mêlent quelquefois au dialogue des deux perſonnages. Les deux interlocuteurs ſont le Chaton & la Sulamite. *Chaton* eſt le mot hébreu, qui ſignifie l'amant ou le fiancé; la Sulamite eſt le nom propre de la fiancée. Pluſieurs ſavans hommes ont attribué cet ouvrage à Salomon; mais on y voit pluſieurs verſets qui ont fait douter qu'il en puiſſe être l'auteur.

Digitized by Google

On a raſſemblé les principaux traits de ce poëme pour en faire un petit ouvrage régulier qui en conſervât tout l'eſprit. Les répétitions & le déſordre, qui étaient peut-être un mérite dans le ſtyle oriental, n'en ſont point un dans le nôtre. On s'eſt abſtenu ſur-tout ſcrupuleuſement de toucher aux ſublimes & reſpectables allégories que les plus graves docteurs ont tirées de cet ancien poëme; & on s'en eſt tenu à la ſimplicité non moins reſpectable du texte.

Digitized by Google

LETTRE DU MÊME.

J'APPRENDS avec mépris que le Précis du Cantique des Cantiques a encouru la censure de quelques ignorans qui font les entendus. Ces pauvres gens ont jugé un ouvrage hébreu, qui a environ trois mille ans d'antiquité, comme ils jugeraient un bouquet à Iris, ou une jouissance de l'abbé Tétu, ou une chanson de l'abbé de l'Attaignant, imprimée dans le Mercure galant. Ils ne connaissent que nos petits amours de ruelle, ce qu'on appelle *des conquêtes;* ils ne peuvent se faire une idée des temps héroïques ou patriarchaux; il s'imaginent que la nature a été au fond de l'Asie ce qu'elle est dans la paroisse de Saint-André des arts ou des arcs, & dans la cour du palais.

Il faut apprendre à ces pédans petits-maîtres qu'il y a toujours eu une grande différence entre les mœurs des Asiatiques qui n'ont jamais changé, & celles des badauts de Paris qui changent tous les jours. Ils doivent se mettre dans la tête que la princesse Nausicaa, fille du roi Alcinoüs, & l'épouse du *Cantique des Cantiques*, & la naïve parente de Booz, & Lia & Rachel n'ont rien de commun avec la femme ou la fille d'un marguillier.

Les chastes amours, la propagation de l'espèce humaine ne faisaient point rougir; on ne célébrait

Digitized by Google

point l'adultère en chanſons; on ne mettait point ſur un théâtre d'opéra les amours les plus laſcifs, avec l'approbation d'un cenſeur, & la permiſſion du lieutenant de police de Jéruſalem.

Si les amours reſpectables de l'époux & de l'épouſe commencent par ces mots: *Iſaguni minſichot piho kytobem dodeka me yayin*; « Qu'il me baiſe d'un baiſer de » ſa bouche, car ſa gorge eſt meilleure que du vin »; c'eſt que l'auteur de ce cantique n'était pas né à Paris; c'eſt que ni notre galanterie, ni notre petit eſprit critique, ni notre inſolence pédanteſque n'étaient pas connus à Hershalaïm, vulgairement nommée Jéruſalem.

Vous qui inſultez à l'antiquité ſans la connaître, vous qui n'êtes ſavans que dans la langue de l'opéra de Paris, du barreau de Paris, & des brochures de Paris; vous qui voulez que l'eſprit divin emprunte votre ſtyle, oſez lire le livre d'Ezéchiel; vous ſerez ſcandaliſés que DIEU ordonne au prophète de manger ſon pain couvert d'excrémens humains, & qu'enſuite il change cet ordre en celui de manger ſon pain avec de la fiente de vache. Mais ſachez que dans toute l'Arabie déſerte on mange quelquefois de la bouze de vache; ſur-tout que les plus vils excrémens & le bourgeois le plus fier qui achète un office, ſont abſolument égaux aux yeux du créateur, & même aux yeux du ſage; que rien n'eſt ni dégoûtant, ni vil, ni odieux devant la ſageſſe, ſinon

Digitized by Google

l'eſprit d'ignorance & d'orgueil, qui juge de tout ſuivant ſes petits uſages & ſes petites idées.

Ceux qui ont oſé regarder les expreſſions naturelles d'un amour légitime comme des expreſſions profanes, ſeraient bien étonnés s'ils liſaient le ſeizième & le vingt-troiſième chapitre d'Ezéchiel, qu'ils n'ont jamais lus ; ils verront dans le ſeizième que DIEU même compare Jéruſalem à une jeune fille pauvre, mal-propre, dégoûtante. « J'ai eu » pitié de vous, dit-il, je vous ai fait croître » comme l'herbe des champs ». *Et ubera tua intumuerunt, & pilus tuus germinavit, & eras nuda, & tranſivi per te, & vidi te, & ecce tempus amantium, & extendi amictum meum ſuper te, & facta es mihi, & te lavavi aquâ, & veſtivi te diſcoloribus. — & ornavi te ornamentis, & dedi armillas & torquem. . . . ſed habens fiduciam in pulchritudine tuâ — fornicata es cum omni tranſeunte — & feciſti tibi ſimulacra maſculina, & fornicata es cum eis — & feciſti tibi lupanar, & fornicata es cum vicinis magnarum carnium — & dona donabas eis ut intrarent ad te, undique ad fornicandum.*

Le vingt-troiſième chapitre eſt encore beaucoup plus fort. Ce ſont les deux ſœurs Oolla & Oliba qui ſe ſont abandonnées aux plus infames proſtitutions ; Oolla a aimé avec fureur de jeunes officiers & de jeunes magiſtrats : *Oliba inſanivit amore ſuper concubitum eorum qui habent membra aſinorum, et ſicut fluxus equorum fluxus eorum.*

Digitized by Google

Vous voyez évidemment que dans ces temps-là on ne faiſait point ſcrupule de découvrir ce que nous voilons, de nommer ce que nous n'oſons dire, & d'exprimer les turpitudes par les noms des turpitudes.

D'où vient notre délicateſſe ? c'eſt que plus les mœurs ſont dépravées, plus les expreſſions deviennent meſurées. On croit regagner en paroles ce qu'on a perdu en vertu. La pudeur s'eſt enfuie des cœurs, & s'eſt réfugiée ſur les lèvres. Les hommes ſont enfin parvenus à vivre enſemble ſans ſe dire jamais un ſeul mot de ce qu'ils ſentent & de ce qu'ils penſent ; la nature eſt par-tout déguiſée ; tout eſt un commerce de tromperie.

Rien de plus naturel, de plus ingénu, de plus ſimple, de plus vrai que le Cantique des Cantiques ; donc il n'eſt pas fait pour notre langue, diſent ces hypocrites qui liſent l'*Aloïſia*, & qui prennent des airs graves en ſortant des lieux que fréquentait Oliba.

La traduction que j'ai faite de cette ancienne églogue hébraïque n'eſt point indécente ; elle eſt tendre, elle eſt noble, elle n'eſt point recherchée comme celle de Théodore de Bèze :

Ecce tu belliſſima,
His columbis prædita
Pætulis ocellulis,
Hinc & indè pendulis,
Criſpulis cincinnulis.

Digitized by Google

J'ai eu ſur-tout l'attention de ne point traduire les endroits dont l'eſprit licencieux de quelques jeunes gens abuſe quelquefois. Pluſieurs interprètes n'ont fait aucune difficulté de traduire littéralement ce paſſage : *Miſit manum ad foramen, & intremuit venter meus ;* & cet autre ; *abſque eo quod intrinſecùs latet.*

Calmet même, en adoptant le ſens dans lequel St. Jérôme entend ces paroles, ne craint point de les expliquer par ce demi-vers d'Ovide :

. . . . . *Si qua latent, meliora putat.*

Calmet était comptable aux ſavans des diverſes traductions de ces paſſages. Il devait rappeler les uſages anciens de l'Orient. Il n'écrivait ni pour les mauvais plaiſans, ni pour les inſolens pédans de nos jours ; mais le devoir d'un commentateur & celui d'un poète ne ſont pas les mêmes. J'imite, je rédige, & je ne commente pas. J'ai dû retrancher ces images qui autrefois n'étaient que naïves, & peuvent aujourd'hui paraître trop hardies.

Je n'ai donc rendu que les idées tendres ; j'ai ſupprimé celles qui vont plus loin que la tendreſſe, & qui peuvent paraître trop phyſiques ; de même que j'ai adouci dans l'Eccléſiaſte ce qui pouvait paraître d'une métaphyſique trop dure. Ceux qui me reprochent d'avoir ſupprimé les choſes hardies, n'ont pas fait aſſez d'attention au temps préſent ; & ceux

Digitized by Google

qui me reprochent d'avoir fidèlement exprimé les autres, n'ont aucune connaiſſance des temps paſſés.

En un mot, l'eſprit du texte eſt entièrement conſervé dans mon ouvrage. C'eſt ainſi que les princes de l'Égliſe de Rome en ont jugé ; et leur approbation a un peu plus de poids que les cenſures de quelques laïques qui n'entendent ni l'hébreu ni le grec, qui ſavent très-peu de latin, parlent très-mal français, & ſe mêlent toujours de dire leur avis ſur ce qui ne les regarde point.

PRÉCIS

Digitized by Google

PRÉCIS

DU CANTIQUE DES CANTIQUES.

INTERLOCUTEURS.

LE CHATON, LA SULAMITE.

Les compagnes, les amis du Chaton ne parlent pas.

LE CHATON.

Que les baiſers raviſſans
De ta bouche demi-cloſe
Ont enivré tous mes ſens!
Les lys, les boutons de roſe

TEXTE.

Qu'il me baiſe, ou qu'elle me baiſe de baiſers de ſa bouche; car vos mamelles ſont meilleures que le vin; elles ont l'odeur du meilleur baume, & votre nom eſt une huile répandue.

REMARQUE.

Quoique pluſieurs grands perſonnages aient cru que c'était la Sulamite qui parlait dans ces deux premiers verſets, cependant, comme il s'agit de mamelles, il a paru plus convenable de mettre ces paroles dans la bouche du Chaton. De plus, la comparaiſon des mamelles avec les grappes de

Digitized by Google

De tes deux globes naiſſans
Sont à mon ame enflammée
Comme les vins bienfaiſans
De la fertile Idumée,
Et comme le pur encens
Dont Tadmor eſt parfumée.
Sous les murs des Pharaons,
A travers les beaux vallons,
Les cavales bondiſſantes
Ont moins de légéreté ;
Les colombes careſſantes,
Dans leurs ardeurs innocentes,
Ont moins de fidélité.

LA SULAMITE.

J'ai peu d'éclat, peu de beauté, mais j'aime ;
Mais je ſuis belle aux yeux de mon amant :
Lui ſeul il fait ma joie & mon tourment.

TEXTE.

Mon amie, je te compare aux chevaux attelés au char de Pharaon. Ah, que vous êtes belle ! vos yeux ſont comme des yeux de colombe.

REMARQUE.

raiſin & avec du vin ſe retrouve pluſieurs fois dans le cantique, & c'eſt toujours le Chaton qui parle. Les Hébraïſans diſent que le terme, qui répond à mamelle, eſt d'une beauté énergique en hébreu. Ce mot n'a pas en français la même grace ; *tetons* eſt trop peu grave ; *ſein* eſt trop vague. Les ſavans croient qu'il eſt difficile d'atteindre à la beauté de la langue hébraïque.

Digitized by Google

Mon tendre cœur n'aime en lui que lui-même.
De mes parens la ſévère rigueur
Me commanda de bien garder ma vigne ;
Je l'ai livrée au maître de mon cœur :
Le vendangeur en était aſſez digne.

LE CHATON.

Non, tu ne te connais pas,
O ma chère Sulamite !
Rends juſtice à tes appas,
N'ignore plus ton mérite.
Salomon dans ſon palais
A cent femmes, cent maîtreſſes,
Seul objet de leurs tendreſſes,
Et ſeul but de tous leurs traits.

TEXTE.

Je ſuis noire, mais je ſuis belle comme les tabernacles de Cédar, & comme les peliſſes de Salomon.... Ne conſidérez pas que je ſuis trop brune ; car c'eſt le ſoleil qui m'a hâlée. Mes parens m'ont fait garder les vignes ; hélas ! je n'ai pu garder ma propre vigne.

REMARQUE.

Ces paroles ſemblent prouver que la Sulamite eſt une bergère, une villageoiſe qui dit naïvement qu'elle ſe croit belle comme les tapiſſeries du roi, & que par conſéquent ce cantique n'eſt pas l'épithalame de Salomon & d'une fille du roi d'Egypte, comme d'illuſtres commentateurs l'ont dit. Les princeſſes égyptiennes n'étaient pas noires, & ne gardaient pas les vignes.

Digitized by Google

Mille autres ſont renfermées
Dans ce palais des plaiſirs,
Et briguent par leurs ſoupirs
L'heureux moment d'être aimées.
Je ne poſsède que toi :
Mais ce ſérail d'un grand roi,
Ces compagnes de ſa couche,
Ces objets ſi glorieux,
N'ont point d'attrait qui me touche.
Rien n'approche ſous les cieux
D'un ſourire de ta bouche,
D'un regard de tes beaux yeux.
Sais-tu que ces grandes reines,
Dans leurs pompes ſi hautaines,
A ton aſpect ont pâli ?
Leur éclat s'en eſt terni.
Défaites, humiliées,
Malgré leur orgueil jaloux,
Toutes ſe ſont écriées,
Elle eſt plus belle que nous !

TEXTE.

Si tu ne te connais pas la plus belle des femmes, va paître tes moutons & tes chevreaux..... Il y a ſoixante reines, quatre-vingt concubines, & de jeunes filles ſans nombre. Tu es ſeule ma colombe, ma parfaite: Les reines & les concubines t'ont admirée.

REMARQUE.

Ces ſoixante reines & ces quatre-vingt concubines ont fait penſer à pluſieurs commentateurs que ce n'eſt pas Salomon

Digitized by Google

LA SULAMITE.

Le maître heureux de mes ſens, de mon ame,
De tous mes vœux, de tous mes ſentimens,
Me fait goûter de fortunés momens.
Soutenez-moi, je languis, je me pâme,
Je meurs d'amour, verſez ſur moi des fleurs;
Inondez-moi des plus douces odeurs.
Que ſur mon ſein mon tendre amant repoſe;
Qu'en s'endormant de moi-même il diſpoſe;
Qu'il ſoit à moi dans les bras du ſommeil;

TEXTE.

Mon bien-aimé eſt comme un bouquet de myrte, il demeurera entre mes mamelles..... Soutenez-moi avec des fleurs, fortifiez-moi avec des fruits, car je languis d'amour. Qu'il mette ſa main gauche ſur ma tête, & que ſa main droite m'embraſſe.

REMARQUE.

qui compoſa ce cantique, puiſque Salomon avait ſept cents femmes & trois cents concubines, ſelon le texte ſacré. Peut-être n'avait-il alors que ſoixante femmes. Il ſe peut auſſi que l'auteur parle ici d'un autre roi que Salomon. Les commentateurs qui ne croient pas que le *Cantique des Cantiques* ſoit de ce roi juif, prétendent qu'il n'eſt guère vraiſemblable que Salomon diſe à ſa bien-aimée : Tu es plus belle que toutes les maîtreſſes du roi. C'eſt une expreſſion qui ſemble convenir aux hommes d'un ordre inférieur, comme il eſt d'uſage parmi nous d'appeler une femme *ma reine;* cependant il eſt tout auſſi naturel que Salomon diſe à ſa nouvelle femme : Tu es plus belle que toutes mes femmes & mes maîtreſſes.

Digitized by Google

Que de ſes mains il me tienne embraſſée ;
Que ſon image occupe ma penſée,
Et qu'il m'embraſſe encore à ſon réveil.

Chère idole que j'adore,
Mon cœur a veillé toujours ;
Je me lève avant l'aurore,
Je demande mes amours,
Lit ſacré, dépoſitaire
Des mouvemens de mon cœur,
Des amours doux ſanctuaire,
Qu'as-tu fait de mon bonheur ?
Eveillez-vous, mes compagnes,
Venez plaindre mon tourment ;
Prés, ruiſſeaux, forêts, montagnes,
Rendez-moi mon cher amant.

Je l'ai perdu, le ſeul bien qui m'enchante !
Ah ! je l'entends, j'entends ſa voix touchante ;
Il vient, il ouvre, il entre. Ah je te voi !
Mon cœur s'échappe & s'envole après toi.

Hélas ! une fauſſe image
Trompe mes yeux égarés ;

TEXTE.

Je dors, mais mon cœur veille.

REMARQUE.

Il eſt difficile d'expliquer comment à la fois on dort & on veille. C'eſt une figure aſiatique qui exprime un ſonge.

Digitized by Google

Je ne vois plus qu'un nuage ;
Les regrets ſont le partage
De mes ſens déſeſpérés.
O mes compagnes fidelles,
Voyez mes craintes cruelles ;
Adouciſſez ma douleur !
Dites-moi quelle contrée,
Quelle terre eſt honorée
De l'objet de mon ardeur ;
Quel Dieu m'en a ſéparée ?

LES COMPAGNES DE LA SULAMITE.

Apprenez-nous quel eſt l'amant heureux,
Qui vous retient dans de ſi douces chaînes.

TEXTE.

J'ai cherché durant la nuit celui qu'aime mon ame ; je l'ai cherché, & je ne l'ai point trouvé. Mon bien-aimé a paſſé ſa main par le trou, & mon ventre treſſaillit à ce tact. J'ai ouvert la porte à mon bien-aimé, mais il n'y était plus ; mon ame s'eſt liquéfiée. Je l'ai cherché, & je ne l'ai point trouvé, &c.

Je vous conjure, filles de Jéruſalem, ſi vous trouvez mon bien-aimé, de lui dire que je languis d'amour.....

LES FILLES.

Quel eſt le bien-aimé que vous aimez d'amour, ô la plus belle des femmes ? &c.

REMARQUE.

La Sulamite dit enſuite qu'elle a cherché ſon Chaton aux portes de la ville, & que les gardes l'ont battue ; ce qui ne conviendrait guère à une épouſe de Salomon.

Digitized by Google

Nous partageons votre joie & vos peines ;
Nous chercherons cet objet de vos vœux.

LA SULAMITE.

Le vainqueur que j'idolâtre
Eſt le plus beau des humains ;
L'amour forma de ſes mains
Son ſein plus blanc que l'albâtre ;
L'ébène de ſes cheveux
Ombrage ſon front d'ivoire,
Ce front noble & gracieux,
Ce front couronné de gloire.
Un feu pur eſt dans ſes yeux.
Sous une telle figure
Deſcendent du haut des cieux
Les maîtres de la nature,
Miniſtres du Dieu des Dieux.
Mais de ſon cœur vertueux
Si je faiſais la peinture,
Vous le connaîtriez mieux.

TEXTE.

LA SULAMITE.

Mon bien-aimé eſt blanc & rouge, choiſi entre mille ; ſes cheveux ſont comme des feuilles de palmier, noirs comme un corbeau. Ses yeux ſont comme des pigeons ſur le bord des eaux, lavés dans du lait. Ses joues ſont comme des parterres d'aromates, ſa poitrine eſt comme un ivoire marqueté de ſaphirs, &c.

LES FILLES.

Où eſt allé votre bien-aimé ? nous l'irons chercher avec vous.

Digitized by Google

LE CHATON.

Je vous retrouve, ô maîtreſſe chérie;
Je vous revois, je vous tiens dans mes bras!
Dans mes jardins j'avais porté mes pas;
Mais près de vous toute fleur eſt flétrie.
Charmant palmier, tige aimable & fleurie,
Je viens cueillir vos fruits délicieux.
Ciel, que le temps eſt un bien précieux!
Tout le conſume, & l'amour ſeul l'emploie.
Mes chers amis, qui partagez ma joie,
Buvez, chantez, célébrez ſes attraits;
Dans les bons vins que notre ame ſe noie;
Je vais goûter des plaiſirs plus parfaits.

TEXTE.

LE CHATON.

Je ſuis deſcendu dans le jardin des noyers, pour voir les fruits des vallées..... Votre nez eſt comme la tour du mont Liban qui regarde vers Damas..... Votre taille eſt ſemblable à un palmier. J'ai dit: Je monterai ſur le palmier, & j'en prendrai les fruits; car vos mamelles ſont comme des grappes de raiſin, &c.

J'ai bu mon vin avec mon lait. Mangez, mes amis; buvez, enivrez-vous, mes très-chers amis.

REMARQUE.

C'était un uſage commun dans les pays chauds de ne point boire ſon vin pur; on le mêlait ſouvent avec du lait. Dans l'Odyſſée on y infuſe des raclures de fromage. Les anciens différent de nous en tout.

Digitized by Google

LA SULAMITE.

Paix du cœur, volupté pure,
Doux & tendre emportement,
Vous guériſſez ma bleſſure.
Ne ſouffrez pas que j'endure
Un nouvel éloignement.
L'abſence d'un ſeul moment
Eſt un moment de parjure.
Allons voir, allons tous deux
Voir nos myrtes amoureux;
Prenons ſoin de leur culture;
Redoublons nos tendres nœuds
Sur nos tapis de verdure;
Fuyons le bruyant ſéjour
De cette ſuperbe ville.
Le village eſt plus tranquille;
Et la nature & l'amour
L'ont choiſi pour leur aſile.

TEXTE.

LA SULAMITE.

Je ſuis à mon bien-aimé, & ſon cœur ſe retourne vers moi. Venez, ſortons dans les champs, demeurons au village; levons-nous matin pour aller aux vignes: c'eſt là que je vous donnerai mes mamelles.

FIN DU PRÉCIS DU CANTIQUE DES CANTIQUES.

Digitized by Google

ODE

Sur la mort de S. A. R. madame la princeſſe DE BAREITH.

1759.

Lorsqu'en des tourbillons de flamme & de fumée,
Cent tonneres d'airain, précédés des éclairs,
De leurs globes brûlans renverſent une armée,
Quand de guerriers mourans les ſillons ſont couverts,
Tous ceux qu'épargna la foudre,
Voyant rouler dans la poudre
Leurs compagnons maſſacrés,
Sourds à la pitié timide,
Marchent d'un pas intrépide
Sur leurs membres déchirés.

Ces féroces humains, plus durs, plus inflexibles,
Que l'acier qui les couvre au milieu des combats,
S'étonnent à la fin de devenir ſenſibles,
D'éprouver la pitié qu'ils ne connaiſſaient pas,
Lorſque la mort en ſilence
D'un pas terrible s'avance,
Vers un objet plein d'attraits;
Quand ces yeux, qui dans les ames
Lançaient les plus douces flammes,
Vont s'éteindre pour jamais.

Digitized by Google

Une famille entière, interdite, éplorée,
Se preſſe en gémiſſant vers un lit de douleurs;
La victime l'attend, pâle, défigurée,
Tendant une main faible à ſes amis en pleurs;
Tournant en vain la paupière
Vers un reſte de lumière
Qu'elle gémit de trouver,
Elle préſente ſa tête;
La faulx redoutable eſt prête,
Et la mort va la lever.

Le coup part; tout s'éteint, c'en eſt fait; il ne reſte
De tant de dons heureux, de tant d'attraits ſi chers,
De ces ſens animés d'une flamme céleſte,
Qu'un cadavre glacé, la pâture des vers.
Ce ſpectable lamentable,
Cette perte irréparable
Vous frappe d'un coup plus fort,
Que cent mille funérailles
De ceux qui dans les batailles
Donnaïent & ſouffraient la mort.

O BAREITH! ô vertus! ô grâces adorées!
Femme ſans préjugés, ſans vice & ſans erreur,
Quand la mort t'enleva de ces triſtes contrées,
De ce ſéjour de ſang, de rapine & d'horreur;
Les nations acharnées
De leurs haines forcenées
Suſpendirent les fureur:
Les diſcordes s'arrêtèrent;

Digitized by Google

Tous les peuples s'accordèrent
A t'honorer de leurs pleurs.

De la douce vertu tel eſt le sûr empire,
Telle eſt la digne offrande à tes mânes ſacrés ;
Vous qui n'êtes que grands, vous qu'un flatteur admire,
Vous traitons-nous ainſi lorſque vous expirez ?
La mort que DIEU vous envoie
Eſt le ſeul moment de joie
Qui conſole nos eſprits.
Emportez, ames cruelles,
Ou nos haines éternelles,
Ou nos éternels mépris.

Mais toi, dont la vertu fut toujours ſecourable,
Toi, dans qui l'héroïſme égala la bonté,
Qui penſais en grand-homme, en philoſophe aimable,
Qui de ton ſexe enfin n'avais que la beauté ;
Si ton inſenſible cendre
Chez les morts pouvait entendre
Tous ces cris de notre amour,
Tu dirais dans ta penſée :
Les dieux m'ont récompenſée
Quand ils m'ont ôté le jour.

C'eſt nous, triſtes humains, nous qui ſommes à plaindre,
Dans nos champs déſolés & ſous nos boulevards,
Condamnés à ſouffrir, condamnés à tout craindre
Des ſerpens de l'Envie & des fureurs de Mars.
Les peuples foulés gémiſſent ;
Les arts, les vertus périſſent ;

Digitized by Google

On assassine les rois :
Tandis que l'on ose encore,
Dans ce siècle que j'abhorre,
Parler de mœurs & de lois !

Hélas ! qui désormais dans une cour paisible
Retiendra sagement la superstition,
Le sanglant fanatisme, & l'athéisme horrible,
Enchainés sous les pieds de la Religion ?
Qui prendra pour son modèle
La loi pure & naturelle
Que DIEU grava dans nos cœurs ?
Loi sainte aujourd'hui proscrite
Par la fureur hypocrite
D'ignorans persécuteurs !

Des tranquilles hauteurs de la philosophie,
Ta pitié contemplait avec des yeux sereins
Ces fantômes changeans du songe de la vie,
Tant de travaux détruits, tant de projets si vains ;
Ces factions indociles
Qui tourmentent dans nos villes
Nos citoyens obstinés ;
Ces intrigues si cruelles,
Qui font des cours les plus belles
Un séjour d'infortunés.

Du temps qui fuit toujours tu fis toujours usage ;
O combien tu plaignais l'infâme oisiveté
De ces esprits sans goût, sans force & sans courage,
Qui meurent plein de jours, & n'ont point existé !

Digitized by Google

La vie eſt dans la penſée :
Si l'ame n'eſt exercée,
Tout ſon pouvoir ſe détruit;
Ce flambeau ſans nourriture
N'a qu'une lueur obſcure
Plus affreuſe que la nuit.

Illuſtres meurtriers, victimes mercenaires,
Qui, redoutant la honte & maîtriſant la peur,
L'un par l'autre animés aux combats ſanguinaires,
Fuiriez, ſi vous l'oſiez, & mourez par honneur :
Une femme, une princeſſe,
Dans ſa tranquille ſageſſe,
Du ſort dédaignant les coups,
Souffrant ſes maux ſans ſe plaindre,
Voyant la mort ſans la craindre,
Etait plus brave que vous.

Mais qui célébrera l'amitié courageuſe,
Première des vertus, paſſion des grands cœurs,
Feu ſacré dont brûla ton ame généreuſe,
Qui s'épurait encore au creuſet des malheurs ?
Rougiſſez, ames communes,
Dont les diverſes fortunes
Gouvernent les ſentimens,
Frêles vaiſſeaux ſans bouſſole,
Qui tournez, au gré d'Eole,
Plus légers que ſes enfans.

Cependant elle meurt, & Zoïle reſpire !
Et des lâches Séjans un lâche imitateur

Digitized by Google

A la vertu tremblante insulte avec emire
Et l'hypocrite en paix sourit au délateur !
Le troupeau faible des sages,
Disperse par les orages,
Va périr sans successeurs ;
Leurs noms, leurs vertus s'oublient,
Et les enfers multiplient
La race des oppresseurs.

Tu ne chanteras plus, solitaire Silvandre,
Dans ce palais des arts, où le son de ta voix
Contre les préjugés osait se faire entendre,
Et de l'humanité faisait parler les droits.
Mais dans ta noble retraite,
Ta voix loin d'être muette,
Redouble ses chants vainqueurs,
Sans flatter les faux critiques,
Sans craindre les fanatiques,
Sans chercher des protecteurs.

Vils tyrans des esprits, vous serez mes victimes ;
Je vous verrai pleurer à mes pieds abattus ;
A la postérité je peindrai tous vos crimes,
De ces mâles crayons dont j'ai peint les vertus.
Craignez ma main raffermie :
A l'opprobre, à l'infamie
Vos noms seront consacrés,
Comme le sont à la gloire
Les enfans de la victoire
Que ma muse a célébrés.

NOTES

Digitized by Google

NOTES

SUR L'ODE PRÉCÉDENTE.

LA princeſſe à qui on a élevé ce monument en méritait un plus beau, & les monſtres dont on daigne parler à la fin de cette ode méritent une punition plus ſévère.

Dans les beaux jours de la littérature, il y avait, à la vérité, de plats critiques comme aujourd'hui. Claveret écrivait contre Corneille; Subligny & Viſé attaquaient toutes les pièces de Racine; chaque ſiècle a eu ſes Zoïles & ſes Garaſſes : mais on ne vit jamais que dans nos jours une troupe infame de délateurs vomir hardiment leurs impoſtures, & en inventer encore de nouvelles quand les premières ont été confondues; cabaler inſolemment, attaquer juſque dans les tribunaux, des gens de lettres dont ils ne peuvent attaquer la gloire, porter l'audace de la calomnie juſqu'à les accuſer de penſer en ſecret tout le contraire de ce qu'ils écrivent en public; & vouloir rendre odieux par leurs imputations le nom reſpectable de philoſophe.

La manie de ces délations a été pouſſée au point de dire & d'imprimer, que les philoſophes ſont dangereux dans un Etat.

Et qui ſont ces hardis délateurs ? tantôt c'eſt un pédant jéſuite qui compromet la ſociété dont il eſt, & qui oſe parler de morale, tandis que ſes confrères ſont accuſés & punis d'un parricide; tantôt c'eſt le factieux auteur d'une gazette nommée *eccléſiaſtique*, qui, pour quelques écus par mois, a calomnié les Buffon, les Monteſquieu, & juſqu'à un miniſtre d'Etat (M. d'Argenſon), auteur d'un livre excellent ſur une partie du droit public. C'eſt une troupe d'écrivains affamés qui ſe vantent de défendre le chriſtianiſme à quinze ſous par tome, qui accuſent d'irréligion le ſage & ſavant auteur des

Digitized by Google

Essais sur Paris, & qui enfin sont forcés de lui demander pardon juridiquement.

C'est sur-tout le misérable auteur d'un libelle intitulé l'*Oracle des philosophes*, qui prétend avoir été admis à la table d'un homme qu'il n'a jamais vu, & dans l'antichambre duquel il ne serait pas souffert; qui se vante d'avoir été dans un château, lequel n'a jamais existé; & qui pour prix du bon accueil qu'il dit avoir reçu dans cette seule maison en sa vie, divulgue les secrets qu'il suppose lui avoir été confiés dans cette maison.... Ce polisson, nommé Guyon, se donne ainsi lui-même de gaîté de cœur pour un malhonnête homme. N'ayant point d'honneur à perdre, il ne songe qu'à regagner par le débit d'un mauvais libelle l'argent qu'il a perdu à l'impression de ses mauvais livres. L'opprobre le couvre, & il ne le sent pas; il ne sent que le dépit honteux de n'avoir pu même vendre son libelle. C'est donc à cet excès de turpitude qu'on est parvenu dans le métier d'écrivain!

Ces valets de libraires, gens de la lie du peuple & la lie des auteurs, les derniers des écrivains inutiles, & par conséquent les derniers des hommes, sont ceux qui ont attaqué le roi, l'Etat & l'Eglise dans leurs feuilles scandaleuses écrites en faveur des convulsionnaires. Ils fabriquaient leurs impostures, comme les filoux commettent leurs larcins, dans les ténèbres de la nuit, changeant continuellement de nom & de demeure, associés à des recèleurs, fuyant à tout moment la justice, &, pour comble d'horreur, se couvrant du manteau de la religion, &, pour comble de ridicule, se persuadant qu'ils lui rendent service.

Ces deux partis, le janséniste & le moliniste, si fameux long-temps dans Paris, & si dédaignés dans l'Europe, fournissent des deux côtés les plumes vénales dont le public est si fatigué; ces champions de la folie, que l'exemple des sages & les soins paternels du souverain n'ont pu réprimer, s'acharnent l'un contre l'autre avec toute l'absurdité de nos siècles de barbarie, & tout le raffinement d'un temps également éclairé dans la vertu & dans le crime; & après s'être ainsi

Digitized by Google

déchirés, ils se jettent sur les philosophes : ils attaquent la raison, comme des brigands réunis volent un honnête homme pour partager ses dépouilles.

Qu'on me montre dans l'histoire du monde entier un philosophe qui ait ainsi troublé la paix de sa patrie : en est-il un seul, depuis Confucius jusqu'à nos jours, qui ait été coupable, je ne dis pas de cette rage de parti & de ces excès monstrueux, mais de la moindre cabale contre les puissances, soit séculières, soit ecclésiastiques ? Non, il n'y en eut jamais, & il n'y en aura jamais. Un philosophe fait son premier devoir d'aimer son prince & sa patrie ; il est attaché à sa religion, sans s'élever outrageusement contre celle des autres peuples, il gémit de ces disputes insensées & fatales qui ont coûté autrefois tant de sang, & qui excitent aujourd'hui tant de haines. Le fanatique allume la discorde, & le philosophe l'éteint. Il étudie en paix la nature ; il paye gaîment les contributions nécessaires à l'Etat ; il regarde ses maîtres comme les députés de DIEU sur la terre, & ses concitoyens comme ses frères : bon mari, bon père, bon maître, il cultive l'amitié ; il sait que si l'amitié est *un besoin de l'ame*, c'est le plus noble besoin des ames les plus belles ; que c'est un contrat entre les cœurs, contrat plus sacré que s'il était écrit, & qui nous impose les obligations les plus chères : il est persuadé que les méchans ne peuvent aimer.

Ainsi le philosophe, fidèle à tous ses devoirs, se repose sur l'innocence de sa vie. S'il est pauvre, il rend la pauvreté respectable ; s'il est riche, il fait de ses richesses un usage utile à la société. S'il fait des fautes, comme tous les hommes en font, il s'en repent, & il se corrige. S'il a écrit librement dans sa jeunesse comme Platon, il cultive la sagesse comme lui dans un âge avancé ; il meurt en pardonnant à ses ennemis, & implorant la miséricorde de l'Etre suprême.

Qu'il soit du sentiment de Leibnitz sur les monades & sur les indiscernables, ou du sentiment de ses adversaires ; qu'il admette les idées innées avec Descartes, ou qu'il voie tout dans le Verbe avec Mallebranche ; qu'il croie au plein, qu'il

Digitized by Google

croie au vide, ces innocentes spéculations exercent son esprit, & ne peuvent nuire en aucun temps à aucun homme; mais plus il est éclairé, plus les esprits contentieux & absurdes redoutent son mépris. Et voilà la source secrète & véritable de cette persécution qu'on a suscitée quelquefois aux plus pacifiques & aux plus estimables des mortels. Voilà pourquoi les factieux, les enthousiastes, les fourbes, les pédans orgueilleux ont si souvent étourdi le monde de leurs clameurs; ils ont frappé à toutes les portes; ils ont pénétré chez les personnes les plus respectables; ils les ont séduites; ils ont animé la vertu même contre la vertu; & un sage a été quelquefois tout étonné d'avoir persécuté un sage.

Quand l'évêque irlandais Barclay se fut trompé sur le calcul différentiel, & que le célèbre Jurin eut confondu son erreur, Barclay écrivit que les géomètres n'étaient pas chrétiens; quand Descartes eut trouvé de nouvelles preuves de l'existence de DIEU, Descartes fut accusé juridiquement d'athéisme; dès que ce même philosophe eut adopté les idées innées, nos théologiens l'anathématisèrent pour s'être écarté de l'opinion d'Aristote & de l'axiome de l'école, *Que rien n'est dans l'entendement qui n'ait été dans les sens.* Cinquante ans après, la mode changea; ils traitèrent de matérialistes ceux qui revinrent à l'ancienne opinion d'Aristote & de l'école.

A peine Leibnitz eut-il proposé son système, rédigé depuis dans la Théodicée, que mille voix crièrent qu'il introduisait le fatalisme, qu'il renversait la créance de la chute de l'homme, qu'il détruisait les fondemens de la religion chrétienne. D'autres philosophes ont-ils combattu le système de Leibnitz, on leur a dit: Vous insultez la Providence.

Lorsque milord Shaftesbury assura que l'homme était né avec l'instinct de la bienveillance pour ses semblables, on lui imputa de nier le péché originel. D'autres ont-ils écrit que l'homme est né avec l'instinct de l'amour propre, on leur a reproché de détruire toute vertu.

Ainsi quelque parti qu'ait pris un philosophe, il a toujours été en bute à la calomnie, fille de cette jalousie secrète dont

Digitized by Google

tant d'hommes ſont animés, & que perſonne n'avoue. Enfin de quoi pourra-t-on s'étonner depuis que le jéſuite Hardouin a traité d'athées les Paſcal, les Nicole, les Arnaud, & les Mallebranche ?

Qu'on faſſe ici une réflexion. Les Romains, ce peuple le plus religieux de la terre, nos vainqueurs, nos maîtres & nos légiſlateurs, ne connurent jamais la fureur abſurde qui nous dévore; il n'y a pas dans l'hiſtoire romaine un ſeul exemple d'un citoyen romain opprimé pour ſes opinions; & nous, ſortis à peine de la barbarie, nous avons commencé à nous acharner les uns contre les autres, dès que nous avons appris, je ne dis pas à penſer, mais à balbutier les penſées des anciens. Enfin depuis les combats des réaliſtes & des nominaux, depuis Ramus aſſaſſiné par les écoliers de l'univerſité de Paris pour venger Ariſtote, juſqu'à Galilée empriſonné, & juſqu'à Deſcartes banni d'une ville batave, il y a de quoi gémir ſur les hommes, & de quoi ſe déterminer à les fuir.

Ces coups ne paraiſſent d'abord tomber que ſur un petit nombre de ſages obſcurs dédaignés ou écraſés pendant leur vie par ceux qui ont acheté des dignités à prix d'or ou à prix d'honneur : mais il eſt trop certain que ſi vous retréciſſez le génie, vous abâtardiſſez bientôt une nation entière. Qu'était l'Angleterre avant la reine Eliſabeth, dans le temps qu'on employait l'autorité ſur la prononciation de l'*epſilon ?* l'Angleterre était alors la dernière des nations policées en fait d'arts utiles & agréables, ſans aucun bon livre, ſans manufactures, négligeant juſqu'à l'agriculture, & très-faible même dans ſa marine : mais dès qu'on laiſſa un libre eſſor au génie, les Anglais eurent des Spencer, des Shakeſpear, des Bacon, & enfin des Locke & des Newton.

On ſait que tous les arts ſont frères, que chacun d'eux en éclaire un autre, & qu'il en réſulte une lumière univerſelle. C'eſt par ces mutuels ſecours que le génie de l'invention s'eſt communiqué de proche en proche; c'eſt par-là qu'enfin la philoſophie a ſecouru la politique, en donnant de nouvelles vues pour les manufactures, pour les finances, pour la

Digitized by Google

conſtruction des vaiſſeaux. C'eſt par-là que les Anglais ſont parvenus à mieux cultiver la terre qu'aucune nation, & à s'enrichir par la ſcience de l'agriculture comme par celle de la marine; le même génie entreprenant & perſévérant, qui leur a fait fabriquer des draps plus forts que les nôtres, leur fait auſſi écrire des livres de philoſophie plus profonds. La deviſe du célèbre miniſtre d'Etat Walpol, *fari quæ ſentiat*, eſt la deviſe des philoſophes anglais. Ils marchent plus ferme & plus loin que nous dans la même carrière; ils creuſent à cent pieds le ſol que nous effleurons. Il y a tel livre français qui nous étonne par ſa hardieſſe, & qui paraîtrait écrit avec timidité, s'il était confronté avec ce que vingt auteurs anglais ont écrit ſur le même ſujet.

Pourquoi l'Italie, la mère des arts, de qui nous avons appris à lire, a-t-elle langui près de deux cents ans dans une décadence déplorable? C'eſt qu'il n'a pas été permis juſqu'à nos jours à un philoſophe italien d'oſer regarder la vérité à travers ſon téleſcope; de dire, par exemple, que le ſoleil eſt au centre de notre monde, & que le blé ne pourrit point dans la terre pour y germer. Les Italiens ont dégénéré juſqu'au temps de Muratori & de ſes illuſtres contemporains. Ces peuples ingénieux ont craint de penſer; les Français n'ont oſé penſer qu'à demi; & les Anglais qui ont volé juſqu'au ciel, parce qu'on ne leur a point coupé les ailes, ſont devenus les précepteurs des nations. Nous leur devons tout depuis les lois primitives de la gravitation, depuis le calcul de l'infini, & la connaiſſance préciſe de la lumière ſi vainement combattus, juſqu'à la nouvelle charrue & à l'inſertion de la petite vérole, combattues encore.

Il faudrait ſavoir un peu mieux diſtinguer le dangereux & l'utile, la licence & la ſage liberté, abandonner l'école à ſon ridicule, & reſpecter la raiſon. Il a été plus facile aux Hérules, aux Vandales, aux Goths, & aux Francs, d'empêcher la raiſon de naître, qu'il ne le ſerait aujourd'hui de lui ôter ſa force quand elle eſt née. Cette raiſon épurée, ſoumiſe à la religion & à la loi, éclaire enfin ceux qui abuſent de l'une

Digitized by Google

& de l'autre ; elle pénètre lentement, mais sûrement ; & au bout d'un demi-siècle une nation est surprise de ne plus ressembler à ses barbares ancêtres.

Peuple nourri dans l'oisiveté & dans l'ignorance, peuple si aisé à enflammer, & si difficile à instruire, qui courez des farces du cimetière de saint Médard aux farces de la foire, qui vous passionnez tantôt pour un Quesnel, tantôt pour une actrice de la comédie italienne, qui élevez une statue en un jour, & le lendemain la couvrez de boue ; peuple qui dansez & chantez en murmurant, sachez que vous vous seriez égorgé sur la tombe du diacre ou sous-diacre Pâris, & dans vingt autres occasions aussi belles, si les philosophes n'avaient depuis environ soixante ans adouci un peu les mœurs, en éclairant les esprits par degrés ; sachez que ce sont eux (& eux seuls) qui ont éteint enfin les bûchers, & détruit les échafauds où l'on immolait autrefois & le prêtre Jean Hus, & le moine Savonarole, & le chancelier Thomas Morus, & le conseiller Anne du Bourg, & le médecin Michel Servet, & l'avocat général de Hollande Barnevelt, & la maréchale d'Ancre, & le pauvre Morin qui n'était qu'un imbécille, & Vanini même qui n'était qu'un fou argumentant contre Aristote, & tant d'autres victimes enfin dont les noms seuls feraient un immense volume ; registre sanglant de la plus infernale superstition & de la plus abominable démence.

NOTE particulière sur ce vers de la huitième strophe :

On assassine les rois.

On se souvient de ceux qui, aux pieds d'une vierge Marie très-fêtée en Pologne & dont il est difficile à un Français de prononcer le nom, firent serment, en 1771, d'assassiner leur roi ; ils remplirent leur serment, autant qu'ils purent, avec le secours de la bonne mère.

Les philosophes qui avaient obtenu du R. P. Malagrida,

Digitized by Google

du R. P. Mathos & du R. P. Alexandre, en confeſſion, la permiſſion de tirer des coups de fuſil par derrière au roi de Portugal, n'étaient-ils pas auſſi de très-ſavans hommes, & qui ſavaient leur Lucrèce par cœur ?

Si Damiens n'étudia point en philoſophie, il eſt avéré du moins qu'il étudia en théologie, car il répondit dans ſes interrogatoires (page 135) : *Quel motif l'a déterminé : a dit la religion ;* & (page 405) *qu'il a cru faire une œuvre méritoire, que c'était tous ces prêtres qu'il entendait qui le diſaient dans le palais.*

Voilà les mêmes réponſes qu'ont faites tous les aſſaſſins de tant de princes, en remontant depuis Damiens juſqu'au pieux Aod, qui vint enfoncer de la main gauche un poignard juſqu'au manche dans le ventre de ſon roi Eglon, de la part du Seigneur.

Et après ces exemples, de pauvres philoſophes oſeraient ſe plaindre que de petits abbés leur diſent des ſottiſes !

Digitized by Google

LE PAUVRE DIABLE (1).

1760.

Quel parti prendre ? où ſuis-je, & qui dois-je être ?
Né dépourvu, dans la foule jeté,
Germe naiſſant par le vent emporté,
Sur quel terrain puis-je eſpérer de craître ?
Comment trouver un état, un emploi ?
Sur mon deſtin, de grace, inſtruiſez-moi.
— Il faut s'inſtruire & ſe ſonder ſoi-même,
S'interroger, ne rien croire que ſoi,
Que ſon inſtinct; bien ſavoir ce qu'on aime;
Et ſans chercher des conſeils ſuperflus,
Prendre l'état qui vous plaira le plus.
— J'aurais aimé le métier de la guerre.
Qui vous retient ? allez; déjà l'hiver
A diſparu; déjà gronde dans l'air
L'airain bruyant, ce rival du tonnerre;
Du duc Broglie oſez ſuivre les pas;
Sage en projets, & vif dans les combats,
Il a tranſmis ſa valeur aux ſoldats;
Il va venger les malheurs de la France :
Sous ſes drapeaux marchez dès aujourd'hui,
Et méritez d'être apperçu de lui.
— Il n'eſt plus temps; j'ai d'une lieutenance
Trop vainement demandé la faveur,
Mille rivaux briguaient la préférence;
C'eſt une preſſe ! En vain Mars en fureur
De la patrie a moiſſonné la fleur,

Digitized by Google

Plus on en tue, & plus il s'en préſente;
Ils vont trottant des bords de la Charente,
De ceux du Lot, des côteaux champenois,
Et de Provence, & des monts francomtois,
En botte, en guêtre, & ſur-tout en guenille,
Tous aſſiégeant la porte de Cremille, (2)
Pour obtenir des maîtres de leur ſort
Un beau brevet qui les mène à la mort.
Parmi les flots de la foule empreſſée,
J'allai montrer ma mine embarraſſée;
Mais un commis, me prenant pour un ſot,
Me rit au nez, ſans me répondre un mot,
Et je voulus, après cette aventure,
Me retourner vers la magiſtrature.
— Eh bien, la robe eſt un métier prudent;
Et cet air gauche, & ce front de pédant
Pourront encor paſſer dans les enquêtes;
Vous verrez là de merveilleuſes têtes!
Vîte achetez un emploi de Caton,
Allez juger: êtes-vous riche? — Non,
Je n'ai plus rien, c'en eſt fait. — Vil atome!
Quoi! point d'argent, & de l'ambition?
Pauvre impudent! apprends qu'en ce royaume
Tous les honneurs ſont fondés ſur le bien.
L'antiquité tenait pour axiome,
Que rien n'eſt rien, que de rien ne vient rien.
Du genre humain connais quelle eſt la trempe;
Avec de l'or je te fais préſident,
Fermier du roi, conſeiller, intendant,
Tu n'as point d'aile, & tu veux voler! rampe.

Digitized by Google

— Hélas! Monſieur, déjà je rampe aſſez.
Ce fol eſpoir qu'un moment a fait naître,
Ces vains déſirs pour jamais ſont paſſés:
Avec mon bien j'ai vu périr mon être.
Né malheureux, de la craſſe tiré,
Et dans la craſſe en un moment rentré,
A tous emplois on me ferme la porte.
Rebut du monde, errant, privé d'eſpoir,
Je me fais moine, ou gris, ou blanc, ou noir,
Raſé, barbu, chauſſé, déchaux, n'importe.
De mes erreurs déchirant le bandeau,
J'abjure tout; un cloître eſt mon tombeau,
J'y vais deſcendre; oui, j'y cours. — Imbécille,
Va donc pourrir au tombeau des vivans.
Tu crois trouver le repos, mais apprends
Que des ſoucis c'eſt l'éternel aſile,
Que les Ennuis en font leur domicile,
Que la Diſcorde y nourrit ſes ſerpens;
Que ce n'eſt plus ce ridicule temps
Où le capuce & la toque à trois cornes,
Le ſcapulaire & l'impudent cordon
Ont extorqué des hommages ſans bornes.
Du vil berceau de ſon illuſion,
La France arrive à l'âge de raiſon;
Et les enfans de François & d'Ignace,
Bien reconnus, ſont remis à leur place.
Nous faiſons cas d'un cheval vigoureux
Qui, déployant quatre jarrets nerveux,
Frappe la terre, & bondit ſous ſon maître:
J'aime un gros bœuf, dont le pas lent & lourd,

Digitized by Google

En ſillonnant un arpent dans un jour,
Forme un guéret où mes épis vont naître;
L'âne me plaît; ſon dos porte au marché
Les fruits du champ que le ruſtre a bêché :
Mais pour le ſinge, animal inutile,
Malin, gourmand, ſaltimbanque indocile,
Qui gâte tout & vit à nos dépens,
On l'abandonne aux laquais fainéans.
Le fier guerrier, dans la Saxe en Thuringe,
C'eſt le cheval; un Pequet, un Pleneuf, (3)
Un trafiquant, un commis, eſt le bœuf;
Le peuple eſt l'âne, & le moine eſt le ſinge.
— S'il eſt ainſi, je me décloître. O ciel!
Faut-il rentrer dans mon état cruel!
Faut-il me rendre à ma première vie!
— Quelle était donc cette vie? — Un enfer,
Un piége affreux, tendu par Lucifer.
J'étais ſans biens, ſans métier, ſans génie,
Et j'avais lu quelques méchans auteurs,
Froids romanciers, plats verſificateurs;
Mordu du chien de la Métromanie,
Le mal me prit, je fus auteur auſſi.
— Ce métier-là ne t'a pas réuſſi,
Je le vois trop : çà, fais-moi, pauvre diable,
De ton déſaſtre un récit véritable.
Que faiſais-tu ſur le Parnaſſe? — Hélas!
Dans mon grenier, entre deux ſales draps,
Je célébrais les faveurs de Glycère,
De qui jamais n'approcha ma misère;
Ma triſte voix chantait d'un goſier ſec

Digitized by Google

Le vin mouſſeux, le frontignan, le grec,
Buvant de l'eau dans un vieux pot à bière;
Faute de bas, paſſant le jour au lit,
Sans couverture, ainſi que ſans habit,
Je fredonnais des vers ſur la pareſſe,
D'après Chaulieu je vantais la molleſſe.
Enfin un jour qu'un ſurtout emprunté
Vêtit à cru ma triſte nudité,
Après midi, dans l'antre de Procope,
(C'était le jour que l'on donnait Mérope)
Seul en un coin, penſif & conſterné,
Rimant une ode, & n'ayant point dîné,
Je m'accoſtai d'un homme à lourde mine,
Qui ſur ſa plume a fondé ſa cuiſine,
Grand écumeur des bourbiers d'Hélicon,
De Loyola chaſſé pour ſes fredaines,
Vermiſſeau né du cu de Desfontaines, (*a*)
Digne en tout ſens de ſon extraction,
Lâche Zoïle, autrefois laid giton :
Cet animal ſe nommait Jean Fréron. (4)
J'étais tout neuf, j'étais jeune, ſincère,
Et j'ignorais ſon naturel félon;
Je m'engageai, ſous l'eſpoir d'un ſalaire,

(*a*) Voilà des traits qui paſſent les bornes de la ſatire, & qui ſont bien loin de l'enjouement d'Horace ou de Boileau. On y reconnaît encore moins ce caractère de philoſophie qui diſtingue la plupart des ouvrages de Voltaire; on doit convenir du moins que ſon humeur rendait ſa philoſophie bien cynique.

Digitized by Google

A travailler à ſon hebdomadaire,
Qu'aucuns nommaient alors patibulaire.
Il m'enſeigna comment on dépeçait
Un livre entier, comme on le recouſait,
Comme on jugeait du tout par la préface,
Comme on louait un ſot auteur en place,
Comme on fondait avec lourde roideur
Sur l'écrivain pauvre & ſans protecteur.
Je m'enrôlai, je ſervis le corſaire;
Je critiquai, ſans eſprit & ſans choix,
Impunément le théâtre, la chaire,
Et je mentis pour dix écus par mois.
Quel fut le prix de ma plate manie?
Je fus connu, mais par mon infamie,
Comme un gredin que la main de Thémis
A diapré de nobles fleurs de lis,
Par un fer chaud, gravé ſur l'omoplate.
Triſte & honteux, je quittai mon pirate,
Qui me vola, pour fruit de mon labeur,
Mon honoraire, en me parlant d'honneur.
M'étant ainſi ſauvé de ſa boutique,
Et n'étant plus compagnon ſatirique,
Manquant de tout, dans mon chagrin poignant,
J'allai trouver le Franc de Pompignan, (5)
Ainſi que moi natif de Montauban,
Lequel jadis a brodé quelque phraſe
Sur la Didon qui fut de Métaſtaſe;
Je lui contai tous les tours du croquant:
Mon cher pays, ſecourez-moi, lui dis-je,
Fréron me vole, & pauvreté m'afflige.

Digitized by Google

De ce bourbier vos pas ſeront tirés,
Dit Pompignan, votre dur cas me touche;
Tenez, prenez mes cantiques ſacrés;
Sacrés ils ſont, car perſonne n'y touche;
Avec le temps un jour vous les vendrez:
Plus, acceptez mon chef-d'œuvre tragique
De Zoraïd; la ſcène eſt en Afrique; (6)
A la Clairon vous le préſenterez;
C'eſt un tréſor: allez & proſpérez.
Tout ranimé par ſon ton didactique,
Je cours en hâte au parlement comique,
Bureau de vers, où maint auteur pelé
Vend mainte ſcène à maint acteur ſifflé.
J'entre, je lis d'une voix fauſſe & grêle
Le triſte drame écrit pour la Denèle. (7)
Dieu paternel, quels dédains, quel accueil!
De quelle œillade altière, impérieuſe,
La Duménil rabattit mon orgueil!
La Dangeville eſt plaiſante & moqueuſe;
Elle riait: Grandval me regardait
D'un air de prince, & Sarrazin dormait;
Et renvoyé pénaud par la cohue,
J'allai gronder & pleurer dans la rue.
De vers, de proſe & de honte étouffé,
Je rencontrai Greſſet dans un café,
Greſſet doué du double privilége (8)
D'être au collége un bel-eſprit mondain,
Et dans le monde un homme de collége (a);

(a) Voilà de la plaiſanterie pleine de ſel & de grâces.

Digitized by Google

Greſſet dévot, long-temps petit badin;
Sanctifié par ſes palinodies,
Il prétendait avec componction
Qu'il avait fait jadis des comédies
Dont à la Vierge il demandait pardon.
— Greſſet ſe trompe, il n'eſt pas ſi coupable;
Un vers heureux & d'un tour agréable
Ne ſuffit pas; il faut une action,
De l'intérêt, du comique, une fable,
Des mœurs du temps un portrait véritable,
Pour conſommer cette œuvre du Démon.
Mais que fit-il dans ton affliction?
— Il me donna les conſeils les plus ſages.
Quittez, dit-il, les profanes ouvrages;
Faites des vers moraux contre l'amour;
Soyez dévot; montrez-vous à la cour.
Je crois mon homme, & je vais à Verſaille;
Maudit voyage! hélas! chacun ſe raille,
En ce pays, d'un pauvre auteur moral;
Dans l'antichambre il eſt reçu bien mal,
Et les laquais inſultent ſa figure
Par un mépris pire encor que l'injure.
Plus que jamais confus, humilié,
Devers Paris je m'en revins à pied.
L'abbé Trublet alors avait la rage (9)
D'être à Paris un petit perſonnage;
Au peu d'eſprit que le bon homme avait,
L'eſprit d'autrui par ſupplément ſervait.
Il entaſſait adage ſur adage;
Il compilait, compilait, compilait;

Digitized by Google

On le voyait ſans ceſſe écrire, écrire
Ce qu'il avait jadis entendu dire,
Et nous laſſait ſans jamais ſe laſſer:
Il me choiſit pour l'aider à penſer.
Trois mois entiers enſemble nous pensâmes,
Lûmes beaucoup, & rien n'imaginâmes.
L'abbé Trublet m'avait pétrifié;
Mais un bâtard du ſieur de la Chauſſée
Vint ranimer ma cervelle épuiſée,
Et tous les deux nous fîmes par moitié
Un drame court & non verſifié,
Dans le grand goût du larmoyant comique,
Roman moral, roman métaphyſique.
— Eh bien, mon fils, je ne te blâme pas.
Il eſt bien vrai que je fais peu de cas
De ce faux genre, & j'aime aſſez qu'on rie;
Souvent je bâille au tragique bourgeois,
Aux vains efforts d'un auteur amphibie,
Qui défigure & qui brave à la fois,
Dans ſon jargon, Melpomène & Thalie.
Mais après tout, dans une comédie,
On peut par fois ſe rendre intéreſſant,
En empruntant l'art de la tragédie,
Quand par malheur on n'eſt point né plaiſant.
Fus-tu joué? ton drame hétéroclite
Eut-il l'honneur d'un peu de réuſſite?
— Je cabalai; je fis tant qu'à la fin
Je comparus au tripot d'arlequin.
Je fus hué: ce dernier coup de grace
M'allait ſans vie étendre ſur la place;

Digitized by Google

On me porta dans un logis voiſin,
Prêt d'expirer de douleur & de faim,
Les yeux tournés, & plus froid que ma pièce.
— Le pauvre enfant! ſon malheur m'intéreſſe!
Il eſt naïf. Allons, pourſuis le fil
De tes récits : ce logis, quel eſt-il?
— Cette maiſon d'une nouvelle eſpèce,
Où je reſtai long-temps inanimé,
Était un antre, un repaire enfumé,
Où s'aſſemblait ſix fois en deux ſemaines
Un reſte impur de ces énergumènes (10),
De Saint-Médard effrontés charlatans,
Trompeurs, trompés, monſtres de notre temps.
Miſſel en main, la cohorte infernale
Pſalmodiait en ce lieu de ſcandale,
Et s'exerçait à des contorſions
Qui feraient peur aux plus hardis démons.
Leurs hurlemens en ſurſaut m'éveillèrent;
Dans mon cerveau mes eſprits remontèrent;
Je ſoulevai mon corps ſur mon grabat,
Et m'aviſai que j'étais au ſabbat.
Un gros rabbin de cette ſynagogue,
Que j'avais vu ci-devant pédagogue,
Me reconnut; le bouc s'imagina
Qu'avec ſes ſaints je m'étais couché là.
Je lui contai ma honte & ma détreſſe.
Maître Abraham, après cinq ou ſix mots (11)
De compliment, me tint ce beau propos :
« J'ai comme toi croupi dans la baſſeſſe,
» Et c'eſt le lot des trois quarts des humains,

Digitized by Google

» Mais notre ſort eſt toujours dans nos mains.
» Je me ſuis fait auteur, diſant la meſſe,
» Perſécuteur, délateur, eſpion ;
» Chez les dévots je forme des cabales :
» Je cours, j'écris, j'invente des ſcandales,
» Pour les combattre & pour me faire un nom ;
» Pieuſement ſemant la zizanie,
» Et l'arroſant d'un peu de calomnie.
» Imite-moi, mon art eſt aſſez bon ;
» Suis comme moi les méchans à la piſte ;
» Crie à l'impie, à l'athée, au déiſte,
» Au géomètre ; & ſur-tout prouve bien
» Qu'un bel eſprit ne peut être chrétien :
» Du rigoriſme embouche la trompette ;
» Sois hypocrite, & ta fortune eſt faite ».
A ce diſcours ſaiſi d'émotion,
Le cœur encore aigri de ma diſgrace,
Je répondis en lui couvrant la face
De mes cinq doigts ; & la troupe en beface,
Qui fut témoin de ma vive action,
Crut que c'était une convulſion.
A la faveur de cette opinion
Je m'eſquivai de l'antre de Mégère.
— C'eſt fort bien fait ; ſi ta tête eſt légère,
Je m'aperçois que ton cœur eſt fort bon.
Où courus-tu préſenter ta misère ?
— Las ! où courir dans mon deſtin maudit !
N'ayant ni pain, ni gîte, ni crédit,
Je réſolus de finir ma carrière,
Ainſi qu'ont fait, au fond de la rivière,

Digitized by Google

Des gens de bien, leſquels n'en ont rien dit.
O changement ! ô fortune bizarre !
J'apprends ſoudain qu'un oncle trépaſſé,
Vieux janſéniſte & docteur de Navarre,
Des vieux docteurs certes le plus avare,
Ab inteſtat malgré lui m'a laiſſé
D'argent comptant un immenſe héritage.
Bientôt changeant de mœurs & de langage,
Je me décraſſe ; & m'étant dérobé
A cette fange où j'étais embourbé,
Je prends mon vol, je m'élève, je plane ;
Je veux tâter des plus brillans emplois ;
Être officier, ſignaler mes exploits,
Puis de Thémis endoſſer la ſoutane,
Et moyennant vingt mille écus tournois,
Être appelé le tuteur de nos rois.
J'ai des amis, je leur fais grande chère ;
J'ai de l'eſprit alors, & tous mes vers
Ont comme moi l'heureux talent de plaire :
Je ſuis aimé des dames que je ſers.
Pour compléter tant d'agrémens divers,
On me propoſe un très-bon mariage ;
Mais les conſeils de mes nouveaux amis,
Un grain d'amour ou de libertinage,
La vanité, le bon air, tout m'engage
Dans les filets de certaine Laïs,
Que Belzébut fit naître en mon pays,
Et qui depuis a brillé dans Paris.
Elle danſait à ce tripot lubrique,
Que de l'Egliſe un miniſtre impudique

Digitized by Google

(Dont Marion fut ſervie aſſez mal) (12)
Fit élever près du palais royal.
Avec éclat j'entretiens donc ma belle ;
Croyant l'aimer, croyant être aimé d'elle ;
Je prodiguais les vers & les bijoux :
Billets de change étaient mes billets doux ;
Je conduiſais ma Laïs triomphante,
Les ſoirs d'été, dans la lice éclatante
De ce rempart, aſile des amours,
Par Outrequin rafraîchi tous les jours (13).
Quel beau vernis brillait ſur ſa voiture !
Un petit peigne orné de diamans
De ſon chignon ſurmontait la parure ;
L'Inde à grands frais tiſſut ſes vêtemens ;
L'argent brillait dans la cuvette ovale,
Où ſa peau blanche & ferme, autant qu'égale,
S'embelliſſait dans des eaux de jaſmin.
A ſon ſouper un ſurtout de Germain
Et trente plats chargeaient ſa table ronde
Des doux tributs des forêts & de l'onde.
Je voulus vivre en fermier général :
Que voulez-vous, hélas ! que je vous diſe ;
Je payai cher ma brillante ſottiſe,
En quatre mois je fus à l'hôpital.
Voilà mon ſort, il faut que je l'avoue.
Conſeillez-moi. — Mon ami, je te loue
D'avoir enfin déduit ſans vanité
Ton cas honteux, & dit la vérité ;
Prête l'oreille à mes avis fidèles.
Jadis l'Egypte eut moins de ſauterelles

Digitized by Google

Que l'on ne voit aujourd'hui dans Paris
De malotrus, ſoi-diſant beaux eſprits,
Qui diſſertant ſur les pièces nouvelles,
En font encor de plus ſifflables qu'elles :
Tous l'un de l'autre ennemis obſtinés,
Mordus, mordans, chanſonneurs, chanſonnés,
Nourris de vent au temple de mémoire,
Peuple crotté qui diſpenſe la gloire.
J'eſtime plus ces honnêtes enfans,
Qui de Savoie arrivent tous les ans,
Et dont la main légèrement eſſuie
Ces longs canaux engorgés par la ſuie :
J'eſtime plus celle qui dans un coin
Tricotte en paix les bas dont j'ai beſoin ;
Le cordonnier qui vient de ma chauſſure
Prendre à genoux la forme & la meſure,
Que le métier de tes obſcurs Frérons.
Maître Abraham, & ſes vils compagnons,
Sont une eſpèce encor plus odieuſe.
Quant aux catins, j'en fais aſſez de cas ;
Leur art eſt doux, & leur vie eſt joyeuſe ;
Si quelquefois leurs dangereux appas
A l'hopital mènent un pauvre diable,
Un grand benêt, qui fait l'homme agréable,
Je leur pardonne, il l'a bien mérité.
Ecoute, il faut avoir un poſte honnête.
Les beaux projets dont tu fus tourmenté
Ne troublent plus ta ridicule tête ;
Tu ne veux plus devenir conſeiller :
Tu n'as point l'air de te faire officier,

Digitized by Google

Ni courtiſan, ni financier, ni prêtre.
Dans mon logis il me manque un portier;
Prends ton parti, réponds-moi, veux-tu l'être?
— Oui dà, Monſieur. — Quatre fois dix écus
Seront par an ton ſalaire; & de plus,
D'aſſez bon vin chaque jour une pinte
Rajuſtera ton cerveau qui te tinte;
Va dans ta loge; & ſur-tout garde-toi
Qu'aucun Fréron n'entre jamais chez moi.
— J'obéirai ſans réplique à mon maître,
En bon portier: mais en ſecret, peut-être,
J'aurais choiſi, dans mon ſort malheureux,
D'être plutôt le portier des Chartreux (14).

NOTES.

(1) On nous aſſure que l'auteur s'amuſa à compoſer cet ouvrage en 1758, pour détourner de la carrière dangereuſe des lettres un jeune homme ſans fortune, qui prenait pour du génie ſa fureur de faire de mauvais vers. Le nombre de ceux qui ſe perdent par cette paſſion malheureuſe eſt prodigieux. Ils ſe rendent incapables d'un travail utile; leur petit orgueil les empêche de prendre un emploi ſubalterne, mais honnête, qui leur donnerait du pain; ils vivent de rimes & d'eſpérances, & meurent dans la misère.

(2) . . . . . *La porte de Cremille.*

M. de Cremille, lieutenant-général, était chargé alors du département de la guerre, ſous M. le maréchal de Belliſle.

(3) . . . . . *Un Péquet, un Pléneuf.*

Péquet était un premier commis des affaires étrangères. Pléneuf était un entrepreneur des vivres.

Digitized by Google

(4) . . . . . *Jean Fréron.*

Fréron ne ſe nomme pas Jean, mais Caterin. Il ſemble que cet homme ſoit le cadavre d'un coupable qu'on abandonne au ſcalpel des chirurgiens. Il a été méchant, & il en a été puni. Il dit, dans une de ſes feuilles de l'année 1756, *je ne hais pas la médiſance, peut-être même ne haïrais-je pas la calomnie.* Un homme qui écrit ainſi ne doit pas être ſurpris qu'on lui rende juſtice.

(5) . . . . . *Pompignan.*

L'homme dont il s'agit ici était d'ailleurs un magiſtrat & un homme de lettres de mérite. Il eut le malheur de prononcer à l'académie un diſcours peu meſuré, & même très-offenſant. Il eſt vrai que ſa tragédie de Didon eſt faite ſur le modèle de celle de Métaſtaſio; mais auſſi il y a de beaux morceaux qui ſont à l'auteur français. Il faut avouer qu'en général la pièce eſt mal écrite. Il n'y a qu'à voir le commencement.

Tous mes ambaſſadeurs, irrités & confus,
Trop ſouvent de la reine ont ſubi les refus.
Voiſin de ſes Etats faibles dans leur naiſſance,
Je croyais que Didon, redoutant ma vengeance,
Se réſoudrait ſans peine à l'hymen glorieux
D'un monarque puiſſant, fils du maître des dieux.
Je contiens cependant la fureur qui m'anime;
Et déguiſant encor mon dépit légitime,
Pour la dernière fois, en proie à ſes hauteurs,
Je viens ſous le faux nom de mes ambaſſadeurs,
Au milieu de la cour d'une reine étrangère,
D'un refus obſtiné pénétrer le myſtère;
Que ſais-je?... n'écouter qu'un tranſport amoureux.

Des ambaſſadeurs ne ſubiſſent point des refus; on eſſuie, on reçoit des refus.

Si tous ſes ambaſſadeurs irrités & confus ont ſubi des refus, comment cet Iarbe pouvait-il croire que Didon ſe ſoumettrait ſans peine à cet hymen glorieux? Iarbe d'ailleurs

Digitized by Google

a-t-il envoyé tous ſes ambaſſadeurs enſemble, ou l'un après l'autre ?

Il contient cependant la fureur qui l'anime, & il déguiſe encore ſon dépit légitime. S'il déguiſe ce dépit légitime, & s'il eſt ſi furieux, il ne croit donc pas que Didon l'épouſera ſans peine. Epouſer quelqu'un ſans peine, & déguiſer ſon dépit légitime, ne ſont pas des expreſſions bien nobles, bien tragiques, bien élégantes.

Il vient ſous le faux nom de ſes ambaſſadeurs, être en proie à des hauteurs ! Comment vient-on ſous le faux nom de ſes ambaſſadeurs ? On peut venir ſous le nom d'un autre, mais on ne vient point ſous le nom de pluſieurs perſonnes. De plus, ſi on vient ſous le nom de quelqu'un, on vient à la vérité ſous un faux nom, puiſqu'on prend un nom qui n'eſt pas le ſien, mais on ne prend pas le faux nom d'un ambaſſadeur quand on prend le véritable nom de cet ambaſſadeur même.

Il veut pénétrer le myſtère d'un refus obſtiné. Qu'eſt-ce que le myſtère d'un refus ſi net & déclaré avec tant de hauteur ? Il peut y avoir du myſtère dans des délais, dans des réponſes équivoques, dans des promeſſes mal tenues ; mais quand on a déclaré avec des hauteurs à tous vos ambaſſadeurs qu'on ne veut point de vous, il n'y a certainement là aucun myſtère.

Que ſais-je ?.. n'écouter qu'un tranſport amoureux. Que ſait-il ? il n'écoutera qu'un tranſport, il ſera terrible dans le tête à tête.

Le grand malheur de tant d'auteurs eſt de n'employer preſque jamais le mot propre ; ils ſont contens pourvu qu'ils riment, mais les connaiſſeurs ne ſont pas contens.

(6) . . . . . *Zoraïde.*

Zoraïde était une tragédie africaine du même auteur. Les comédiens le prièrent de leur faire une ſeconde lecture pour y corriger quelque choſe : il leur écrivit cette lettre.

« Je ſuis fort ſurpris, Meſſieurs, que vous exigiez une

Digitized by Google

» ſeconde lecture d'une tragédie telle que Zoraïde. Si vous » ne vous connaiſſez pas en mérite, je me connais en pro- » cédés, & je me ſouviendrai aſſez long-temps des vôtres, » pour ne plus m'occuper d'un théâtre où l'on diſtingue » ſi peu les perſonnes & les talens. Je ſuis, Meſſieurs, » autant que vous le méritez que je le ſois, votre, &c ».

(7) . . . . . *Pour la Denèle.*

Quinault Denèle était dans ce temps-là une aſſez bonne comédienne, pour qui principalement Zoraïde avait été faite. Les noms qui ſuivent ſont les noms des comédiens de ce temps-là.

(8) *Greſſet doué du double privilège.*

Greſſet, auteur du petit poëme de Vert-Vert, d'autres ouvrages dans ce goût, & de quelques comédies. Il y a des vers très-heureux dans tout ce qu'il a fait. Il était jéſuite quand il fit imprimer ſon Vert-Vert. Le contraſte de ſon état & des termes de b..... & f..... qu'on voyait dans ce petit poëme, fit un très-grand éclat dans le monde, & donna à l'auteur une grande réputation. Ce poëme n'était fondé à la vérité que ſur des plaiſanteries de couvent, mais il promettait beaucoup; l'auteur fut obligé de ſortir des jéſuites. Il donna la comédie du Méchant, pièce un peu froide, mais dans laquelle il y a des ſcènes extrêmement bien écrites. Revenu depuis à la dévotion, il fit imprimer une lettre dans laquelle il avertiſſait le public qu'il ne donnerait plus de comédies, de peur de ſe damner. Il pouvait ceſſer de travailler pour le théâtre ſans le dire. Si tous ceux qui ne font point de comédies en avertiſſaient tout le monde, il y aurait trop d'avertiſſemens imprimés. Cet avis au public fut plus ſifflé que ne l'aurait été une pièce nouvelle; tant le public eſt malin.

(9) L'abbé Trublet, auteur de quatre tomes d'eſſais de littérature. Ce ſont de ces livres inutiles, où l'on ramaſſe de prétendus bons mots qu'on a entendus dire autrefois, des

Digitized by Google

ſentences rebattues, des penſées d'autrui délayées dans de longues phraſes, de ces livres enfin dont on pourrait faire douze tomes avec le ſeul ſecours d'un Polyantéa.

(10) . . . . . *De ces énergumènes.*

Il y avait en effet alors auprès de l'hôtel de la comédie italienne, une maiſon où s'aſſemblaient tous les convulſionnaires, & où ils faiſaient des miracles. Ils étaient protégés par un préſident au parlement, nommé du Bois, après l'avoir été par un Carré de Mongeron, conſeiller au même parlement. Cette ſecte de convulſionnaires, celle des moraves, des ménoniſtes, des piétiſtes, font voir comment certaines religions peuvent aiſément s'établir dans la populace, & gagner enſuite les claſſes ſupérieures. Il y avait alors plus de ſix mille convulſionnaires à Paris. Pluſieurs d'entre eux faiſaient des choſes très-extraordinaires. On rôtiſſait des filles ſans que leur peau fût endommagée; on leur donnait des coups de bûches ſur l'eſtomac ſans les bleſſer, & cela s'appelait donner des ſecours. Il y eut des boiteux qui marchèrent droit, & des ſourds qui entendirent. Tous ces miracles commençaient par un pſeaume qu'on récitait en langue vulgaire; on était ſaiſi du SAINT-ESPRIT, on prophétiſait; & quiconque dans l'aſſemblée ſe ſerait permis de rire, aurait couru riſque d'être lapidé. Ces farces ont duré vingt ans chez les Velches.

(11) *Maître Abraham*, &c.

C'eſt Abraham Chaumeix, vinaigrier & théologien, dont on a parlé ailleurs.

(12) Marion de Lorme, courtiſane du temps du cardinal de Richelieu, & qui fit une aſſez grande fortune avec ce miniſtre qui était fort généreux.

(13) *Par Outrequin*, &c.

La mode était alors de ſe promener en caroſſe ou à pied ſur les boulevards de Paris, que M. Outrequin avait ſoin de faire arroſer tous les jours pendant l'été. Les jeunes

Digitized by Google

gens ſe piquaient d'y faire paraitre leurs maîtreſſes dans les voitures les plus brillantes. On y voyait des filles de l'opéra couvertes de diamans; elles renouaient leurs cheveux avec des peignes, où il y avait autant de diamans que de dents. Les boulevards étaient bordés de cafés, de boutiques de marionnettes, de joueurs de gobelets, de danſeurs de corde, & de tout ce qui peut amuſer la jeuneſſe.

(14) *Le portier des Chartreux* eſt un livre qui n'eſt pas de la morale la plus auſtère. On y trouve un portrait de l'abbé Desfontaines, plus hardi que tous ceux qu'on lit dans Pétrone. Cet ouvrage eſt de l'auteur de la petite comédie intitulée le B..... L'auteur était d'ailleurs auſſi ſavant dans l'antiquité que dans l'hiſtoire des mœurs modernes; & il a compoſé des diſcours ſérieux pour des perſonnages très-graves, qui ne ſavaient pas les faire eux-mêmes.

Digitized by Google

LA VANITÉ.

1760.

Qu'as-tu, petit bourgeois (*a*) d'une petite ville;
Quel accident étrange, en allumant ta bile,
A ſur ton large front répandu la rougeur?
D'où vient que tes gros yeux pétillent de fureur?
Réponds donc.—L'univers doit venger mes injures (1);
L'univers me contemple, & les races futures
Contre mes ennemis dépoſeront pour moi.
— L'univers, mon ami, ne penſe point à toi,
L'avenir encor moins: conduis bien ton ménage,
Divertis-toi, bois, dors, ſois tranquille, ſois ſage.
De quel nuage épais ton crâne eſt offuſqué!
— Ah! j'ai fait un diſcours, & l'on s'en eſt moqué!
Des plaiſans de Paris j'ai ſenti la malice;
Je vais me plaindre au roi qui me rendra juſtice;
Sans doute il punira ces ris audacieux.
— Va, le roi n'a point lu ton diſcours ennuyeux.
Il a trop peu de temps, & trop de ſoins à prendre,
Son peuple à ſoulager, ſes amis à défendre,
La guerre à ſoutenir: en un mot les bourgeois
Doivent très-rarement importuner les rois.
La cour te croira fou: reſte chez toi, bon homme.
—Non, je n'y puis tenir; de brocards on m'aſſomme.

(*a*) M. de Pompignan, littérateur eſtimable, mais d'une vanité exceſſive & ridicule, il était de Montauban.

Digitized by Google

Les *quand*, les *qui*, les, *quoi* pleuvant de tous côtés (2),
Sifflent à mon oreille, en cent lieux répétés.
On mépriſe à Paris mes chanſons judaïques,
Et mon *Pater* anglais, & mes rimes tragiques (3),
Et ma proſe, aux quarante! un tel renverſement
D'un Etat policé détruit le fondement;
L'intérêt du public ſe joint à ma vengeance;
Je prétends des plaiſans reprimer la licence.
Pour trouver bons mes vers il faut faire une loi:
Et de ce même pas je vais parler au roi.
Ainſi, nouveau venu, ſur les rives de Seine,
Tout rempli de lui même, un pauvre énergumène
De ſon plaiſant délire amuſait les paſſans.
Souvent notre amour propre éteint notre bon ſens;
Souvent nous reſſemblons aux grenouilles d'Homère,
Implorant à grands cris le fier Dieu de la guerre,
Et les Dieux des enfers, & Bellone & Pallas,
Et les foudres des cieux, pour ſe venger des rats.
Voyez dans ce réduit ce craſſeux janſéniſte,
Des nouvelles du temps infidèle copiſte (4),
Vendant ſous le manteau ces mémoires ſacrés
De bedeaux de paroiſſe, & de clercs tonſurés.
Il penſe fermement, dans ſa ſuperbe extaſe,
Reſſuſciter les temps des combats d'Athanaſe.
Ce petit bel eſprit, orateur du barreau,
Alignant froidement ſes phraſes au cordeau,
Citant mal-à-propos des auteurs qu'il ignore,
Voit voler ſon beau nom du couchant à l'aurore;
Ses flatteurs à dîner l'appellent Cicéron.
Berthier dans ſon collège eſt ſurnommé Varron.

Digitized by Google

Un vicaire à Chaillot croit que tout homme ſage
Doit penſer dans Pékin comme dans ſon village :
Et la vieille badaude, au fond de ſon quartier,
Dans ſes voiſins badauds voit l'univers entier.
Je ſuis loin de blâmer le ſoin très-légitime
De plaire à ſes égaux, & d'être en leur eſtime.
Un conſeiller du roi ſur la terre inconnu,
Doit dans ſon cercle étroit, chez les ſiens bien venu,
Être approuvé du moins de ſes graves confrères ;
Mais on ne peut ſouffrir ces bruyans témétaires,
Sur la ſcène du monde ardens à s'étaler.
Veux-tu te faire acteur ? on voudra te ſiffler.
Gardons-nous d'imiter ce fou de Diogène,
Qui pouvant chez les ſiens, en bon bourgeois d'Athène,
A l'étude, au plaiſir doucement ſe livrer,
Vécut dans un tonneau pour ſe faire admirer.
Malheur à tout mortel, & ſur-tout dans notre âge,
Qui ſe fait ſingulier pour être un perſonnage !
Piron ſeul eut raiſon, quand dans un goût nouveau (5),
Il fit ce vers heureux, digne de ſon tombeau,
Ci gît qui ne fut rien. — Quoi que l'orgueil en diſe,
Humains, faibles humains, voilà votre deviſe.
Combien de rois, grands Dieu ! jadis ſi révérés,
Dans l'éternel oubli ſont en foule enterrés !
La terre a vu paſſer leur empire & leur trône.
On ne ſait en quel lieu floriſſait Babylone.
Le tombeau d'Alexandre, aujourd'hui renverſé,
Avec ſa ville altière a péri diſperſé.
Céſar n'a point d'aſile où ſon ombre repoſe ;
Et l'ami Pompignan penſe être quelque choſe !

Digitized by Google

NOTES.

(1) . . . . . *L'univers doit venger mes injures.*

Un provincial, dans un mémoire concernant une petite querelle académique, avait imprimé ces propres mots : *Il faut que tout l'univers ſache que leurs majeſtés ſe ſont occupées de mon diſcours à l'académie.*

Et comme dans ce diſcours, dont leurs majeſtés ne s'étaient point occupées, l'auteur avait inſulté pluſieurs académiciens, il n'eſt pas étonnant qu'il ſe ſoit attiré une petite correction dans la pièce de vers intitulée, *la Vanité.* Car s'il eſt mal de commencer la guerre, il eſt très-pardonnable de ſe défendre.

(2) *Les quand, les qui, les quoi*, &c.

Ce ſont de petites feuilles volantes qui coururent dans Paris vers ce temps-là ;

(3) *Et mon Pater anglais*, &c.

C'eſt la prière de Pope, connue ſous le nom de *Prière du déiſte.* Il eſt vrai qu'elle n'était pas chrétienne, mais elle était univerſelle. On ne s'en ſcandaliſa point à Londres, non-ſeulement parce qu'on permet beaucoup de choſes aux poètes, mais parce qu'on était las de perſécuter Pope, & ſur-tout, parce qu'il ſe trouve en Angleterre beaucoup plus de philoſophes que de perſécuteurs.

M. le Franc de Pompignan la traduiſit en vers français ; mais après l'avoir traduite, il ne devait pas inſulter tous les gens de lettres de Paris, dans ſon diſcours de réception à l'académie françaiſe. Il pouvait faire ſa cour ſans inſulter ſes confrères. Ce diſcours fut la ſource de quantité d'épigrammes, de chanſons & de petites pièces de vers, dont aucune ne touche à l'honneur, & qui n'empêchent pas, comme on l'a déjà dit ailleurs, que l'homme qui s'était

Digitized by Google

s'était attiré cette querelle ne pût avoir beaucoup de mérite.

(4) . . . . . *Infidelle copiſte*, &c.

C'eſt le gazetier des nouvelles eccléſiaſtiques; on en a déjà parlé ailleurs.

C'eſt en effet une choſe aſſez plaiſante que l'importance miſe par ce gazetier à ces petites querelles ignorées dans le reſte du monde, mépriſées dans Paris par tous les gens de bon ſens, & connues ſeulement par ceux qui les excitaient & par la canaille des convulſionnaires. Le gazetier eccléſiaſtique aſſura dans pluſieurs feuilles que les temps d'Arius & d'Athanaſe avaient été moins orageux, & qu'on devait s'attendre aux évènemens les plus funeſtes, depuis qu'on avait mis un porte-dieu à bicêtre, & un colporteur au pilori.

(5) *Piron ſeul eut raiſon*, &c.

Piron, auteur de la Métromanie, jolie pièce qui a eu beaucoup de ſuccès. Il a fait ſon épitaphe qui commence par ce vers:

Ci gît, qui? quoi? ma foi perſonne, rien.

Digitized by Google

LE RUSSE A PARIS.

1760.

TOUT le monde ſait que M. Aléthof ayant appris le français à Archangel, dont il était natif, cultiva les belles-lettres avec une ardeur incroyable, & y fit des progrès plus incroyables encore: ſes travaux ruinèrent ſa ſanté. Il était aiſé à émouvoir, comme Horace, *iraſci celer;* il ne pardonnait jamais aux auteurs qui l'ennuyaient. Un livre du ſieur Gauchat, & un diſcours du ſieur le Franc de Pompignan le mirent dans une telle colère, qu'il en eut une fluxion de poitrine; depuis ce temps il ne fit que languir, & mourut à Paris le 1er juin 1760, avec tous les ſentimens d'un vrai catholique grec, perſuadé de l'infaillibilité de l'égliſe grecque. Nous donnons au public ſon dernier ouvrage, qu'il n'a pas eu le temps de perfectionner; c'eſt grand dommage: mais nous nous flattons d'imprimer dans peu ſes autres poëmes, dans leſquels on trouvera plus d'érudition, & un ſtyle beaucoup plus châtié.

(*a*) Voltaire ſe donne ici le nom d'Aléthof; ces changemens de nom étaient une plaiſanterie à laquelle il commençait à prendre goût.

Digitized by Google

DIALOGUE

D'UN PARISIEN ET D'UN RUSSE.

LE PARISIEN.

Vous avez donc franchi les mers hyperborées,
Ces immenſes déſerts & ces froides contrées,
Où le fils d'Alexis inſtruiſant tous les rois,
A fait naître les arts, & les mœurs & les lois?
Pourquoi vous dérober aux ſept aſtres de l'Ourſe?
Beaux lieux où nos Français, dans leur ſavante courſe,
Allèrent, de Borée arpentant l'horizon,
Geler auprès du pôle applati par Newton (1);
Et dans ce grand projet utile à cent couronnes (2),
Avec un quart de cercle enlever deux Laponnes (3).
Eſt-ce un pareil deſſein qui vous conduit chez nous?

LE RUSSE.

Non, je viens m'éclairer, m'inſtruire auprès de vous,
Voir un peuple fameux, l'obſerver & l'entendre.

LE PARISIEN.

Aux bords de l'Occident que pouvez-vous apprendre?
Dans vos vaſtes Etats vous touchez à la fois
Au pays de Chriſtine, à l'empire chinois:
Le héros de Nerva ſentit votre vaillance;
Le brutal janiſſaire a tremblé dans Byzance;
Les hardis Pruſſiens ont été terraſſés;
Et vainqueurs en tous lieux, vous en ſavez aſſez.

Digitized by Google

LE RUSSE.

J'ai voulu voir Paris : les faſtes de l'hiſtoire
Célèbrent ſes plaiſirs & conſacrent ſa gloire.
Tout mon cœur treſſaillait à ces récits pompeux
De vos arts triomphans, de vos aimables jeux.
Quels plaiſirs, quand vos jours marqués par vos conquêtes,
S'embelliſſaient encore à l'éclat de vos fêtes !
L'étranger admirait dans votre auguſte cour
Cent filles de héros conduites par l'amour ;
Ces belles Montbazon, ces Châtillon brillantes,
Ces piquantes Bouillon, ces Nemours ſi touchantes,
Danſant avec Louis ſous des berceaux de fleurs (4),
Et du Rhin ſubjugué couronnant les vainqueurs ;
Perrault du louvre auguſte élevant la merveille ;
Le grand Condé pleurant aux vers du grand Corneille,
Tandis que plus aimable, & plus maître des cœurs,
Racine, d'Henriette exprimant les douleurs (5),
Et voilant ce beau nom du nom de Bérénice,
Des feux les plus touchans peignait le ſacrifice.
Cependant un Colbert en vos heureux remparts
Ranimait l'induſtrie, & raſſemblait les arts :
Tous ces arts en triomphe amenaient l'abondance.
Sur cent châteaux ailés les pavillons de France (6),
Bravant ce peuple altier, complice de Cromwel,
Effrayaient la Tamiſe, & les ports du Texel.
Sans doute les beaux fruits de ces âges illuſtres,
Accrus par la culture & mûris par vingt luſtres,
Sous vos ſavantes mains ont un nouvel éclat.
Le temps doit augmenter la ſplendeur de l'Etat ;
Mais je la cherche en vain dans cette ville immenſe.

Digitized by Google

LE PARISIEN.

Aujourd'hui l'on étale un peu moins d'opulence.
Nous nous ſommes défaits d'un luxe dangereux (7);
Les eſprits ſont changés, & les temps ſont fâcheux.

LE RUSSE.

Et que vous reſte-t-il de vos magnificences?

LE PARISIEN.

Mais.... nous avons ſouvent de belles remontrances (8);
Et le nom d'Yſabeau (*), ſur un papier timbré,
Eſt dans tous nos périls un ſecours aſſuré.

LE RUSSE.

C'eſt beaucoup; mais enfin, quand la riche Angleterre
Epuiſe ſes tréſors à vous faire la guerre,
Les papiers d'Yſabeau ne vous ſuffiront pas;
Il faut des matelots, des vaiſſeaux, des ſoldats....

LE PARISIEN.

Nous avons à Paris de plus grandes affaires.

LE RUSSE.

Quoi donc?

LE PARISIEN.

Janſénius.... la bulle.... ſes myſtères (9):
De deux ſages partis les cris & les efforts,
Et des billets ſacrés payables chez les morts (10),
Et des convulſions & des réquiſitoires (11)
Rempliront de nos temps les brillantes hiſtoires.

(*) Greffier du parlement de Paris.

Digitized by Google

Le Franc de Pompignan par ſes divins écrits (12),
Plus que Paliſſot même occupe nos eſprits (*a*);
Nous quittons & la foire & l'opéra comique,
Pour juger de le Franc le ſtyle académique.
Le Franc de Pompignan dit *à tout l'univers*,
Que le roi lit ſa proſe, & même encor ſes vers,
L'univers cependant voit nos apothicaires
Combattre en parlement les jéſuites leurs frères (13):
Car chacun vend ſa drogue, & croit ſur ſon pallier
Fixer comme le Franc les yeux du monde entier.
Que dit-on dans Moſcou de ces nobles querelles?

LE RUSSE.

En aucun lieu du monde on ne m'a parlé d'elles.
Le Nord, la Germanie, où j'ai porté mes pas,
Ne ſavent pas un mot de ces fameux débats.

LE PARISIEN.

Quoi! du clergé français la gazette prudente (14),
Cet ouvrage immortel que le pur zèle enfante,
Le journal du chrétien, le journal de Trévoux (15)
N'ont point paſſé les mers & volé juſqu'à vous?

LE RUSSE.

Non.

LE PARISIEN.

Quoi! vous ignorez des mérites ſi rares?

(*a*) Voyez les notes de l'Epître au roi de la Chine; & dans la Correſpondance, les lettres de Voltaire à l'auteur de la comédie des Philoſophes, & les réponſes de ce dernier.

Digitized by Google

LE RUSSE.

Nous n'en avons jamais rien appris.

LE PARISIEN.

Les barbares!
Hélas! en leur faveur mon eſprit abuſé
Avait cru que le Nord était civiliſé.

LE RUSSE.

Je viens pour me former ſur les bords de la Seine;
C'eſt un Scythe groſſier voyageant dans Athène,
Qui vous conjure ici, timide & curieux,
De diſſiper la nuit qui couvre encor ſes yeux.
Les modernes talens, que je cherche à connaître,
Devant un étranger craignent-ils de paraître?
Le cygne de Cambrai, l'aigle brillant de Meaux,
Dans ce temps éclairé n'ont-ils pas des égaux?
Leurs diſciples, nourris de leur vaſte ſcience,
N'ont-ils pas hérité de leur noble éloquence?

LE PARISIEN.

Oui, le flambeau divin qu'ils avaient allumé
Brille d'un nouveau feu, loin d'être conſumé;
Nous avons parmi nous des pères de l'égliſe.

LE RUSSE.

Nommez-moi donc ces ſaints que le ciel favoriſe.

LE PARISIEN.

Maître Abraham Chaumeix, Hayer le récollet (16),
Et Berthier le jéſuite, & le diacre Trublet,
Et le doux Caveirac, & Nonotte & tant d'autres (17);
Ils ſont tous parmi nous ce qu'étaient les apôtres,

Digitized by Google

Avant qu'un feu divin fût descendu sur eux :
De leur siècle profane instructeurs généreux (18),
Cachant de leur savoir la plus grande partie,
Ecrivant sans esprit par pure modestie,
Et par piété même ennuyant les lecteurs.

LE RUSSE.

Je n'ai point encor lu ces solides auteurs ;
Il faut que je vous fasse un aveu condamnable.
Je voudrais qu'à l'utile on joignît l'agréable ;
J'aime à voir le bon sens sous le masque des ris ;
Et c'est pour m'égayer que je viens à Paris.
Ce peintre ingénieux de la nature humaine,
Qui fit voir en riant la raison sur la scène,
Par ceux qui l'ont suivi serait-il éclipsé ?

LE PARISIEN.

Vous parlez de Molière ; oh ! son règne est passé ;
Le siècle est bien plus fin ; notre scène épurée
Du vrai beau qu'on cherchait est enfin décorée.
Nous avons les *remparts* (*), nous avons Ramponeau (19) ;
Au lieu du misanthrope on voit Jacques Rousseau,
Qui, marchant sur ses mains, & mangeant sa laitue (20),
Donne un plaisir bien noble au public qui le hue.
Voilà nos grands travaux, nos beaux arts, nos succès,
Et l'honneur éternel de l'empire français.
A ce brillant tableau connaissez ma patrie.

LE RUSSE.

Je vois dans vos propos un peu de raillerie ;

(*) La comédie qu'on joue sur le boulevart.

Digitized by Google

Je vous entends assez ; mais parlons sans détour ;
Votre nuit est venue après le plus beau jour.
Il en est des talens comme de la finance ;
La disette aujourd'hui succède à l'abondance ;
Tout se corrompt un peu, si je vous ai compris.
Mais n'est-il rien d'illustre au moins dans vos débris ?
Minerve de ces lieux serait-elle bannie ?
Parmi cent beaux-esprits n'est-il plus de génie ?

LE PARISIEN.

Un génie ? ah, grand Dieu ! puisqu'il faut m'expliquer,
S'il en paraissait un que l'on pût remarquer,
Tant de témérité serait bientôt punie.
Non, je ne le tiens pas assuré de sa vie.
Les Berthiers, les Chaumeix, & jusques aux Frérons,
Déjà de l'imposture embouchent les clairons.
L'hypocrite sourit, l'énergumène aboie ;
Les chiens de Saint-Médard s'élancent sur leur proie(21).
Un petit magistrat à peine émancipé,
Un pédant sans honneur à bicêtre échappé,
S'il a du bel esprit la jalouse manie,
Intrigue, parle, écrit, dénonce, calomnie,
En crimes odieux travestit les vertus ;
Tous les traits sont lancés, tous les rets sont tendus.
On cabale à la cour ; on ameute, on excite
Ces petits protecteurs sans place & sans mérite,
Ennemis des talens, des arts, des gens de bien,
Qui se sont faits dévots de peur de n'être rien.
N'osant parler au roi qui hait la médisance,
Et craignant de ses yeux la sage vigilance,

Digitized by Google

Ces oiſeaux de la nuit, raſſemblés dans leurs trous,
Exhalent les poiſons de leur orgueil jaloux:
Pourſuivons, diſent-ils, tout citoyen qui penſe.
Un génie ! il aurait cet excès d'inſolence !
Il n'a pas demandé notre protection !
Sans doute il eſt ſans mœurs & ſans religion;
Il dit que dans les cœurs Dieu s'eſt gravé lui-même,
Qu'il n'eſt point implacable, & qu'il ſuffit qu'on l'aime.
Dans le fond de ſon ame il ſe rit des Fantins (22),
De Marie Alacoque (23), & de la Fleur des ſaints (24).
Aux erreurs indulgent, & ſenſible aux misères,
Il a dit, on le ſait, que les humains ſont frères;
Et dans un doute affreux lâchement obſtiné,
Il n'oſa convenir que Newton fût damné.
Le brûler eſt une œuvre & ſage & méritoire.
Ainſi parle à loiſir ce digne conſiſtoire.
Des vieilles à ces mots au ciel levant les yeux
Demandent des fagots pour cet homme odieux;
Et des petits péchés commis dans leur jeune âge,
Elles font pénitence en opprimant un ſage.

LE RUSSE.

Hélas ! ce que j'apprends de votre nation
Me remplit de douleur & de compaſſion.

LE PARISIEN.

J'ai dit la vérité. Vous la vouliez ſans feinte:
Mais n'imaginez pas que triſtement éteinte,
La raiſon ſans retour abandonne Paris;
Il eſt des cœurs bien faits, il eſt de bons eſprits,

Digitized by Google

Qui peuvent, des erreurs où je la vois livrée,
Ramener au droit ſens ma patrie égarée.
Les aimables Français ſont bientôt corrigés.

LE RUSSE.

Adieu, je reviendrai quand ils ſeront changés.

NOTES.

(1) . . . . . *Applati par Newton.*

Ce furent Huyghens & Newton qui prouvèrent, le premier par la théorie des forces centrifuges, le ſecond par celle de la gravitation, que le globe doit être un peu applati aux pôles, & un peu élevé à l'équateur; que par conſéquent les degrés du méridien ſont plus petits à l'équateur, & au pôle un peu plus longs. La différence, ſelon Newton, eſt d'un deux cent trentième, & ſelon Huyghens, d'un cinq cent ſoixante-dix-huitième.

On trouva au contraire, par les meſures priſes en France, que les degrés du méridien étaient plus grands au Sud qu'au Nord. De là on conclut que la terre était applatie au pôle, comme Newton & Huyghens l'avaient prouvé par une théorie sûre. C'était tout juſtement le contraire de ce qu'on devait conclure. Les meſures de France étaient fauſſes, & la concluſion plus fauſſe encore.

Cette affaire ne fut portée ni au parlement ni en ſorbonne, comme celle de l'inoculation y a été déférée. L'académie des ſciences ſe rétracta au bout de vingt ans, & Fontenelle avoua dans ſon hiſtoire, que ſi les degrés étaient plus longs vers le Nord, la terre devait être applatie au pôle.

Cela faiſait voir qu'on s'était non-ſeulement trompé en France ſur la théorie, mais qu'on s'était trompé auſſi dans les meſures. Les erreurs qu'elles renfermaient ont été reconnues & corrigées depuis. Il eſt avéré que la terre eſt applatie, comme les expériences du pendule l'avaient prouvé,

Digitized by Google

comme les lois de l'équilibre des fluides paraiſſent l'exiger. La proportion des axes de la terre s'approche davantage de celle de Newton que de celle de Huyghens ; ce qui confirme ce qu'avait découvert Newton, que la force de la peſanteur eſt le réſultat de la force attractive de tous les élémens de la terre, & non une force dirigée vers le centre, ſuivant l'hypothèſe de Huyghens ; mais les obſervations du pendule ne ſont pas d'accord avec les meſures des degrés du méridien, dans l'hypothèſe de la terre homogène, & ces meſures ne s'accordent pas à donner à la terre une figure régulière.

(2) . . . . . *Utile à cent couronnes*,

Moreau de Maupertuis fit accroire au cardinal de Fleury que cette diſpute purement philoſophique intéreſſait tous les navigateurs ; qu'il y allait de leur vie. Il n'y allait certainement que de la curioſité.

(3) . . . . . *Enlever deux Laponnes.*

C'était deux filles de Tornéa qui étaient ſœurs. Le père commença un procès criminel contre Maupertuis ; mais on ne put du cercle polaire envoyer à Paris un huiſſier.

(4) *Danſant avec Louis ſous des berceaux de fleurs*,

Cela eſt vrai à la lettre. Il y avait à la fête de Verſailles de grands berceaux de verdure, ornés de fleurs qui formaient des deſſins pittoreſques. Ce fut là que Louis XIV, qui était dans tout l'éclat de la jeuneſſe & de la beauté, danſa avec mademoiſelle de la Vallière & d'autres dames.

(5) *Racine d'Henriette exprimant les douleurs*,

Rien n'eſt plus connu que l'hiſtoire de la tragédie de Bérénice. La princeſſe Henriette d'Angleterre, fille de Charles I, & femme de Monſieur, frère unique de Louis XIV, donna ce ſujet à traiter à Corneille & à Racine. On ſait comment Corneille en fit une tragédie auſſi froide &

Digitized by Google

aussi ennuyeuse que mal écrite ; & comment Racine en fit une pièce très-touchante malgré ses défauts.

(6) . . . . . *Les pavillons de France*,

Louis XIV était parvenu jusqu'à garnir ses ports de près de deux cents vaisseaux de guerre.

(7) *Nous nous sommes défaits d'un luxe dangereux ;*

Cela fut écrit l'an 1760, temps auquel le malheur des temps, les disgraces dans la guerre, & la mauvaise administration des finances avaient obligé le roi & la plupart des gens riches à faire porter à la Monnaie une grande partie de leur vaisselle d'argent. On servait alors les potages & les ragoûts dans des plats de faïence qu'on appelait des *culs noirs*.

(8) *Mais nous avons souvent de belles remontrances ;*

On n'a pas ici la témérité de vouloir jeter le plus léger soupçon de partialité sur les remontrances ; le zèle les dicte, la bonté les reçoit, l'équité y a souvent égard. On observe seulement que lorsque les Anglais se ruinent pour désoler nos côtes, insulter nos ports, détruire nos colonies & notre commerce, nous devons donner quelque chose pour nous défendre. Certes, en voyant notre roi se défaire de sa vaisselle d'argent, & se priver de ce qui fait le nécessaire d'un monarque, quel est le citoyen qui ne suivra pas un exemple si noble & si touchant ?

(9) *Jansénius . . . la bulle . . . ses mystères.*

La querelle de la bulle *Unigenitus* fut un de ces ridicules sérieux qui ont troublé la France assez long-temps. On n'ignore pas que Louis XIV eut le malheur de se mêler des disputes absurdes entre les jansénistes & les molinistes, que cette extravagance jeta de l'amertume sur la fin de ses jours ; & que cette guerre théologique, pour n'avoir pas été assez méprisée, renaquit ensuite assez violemment. C'était la honte de l'esprit humain, mais on était accoutumé à cette honte.

Digitized by Google

(10) Valère Maxime (*lib. II, cap. 1, de instit. gall.*) dit que les druides prêtaient de l'argent aux pauvres, à la charge qu'ils le rendraient en l'autre monde. (*Voyez la note 4.*)

(11) *Et des convulsions*, &c.

La folie inconcevable des convulsions fut un des fruits de la bulle *Unigenitus*. Il y en avait encore en 1760, & elles avaient commencé en 1724. Sans les philosophes qui jetèrent sur cette démence infame tout le ridicule qu'elle méritait, cette fureur de l'esprit de parti aurait eu des suites très-dangereuses.

(12) *Le Franc de Pompignan par ses divins écrits*,

M. le Franc de Pompignan, dans un mémoire qu'il dit avoir présenté au roi en 1760, s'exprimait ainsi, page 17: « Il faut que tout l'univers sache que le roi s'est occupé de » mon discours, non comme d'une nouveauté passagère, » mais comme d'une production digne de l'attention particu- » lière des souverains. »

Quel producteur que ce Pompignan! quelle modestie! de quel ton il parle à l'univers! comme l'univers est occupé de lui!

(13) *Combattre en parlement les jésuites leurs frères :*

Le 14 mai 1760, jour de l'anniversaire de la mort de Henri IV, les apothicaires de Paris firent saisir, dans un couvent de jésuites qu'on appelait la Maison professe, des drogues que les jésuites vendaient en fraude, & leur firent un procès au parlement, qui condamna ces pères. On disait qu'ils débitaient chez eux ces drogues pour empoisonner les jansénistes.

(14) *Quoi! du clergé français la gazette prudente*,

C'est ce qu'on appelle la Gazette ecclésiastique. Ce journal clandestin commença en 1724 & dure encore. C'est un ramas de petits faits concernant des bedeaux de paroisse,

Digitized by Google

des porte-dieu, des thèses de théologie, des refus de sacremens, des billets de confession : c'est sur-tout dans le temps de ces billets de confession que cette gazette a eu le plus de vogue. L'archevêque de Paris, Christophe de Beaumont, avait imaginé ces lettres de change tirées à vue sur l'autre monde, pour faire refuser le viatique à tous les mourans qui se seraient confessés à des prêtres jansénistes. Ce comble de l'extravagance & de l'horreur causa beaucoup de troubles, & mit la gazette ecclésiastique alors dans un grand crédit : elle tomba quand cette sottise fut finie. Elle était, dit-on, comme les crapauds, qui ne peuvent s'enfler que de venin.

(15) *Le Journal du chrétien, le Journal de Trévoux*;

Le Journal chrétien ou du chrétien fut d'abord composé par un récollet nommé Hayer, l'abbé Trublet, l'abbé Dinouart, un nommé Joannet. Ils dédièrent leur besogne à la reine, dans l'espérance d'avoir quelque bénéfice, en quoi ils se trompèrent. Ils mirent d'abord leur Mercure chrétien à 30 sous, puis à 20, puis à 15, puis à 12. Voyant qu'ils ne réussissaient pas, ils s'avisèrent d'accuser d'athéisme tous les écrivains, à tort & à travers. Ils s'adressèrent malheureusement à M. de Saint-Foix, qui leur fit un procès criminel, & les obligea à se rétracter. Depuis ce temps-là leur Journal fut entièrement décrié, & ces pauvres diables furent obligés de l'abandonner.

Pour le Journal de Trévoux, il a subi le sort des jésuites ses auteurs, il est tombé avec eux.

(16) *Maître Abraham Chaumeix*, &c.

Cet Abraham Chaumeix était ci-devant vinaigrier, & s'étant fait convulsionnaire, il devint un homme considérable dans le parti, sur-tout depuis qu'il se fut fait crucifier avec une couronne d'épine sur la tête, le 2 mars 1749, dans la rue Saint-Denis, vis-à-vis Saint-Leu & Saint-Gilles. Ce fut lui qui dénonça au parlement de Paris le Dictionnaire

Digitized by Google

encyclopédique. Il a été couvert d'opprobre, & obligé de se réfugier à Moscou, où il s'est fait maître d'école.

Hayer, le récollet, n'est connu que par le Journal chrétien; le jésuite Berthier par le Journal de Trévoux, & surtout par une facétie plaisante intitulée: *Relation de la maladie, de la confession, de la mort & de l'apparition du jésuite Berthier.* On la trouvera dans cette édition, au volume intitulé *Facéties.*

(17) *Et le doux Caveirac, & Nonotte & tant d'autres;*

Le doux Caveirac est ici par antiphrase. Il n'y a rien de si peu doux que son apologie de la révocation de l'édit de Nantes & de la Saint-Barthelemi. Ce n'est pas qu'on doive en inférer absolument qu'il eût fait la Saint-Barthelemi, s'il eût été à la place du Balafré. On justifie quelquefois les plus abominables actions qu'on ne voudrait pas avoir faites. On fait un livre pour plaire à un évêque, pour attraper un bénéfice, une petite pension du clergé qu'on n'attrape point; & ensuite on écrirait pour les huguenots avec autant de zèle qu'on a écrit contre eux. Tout cela n'est au bout du compte que du papier perdu, & de l'honneur perdu: ce qui est fort peu de chose pour ces gens-là.

Nonotte est un ex-jésuite que notre auteur philosophe a fait connaître par les ignorances dont il l'a convaincu, & par les ridicules dont il l'a accablé avec très-juste raison.

N. B. Il y avait Rabot dans les premières éditions. Nous n'avons rien pu découvrir sur ce Rabot. Il en serait de même de la plupart des autres faiseurs de libelles immortalisés par M. de Voltaire, s'il ne s'était donné la peine d'ajouter à leur nom des notes instructives.

(18) *De leur siècle profane instructeur généreux,*

Peu d'auteurs se sont servis du mot *instructeur* qui semble manquer à notre langue. On voit bien que c'est un Russe qui parle. Ce terme répond à celui de coukaski, qui est très-énergique en slavon.

(19)

Digitized by Google

(19) *Nous avons les remparts, nous avons Ramponeau;*

Ramponeau était un cabaretier de la Courtille, dont la figure comique & le mauvais vin qu'il vendait bon marché, lui acquirent pendant quelque temps une réputation éclatante. Tout Paris courut à son cabaret; des princes du sang même allèrent voir M. Ramponeau.

Une troupe de comédiens établis sur les remparts s'engagea à lui payer une somme considérable pour se montrer seulement sur leur théâtre, & pour y jouer quelques rôles muets. Les jansénistes firent un scrupule à Ramponeau de se produire sur la scène; ils lui dirent que Tertullien avait écrit contre la comédie, qu'il ne devait pas ainsi prostituer sa dignité de cabaretier, qu'il y allait de son salut: la conscience de Ramponeau fut alarmée. Il avait reçu de l'argent d'avance, & il ne voulut point le rendre de peur de se damner. Il y eut procès: M. Élie de Beaumont, célèbre avocat, daigna plaider contre Ramponeau; notre poète philosophe plaida pour lui, soit par zèle pour la religion, soit pour se réjouir. Ramponeau rendit l'argent, & sauva son ame.

(20) *Qui marchant sur ses mains, & mangeant sa laitue;*

La même année 1760, on joua sur le théâtre de la comédie française la comédie des Philosophes, avec un concours de monde prodigieux. On voyait sur le théâtre Jean-Jacques Rousseau marchant à quatre pattes, & mangeant une laitue. Il fut représenté si fort au naturel, qu'il excita les ris de tout Paris. Cette facétie n'était ni dans le goût du Misanthrope, ni dans celui du Tartufe, mais elle était bien aussi théâtrale que celle de Pourceaugnac qui est poursuivi par des lavemens & des fils de p..... Le reste de la pièce ne parut pas assez gai; mais on ne pouvait pas dire que ce fût là de la comédie larmoyante. On reprocha beaucoup à l'auteur d'avoir attaqué de très-honnêtes gens dont il n'avait pas à se plaindre.

Digitized by Google

(21) *Les chiens de Saint-Médard*, &c.

Saint Médard eſt une vilaine paroiſſe d'un très-vilain faubourg de Paris, où les convulſions commencèrent. On appelle depuis ce temps-là les fanatiques, chiens de Saint-Médard.

(22) . . . . . *Des Fantins*,

De Marie Alacoque & de la Fleur des ſaints.

Fantin, curé de Verſailles, fameux directeur qui ſéduiſait ſes dévotes, & qui fut ſaiſi volant une bourſe de cent louis à un mourant qu'il confeſſait: il n'était pourtant pas philoſophe.

(23) Marie Alacoque, ouvrage impertinent de Languet, évêque de Soiſſons, dans lequel l'abſurdité & l'impiété furent pouſſées juſqu'à mettre dans la bouche de JESUS-CHRIST quatre vers pour Marie Alacoque.

(24) La fleur des ſaints, compilation extravagante du jéſuite Ribadéneira; c'eſt un extrait de la Légende dorée, traduit & augmenté par le frère Girard, jéſuite.

N. B. Que ce n'était pas ce frère Girard condamné au feu, le 12 octobre 1731, par la moitié du parlement d'Aix, pour avoir abuſé de ſa pénitente en lui donnant le fouet aſſez doucement, & pour pluſieurs profanations. Il fut abſous par l'autre moitié du parlement d'Aix, parce qu'on avait ridiculement mêlé l'accuſation de ſortilège aux véritables charges du procès. C'eſt bien dommage que ce frère Girard n'ait pas été philoſophe.

Digitized by Google

LES CHEVAUX ET LES ANES,

OU ÉTRENNES AUX SOTS.

Premier janvier 1761.

A ces beaux jeux inventés dans la Grèce,
Combats d'eſprit, ou de force, ou d'adreſſe,
Jeux ſolennels, écoles des héros,
Un gros Thébain, qui ſe nommaît Bathos,
Aſſez connu par ſa craſſe ignorance,
Par ſa léſine & ſon impertinence,
D'ambition tout comme un autre épris,
Voulut paraître, & prétendit aux prix.
C'était la courſe : un beau cheval de Thrace,
Aux crins flottans, à l'œil brillant d'audace,
Vif & docile, & léger à la main,
Vint préſenter ſon dos à mon vilain.
Il demandait des houſſes, des aigrettes,
Un beau harnois, de l'or ſur ſes boſſettes.
Le bon Bathos quelque temps marchanda.
Un certain âne alors ſe préſenta.
L'âne diſait : Mieux que lui je ſais braire,
Et vous verrez que je ſais mieux courir ;
Pour des chardons je m'offre à vous ſervir :
Préférez-moi. Mon Bathos le préfère.
Sûr du triomphe il ſort de la maiſon.
Voilà Bathos monté ſur ſon griſon.

Digitized by Google

Il veut courir. La Grèce était railleuſe.
Plus l'aſſemblée était belle & nombreuſe,
Plus on ſifflait. Les Bathos en ce temps
N'impoſaient pas ſilence aux bons plaiſans.
Profitez bien de cette belle hiſtoire,
Vous qui ſuivez les ſentiers de la gloire;
Vous qui briguez ou donnez des lauriers,
Diſtinguez bien les ânes des courſiers.
En tout état & dans toute ſcience,
Vous avez vu plus d'un Bathos en France;
Et plus d'un âne a mangé quelquefois
Au ratelier des courſiers de nos rois.
L'abbé du Bois, fameux par ſa veſſie,
Mit ſur ſon front, très-atteint de folie,
La même mitre, hélas! qui décora
Ce Fénélon que l'Europe admira.
Au Cicéron des oraiſons funèbres,
Sublime auteur de tant d'écrits célèbres,
Qui ſuccéda dans l'emploi glorieux
De cultiver l'eſprit des demi-dieux?
Un théatin, un Boyer (1). Mais qu'importe,
Quand l'arbre eſt beau, quand ſa ſéve eſt bien forte,
Qu'il ſoit taillé par Benigne ou Boyer?
De très-bons fruits viennent ſans jardinier.
C'eſt dans Paris, dans notre immenſe ville,
En grands eſprits, en ſots toujours fertile,
Mes chers amis, qu'il faut bien nous garder
Des charlatans qui viennent l'inonder.
Les vrais talens ſe taiſent ou s'enfuient,
Découragés des dégoûts qu'ils eſſuient.

Digitized by Google

Les faux talens ſont hardis, effrontés,
Souples, adroits, & jamais rebutés.
Que de Frélons vont pillant les abeilles!
Que de Pradons s'érigent en Corneilles!
Que de Gauchats (2) ſemblent des Maſſillons!
Que de le Dains (3) ſuccèdent aux Bignons!
Virgile meurt, Bavius le remplace.
Après Lulli nous avons vu Colaſſe.
Après le Brun Coypel obtint l'emploi
Du premier peintre ou barbouilleur du roi:
Ah! mon ami, malgré ta ſuffiance,
Tu n'étais pas premier peintre de France.
Le lourd Crevier (4), pédant craſſeux & vain,
Prend hardiment la place de Rollin,
Comme un valet prend l'habit de ſon maître.
Que voulez-vous? chacun cherche à paraître.
C'eſt un plaiſir de voir ces poliſſons
Qui du bon goût nous donnent des leçons,
Ces étourdis calculans en finance,
Et ces bourgeois qui gouvernent la France,
Et ces gredins qui d'un air magiſtral,
Pour quinze ſous griffonnant un journal,
Journal chrétien, connu par ſa ſottiſe,
Vont ſe carrant en princes de l'Egliſe,
Et ces faquins, qui d'un ton familier,
Parlent au roi du haut de leur grenier.
Nul à Paris ne ſe tient dans ſa ſphère,
Dans ſon métier, ni dans ſon caractère;
Et parmi ceux qui briguent quelque nom,
Ou quelque honneur, ou quelque penſion,

Digitized by Google

Qui des dévots affectent la grimace,
L'abbé la Coſte (5) eſt le ſeul à ſa place.
Le roi, dit-on, bannira ces abus;
Il le voudrait; ſes ſoins ſont ſuperflus.
Il ne peut dire en un arrêt en forme:
Impertinens, je veux qu'on ſe réforme,
Que le journal de Trévoux ſoit meilleur,
Guyon (6) moins plat, Moreau (7) plus fin railleur.
La cour enjoint à Jacque hétérodoxe
De courir moins après le paradoxe;
Je lui défends de jamais dénigrer
Des arts charmans qui peuvent l'honorer;
Je veux, j'entends que ſous mon règne auguſte
Tout bon Français ait l'eſprit ſage & juſte;
Que nul robin ne ſoit préſomptueux,
Nul moine fier, nul avocat verbeux.
Ouï le rapport, dans mon conſeil j'ordonne
Que la raiſon s'introduiſe en ſorbonne,
Que tout auteur ſache me réjouir;
Ou m'éclairer: car tel eſt mon plaiſir.
Un tel édit ſerait plus inutile
Que les ſermons prêchés par la Neuville (8).
Donc on aurait grande obligation
A qui pourrait par exhortation,
Par vers heureux, & par douce éloquence,
Porter nos gens à moins d'extravagance,
Admonéter par nom & par ſurnom
Ces ennemis jurés de la raiſon.
On pourrait dire aux malins moliniſtes,
A leurs rivaux, les rudes janſéniſtes;

Digitized by Google

Aux gens du greffe, aux universités,
Aux faux dévots, d'honnêtes vérités;
Je les dirai, n'en soyez point en peine;
Chacun de vous obtiendra son étrenne.
Messieurs les sots, je dois, en bon chrétien,
Vous fesser tous, car c'est pour votre bien.

NOTES.

(1) BOYER, moine imbécille que le cardinal de Fleuri fit précepteur du dauphin, & désigna en mourant pour ministre de la feuille. Des dévotes lui avaient fait obtenir l'évêché de Mirepoix, qu'il quitta en venant à la cour. Il était l'ennemi déclaré de toute espèce de mérite, & persécuta violemment Voltaire.

(2) Gauchat, mauvais auteur de quelques brochures.

(3) Le Dain, nom d'un avocat qui prononça un plaidoyer pour faire rayer du tableau un de ses confrères, convaincu d'avoir prouvé que l'excommunication des comédiens du roi, pensionnaires de sa majesté, est abusive & contraire aux libertés de l'Eglise gallicane. Le Dain fut hué, mais il réussit à faire rayer son confrère.

(4) Crevier, mauvais auteur d'une Histoire romaine, & d'une Histoire de l'université, & beaucoup plus fait pour la seconde que pour la première. Il a depuis fait un libelle contre le célèbre Montesquieu, dans lequel il s'efforce de prouver que Montesquieu n'était pas chrétien. Voilà un beau service que cet homme rend à notre religion, de chercher à nous convaincre qu'elle était méprisée par un grand-homme. La monture de Bathos paraît assez convenable à ce monsieur.

(5) L'abbé la Coste, qui a travaillé à l'Année littéraire, de présent employé à Toulon sur les galères du roi.

Digitized by Google

(6) Guyon, auteur d'un libelle intitulé l'*Oracle des nouveaux philoſophes.*

(7) Moreau, avocat au conſeil. Il a beaucoup écrit en faveur des fermiers-généraux & contre la philoſophie. Il eſt l'auteur du *Catéchiſme des Cacouacs.*

(8) Charles-Frey de Neuville, jéſuite célèbre alors par des ſermons remplis d'antithèſes, où l'on rencontre de loin en loin quelques traits heureux, d'ailleurs peu fanatique, & plus homme de lettres que jéſuite.

A DAPHNÉ,

CÉLÈBRE ACTRICE (*).

1761.

Belle Daphné, peintre de la nature,
Vous l'imitez & vous l'embelliſſez.
La voix, l'eſprit, la grâce, la figure,
Le ſentiment n'eſt point encore aſſez;
Vous nous rendez ces prodiges d'Athène
Que le génie étalait ſur la ſcène.

Quand dans les arts de l'eſprit & du goût
On eſt ſublime, on eſt égal à tout:
Que dis-je? on règne, & d'un peuple fidèle
On eſt chéri, ſur-tout ſi l'on eſt belle.
O ma Daphné! qu'un deſtin ſi flatteur
Eſt différent du deſtin d'un auteur!

(*) Mademoiſelle Clairon.

Digitized by Google

Je crois vous voir ſur ce brillant théâtre,
Où tout Paris (1), de votre art idolâtre,
Porte en tribut ſon eſprit & ſon cœur.
Vous récitez des vers plats & ſans grâce,
Vous leur donnez la force & la douceur :
D'un froid récit vous rechauffez la glace.
Les contre-ſens deviennent des raiſons.
Vous exprimez, par vos ſublimes ſons,
Par vos beaux yeux, ce que l'auteur veut dire;
Vous lui donnez tout ce qu'il croit avoir;
Vous exercez un magique pouvoir
Qui fait aimer ce qu'on ne ſaurait lire.
On bat des mains, & l'auteur ébaudi
Se remercie & penſe être applaudi.
La toile tombe, alors le charme ceſſe.
Le ſpectateur apportait des préſens
Aſſez communs de ſifflets & d'encens :
Il fait deux lots quand il ſort de l'ivreſſe,
L'un pour l'auteur, l'autre pour ſon appui;
L'encens pour vous, & les ſifflets pour lui.
Vous cependant, au doux bruit des éloges
Qui vont pleuvant de l'orcheſtre & des loges,
Marchant en reine, & traînant après vous
Vingt courtiſans l'un de l'autre jaloux,
Vous admettez près de votre toilette
Du noble eſſaim la cohue indiſcrète;
L'un dans la main vous gliſſe un billet doux;
L'autre à Paſſi vous propoſe une fête;
Joſſe avec vous veut ſouper tête à tête;
Candale y ſoupe, & rit tout haut d'eux tous.

Digitized by Google

On vous entoure, on vous preſſe, on vous laſſe.
Le pauvre auteur eſt tapi dans un coin,
Se fait petit, tient à peine une place.
Certain marquis l'appercevant de loin,
Dit: Ah! c'eſt vous, bon jour, monſieur Pancrace,
Bon jour : vraiment votre pièce a du bon.
Pancrace fait révérence profonde,
Bégaie un mot, à quoi nul ne répond ;
Puis ſe retire, & ſe croit du beau monde.
Un intendant des plaiſirs dits *menus*,
Chez qui les arts ſont toujours bien venus,
Grand connaiſſeur, & pour vous plein de zèle,
Vous avertit que la pièce nouvelle
Aura l'honneur de paraître à la cour.
Vous arrivez conduite par l'amour :
On vous préſente à la reine, aux princeſſes,
Aux vieux ſeigneurs, qui dans leurs vieux propos
Vont regrettant le chant de la Duclos.
Vous recevez complimens & careſſes ;
Chacun accourt, chacun dit, la voilà ;
De tous les yeux vous êtes remarquée,
De mille mains on vous verrait claquée
Dans le ſallon, ſi le roi n'était là.
Pancrace ſuit : un gros huiſſier lui ferme
La porte au nez ; il reſte comme un terme,
La bouche ouverte & le front interdit :
Tel que le Franc qui, tout brillant de gloire,
Ayant en cour préſenté ſon mémoire,
Crève à la fois d'orgueil & de dépit.
Il gratte, il gratte, il ſe préſente, il dit,

Digitized by Google

Je ſuis l'auteur.... Hélas ! mon pauvre hère,
C'eſt pour cela que vous n'entrerez pas.
Le malheureux, honteux de ſa misère,
S'eſquive en hâte, & murmurant tout bas
De voir en lui les neuf Muſes bannies,
Du temps paſſé regrettant les beaux jours,
Il rime encore, & s'étonne toujours
Du peu de cas qu'on fait des grands génies.
Pour l'achever, quelque compilateur,
Froid gazetier, jaloux d'un froid auteur,
Quelque Fréron, dans l'Ane littéraire,
Vient l'entamer de ſa dent mercenaire;
A l'aboyeur il reſte abandonné,
Comme un eſclave aux bêtes condamné.
Voilà ſon ſort; & puis cherchez à plaire.
Mais c'eſt bien pis, hélas ! s'il réuſſit;
L'Envie alors, Euménide implacable,
Chez les vivans harpie inſatiable,
Que la mort ſeule à grand'peine adoucit;
L'affreuſe Envie, active, impatiente,
Verſant le fiel de ſa bouche écumante,
Court à Paris, par de longs ſifflemens,
Dans leurs greniers réveiller ſes enfans.
A cette voix, les voilà qui deſcendent,
Qui dans le monde à grands flots ſe répandent,
En manteau court, en ſoutane, en rabat,
En petit maître, en petit magiſtrat :
Ecoutez-les : cette œuvre dramatique
Eſt dangereuſe, & l'auteur hérétique.
Maître Abraham va ſur lui diſtillant

Digitized by Google

L'acide impur qu'il vendait ſur la Loire ;
Maître Crevier, dans ſa peſante hiſtoire
Qu'on ne lit point, condamne ſon talent.
Un petit ſinge à face de Therſite,
Au ſourcil noir, à l'œil noir, au teint gris,
Bel-eſprit faux qui hait les bons eſprits,
Fou ſérieux que le bon ſens irrite,
Echo des ſots, trompette des pervers,
En proſe dure inſulte les beaux vers,
Pourſuit le ſage & noircit le mérite.
Mais écoutez ces pieux loups-garous,
Perſécuteurs de l'art des Euripides,
Qui vont heurlant en phraſes inſipides
Contre la ſcène & même contre vous.
Quand vos talens entraînent au théâtre
Un peuple entier, de votre art idolâtre,
Et font valoir quelque ouvrage nouveau ;
Un poſſédé, dans le fond d'un tonneau
Qu'on coupe en deux, & qu'un vieux dais ſurmonte,
Crie au ſcandale, à l'horreur, à la honte,
Et vous dépeint au public abuſé
Comme un démon en fille déguiſé.
Ainſi toujours uniſſant les contraires,
Nos chers Français dans leurs têtes légères,
Que tous les vents font tourner à leur gré,
Vont diffamer ce qu'ils ont admiré.
O mes amis ! raiſonnez, je vous prie ;
Un mot ſuffit. Si cet art eſt impie,
Sans répugnance il le faut abjurer ;
S'il ne l'eſt pas, il le faut honorer.

Digitized by Google

A MADAME DENIS,

Sur l'agriculture.

1761.

Qu'il eſt doux d'employer le déclin de ſon âge
Comme le grand Virgile occupa ſon printemps!
Du beau lac de Mantoue il aimait le rivage;
Il cultivait la terre, & chantait ſes préſens;
Mais bientôt, ennuyé des plaiſirs du village,
D'Alexis & d'Aminte il quitta le ſéjour,
Et malgré Mévius il parut à la cour.
C'eſt la cour qu'on doit fuir, c'eſt aux champs qu'il faut vivre.
Dieu du jour, dieu des vers, j'ai ton exemple à ſuivre:
Tu gardas les troupeaux, mais c'était ceux d'un roi;
Je n'aime les moutons que quand ils ſont à moi.
L'arbre qu'on a planté rit plus à notre vue
Que le parc de Verſaille & ſa vaſte étendue.
Le normand Fontenelle, au milieu de Paris (*),
Prêta des agrémens au chalumeau champêtre;

(*) *Le normand Fontenelle*, &c.

Théocrite & Virgile étaient à la campagne ou en venaient, quand ils firent des églogues. Ils chantèrent les moiſſons qu'ils avaient fait naître, & les troupeaux qu'ils avaient conduits. Cela donnait à leurs bergers un air de vérité qu'ils ne peuvent guère avoir dans les rues de Paris. Auſſi les églogues de Fontenelle furent des madrigaux galans.

Digitized by Google

Mais il vantait des ſoins qu'il craignait de connaître,
Et de ſes beaux bergers il fit de beaux eſprits.
Je veux que le cœur parle, ou que l'auteur ſe taiſe :
Ne célébrons jamais que ce que nous aimons.
En fait de ſentiment l'art n'a rien qui nous plaiſe ;
Ou chantez vos plaiſirs, ou quittez les chanſons ;
Ce ſont des fauſſetés, & non des fictions.
Mais quoi ! loin de Paris ſe peut-il qu'on reſpire ?
Me dit un petit maître, amoureux du fracas.
Les plaiſirs dans Paris voltigent ſur nos pas ;
On s'oublie, on eſpère, on jouit, on déſire ;
Il nous faut du tumulte, & je ſens que mon cœur,
S'il n'eſt pas enivré, va tomber en langueur.
Attends, bel étourdi, que les rides de l'âge
Mûriſſent ta raiſon, ſillonnent ton viſage,
Que Gauſſin t'ait quitté, qu'un ingrat t'ait trahi.
Qu'un Bernard t'ait volé, qu'un jaloux hypocrite
T'ait noirci des poiſons de ſa langue maudite,
Qu'un opulent fripon, de ſes pareils haï,
Ait ravi des honneurs qu'on enlève au mérite ;
Tu verras qu'il eſt bon de vivre enfin pour ſoi,
Et de ſavoir quitter le monde qui nous quitte.
Mais vivre ſans plaiſir, ſans faſte, ſans emploi !
Succomber ſous le poids d'un ennui volontaire !
De l'ennui ! penſes-tu que, retiré chez toi,
Pour les tiens, pour l'Etat tu n'as plus rien à faire ?
La nature t'appelle, apprends à l'obſerver ;
La France a des déſerts, oſe les cultiver ;
Elle a des malheureux ; un travail néceſſaire,
Ce partage de l'homme, & ſon conſolateur,

Digitized by Google

En chaſſant l'indigence, amène le bonheur;
Change en épis dorés, change en gras pâturages
Ces ronces, ces roſeaux, ces affreux marécages.
Tes vaſſaux languiſſans qui pleuraient d'être nés,
Qui redoutaient ſur-tout de former leurs ſemblables,
Et de donner le jour à des infortunés,
Vont ſe lier gaîment par des nœuds déſirables.
D'un canton déſolé l'habitant s'enrichit;
Turbilli (*) dans l'Anjou t'imite & t'applaudit.
Bertin, qui dans ſon roi voit toujours ſa patrie,
Prête un bras ſecourable à ta noble induſtrie.
Trud..ne ſait aſſez que le cultivateur
Des reſſorts de l'Etat eſt le premier moteur,
Et qu'on ne doit pas moins, pour le ſoutien du trône,
A la faulx de Cerès qu'au ſabre de Bellone.
J'aime aſſez ſaint Benoît : il prétendit du moins (**)
Que ſes enfans tondus, chargés d'utiles ſoins,
Méritaſſent de vivre en guidant la charrue,
En creuſant des canaux, en défrichant des bois;

(*) Le marquis de Turbilli, auteur d'un ouvrage ſur les défrichemens, qui avait alors quelque célébrité.

(**) *J'aime aſſez ſaint Bénoît*, &c.

Bénédict ou Bénoît voulut que les mains de ſes moines cultivaſſent la terre. Elles ont été employées à d'autres travaux, à donner des éditions des pères, à les commenter, à copier d'anciens titres, & à en faire. Pluſieurs de leurs abbés réguliers ſont devenus évêques; pluſieurs ont eu des richeſſes immenſes.

Digitized by Google

Mais je ſuis peu content du bon-homme François (*) :
Il crut qu'un vrai chrétien doit gueuſer dans la rue,
Et voulut que ſes fils, robuſtes fainéans,
Fiſſent ſerment à DIEU de vivre à nos dépens.
DIEU veut que l'on travaille & que l'on s'évertue ;
Et le ſot mari d'Eve au paradis d'Eden
Reçut un ordre exprès d'arranger ſon jardin (**).
C'eſt la première loi donnée au premier homme,
Avant qu'il eût mangé la moitié de ſa pomme.
Mais ne détournons point nos mains & nos regards,
Ni des autres emplois, ni ſur-tout des beaux arts.
Il eſt des temps pour tout ; & lorſqu'en mes vallées,
Qu'entoure un long amas de montagnes pelées,
De quelques malheureux ma main sèche les pleurs,
Sur la ſcène à Paris j'en fais verſer peut-être ;

(*) . . . . *Du bon homme François.*

François d'Aſſiſe, en inſtituant les mendians, fit un mal beaucoup plus grand. Ce fut un impôt exorbitant mis ſur le pauvre peuple, qui n'oſa refuſer ſon tribut d'aumône à des moines qui diſaient la meſſe & qui confeſſaient : de ſorte, qu'encore aujourd'hui, dans les pays catholiques romains, le payſan, après avoir payé le roi, ſon ſeigneur & ſon curé, eſt encore forcé de donner le pain de ſes enfans à des cordeliers & à des capucins.

(**) *Reçut un ordre exprès d'arranger ſon jardin.*

Cet ordre exprès, que la Geneſe dit avoir été donné de Dieu à l'homme, de cultiver ſon jardin, fait bien voir quel eſt le ridicule de dire que l'homme fut condamné au travail. L'Arabe Job eſt bien plus raiſonnable ; il dit que l'homme eſt né pour travailler, comme l'oiſeau pour voler.

Dans

Digitized by Google

Dans Verſaille étonné j'attendris de grands cœurs,
Et, ſans croire approcher de Racine, mon maître,
Qelquefois je peux plaire, à l'aide de Clairon.
Au fond de ſon bourbier je fais rentrer Fréron.
L'archidiacre Trublet prétend que je l'ennuie;
La repréſaille eſt juſte; & je ſais à propos
Confondre les pervers, & me moquer des ſots.
En vain ſur ſon crédit un délateur s'appuie;
Sous ſon bonnet quarré, que ma main jette à bas,
Je découvre en riant la tête de Midas.
J'honore Diderot, malgré la calomnie;
Ma voix parle plus haut que les cris de l'envie;
Les échos des rochers qui ceignent mon déſert,
Répètent après moi le nom de d'Alembert.
Un philoſophe eſt ferme, & n'a point d'artifice;
Sans eſpoir & ſans crainte il ſait rendre juſtice;
Jamais adulateur, & toujours citoyen,
A ſon prince attaché ſans lui demander rien,
Fuyant des factions les brigues ennemies
Qui ſe gliſſent parfois dans nos académies,
Sans aimer Loyola, condamnant ſaint Médard (*),
Des billets qu'on exige il ſe rit à l'écart,
Et laiſſe aux parlemens à réprimer l'Egliſe.
Il s'élève à ſon DIEU, quand il foule à ſes pieds
Un fatras dégoûtant d'argumens décriés;

(*) . . . . . *Condamnant ſaint Médard.*

Voyez à la fin de la pièce intitulée *le pauvre Diable*, les notes ſur les convulſions & les billets de confeſſion, deux ridicules qui ont été l'opprobre de la France.

Digitized by Google

Et ſon ame inflexible au vrai ſeul eſt ſoumiſe.
C'eſt ainſi qu'on peut vivre à l'ombre de ſes bois,
En guerre avec les ſots, en paix avec ſoi-même,
Gouvernant d'une main le ſoc de Triptolême,
Et de l'autre eſſayant d'accorder ſous ſes doigts
La lyre de Racine & le luth de Chapelle.
O vous! à l'amitié dans tous les temps fidelle,
Vous qui, ſans préjugés, ſans vice, ſans travers,
Embelliſſez mes jours ainſi que mes déſerts,
Soutenez mes travaux & ma philoſophie :
Vous cultivez les arts; les arts vous ont ſuivie.
Le ſang du grand Corneille, élevé ſous vos yeux (*),
Apprend par vos leçons à mériter d'en être.
Le père de Cinna vient m'inſtruire en ces lieux;
Son ombre entre nous trois aime encore à paraître.
Son ombre nous conſole, & nous dit qu'à Paris
Il faut abandonner la place aux Scudéris.

(*) *Le ſang du grand Corneille*, &c.

Mademoiſelle Corneille, mariée à M. du Puits, officier de l'état-major.

Digitized by Google

A M. DEODATI DE TOVASI,

Qui lui avait envoyé une dissertation sur l'excellence de la langue italienne.

A Ferney, le 1er février 1761.

ÉTALEZ moins votre abondance,
Votre origine & vos honneurs;
Il ne sied pas aux grands seigneurs
De se vanter de leur naissance.

L'Italie instruisit la France;
Mais par un reproche indiscret,
Nous serions forcés à regret
A manquer de reconnaissance.

Dès long-temps sortis de l'enfance,
Nous avons quitté les genoux
D'une nourrice en décadence,
Dont le lait n'est plus fait pour nous.

Nous pourrions devenir jaloux
Quand vous parlez notre langage;
Puisqu'il est embelli par vous,
Cessez donc de lui faire outrage.

L'égalité contente un sage;
Terminons ainsi le procès:
Quand on est égal aux Français,
Ce n'est pas un mauvais partage.

Digitized by Google

A MADAME ÉLIE DE BEAUMONT,

En réponſe à une épître en vers, au ſujet de mademoiſelle Corneille.

20 mai 1761.

S'il eſt au monde une beauté
Qui de Corneille ait hérité,
Vous poſſédez cet apanage.
L'enfant dont je me ſuis chargé (*)
N'a point l'art des vers en partage;
Vous l'avez, c'eſt un avantage
Qui m'a quelquefois affligé,
Et que doit fuir tout homme ſage.
Ce dangereux & beau talent
Eſt pour vous un ſimple ornement,
Un pompon de plus à votre âge;
Mais quand un homme a le malheur
D'avoir fait en forme un ouvrage,
Et quand il eſt monſieur l'auteur,
C'eſt un métier dont il enrage.
Les vers, la muſique, l'amour
Sont les charmes de notre vie:
Le ſage en a la fantaiſie,
Et ſait les goûter tour à tour;
S'y livrer toujours, c'eſt folie.

(*) Mademoiſelle Corneille.

Digitized by Google

A M. LE CHEVALIER DE BOUFFLERS,

Qui lui avait envoyé une pièce de vers intitulée le Cœur.

CERTAINE dame honnête, & ſavante & profonde,
Ayant lu le traité du cœur,
Diſait en ſe pâmant : que j'aime cet auteur !
Ah ! je vois bien qu'il a le plus grand cœur du monde.

De mon heureux printemps j'ai vu paſſer la fleur ;
Le cœur pourtant me parle encore.
Du nom de *petit-cœur* quand mon amant m'honore,
Je ſens qu'il me fait trop d'honneur.

Hélas ! faibles humains, quels deſtins ſont les nôtres !
Qu'on a mal placé les grandeurs !
Qu'on ſerait heureux ſi les cœurs
Etaient faits les uns pour les autres !

Illuſtre chevalier, vous chantez vos combats,
Vos victoires & votre empire :
Et dans vos vers heureux, comme vous pleins d'appas,
C'eſt votre cœur qui vous inſpire.

Quand Liſette vous dit : Rodrigue, as-tu du cœur ?
Sur l'heure elle l'éprouve ; & dit avec franchiſe :
Il eut encor plus de valeur
Quand il était homme d'Egliſe.

Digitized by Google

A M. BLIN DE SAINMORE,

Qui avait envoyé à l'auteur une héroïde de Gabrielle d'Estrées à Henri IV.

1762.

Mon amour propre est vivement flatté
De votre écrit; mon goût l'est davantage.
On n'a jamais par un plus doux langage,
Avec plus d'art blessé la vérité (*a*).

Pour Gabrielle, en son apoplexie,
Aucuns diront qu'elle parle long-temps;
Mais ses discours sont si vrais, si touchans,
Elle aime tant, qu'on la croirait guérie.

Tout lecteur sage avec plaisir verra
Qu'en expirant la belle Gabrielle
Ne pense point que DIEU la damnera
Pour aimer trop un amant digne d'elle.

Avoir du goût pour le roi très-chrétien,
C'est œuvre pie, on n'y peut rien reprendre
Le paradis est fait pour un cœur tendre;
Et les damnés sont ceux qui n'aiment rien.

(*a*) La raillerie perce à travers cette apparence d'éloge. On voit avec quelle finesse l'auteur fait sentir à M. Blin qu'il a blessé la vérité, & que rien n'est plus incompatible avec le verbiage qu'une apoplexie.

Digitized by Google

ODE A LA VÉRITÉ (*).

VÉRITÉ, c'eſt toi que j'implore;
Soutiens ma voix, dicte mes vers :
C'eſt toi qu'on craint & qu'on adore,
Toi qui fais trembler les pervers :
Tes yeux veillent ſur la juſtice ;
Sous tes pieds tombe l'artifice
Par la main du temps abattu ;
Témoin ſacré, juge inflexible,
Tu mis ton trône incorruptible
Entre l'audace & la vertu.

Qu'un autre en ſa fougue hautaine,
Inſultant aux travaux de Mars,
Soit le flatteur du prince Eugène,
Et le Zoïle des Céſars ;
Qu'en adoptant l'erreur commune,
Il n'impute qu'à la fortune
Les ſuccès des plus grands guerriers ;
Et que du vainqueur du Granique
Son éloquence ſatirique (**)
Penſe avoir flétri les lauriers !

(*) Cette ode eſt de l'année 1762, dans le temps de l'affreuſe aventure des Calas.

(**) Alluſion à l'Ode à la Fortune, ſi vantée dans les collèges (a).

(a) Voltaire pouvait ajouter qu'elle n'était pas moins eſtimée des gens de goût, & certainement il l'eſtimait lui-même.

Digitized by Google

Illuſtres fléaux de la terre,
Qui dans votre cours orageux
Avez renverſé par la guerre
D'autres brigands moins courageux;
Je vous hais, mais je vous admire:
Gardez cet éternel empire
Que la gloire a ſur nos eſprits;
Ce ſont les tyrans ſans courage
A qui je ne dois pour hommage
Que de l'horreur & du mépris.

Kouli-kan ravage l'Aſie,
Mais en affrontant le trépas,
Tout mortel a droit ſur ſa vie;
Qu'il expire ſous mille bras;
Que le brave immole le brave.
Le guerrier qui frappa Guſtave
Ailleurs eût rampé ſous ſes loix;
Et dans ces fameuſes journées
Au droit du glaive deſtinées,
Tout ſoldat eſt égal aux rois.

Mais que ce fourbe ſanguinaire,
De Charles-Quint l'indigne fils,
Cet hypocrite atrabilaire
Entouré d'eſclaves hardis,
Entre les bras de ſa maîtreſſe
Plongé dans la flatteuſe ivreſſe
De la volupté qui l'endort,

Digitized by Google

Aux dangers dérobant ſa tête,
Envoie en cent lieux la tempête,
Les fers, la diſcorde & la mort!

Que Borgia ſous ſa tiare
Levant un front inceſtueux,
Immole à ſa fureur avare
Tant de citoyens vertueux;
Et que la ſanglante Italie
Tremble, ſe taiſe & s'humilie
Aux pieds de ce tyran ſacré :
O terre! ô peuples qu'il offenſe!
Criez au ciel, criez vengeance;
Armez l'univers conjuré.

O vous tous! qui prétendez être
Méchans avec impunité,
Vous croyez n'avoir point de maître:
Qu'eſt-ce donc que la Vérité?
S'il eſt un magiſtrat injuſte,
Il entendra la voix auguſte
Qui contre lui va prononcer;
Il verra ſa honte éternelle
Dans les traits d'un burin fidèle,
Que le temps ne peut effacer.

Quel eſt parmi nous le barbare?
Ce n'eſt point le brave officier
Qui de Champagne ou de Navarre

Digitized by Google

Dirige le courage altier ;
C'eſt un pédant morne & tranquille,
Gonflé d'un orgueil imbécille,
Et qui croit avoir mérité,
Mieux que les Molé (*a*) vénérables,
Le droit de juger ſes ſemblables,
Pour l'avoir jadis acheté.

Arrête, ame atroce, ame dure,
Qui veux dans tes graves fureurs
Qu'on arrache par la torture
La vérité du fond des cœurs.
Torture ! uſage abominable
Qui ſauve un robuſte coupable,
Et qui perd le faible innocent ;
Du faîte éternel de ſon temple,
La Vérité qui vous contemple,
Détourne l'œil en gémiſſant.

Vérité, porte à la mémoire,
Répète aux plus lointains climats
L'éternelle & fatale hiſtoire
Du ſupplice affreux des Calas ;
Mais dis qu'un monarque propice,
En foudroyant cette injuſtice,

(*a*) Nom reſpecté dans l'ancienne magiſtrature. Le Cardinal de Retz ne balançait pas à comparer, pour le courage, le préſident Molé aux plus grands héros de la France.

Digitized by Google

A vengé ses droits violés.
Et vous, de Thémis interprètes,
Méritez le rang où vous êtes;
Aimez la justice, & tremblez.

Qu'il eſt beau, généreux d'Argence (*),
Qu'il eſt digne de ton grand cœur
De venger la faible innocence
Des traits du calomniateur!
Souvent l'amitié chancelante
Reſſerre ſa pitié prudente;
Son cœur glacé n'oſe s'ouvrir;
Son zèle eſt réduit à tout craindre:
Il eſt cent amis pour nous plaindre,
Et pas un pour nous ſecourir.

Quel eſt ce guerrier intrépide?
Aux aſſauts je le vois voler;
A la cour je le vois timide:
Qui ſait mourir n'oſe parler.
La Germanie & l'Angleterre,
Par cent mille coups de tonnerre,
Ne lui font pas baiſſer les yeux:
Mais un mot, un ſeul mot l'accable;
Et ce combattant formidable
N'eſt qu'un eſclave ambitieux.

(*) Le marquis d'Argence.

Digitized by Google

Imitons les mœurs héroïques
De ce miniſtre des combats (*)
Qui de nos chevaliers antiques
A le cœur, la tête & le bras,
Qui penſe & parle avec courage,
Qui de la fortune volage
Dédaigne les dons paſſagers,
Qui foule aux pieds la calomnie,
Et qui ſait mépriſer l'envie,
Comme il mépriſa les dangers.

(*) Le duc de Choiſeul.

Digitized by Google

LES CONTES.

1764

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

La Fontaine, fabuliſte, n'avait eu que des imitateurs, & point de rivaux ; il en était de même pour ſes Contes, lorſque ceux de Voltaire parurent.

La Fontaine a mis dans les ſiens plus de naïveté, plus d'abandon. Ceux de Voltaire ont plus de rapidité, plus de fineſſe, & beaucoup moins de négligence.

Les Contes de la Fontaine ſe reſſemblent preſque tous par le fond : ce ſont toujours des maris ou des tuteurs trompés, des aventures de moines ou de religieuſes. Les Contes de Voltaire ſont plus variés, & la philoſophie, qu'il ſavait placer par-tout, leur prête un charme de plus, du moins pour tous ceux qui aiment à penſer. Il paraît d'ailleurs avoir inventé la plupart de ſes ſujets.

Voltaire, par ce ſeul genre, aurait donc pu ſe faire une réputation d'autant plus méritée, qu'il était difficile de ne pas être inférieur à la Fontaine. Sans chercher à

Digitized by Google

l'imiter, ce qui ne lui eût pas réuſſi, parce que la naïveté ne ſe contrefait pas, il a ſu ſe placer à côté de lui. Nous oſons dire même que parmi ſes Contes, il en eſt un (celui qui eſt intitulé *les trois Manières*) dont l'originalité nous paraît ſi piquante, que nous n'en connaiſſons aucun, dans la Fontaine, qui pût ſoutenir la comparaiſon.

LES

Digitized by Google

LES CONTES.

CE QUI PLAIT AUX DAMES.

Or maintenant que le beau Dieu du jour
Des Africains va brûlant la contrée,
Qu'un cercle étroit chez nous borne ſon tour,
Et que l'hiver alonge la ſoirée,
Après ſouper, pour vous déſennuyer,
Mes chers amis, écoutez une hiſtoire,
Touchant un pauvre & noble chevalier,
Dont l'aventure eſt digne de mémoire.
Son nom était meſſire JEAN-ROBERT,
Lequel vivait ſous le roi Dagobert.
Il voyagea devers Rome la ſainte,
Qui ſurpaſſait la Rome des Céſars;
Il rapportait de ſon auguſte enceinte,
Non des lauriers cueillis aux champs de Mars,
Mais des agnus avec des indulgences,
Et des pardons, & de belles diſpenſes:
Mon chevalier en était tout chargé,
D'argent fort peu; car dans ces temps de criſe
Tout paladin fut très-mal partagé;
L'argent n'allait qu'aux mains des gens d'Egliſe.
Sire ROBERT poſſédait pour tout bien
Sa vieille armure, un cheval, & ſon chien;
Mais il avait reçu pour apanage
Les dons brillans de la fleur du bel âge,

Digitized by Google

Force d'Hercule, & grâce d'Adonis,
Dons fortunés qu'on priſe en tout pays.
Comme il était aſſez près de Lutèce,
Au coin d'un bois qui borde Charenton,
Il aperçut la fringante Marthon,
Dont un ruban nouait la blonde treſſe:
Sa taille eſt leſte, & ſon petit jupon
Laiſſe entrevoir ſa jambe blanche & fine.
ROBERT avance, il lui trouve une mine
Qui tenterait les ſaints du paradis.
Un beau bouquet de roſes & de lis
Eſt au milieu de deux pommes d'albâtre,
Qu'on ne voit point ſans en être idolâtre;
Et de ſon teint la fleur & l'incarnat,
De ſon bouquet auraient terni l'éclat.
Pour dire tout, cette jeune merveille
A ſon giron portait une corbeille,
Et s'en allait avec tous ſes attraits
Vendre au marché du beurre & des œufs-frais.
Sire ROBERT, ému de convoitiſe,
Deſcend d'un ſaut, l'accole avec franchiſe:
J'ai vingt écus, dit-il, dans ma valiſe;
C'eſt tout mon bien, prenez encor mon cœur,
Tout eſt à vous. C'eſt pour moi trop d'honneur,
Lui dit Marthon. ROBERT preſſe la belle,
La fait tomber, & tombe auſſitôt qu'elle,
Et la renverſe, & caſſe tous ſes œufs.
Comme il caſſait, ſon cheval ombrageux,
Epouvanté de la fière bataille,
Au loin s'écarte, & fuit dans la brouſſaille.

Digitized by Google

De Saint-Denis un moine ſurvenant,
Monte deſſus & trotte à ſon couvent.
Enfin Marthon, rajuſtant ſa coiffure,
Dit à ROBERT : Où ſont mes vingts écus ?
Le chevalier tout pantois & confus,
Cherchant en vain ſa bourſe & ſa monture,
Veut s'excuſer ; nulle excuſe ne ſert ;
Marthon ne peut digérer ſon injure,
Et va porter ſa plainte à Dagobert.
Un chevalier, dit-elle, m'a pillée,
Et violée, & ſur-tout point payée.
Le ſage prince à Marthon répondit :
C'eſt de viol que je vois qu'il s'agit ;
Allez plaider devant ma femme Berthe,
En tel procès la reine eſt très-experte :
Bénignement elle vous recevra,
Et ſans délai juſtice ſe fera.
Marthon s'incline, & va droit à la reine.
Berthe était douce, affable, accorte, humaine ;
Mais elle avait de la ſévérité
Sur le grand point de la pudicité :
Elle aſſembla ſon conſeil de dévotes ;
Le chevalier ſans éperons, ſans bottes,
La tête nue & le regard baiſſé,
Leur avoua ce qui s'était paſſé ;
Que vers Charonne il fut tenté du diable,
Qu'il ſuccomba, qu'il ſe ſentait coupable,
Qu'il en avait un très-pieux remord ;
Puis il reçut ſa ſentence de mort.
ROBERT était ſi beau, ſi plein de charmes,

Digitized by Google

Si bien tourné, ſi frais & ſi vermeil,
Qu'en le jugeant la reine & ſon conſeil
Lorgnaient ROBERT & répandaient des larmes.
Marthon de loin dans un coin ſoupira :
Dans tous les cœurs la pitié trouva place.
Berthe au conſeil alors remémora
Qu'au chevalier on pouvait faire grace,
Et qu'il vivrait pour peu qu'il eût d'eſprit :
Car vous ſavez que notre loix preſcrit
De pardonner à qui pourra nous dire
Ce que la femme en tous les temps déſire ;
Bien entendu qu'il explique le cas
Très-nettement, & ne nous fâche pas.
La choſe étant au conſeil expoſée,
Fut à ROBERT auſſitôt propoſée.
La bonne Berthe, afin de le ſauver,
Lui concéda huit jours pour y rêver ;
Il fit ſerment aux genoux de la reine
De comparaître au bout de la huitaine,
Remercia du décret lénitif,
Prit congé d'elle, & partit tout penſif.
Comment nommer, diſait-il en lui-même,
Très-nettement ce que toute femme aime,
Sans la fâcher ? la reine & ſon ſénat
Ont aggravé mon trop piteux état.
J'aimerais mieux, puiſqu'il faut que je meure,
Que ſans délai l'on m'eût pendu ſur l'heure.
Dans ſon chemin, dès que ROBERT trouvait
Ou femme, ou fille, il priait la paſſante
De lui conter ce que plus elle aimait.

Digitized by Google

Toutes faiſaient réponſe différente,
Toutes mentaient, nulle n'allait au fait.
Sire ROBERT au diable ſe donnait.
Déjà ſept fois l'aſtre qui nous éclaire
Avait doré les bords de l'hémiſphère,
Quand ſur un pré, ſous des ombrages frais,
Il vit de loin vingt beautés raviſſantes,
Danſant en rond ; leurs robes voltigeantes
Etaient à peine un voile à leurs attraits.
Le doux zéphyr, en ſe jouant auprès,
Laiſſait flotter leurs treſſes ondoyantes;
Sur l'herbe tendre elles formaient leurs pas,
Raſant la terre & ne la touchant pas.
ROBERT approche, & du moins il eſpère
Les conſulter ſur la maudite affaire.
En un moment tout diſparaît, tout fuit.
Le jour baiſſait, à peine il était nuit;
Il ne vit plus qu'une vieille édentée,
Au teint de ſuie, à la taille écourtée,
Pliée en deux, s'appuyant d'un bâton;
Son nez pointu touche à ſon court menton;
D'un rouge brun ſa paupière eſt bordée;
Quelques crins blancs couvrent ſon noir chignon;
Un vieux tapis, qui lui ſert de jupon,
Tombe à moitié ſur ſa cuiſſe ridée;
Elle fit peur au brave chevalier.
Elle l'accoſte, & d'un ton familier
Lui dit: Mon fils, je vois à votre mine,
Que vous avez un chagrin qui vous mine;
Apprenez-moi vos tribulations;

Digitized by Google

Nous ſouffrons tous, mais parler nous ſoulage;
Il eſt encor des conſolations.
J'ai beaucoup vu : le ſens vient avec l'âge.
Aux malheureux quelquefois mes avis
Ont fait du bien quand on les a ſuivis.
Le chevalier lui dit: Hélas! ma bonne,
Je vais cherchant des conſeils, mais en vain:
Mon heure arrive, & je dois en perſonne,
Sans plus attendre, être pendu demain,
Si je ne dis à la reine, à ſes femmes,
Sans les fâcher, ce qui plaît tant aux dames.
La vieille alors lui dit : Ne craignez rien,
Puiſque vers moi le bon Dieu vous envoie,
Croyez, mon fils, que c'eſt pour votre bien:
Devers la cour cheminez avec joie;
Allons enſemble, & je vous apprendrai
Ce grand ſecret de vous tant deſiré.
Mais jurez-moi qu'en me devant la vie,
Vous ſerez juſte, & que de vous j'aurai
Ce qui me plaît & qui fait mon envie:
L'ingratitude eſt un crime odieux.
Faites ſerment, jurez par mes beaux yeux
Que vous ferez tout ce que je déſire.
Le bon ROBERT le jura, non ſans rire.
Ne riez point, rien n'eſt plus ſérieux,
Reprit la vieille; & les voilà tous deux,
Qui côte à côte arrivent en préſence
De reine Berthe, & de la cour de France.
Incontinent le conſeil aſſemblé,
La reine aſſiſe, & ROBERT appelé,

Digitized by Google

Je ſais, dit-il, votre ſecret, Meſdames.
Ce qui vous plaît en tous lieux, en tous temps,
Ce qui ſur-tout l'emporte dans vos ames,
N'eſt pas toujours d'avoir beaucoup d'amans ;
Mais fille, ou femme, ou veuve, ou laide, ou belle,
Ou pauvre, ou riche, ou galante, ou cruelle,
La nuit, le jour, veut être, à mon avis,
Tant qu'elle peut, la maîtreſſe au logis.
Il faut toujours que la femme commande ;
C'eſt-là ſon goût, ſi j'ai tort qu'on me pende.
Comme il parlait, tout le conſeil conclut
Qu'il parlait juſte & qu'il touchait au but.
ROBERT abſous baiſait la main de Berthe,
Quand de haillons & de fange couverte,
Au pied du trône on vit notre ſans-dent
Criant juſtice, & la preſſe fendant ;
On lui fait place ; & voici ſa harangue :
O reine Berthe ! ô beauté dont la langue
Ne prononça jamais que vérité,
Vous dont l'eſprit connaît toute équité,
Vous dont le cœur s'ouvre à la bienfaiſance,
Ce paladin ne doit qu'à ma ſcience
Votre ſecret, il ne vit que par moi.
Il a juré mes beaux yeux & ſa foi
Que j'obtiendrais de lui ce que j'eſpère ;
Vous êtes juſte, & j'attends mon ſalaire.
Il eſt très-vrai, dit ROBERT, & jamais
On ne me vit oublier les bienfaits ;
Mais vingt écus, mon cheval, mon bagage,
Et mon armure, étaient tout mon partage ;

Digitized by Google

Un moine noir a par dévotion
Saiſi le tout quand j'aſſaillis Marthon :
Je n'ai plus rien, & malgré ma juſtice,
Je ne ſaurais payer ma bienfaitrice.
La reine dit : Tout vous ſera rendu ;
On punira votre voleur tondu.
Votre fortune, en trois parts diviſée,
Fera trois lots juſtement compenſés ;
Les vingt écus à Marthon la léſée
Sont dus de droit, & pour ſes œufs caſſés.
La bonne vieille aura votre monture ;
Et vous, ROBERT, vous aurez votre armure.
La vieille dit : Rien n'eſt plus généreux,
Mais ce n'eſt pas ſon cheval que je veux ;
Rien de ROBERT ne me plaît que lui-même ;
C'eſt ſa valeur & ſes grâces que j'aime :
Je veux régner ſur ſon cœur amoureux :
De ce tréſor ma tendreſſe eſt jalouſe :
Entre mes bras ROBERT doit vivre heureux ;
Dès cette nuit je prétends qu'il m'épouſe.
A ce diſcours que l'on n'attendait pas,
ROBERT glacé laiſſe tomber ſes bras.
Puis fixement contemplant la figure
Et les haillons de notre créature,
Dans ſon horreur il recula trois pas,
Signa ſon front ; & d'un ton lamentable
Il s'écriait : Ai-je donc mérité
Ce ridicule & cette indignité ?
J'aimerais mieux que votre majeſté
Me fiançât à la mère du diable ;

Digitized by Google

La vieille eſt folle, elle a perdu l'eſprit.
Lors tendrement notre ſans-dent reprit:
Vous le voyez, ô Reine! il me mépriſe;
Il eſt ingrat, les hommes le ſont tous;
Mais je vaincrai ſes injuſtes dégoûts:
De ſa beauté j'ai l'ame trop épriſe,
Je l'aime trop pour qu'il ne m'aime pas.
Le cœur fait tout: j'avoue avec franchiſe
Que je commence à perdre mes appas;
Mais j'en ſerai plus tendre & plus fidelle:
On en vaut mieux, on orne ſon eſprit,
On ſait penſer: & Salomon a dit
Que femme ſage eſt plus que femme belle.
Je ſuis bien pauvre, eſt-ce un ſi grand malheur?
La pauvreté n'eſt point un déshonneur.
N'eſt-on content que ſur un lit d'ivoire?
Et vous, Madame, en ce palais de gloire,
Quand vous couchez côte à côte du roi,
Dormez-vous mieux, aimez-vous mieux que moi?
De Philémon vous connaiſſez l'hiſtoire:
Amant aimé, dans le coin d'un taudis,
Juſqu'à cent ans il careſſa Baucis.
Les noirs chagrins, enfans de la vieilleſſe,
N'habitent point ſous nos ruſtiques toits;
Le vice fuit où n'eſt point la molleſſe.
Nous ſervons Dieu, nous égalons les rois;
Nous ſoutenons l'honneur de vos provinces;
Nous vous faiſons de vigoureux ſoldats:
Et, croyez-moi, pour peupler vos Etats,
Les pauvres gens valent mieux que vos princes.

Digitized by Google

Que ſi le ciel à mes chaſtes déſirs
N'accorde pas le bonheur d'être mère,
L'hymen encore offre d'autres plaiſirs.
Les fleurs du moins ſans les fruits peuvent plaire.
On me verra, juſqu'à mon dernier jour,
Cueillir les fleurs de l'arbre de l'amour.
La décrépite, en parlant de la ſorte,
Charma le cœur des dames du palais.
On adjugea ROBERT à ſes attraits;
De ſon ferment la ſainteté l'emporte
Sur ſon dégoût; la dame encor voulut
Etre à cheval, entre ſes bras menée
A ſa chaumière, où ce noble hymenée
Doit s'achever dans la même journée;
Et tout fut fait comme à la vieille il plut.
Le chevalier ſur ſon cheval remonte,
Prend triſtement ſa femme entre ſes bras,
Saiſi d'horreur & rougiſſant de honte,
Tenté cent fois de la jeter à bas,
De la noyer; mais il ne le fit pas:
Tant des devoirs de la chevalerie
La loi ſacrée était alors chérie.
Sa tendre épouſe, en trottant avec lui,
Lui rappelait les exploits de ſa race,
Lui racontait comment le grand Clovis
Aſſaſſina trois rois de ſes amis,
Comment du ciel il mérita la grace.
Elle avait vu le beau pigeon béni,
Du haut des cieux apportant à Remi
L'ampoule ſainte & le céleſte chrême

Digitized by Google

Dont ce grand roi fut oint dans ſon baptême.
Elle mêlait à ſes narrations,
Des ſentimens & des réflexions,
Des traits d'eſprit & de morale pure,
Qui, ſans couper le fil de l'aventure,
Faiſaient penſer l'auditeur attentif,
Et l'inſtruiſaient, mais ſans l'air inſtructif.
Le bon ROBERT à toutes ces merveilles,
Le cœur ému, prêtait ſes deux oreilles,
Tout délecté quand ſa femme parlait,
Prêt à mourir quand il la regardait.
L'étrange couple arrive à la chaumière
Que poſſédait l'affreuſe aventurière.
Elle ſe trouſſe & de ſa ſale main,
De ſon époux arrange le feſtin;
Frugal repas fait pour ce premier âge
Plus célébré qu'imité par le ſage.
Deux ais pourris ſur trois pieds inégaux
Formaient la table où les époux ſoupèrent,
A peine aſſis ſur deux minces tréteaux;
Du triſte époux les regards ſe baiſsèrent.
La décrépite égaya le repas
Par des propos plaiſans & délicats,
Par des bons mots, qui piquent & qu'on aime,
Si naturels que l'on croirait ſoi-même
Les avoirs dits. ROBERT fut ſi content
Qu'il en ſourit, & qu'il crut un moment
Qu'elle pouvait lui paraître moins laide.
Elle voulut, quand le ſouper finit,
Que ſon époux vînt avec elle au lit.

Digitized by Google

Le déſeſpoir, la fureur le poſsède;
A cette criſe, il ſouhaite la mort;
Mais il ſe couche, il ſe fait cet effort;
Il l'a promis, le mal eſt ſans remède.
Ce n'était point deux ſales demi-draps,
Percés de trous & rongés par les rats,
Mal étendus ſur de vieilles javelles,
Mal recouſus, encor par des ficelles,
Qui révoltaient le guerrier malheureux;
Du ſaint hymen les devoirs rigoureux
S'offraient à lui ſous un aſpect horrible.
Le ciel, dit-il, voudrait-il l'impoſſible?
A Rome, on dit que la grace d'en-haut
Donne à la fois le vouloir & le faire;
La grace & moi nous ſommes en défaut.
Par ſon eſprit ma femme a de quoi plaire,
Son cœur eſt bon; mais dans le grand conflit
Peut-on jouir du cœur ou de l'eſprit?
Ainſi parlant, le bon ROBERT ſe jette,
Froid comme glace, au bord de ſa couchette:
Et pour cacher ſon cruel déplaiſir,
Il feint qu'il dort, mais il ne peut dormir.
La veille alors lui dit d'une voix tendre,
En le pinçant: Ah! ROBERT, dormez-vous?
Charmant ingrat, cher & cruel époux,
Je ſuis rendue, hâtez-vous de vous rendre;
De ma pudeur les timides accens
Sont ſubjugués par la voix de mes ſens.
Régnez ſur eux ainſi que ſur mon ame;
Je meurs, je meurs! Ciel! à quoi réduis-tu

Digitized by Google

Mon naturel qui combat ma vertu ?
Je me diſſous, je brûle, je me pâme :
Ah ! le plaiſir m'enivre malgré moi ;
Je n'en puis plus, faut-il mourir ſans toi !
Va, je le mets deſſus ta conſcience.
ROBERT avait un fonds de complaiſance,
Et de candeur & de religion ;
De ſon épouſe il eut compaſſion.
Hélas, dit-il, j'aurais voulu, Madame ;
Par mon ardeur égaler votre flamme ;
Mais que pourrai-je ! Allez, vous pourrez tout,
Reprit la vieille ; il n'eſt rien à votre âge
Dont un grand cœur enfin ne vienne à bout,
Avec des ſoins, de l'art & du courage :
Songez combien les dames de la cour
Célébreront ce prodige d'amour.
Je vous parais peut-être dégoûtante,
Un peu ridée & même un peu puante ;
Cela n'eſt rien pour des héros bien nés ;
Fermez les yeux & bouchez-vous le nez.
Le chevalier, amoureux de la gloire,
Voulut enfin tenter cette victoire ;
Il obéit : & ſe piquant d'honneur,
N'écoutant plus que ſa rare valeur,
Aidé du ciel, trouvant dans ſa jeuneſſe
Ce qui tient lieu de beauté, de tendreſſe,
Fermant les yeux, ſe mit à ſon devoir.
C'en eſt aſſez, lui dit ſa tendre épouſe,
J'ai vu de vous ce que j'ai voulu voir ;
Sur votre cœur j'ai connu mon pouvoir ;

Digitized by Google

De ce pouvoir ma gloire était jalouſe ;
J'avais raiſon ; convenez-en, mon fils,
Femme toujours eſt maîtreſſe au logis.
Ce qu'à jamais, ROBERT, je vous demande,
C'eſt qu'à mes ſoins vous vous laiſſiez guider :
Obéiſſez, mon amour vous commande
D'ouvrir les yeux & de me regarder.
ROBERT regarde ; il voit à la lumière
De cent flambeaux, ſur vingt luſtres placés,
Dans un palais, qui fut cette chaumière,
Sous des rideaux de perles rehauſſés,
Une beauté, dont le pinceau d'Apelle
Ou de Vanlo, ni le ciſeau fidèle
Du bon Pigal, le Moine, ou Phidias,
N'auraient jamais imité les appas.
C'était Vénus, mais Venus amoureuſe,
Telle qu'elle eſt, quand les cheveux épars,
Les yeux noyés dans ſa langueur heureuſe,
Entre ſes bras elle attend le dieu Mars.
Tout eſt à vous, ce palais & moi-même ;
Jouiſſez-en, dit-elle à ſon vainqueur ;
Vous n'avez point dédaigné la laideur,
Vous méritez que la beauté vous aime.
Or, maintenant j'entends mes auditeurs
Me demander qu'elle était cette belle,
De qui ROBERT eut les tendres faveurs.
Mes chers amis, c'était la fée URGELLE,
Qui dans ſon temps protégea nos guerriers,
Et fit du bien aux pauvres chevaliers.
O l'heureux temps que celui de ces fables,

Digitized by Google

Des bons démons, des eſprits familiers,
Des farfadets, aux mortels ſecourables !
On écoutait tous ces faits admirables
Dans ſon château, près d'un large foyer :
Le père & l'oncle, & la mère & la fille,
Et les voiſins, & toute la famille,
Ouvraient l'oreille à monſieur l'aumônier,
Qui leur faiſait des contes de ſorcier.
On a banni les démons & les fées ;
Sous la raiſon les grâces étouffées,
Livrent nos cœurs à l'inſipidité ;
Le raiſonner triſtement s'accrédite ;
On court, hélas ! après la vérité ;
Ah ! croyez-moi, l'erreur a ſon mérite.

Digitized by Google

L'ÉDUCATION D'UN PRINCE.

Puisque le Dieu du jour, en ſes douze voyages,
Habite triſtement ſa maiſon du Verſeau,
Que les monts ſont encore aſſiégés des orages,
Et que nos prés rians ſont engloutis ſous l'eau,
Je veux au coin du feu vous faire un nouveau conte:
Nos loiſirs ſont plus doux par nos amuſemens.
Je ſuis vieux ; je l'avoue, & je n'ai point de honte
De goûter avec vous le plaiſir des enfans.
Dans Bénévent jadis régnait un jeune prince,
Plongé dans la molleſſe, ivre de ſon pouvoir,
Elevé comme un ſot, & ſans en rien ſavoir,
Mépriſé des voiſins, haï dans ſa province.
Deux fripons gouvernaient cet Etat aſſez mince;
Ils avaient abruti l'eſprit de monſeigneur,
Aidés dans ce projet par ſon vieux confeſſeur;
Tous trois ſe relayaient. On lui faiſait accroire
Qu'il avait des talens, des vertus, de la gloire;
Qu'un duc de Bénévent, dès qu'il était majeur,
Etait du monde entier l'amour & la terreur :
Qu'il pouvait conquérir l'Italie & la France,
Que ſon tréſor ducal regorgeait de finance;
Qu'il avait plus d'argent que n'en eut Salomon,
Sur ſon terrain pierreux du torrent de Cédron.
Alamon (c'eſt le nom de ce prince imbécille)
Avalait cet encens, & lourdement tranquille,
Entouré de bouffons & d'inſipides jeux,
Quand il avait dîné, croyait ſon peuple heureux.

Il

Digitized by Google

Il reſtait à la cour un brave militaire,
Emon, vieux ſerviteur du feu prince ſon père,
Qui n'étant point payé lui parlait librement,
Et prédiſait malheur à ſon gouvernement.
Les miniſtres jaloux, qui bientôt le craignirent,
De ce pauvre honnête homme aiſément ſe défirent;
Emon fut exilé; le maître n'en ſut rien.
Le vieillard, confiné dans une métairie,
Cultivait ſagement ſes amis & ſon bien,
Et pleurait à la fois ſon maître & ſa patrie.
Alamon loin de lui laiſſait couler ſa vie
Dans l'inſipidité de ſes molles langueurs.
Des ſots Bénéventins quelquefois les clameurs
Frappaient pour un moment ſon ame appeſantie.
Ce bruit ſourd & lointain, qu'avec peine il entend,
S'affaiblit dans ſa courſe, & meurt en arrivant.
Le poids de la misère accablait la province;
Elle était dans les pleurs; Alamon dans l'ennui:
Les tyrans triomphaient. Dieu prit pitié de lui,
Il voulut qu'il aimât, pour en faire un bon prince.
Il vit la jeune Amide, il la vit, l'entendit;
Il commença de vivre, & ſon cœur ſe ſentit.
Il était beau, bien fait, & dans l'âge de plaire.
Son confeſſeur madré découvrit le myſtère;
Il en fit un ſcrupule à ſon ſot pénitent,
D'autant plus timoré qu'il était ignorant:
Et les deux ſcélérats, qui tremblaient que leur maître
Ne ſe connût un jour, & vînt à les connaître,
Envoyèrent Amide avec le pauvre Emon.
Elle fit ſon paquet, & le trempa de larmes.

Digitized by Google

On n'osait résister. Le timide Alamon,
Vainement attendri, s'arrachait à ses charmes;
Car son esprit flottant d'un vain remords touché,
Commençant à s'ouvrir, n'était point débouché.
Comme elle allait partir, on entend: Bas les armes,
A la fuite, à la mort, combattons, tout périt,
Alla, San Germano, Mahomet, Jésus-Christ.
On voit un peuple entier fuyant de place en place:
Un guerrier en turban, plein de force & d'audace,
Suivi de Musulmans, le cimeterre en main,
Sur des morts entassés se frayant un chemin,
Portant dans le palais le fer avec les flammes,
Egorgeait les maris, mettait à part les femmes.
Cet homme avait marché de Cume à Bénévent,
Sans que le ministère en eût le moindre vent;
La mort le devançait, & dans Rome la sainte
Saint-Pierre avec Saint-Paul était transi de crainte.
C'était, mes chers amis, le superbe Abdala
Pour corriger l'Eglise envoyé par Alla.
Dès qu'il fut au palais, tout fut mis dans les chaînes,
Princes, moines, valets, ministres, capitaines,
Tels que les fils d'Io, l'un à l'autre attachés,
Sont portés dans un char aux plus voisins marchés:
Tels étaient monseigneur & ses référendaires,
Enchaînés par les pieds avec le confesseur,
Qui toujours se signant, & disant ses rosaires,
Leur prêchait la constance, & se mourait de peur.
Quand tout fut garrotté, les vainqueurs partagèrent
Le butin qu'en trois lots les émirs arrangèrent;
Les hommes, les chevaux & les châsses des saints.

Digitized by Google

D'abord on dépouilla les bons Bénéventins.
Les tailleurs ont toujours déguiſé la nature;
Ils ſont trop charlatans, l'homme n'eſt point connu;
L'habit change les mœurs ainſi que la figure:
Pour juger d'un mortel il faut le voir tout nu.
Du chef des Muſulmans le duc fut le partage;
Il était, comme on ſait, dans la fleur de ſon âge;
Il paraiſſait robuſte, on le fit muletier.
Il profita beaucoup dans ce nouveau métier:
Ses muſcles, énervés par l'infame molleſſe,
Prirent dans le travail une heureuſe vigueur;
Le malheur l'inſtruiſit, il dompta la pareſſe.
Son aviliſſement fit naître ſa valeur.
La valeur ſans pouvoir eſt aſſez inutile;
C'eſt un tourment de plus. Déjà paiſiblement
Abdala s'établit dans ſon appartement,
Boit le vin des vaincus malgré ſon évangile.
Les dames de la cour, les filles de la ville,
Conduites chaque nuit par ſon eunuque noir,
A ſon petit coucher arrivent à la file,
Attendent ſes regards, & briguent ſon mouchoir.
Les plaiſirs partageaient les momens de ſa vie.
Monſeigneur cependant, au fond de l'écurie,
Avec ſes compagnons ci-devant ſes ſujets,
Une étrille à la main, prenait ſoin des mulets.
Pour comble de malheur il vit la belle Amide,
Que le noir circoncis, miniſtre de l'Amour,
Au ſuperbe Abdala conduiſait à ſon tour.
Prêt à s'évanouir, il s'écria: Perfide!
Ce malheur me manquait, voici mon dernier jour.

Digitized by Google

L'eunuque à ſon diſcours ne pouvait rien comprendre;
Dans un autre langage Amide répondit
D'un coup-d'œil douloureux, d'un regard noble & tendre;
Qui pénétrait à l'ame, & ce regard lui dit:
Conſolez-vous, vivez, ſongez à me défendre,
Vengez-moi, vengez-vous; votre nouvel emploi
Ne vous rend à mes yeux que plus digne de moi.
Alamon l'entendit & reprit l'eſpérance.
Amide comparut devant ſon excellence;
Le corſaire jura que juſques à ce jour
Il avait en effet connu la jouiſſance,
Mais qu'en voyant Amide il connaiſſait l'amour.
Pour lui plaire encor plus elle fit réſiſtance;
Et ces refus adroits annonçant les plaiſirs,
En les faiſant attendre, irritaient ſes déſirs.
Les femmes ont toujours des prétextes honnêtes:
Je ſuis, lui dit Amide, au rang de vos conquêtes;
Vous êtes invincible en amour, aux combats,
Et tout eſt à vos pieds, ou veut être en vos bras;
Mais ſouffrez que trois jours mon bonheur ſe diffère;
Et pour me conſoler de ces triſtes délais,
A mon timide amour accordez deux bienfaits.
Qu'ordonnez-vous? parlez, répondit le corſaire;
Il n'eſt rien que mon cœur refuſe à vos attraits.
Des faveurs que j'attends, dit-elle, la première
Eſt de faire donner deux cents coups d'étrivière
A trois Bénéventins que j'ai mandés exprès.
La ſeconde, Seigneur, eſt d'avoir deux mulets,
Pour m'aller quelquefois promener en litière,
Avec un muletier qui ſoit ſelon mon choix.

Digitized by Google

Abdala répliqua : Vos déſirs ſont mes loix.
Ainſi dit, ainſi fait, le très-indigne prêtre,
Et les deux conſeillers corrupteurs de leur maître,
Eurent chacun leur doſe, au grand contentement
De tous les priſonniers & de tout Bénévent;
Et le jeune Alamon goûta le bien ſuprême
D'être le muletier de la beauté qu'il aime.
Ce n'eſt pas tout, dit-elle, il faut vaincre & régner.
La couronne ou la mort à préſent vous appelle;
Vous avez du courage, Emon vous eſt fidèle;
Je veux auſſi vous l'être, & ne rien épargner
Pour vous rendre honnête homme, & ſervir ma patrie.
Au fond de ſon exil allez trouver Emon,
Puiſque vous avez tort demandez-lui pardon;
Il donnera pour vous les reſtes de ſa vie;
Tout ſera préparé, revenez dans trois jours,
Hâtez-vous; vous ſavez que je ſuis deſtinée
Aux plaiſirs d'Abdala la troiſième journée.
Les momens ſont bien chers à la guerre, en amours:
Alamon répondit, je vous aime & j'y cours.
Il part. Le brave Emon, qu'avait inſtruit Amide,
Aimait ſon prince ingrat devenu malheureux:
Il avait raſſemblé des amis généreux,
Et de ſoldats choiſis une troupe intrépide.
Il embraſſa ſon prince, ils pleurèrent tous deux;
Ils s'arment en ſecret, ils marchent en ſilence.
Amide parle aux ſiens, & réveille en leur cœur,
Tout eſclaves qu'ils ſont, des ſentimens d'honneur.
Alamon réunit l'audace & la prudence;
Il devint un héros ſitôt qu'il combattit.

Digitized by Google

Le Turc aux voluptés livré ſans défiance,
Surpris par les vaincus à ſon tour ſe perdit.
Alamon triomphant au palais ſe rendit
Au moment que le Turc, ignorant ſa diſgrace,
Avec la belle Amide allait ſe mettre au lit.
Il rentra dans ſes droits, & ſe mit à ſa place.
Le confeſſeur arrive avec mes deux fripons,
Tout fraîchement ſortis de leurs ſales priſons,
Diſant avoir tout fait, & n'ayant rien pu faire;
Ils penſaient conſerver leur empire ordinaire.
Les lâches ſont cruels : le moine conſeilla
De faire au pied des murs empaler Abdala.
Miſérable! c'eſt vous qui méritez de l'être,
Dit le prince éclairé, prenant un ton de maître;
Dans un lâche repos vous m'aviez corrompu:
Je dois tout à ce Turc, & tout à ma maîtreſſe:
Vous m'aviez fait dévot, vous trompiez ma jeuneſſe:
Le malheur & l'amour me rendent ma vertu.
Allez, brave Abdala, je dois vous rendre grace
D'avoir développé mon eſprit & mon cœur (*a*).
De leçons déſormais il faut que je me paſſe;
Je vous ſuis obligé, mais n'y revenez pas.
Soyez libre, partez; & ſi vos deſtinées
Vous donnent trois fripons pour régir vos États,
Envoyez-moi chercher; j'irai, n'en doutez pas,
Vous rendre les leçons que vous m'avez données.

(*a*) Soit diſtraction de la part de l'auteur, ſoit inadvertance des copiſtes, il manque ici un vers qui ne ſe trouve dans aucune des éditions que nous avons conſultées.

Digitized by Google

GERTRUDE,

OU L'ÉDUCATION D'UNE FILLE.

Mes amis, l'hiver dure, & ma plus douce étude
Eſt de vous raconter les faits des temps paſſés.
Parlons ce ſoir un peu de madame Gertrude.
Je n'ai jamais connu de plus aimable prude:
Par trente-ſix printemps ſur ſa tête amaſſés,
Ses modeſtes appas n'étaient point effaçés.
Son maintien était ſage, & n'avait rien de rude;
Ses yeux étaient charmans, mais ils étaient baiſſés.
Sur ſa gorge d'albâtre une gaze étendue,
Avec un art diſcret en permettait la vue.
L'induſtrieux pinceau d'un carmin délicat,
D'un viſage arrondi relevant l'incarnat,
Embelliſſait ſes traits ſans outrer la nature:
Moins elle avait d'apprêt, plus elle avait d'éclat;
La ſimple propreté compoſait ſa parure.
Toujours ſur ſa toilette eſt la ſainte Écriture:
Auprès d'un pot de rouge on voit un Maſſillon,
Et le petit Carême eſt ſur-tout ſa lecture;
Mais ce qui nous charmait dans ſa dévotion,
C'eſt qu'elle était toujours aux femmes indulgente:
Gertrude était dévote, & non pas médiſante.
Elle avait une fille; un dix avec un ſept
Compoſait l'âge heureux de ce divin objet,

Digitized by Google

Qui depuis ſon baptême eut le nom d'Iſabelle :
Plus fraîche que ſa mère, elle était auſſi belle ;
A côté de Minerve on eût cru voir Vénus.
Gertrude à l'élever prit des ſoins aſſidus.
Elle avait dérobé cette roſe naiſſante
Au ſouffle empoiſonné d'un monde dangereux :
Les converſations, les ſpectacles, les jeux,
Ennemis ſéduiſans de toute ame innocente,
Vrais piéges du démon, par les ſaints abhorrés,
Étaient dans la maiſon des plaiſirs ignorés.
Gertrude en ſon logis avait un oratoire,
Un boudoir de dévote, où, pour ſe recueillir,
Elle allait ſaintement occuper ſon loiſir,
Et faiſait l'oraiſon qu'on dit jaculatoire.
Des meubles recherchés, commodes, précieux,
Ornaient cette retraite au public inconnue :
Un eſcalier ſecret loin des profanes yeux
Conduiſait au jardin, du jardin dans la rue.
Vous ſavez qu'en été les ardeurs du ſoleil
Rendent ſouvent les nuits aux beaux jours préférables ;
La lune fait aimer ſes rayons favorables :
Les filles en ce temps goûtent peu le ſommeil.
Iſabelle inquiète, en ſecret agitée,
Et de ſes dix-ſept ans doucement tourmentée,
Reſpirait dans la nuit ſous un ombrage frais,
En ignorait l'uſage & s'étendait auprès ;
Sans ſavoir l'admirer regardait la nature ;
Puis ſe levait, allait, marchait à l'aventure,
Sans deſſein, ſans objet qui pût l'intéreſſer ;
Ne penſant point encore, & cherchant à penſer.

Digitized by Google

Elle entendit du bruit au boudoir de ſa mère.
La curioſité l'aiguillonne à l'inſtant :
Elle ne ſoupçonnait nulle ombre de myſtère ;
Cependant elle héſite, elle approche en tremblant ;
Poſant ſur l'eſcalier une jambe en avant,
Étendant une main, portant l'autre en arrière,
Le cou tendu, l'œil fixe, & le cœur palpitant,
D'une oreille attentive avec peine écoutant.
D'abord elle entendit un tendre & doux murmure,
Des mots entrecoupés, des ſoupirs languiſſans.
Ma mère a du chagrin, dit-elle entre ſes dents ;
Et je dois partager les peines qu'elle endure.
Elle approche : elle entend ces mots pleins de douceur :
André, mon cher André, vous faites mon bonheur.
Iſabelle à ces mots pleinement ſe raſſure.
Ma tendreſſe, dit-elle, a pris trop de ſouci ;
Ma mère eſt fort contente, & je dois l'être auſſi.
Iſabelle à la fin dans ſon lit ſe retire,
Ne peut fermer les yeux, ſe tourmente & ſoupire :
André fait des heureux ! & de quelle façon ?
Que ce talent eſt beau ! mais comment s'y prend-on ?
Elle revit le jour avec inquiétude.
Son trouble fut d'abord apperçu par Gertrude.
Iſabelle était ſimple, & ſa naïveté
Laiſſa parler enfin ſa curioſité.
Quel eſt donc cet André, lui dit-elle, madame,
Qui fait, à ce qu'on dit, le bonheur d'une femme ?
Gertrude fut confuſe : elle s'apperçut bien
Qu'elle était découverte, & n'en témoigna rien :
Elle ſe compoſa, puis répondit : Ma fille,

Digitized by Google

Il faut avoir un ſaint pour toute une famille ;
Et depuis quelque temps j'ai choiſi ſaint André.
Je lui ſuis très-dévote ; il m'en ſait fort bon gré ;
Je l'invoque en ſecret ; j'implore ſes lumières ;
Il m'apparaît ſouvent la nuit dans mes prières ;
C'eſt un des plus grands ſaints qui ſoient en paradis.
A quelque temps de là, certain monſieur Denis,
Jeune homme bien tourné, fut épris d'Iſabelle.
Tout conſpirait pour lui ; Denis fut aimé d'elle,
Et plus d'un rendez-vous confirma leur amour.
Gertrude en ſentinelle entendit à ſon tour
Les belles oraiſons, les antiennes charmantes,
Qu'Iſabelle entonnait quand ſes mains careſſantes
Preſſaient ſon tendre amant de plaiſir enivré.
Gertrude les ſurprit & ſe mit en colère.
La fille répondit : Pardonnez-moi, ma mère,
J'ai choiſi ſaint Denis, comme vous ſaint André.
Gertrude dès ce jour, plus ſage & plus heureuſe,
Conſervant ſon amant, & renonçant aux ſaints,
Quitta le vain projet de tromper les humains :
On ne les trompe point. La malice envieuſe
Porte ſur votre maſque un coup-d'œil pénétrant ;
On vous devine mieux que vous ne ſavez feindre :
Et le ſtérile honneur de toujours vous contraindre
Ne vaut pas le plaiſir de vivre librement.
La charmante Iſabelle, au monde préſentée,
Se forma, s'embellit, fut en tous lieux goûtée.
Gertrude en ſa maiſon rappela pour toujours
Les doux amuſemens, compagnons des amours :
Les plus honnêtes gens y paſsèrent leur vie.
Il n'eſt jamais de mal en bonne compagnie.

Digitized by Google

LES TROIS MANIÈRES.

Que les Athéniens étaient un peuple aimable !
Que leur esprit m'enchante, & que leurs fictions
Me font aimer le vrai sous les traits de la fable !
La plus belle, à mon gré, de leurs inventions
Fut celle du théâtre, où l'on faisait revivre
Les héros du vieux temps, leurs mœurs, leurs passions.
Vous voyez aujourd'hui toutes les nations
Consacrer cet exemple, & chercher à le suivre.
Le théâtre instruit mieux que ne fait un gros livre.
Malheur aux esprits faux dont la sotte rigueur
Condamne parmi nous les jeux de Melpomène !
Quand le ciel eut formé cette engeance inhumaine,
La nature oublia de lui donner un cœur.
Un des plus grands plaisirs du théâtre d'Athène
Était de couronner, dans des jeux solennels,
Les meilleurs citoyens, les plus grands des mortels :
En présence du peuple on leur rendait justice.
Ainsi j'ai vu Villars, ainsi j'ai vu Maurice,
Qu'un maudit courtisan quelquefois censura,
Du champ de la victoire allant à l'opéra,
Recevoir des lauriers de la main d'une actrice.
Ainsi quand Richelieu revenait de Mahon,
(Qu'il avait pris pourtant en dépit de l'envie)
Par-tout sur son passage il eut la comédie ;
On lui battit des mains encor plus qu'à Clairon.
Au théâtre d'Eschyle, avant que Melpomène
Sur son cothurne altier vînt parcourir la scène,

Digitized by Google

On décernait les prix accordés aux amans.
Celui qui dans l'année avait pour ſa maîtreſſe
Fait les plus beaux exploits, montré plus de tendreſſe;
Mieux prouvé par les faits ſes nobles ſentimens,
Se voyait couronné devant toute la Grèce.
Chaque belle plaidait la cauſe de ſon cœur,
De ſon amant aimé racontait les mérites,
Après un beau ſerment dans les formes preſcrites,
De ne pas dire un mot qui ſentît l'orateur;
De n'exagérer rien, choſe aſſez difficile
Aux femmes, aux amans, & même aux avocats.
On nous a conſervé l'un de ces beaux débats,
Doux enfans du loiſir de la Grèce tranquille.
C'était, il m'en ſouvient, ſous l'archonte Eudamas.
Devant les Grecs charmés trois belles comparurent,
La jeune Églé, Téone & la triſte Apamis.
Les beaux eſprits de Grèce au ſpectacle accoururent;
Ils étaient grands parleurs, & pourtant ils ſe turent,
Écoutant gravement en demi-cercle aſſis.
Dans un nuage d'or Vénus avec ſon fils
Prêtait à leur diſpute une oreille attentive.
La jeune Églé commence, Églé ſimple & naïve,
De qui la voix touchante & la douce candeur
Charmaient l'oreille & l'œil, & pénétraient au cœur.

ÉGLÉ.

Hermotime mon père a conſacré ſa vie
Aux muſes, aux talens, à ces dons du génie
Qui des humains jadis ont adouci les mœurs.
Tout entier aux beaux arts il a fui les honneurs;

Digitized by Google

Et ſans ambition caché dans ſa famille,
Il n'a voulu donner pour époux à ſa fille
Qu'un mortel comme lui favoriſé des Dieux,
Cultivant tous les arts, & qui ſaurait le mieux
En vers nobles & doux élégamment décrire,
Animer ſur la toile & chanter ſur la lyre
Ce peu de vains attraits que m'ont donné les cieux.
Ligdamon m'adorait; ſon eſprit ſans culture
Devait, je l'avoûrai, beaucoup à la nature;
Ingénieux, diſcret, poli ſans compliment;
Parlant avec juſteſſe, & jamais ſavamment;
Sans talens, il eſt vrai, mais ſachant s'y connaître.
L'Amour forma ſon cœur, les Grâces ſon eſprit.
Il ne ſavait qu'aimer, mais qu'il était grand maître
Dans ce premier des arts que lui ſeul il m'apprit!
Quand mon père eut formé le deſſein tyrannique
De m'arracher l'objet de mon cœur amoureux,
Et de me réſerver pour quelque peintre heureux,
Qui ferait de bons vers & ſaurait la muſique,
Que de larmes alors coulèrent de mes yeux!
Nos parens ont ſur nous un pouvoir deſpotique;
Puiſqu'ils nous ont fait naître, ils ſont pour nous des dieux.
Je mourais, il eſt vrai, mais je mourais ſoumiſe.
Ligdamon s'écarta, confus, déſeſpéré,
Cherchant loin de mes yeux un aſile ignoré.
Six mois furent le terme où ma main fut promiſe:
Ce délai fut fixé pour tous les prétendans.
Ils n'avaient tous, hélas! dans leurs triſtes talens,
A peindre que l'ennui, la douleur & les larmes.
Le temps qui s'avançait redoublait mes alarmes.

Digitized by Google

Ligdamon tant aimé me fuyait pour toujours ;
J'attendais mon arrêt, & j'étais au concours.
Enfin de vingt rivaux les ouvrages parurent ;
Sur leurs perfections mille débats s'émurent :
Je ne pus décider, je ne les voyais pas.
Mon père se hâta d'accorder son suffrage
Aux talens trop vantés du fier & dur Harpage ;
On lui promit ma foi, j'allais être en ses bras.
Un esclave empressé frappe, arrive à grands pas,
Apportant un tableau d'une main inconnue :
Sur la toile aussitôt chacun porta la vue :
C'était moi. Je semblais respirer & parler :
Mon cœur en longs soupirs paraissait s'exhaler ;
Et mon air, & mes yeux, tout annonce que j'aime.
L'art ne se montrait pas, c'est la nature même,
La nature embellie ; & par de doux accords,
L'ame était sur la toile aussi-bien que le corps.
Une tendre clarté s'y joint à l'ombre obscure,
Comme on voit au matin le soleil de ses traits
Percer la profondeur de nos vastes forêts,
Et dorer les moissons, les fruits & la verdure.
Harpage en fut surpris ; il voulut censurer ;
Tout le reste se tut, & ne put qu'admirer.
Quel mortel ou quel dieu, s'écriait Hermotime,
Du talent d'imiter fait un art si sublime !
A qui ma fille enfin devra-t-elle sa foi ?
Ligdamon se montrant, lui dit : Elle est à moi !
L'Amour seul est son peintre, & voilà son ouvrage.
C'est lui qui dans mon cœur imprima cette image,
C'est lui qui sur la toile a dirigé ma main :

Digitized by Google

Quel art n'eſt pas ſoumis à ſon pouvoir divin!
Il les anime tous. Alors d'une voix tendre,
Sur ſon luth accordé Ligdamon fit entendre
Un mélange inoui de ſons harmonieux;
On croyait être admis dans le concert des Dieux.
Il peignit comme Appelle, il chanta comme Orphée.
Harpage en frémiſſait; ſa fureur étouffée
S'exhalait ſur ſon front, & brûlait dans ſes yeux.
Il prend un javelot de ſes mains forcenées;
Il court, il va frapper; je vis l'affreux moment
Où le traître à ſa rage immolait mon amant,
Où la mort d'un ſeul coup tranchait deux deſtinées.
Ligdamon l'apperçoit, il n'en eſt point ſurpris;
Et de la même main ſous qui ſon luth réſonne,
Et qui ſut enchanter nos cœurs & nos eſprits,
Il combat ſon rival, l'abat & lui pardonne.
Jugez ſi de l'amour il mérite le prix,
Et permettez du moins que mon cœur le lui donne.
Ainſi parlait Eglé. L'Amour applaudiſſait,
Les Grecs battaient des mains, la belle rougiſſait;
Elle en aimait encor ſon amant davantage.
Téone ſe leva: ſon air & ſon langage
Ne connurent jamais les ſoins étudiés;
Les Grecs en la voyant ſe ſentaient égayés.
Téone ſouriant conta ſon aventure
En vers moins alongés, & d'une autre meſure,
Qui courent avec grâce, & vont à quatre pieds,
Comme en fit Hamilton, comme en fait la nature.

TÉONE.

Vous connaiſſez tous Agathon,

Digitized by Google

Il eſt plus charmant que Nirée ;
A peine d'un naiſſant coton
Sa ronde joue était parée ;
Sa voix eſt tendre, il a le ton
Comme les yeux de Cythérée.
Vous ſavez de quel vermillon
Sa blancheur vive eſt colorée ;
La chevelure d'Apollon
N'eſt pas ſi longue & ſi dorée.
Je le pris pour mon compagnon
Auſſitôt que je fus nubile :
Ce n'eſt pas ſa beauté fragile
Dont mon cœur fut le plus épris ;
S'il a les grâces de Pâris,
Mon amant a le bras d'Achille.
Un ſoir, dans un petit bateau,
Tout auprès d'une île Cyclade,
Ma tante & moi goûtions ſur l'eau
Le plaiſir de la promenade,
Quand de Lydie un gros vaiſſeau
Vient nous aborder à la rade.
Le vieux capitaine écumeur
Venait ſouvent dans cette plage
Chercher des filles de mon âge,
Pour les plaiſirs du gouverneur.
En moi je ne ſais quoi le frappe ;
Il me trouve un air aſſez beau :
Il laiſſe ma tante, il me happe ;
Il m'enlève comme un moineau,
Et va me vendre à ſon ſatrape.

Ma

Digitized by Google

Ma bonne tante en glapiſſant,
Et la poitrine déchirée,
S'en retourne au port du Pirée
Raconter au premier paſſant
Que ſa Téone eſt égarée ;
Que de Lydie un armateur,
Un vieux pirate, un revendeur
De la féminine denrée,
S'en eſt allé livrer ma fleur
Au commandant de la contrée.
Penſez-vous alors qu'Agathon
S'amuſât à verſer des larmes,
A me peindre avec un crayon,
A chanter ſa perte & mes charmes,
Sur un petit pſaltérion ?
Pour me ravoir il prit les armes ;
Mais n'ayant pas de quoi payer
Seulement le moindre eſtafier,
Et ſe fiant ſur ſa figure,
D'une fille il prit la coiffure,
Le tour de gorge & le panier.
Il cacha ſous ſon tablier
Un long poignard & ſon armure ;
Et courut tenter l'aventure
Dans la barque d'un nautonier.
Il arrive au bord du Méandre,
Avec ſon petit attirail.
A ſes attraits, à ſon air tendre
On ne manqua pas de le prendre
Pour une ouaille du bercail,

Digitized by Google

Où l'on m'avait déjà fait vendre ;
Et dès qu'à terre il put descendre,
On l'enferma dans mon sérail.
Je ne crois pas que de sa vie
Une fille ait jamais goûté
Le quart de la félicité
Qui combla mon ame ravie,
Quand dans un sérail de Lydie
Je vis mon Grec à mon côté,
Et que je pus en liberté
Récompenser la nouveauté
D'une entreprise si hardie.
Pour époux il fut accepté.
Les Dieux seuls daignèrent paraître
A cet hymen précipité,
Car il n'était point là de prêtre ;
Et comme vous pouvez penser,
Des valets on peut se passer,
Quand on est sous les yeux du maître.
Le soir le satrape amoureux,
Dans mon lit sans cérémonie,
Vint m'expliquer ses tendres vœux.
Il crut pour apaiser ses feux
N'avoir qu'une fille jolie,
Il fut surpris d'en trouver deux.
Tant mieux, dit-il, car votre amie
Comme vous est fort à mon gré :
J'aime beaucoup la compagnie ;
Toutes deux je contenterai,
N'ayez aucune jalousie.

Digitized by Google

Après ſa petite leçon
Qu'il accompagnait de careſſes,
Il voulait agir tout de bon;
Il exécutait ſes promeſſes,
Et je tremblais pour Agathon.
Mais mon Grec d'une main guerrière
Le ſaiſiſſant par la crinière,
Et tirant ſon eſtramaçon,
Lui fit voir qu'il était garçon,
Et parla de cette manière.
Sortons tous trois de la maiſon,
Et qu'on me faſſe ouvrir la porte;
Faites bien ſigne à votre eſcorte
De ne ſuivre en nulle façon:
Marchons tous les trois au rivage,
Embarquons-nous ſur un eſquif;
J'aurai ſur vous l'œil attentif.
Point de geſte, point de langage;
Au premier ſigne un peu douteux,
Au clignement d'une paupière,
A l'inſtant je vous coupe en deux,
Et vous jette dans la rivière.
Le ſatrape était un ſeigneur
Aſſez ſujet à la frayeur;
Il eut beaucoup d'obéiſſance:
Lorſqu'on a peur on eſt fort doux.
Sur la nacelle en diligence
Nous l'embarquâmes avec nous.
Sitôt que nous fûmes en Grèce,
Son vainqueur le mit à rançon;

Digitized by Google

Elle fut en ſonnante eſpèce ;
Elle était forte, il m'en fit don :
Ce fut ma dot & mon douaire.
Avouez qu'il a ſu plus faire
Que le bel-eſprit Ligdamon ;
Et que j'aurais fort à me plaindre,
S'il n'avait ſongé qu'à me peindre,
Et qu'à me faire une chanſon.
Les Grecs furent charmés de la voix douce & vive,
Du naturel aiſé, de la gaîté naïve
Dont la jeune Téone anima ſon récit.
La grâce en s'exprimant vaut mieux que ce qu'on dit.
On applaudit, on rit : les Grecs aimaient à rire.
Pourvu qu'on ſoit content, qu'importe qu'on admire ?
Apamis s'avança les larmes dans les yeux,
Ses pleurs étaient un charme, & la rendaient plus belle.
Les Grecs prirent alors un air plus ſérieux,
Et dès qu'elle parla les cœurs furent pour elle.
Apamis raconta ſes malheureux amours.
En mètres qui n'étaient ni trop longs ni trop courts ;
Dix ſyllabes par vers mollement arrangées
Se ſuivaient avec art, & ſemblaient négligées.
Le rhythme en eſt facile, il eſt mélodieux ;
L'hexamètre eſt plus beau, mais parfois ennuyeux.

APAMIS.

L'aſtre cruel ſous qui j'ai vu le jour
M'a fait pourtant naître dans Amathonte,
Lieux fortunés où la Grèce raconte
Que le berceau de la mère d'Amour

Digitized by Google

Par les plaiſirs fut apporté ſur l'onde ;
Elle y naquit pour le bonheur du monde,
A ce qu'on dit, mais non pas pour le mien.
Son culte aimable & ſa loi douce & pure
A ſes ſujets n'avaient fait que du bien,
Tant que ſa loi fut celle de nature.
Le rigoriſme a ſouillé ſes autels ;
Les Dieux ſont bons, les prêtres ſont cruels.
Les novateurs ont voulu qu'une belle,
Qui par malheur deviendrait infidelle,
Allât finir ſes jours au fond de l'eau,
Où la Déeſſe avait eu ſon berceau,
Si quelqu'amant ne ſe noyait pour elle.
Pouvait-on faire une loi ſi cruelle ?
Hélas ! faut-il le frein du châtiment
Aux cœurs bien nés pour aimer conſtamment ?
Et ſi jamais à la faibleſſe en proie,
Quelque beauté vient à changer d'amant,
C'eſt un grand mal ; mais faut-il qu'on la noye ?
Tendre Vénus, vous qui fîtes ma joie
Et mon malheur, vous qu'avec tant de ſoin
J'avais ſervie avec le beau Batile,
D'un cœur ſi droit, d'un eſprit ſi docile,
Vous le ſavez, je vous prends à témoin
Comme j'aimais, & ſi j'avais beſoin
Que mon amour fût nourri par la crainte.
Des plus beaux nœuds la pure & douce étreinte
Faiſait un cœur de nos cœurs amoureux.
Batile & moi nous reſpirions ces feux,
Dont autrefois a brûlé la Déeſſe.

Digitized by Google

L'aſtre des cieux, en commençant ſon cours,
En l'achevant, contemplait nos amours;
La nuit ſavait quelle était ma tendreſſe.
Arénorax, homme indigne d'aimer,
Au regard ſombre, au front triſte, au cœur traître,
D'amour pour moi parut s'envenimer,
Non s'attendrir; il le fit bien connaître.
Né pour haïr, il ne fut que jaloux.
Il diſtilla les poiſons de l'envie;
Il fit parler la noire calomnie.
O délateurs! monſtres de ma patrie,
Nés de l'enfer, hélàs! rentrez-y tous!
L'art contre moi mit tant de vraiſemblance
Que mon amant put même s'y tromper,
Et l'impoſture accabla l'innocence.
Diſpenſez-moi de vous développer
Le noir tiſſu de ſa trame ſecrète;
Mon tendre cœur ne peut s'en occuper,
Il eſt trop plein de l'amant qu'il regrette.
A la Déeſſe en vain j'eus mon reçours,
Tout me trahit; je me vis condamnée
A terminer mes maux & mes beaux jours
Dans cette mer où Vénus était née.
On me menait au lieu de mon trépas;
Un peuple entier mouillait de pleurs mes pas,
Et me plaignait d'une plainte inutile,
Quand je reçus un billet de Batile.
Fatal écrit qui changeait tout mon ſort!
Trop cher écrit plus cruel que la mort!
Je crus tomber dans la nuit éternelle

Digitized by Google

Quand je l'ouvris, quand j'apperçus ces mots :
« Je meurs pour vous, fussiez-vous infidelle. »
C'en était fait, mon amant dans les flots
S'était jeté pour me sauver la vie.
On l'admirait en poussant des sanglots.
Je t'implorais, ô mort ! ma seule envie,
Mon seul devoir ! on eut la cruauté
De m'arrêter lorsque j'allais le suivre ;
On m'observa, j'eus le malheur de vivre.
De l'imposteur la sombre iniquité
Fut mise au jour, & trop tard découverte.
Du talion il a subi la loi ;
Son châtiment répare-t-il ma perte ?
Le beau Batile est mort, & c'est pour moi !
Je viens à vous, ô juges favorables !
Que mes soupirs, que mes funèbres soins
Touchent vos cœurs ; que j'obtienne du moins
Un appareil à des maux incurables.
A mon amant dans la nuit du trépas
Donnez le prix que ce trépas mérite ;
Qu'il se console aux rives du Cocyte,
Quand sa moitié ne se console pas ;
Que cette main qui tremble & qui succombe,
Par vos bontés encor se ranimant,
Puisse à vos yeux écrire sur sa tombe :
« Athène & moi couronnons mon amant. »
Disant ces mots ses sanglots l'arrêtèrent ;
Elle se tut, mais ses larmes parlèrent.
Chaque juge fut attendri.
Pour Eglé d'abord ils penchèrent ;

Digitized by Google

Avec Téone ils avaient ri ;
Avec Apamis ils pleurèrent.
J'ignore, & j'en ſuis bien marri ;
Quel eſt le vainqueur qu'ils nommèrent.
Au coin du feu, mes chers amis,
C'eſt pour vous ſeuls que je tranſcris
Ces contes tirés d'un vieux ſage.
Je m'en tiens à votre ſuffrage ;
C'eſt à vous de donner le prix,
Vous êtes mon aréopage.

Digitized by Google

THÉLÈME ET MACARE.

Thélème eſt vive, elle eſt brillante,
Mais elle eſt bien impatiente;
Son œil eſt toujours ébloui,
Et ſon cœur toujours la tourmente.
Elle aimait un gros réjoui,
D'une humeur toute différente.
Sur ſon viſage épanoui
Eſt la ſérénité touchante;
Il écarte à la fois l'ennui,
Et la vivacité bruyante.
Rien n'eſt plus doux que ſon ſommeil,
Rien n'eſt plus doux que ſon réveil;
Le long du jour il vous enchante.
Macare eſt le nom qu'il portait.
Sa maîtreſſe inconſidérée
Par trop de ſoins le tourmentait:
Elle voulait être adorée.
En reproches elle éclata:
Macare en riant la quitta,
Et la laiſſa déſeſpérée.
Elle courut étourdiment
Chercher de contrée en contrée
Son infidèle & cher amant,
N'en pouvant vivre ſéparée.
Elle va d'abord à la cour.
Auriez-vous vu mon cher amour?

Digitized by Google

N'avez-vous point chez vous Macare ?
Tous les railleurs de ce ſéjour
Sourirent à ce nom bizarre.
Comment ce Macare eſt-il fait ?
Où l'avez-vous perdu, ma bonne ?
Faites-nous un peu ſon portrait.
Ce Macare qui m'abandonne,
Dit-elle, eſt un homme parfait,
Qui n'a jamais haï perſonne,
Qui de perſonne n'eſt haï,
Qui de bon ſens toujours raiſonne,
Et qui n'eut jamais de ſouci.
A tout le monde il a ſu plaire.
On lui dit : Ce n'eſt pas ici
Que vous trouverez votre affaire,
Et les gens de ce caractère
Ne vont pas dans ce pays-ci.
Thélème marcha vers la ville.
D'abord elle trouve un couvent,
Et penſe dans ce lieu tranquille
Rencontrer ſon tranquille amant.
Le ſous-prieur lui dit : Madame,
Nous avons long-temps attendu
Ce bel objet de votre flamme,
Et nous ne l'avons jamais vu.
Mais nous avons en récompenſe
Des vigiles, du temps perdu,
Et la diſcorde & l'abſtinence.
Lors un petit moine tondu
Dit à la dame vagabonde :

Digitized by Google

Ceſſez de courir à la ronde
Après votre amant échappé ;
Car, ſi l'on ne m'a pas trompé,
Ce bon homme eſt dans l'autre monde.
A ce diſcours impertinent
Thélème ſe mit en colère :
Apprenez, dit-elle, mon frère,
Que celui qui fait mon tourment
Eſt né pour moi, quoi qu'on en diſe :
Il habite certainement
Le monde où le deſtin m'a miſe,
Et je ſuis ſon ſeul élément :
Si l'on vous fait dire autrement,
On vous fait dire une ſottiſe.
La belle courut de ce pas
Chercher au milieu du fracas
Celui qu'elle croyait volage.
Il ſera peut-être à Paris,
Dit-elle, avec les beaux eſprits,
Qui l'ont peint ſi doux & ſi ſage.
L'un d'eux lui dit : Sur mon avis,
Vous pourriez vous tromper peut-être ;
Macare n'eſt qu'en nos écrits ;
Nous l'avons peint ſans le connaître.
Elle aborda près du palais,
Ferma les yeux & paſſa vîte :
Mon amant ne ſera jamais
Dans cet abominable gîte :
Au moins la cour a des attraits,
Macare aurait pu s'y méprendre ;

Digitized by Google

Mais les noirs ſuivans de Thémis
Sont les éternels ennemis
De l'objet qui me rend ſi tendre.
Thélème au temple de Rameau,
Chez Melpomène, chez Thalie,
Au premier ſpectacle nouveau,
Croit trouver l'amant qui l'oublie.
Elle eſt priée à ces repas,
Où préſident les délicats
Nommés la bonne compagnie.
Des gens d'un agréable accueil
Y ſemblent au premier coup d'œil
De Macare être la copie :
Mais plus ils étaient occupés
Du ſoin flatteur de le paraître,
Et plus à ſes yeux détrompés
Ils étaient éloignés de l'être.
Enfin Thélème au déſeſpoir,
Laſſe de chercher ſans rien voir,
Dans ſa retraite alla ſe rendre.
Le premier objet qu'elle y vit,
Fut Macare auprès de ſon lit,
Qui l'attendait pour la ſurprendre.
Vivez avec moi déſormais,
Dit-il, dans une douce paix,
Sans trop chercher, ſans trop prétendre.
Et ſi vous voulez poſſéder
Ma tendreſſe avec ma perſonne,
Gardez de jamais demander
Au-delà de ce que je donne.

Digitized by Google

Les gens de grec enfarinés
Connaîtront Macare & Thélème,
Et vous diront, ſous cet emblême,
A quoi nous ſommes deſtinés.
Macare (*), c'eſt toi qu'on déſire,
On t'aime, on te perd; & je croi
Que je t'ai rencontré chez moi;
Mais je me garde de le dire.
Quand on ſe vante de t'avoir,
On en eſt privé par l'envie;
Pour te garder il faut ſavoir
Te cacher, & cacher ſa vie.

(*) On fait aux lecteurs la juſtice de croire qu'ils ſavent que Macare eſt le bonheur, & Thélème le déſir ou la volonté.

Digitized by Google

AZOLAN, OU LE BÉNÉFICIER.

A ſon aiſe dans ſon village
Vivait un jeune Muſulman,
Bien fait de corps, beau de viſage,
Et ſon nom était Azolan;
Il avait tranſcrit l'Alcoran,
Et par cœur il allait l'apprendre.
Il fut, dès l'âge le plus tendre,
Dévot à l'ange Gabriel.
Ce miniſtre emplumé du ciel
Un jour chez lui daigna deſcendre.
J'ai connu, dit-il, mon enfant,
Ta dévotion non commune,
Gabriel eſt reconnaiſſant,
Et je viens faire ta fortune;
Tu deviendras dans peu de temps
Iman de la Mecque & Médine;
C'eſt après la place divine
Du grand commandeur des croyans,
Le plus opulent bénéfice
Que Mahomet puiſſe donner.
Les honneurs vont t'environner
Quand tu ſeras en exercice;
Mais il faut me faire ſerment
De ne toucher femme ni fille;
De n'en voir jamais qu'à la grille,
Et de vivre très-chaſtement.
Le beau jeune homme étourdiment,

Digitized by Google

Pour avoir des biens de l'Egliſe,
Conclut cet accord imprudent,
Sans penſer faire une ſottiſe.
Monſieur l'Iman fut enchanté
De l'éclat de ſa dignité,
Et même encor de la finance
Dont il ſe vit d'abord payé,
Par un receveur d'importance,
Qui la partageait par moitié.
Tant d'honneur & tant d'opulence
N'étaient rien ſans un peu d'amour.
Tous les matins au point du jour,
Le jeune Azolan tout en flamme,
Et par ſon ſerment empêché,
Se dit dans le fond de ſon âme,
Qu'il a fait un mauvais marché.
Il rencontre la belle Amine,
Aux yeux charmans, au teint fleuri;
Il l'adore, il en eſt chéri.
Adieu la Mecque, adieu Médine,
Adieu l'éclat d'un vain honneur,
Et tout ce pompeux eſclavage;
La ſeule Amine aura mon cœur;
Soyons heureux dans mon village.
L'archange auſſitôt deſcendit
Pour lui reprocher ſa faibleſſe:
Le tendre amant lui répondit:
Voyez ſeulement ma maîtreſſe;
Vous vous êtes moqué de moi,
Notre marché fait mon ſupplice;

Digitized by Google

Je ne veux qu'Amine & ſa foi,
Reprenez votre bénéfice.
Du bon prophète Mahomet
J'adore à jamais la prudence;
Aux élus l'amour il permet;
Il fait bien plus, il leur promet
Des Amines pour récompenſe.
Allez, mon très-cher Gabriel,
J'aurai toujours pour vous du zèle;
Vous pouvez retourner au ciel;
Je n'y veux pas aller ſans elle.

L'ORIGINE

Digitized by Google

L'ORIGINE DES MÉTIERS.

QUAND Prométhée eut formé ſon image,
D'un marbre blanc façonné par ſes mains,
Il épouſa, comme on ſait, ſon ouvrage;
Pandore fut la mère des humains.
Dès qu'elle put ſe voir & ſe connaître,
Elle eſſaya ſon ſourire enchanteur,
Son doux parler, ſon maintien ſéducteur,
Parut aimer & captiva ſon maître;
Et Prométhée à lui plaire occupé,
Premier époux fut le premier trompé.
Mars viſita cette beauté nouvelle;
L'éclat du Dieu, ſon air mâle & guerrier,
Son caſque d'or, ſon large bouclier,
Tout le ſervit, & Mars triompha d'elle.
Le Dieu des mers, en ſon humide cour
Ayant appris cette bonne fortune,
Chercha la belle & lui parla d'amour:
Qui cède à Mars peut ſe rendre à Neptune.
Le blond Phébus de ſon brillant ſéjour
Vit leurs plaiſirs, eut la même eſpérance;
Elle ne put faire de réſiſtance
Au Dieu des vers, des beaux arts & du jour.
Mercure était le Dieu de l'éloquence,
Il ſut parler, il eut auſſi ſon tour.
Vulcain ſortant de ſa forge embrâſée,
Déplut d'abord, & fut très-maltraité;
Mais il obtint par importunité

Digitized by Google

Cette conquête aux autres Dieux aisée.
Ainsi Pandore occupa ses beaux ans,
Puis s'ennuya sans en savoir la cause.
Quand une femme aima dans son printemps,
Elle ne peut jamais faire autre chose;
Mais pour les Dieux, ils n'aiment pas long-temps.
Elle avait eu pour eux des complaisances,
Ils la quittaient; elle vit dans les champs
Un gros satyre, & lui fit les avances.
Nous sommes nés de tous ces passe-temps,
C'est des humains l'origine première;
Voilà pourquoi nos esprits, nos talens,
Nos passions, nos emplois, tout diffère.
L'un eut Vulcain, l'autre eut Mars pour son père,
L'autre un satyre; & bien peu d'entre nous
Sont descendus du Dieu de la lumière.
De nos parens nous tenons tous nos goûts:
Mais le métier de la belle Pandore,
Quoique peu rare, est encor le plus doux,
Et c'est celui que tout Paris honore.

Digitized by Google

LA BÉGUEULE,

CONTE MORAL.

Dans ſes écrits un ſage Italien
Dit que le mieux eſt l'ennemi du bien ;
Non qu'on ne puiſſe augmenter en prudence,
En bonté d'ame, en talens, en ſcience ;
Cherchons le mieux ſur ces chapitres-là :
Par-tout ailleurs évitons la chimère.
Dans ſon état, heureux qui peut ſe plaire,
Vivre à ſa place, & garder ce qu'il a !
La belle Arsène en eſt la preuve claire.
Elle était jeune ; elle avait à Paris
Un tendre époux empreſſé de complaire
A ſon caprice, & ſouffrant ſon mépris.
L'oncle, la ſœur, la tante, le beau-père
Ne brillaient pas parmi les beaux eſprits ;
Mais ils étaient d'un fort bon caractère.
Dans le logis, des amis fréquentaient ;
Beaucoup d'aiſance, une aſſez bonne chère ;
Les paſſe-temps que nos gens connaiſſaient,
Jeu, bal, ſpectacles & ſoupers agréables
Rendaient ſes jours à peu-près tolérables :
Car vous ſavez que le bonheur parfait
Eſt inconnu ; pour l'homme il n'eſt pas fait.
Madame Arsène était fort peu contente
De ces plaiſirs. Son ſuperbe dégoût
Dans ſes dédains fuyait ou blâmait tout :

Digitized by Google

On l'appelait la belle impertinente.
Or admirez la faibleſſe des gens.
Plus elle était diſtraite, indifférente,
Plus ils tâchaient, par des ſoins complaiſans,
D'apprivoiſer ſon humeur mépriſante;
Et plus auſſi notre belle abuſait
De tous les pas que vers elle on faiſait.
Pour ſes amans encor plus intraitable;
Aiſe de plaire, & ne pouvant aimer,
Son cœur glacé ſe laiſſait conſumer
Dans le chagrin de n'avoir rien d'aimable:
D'elle à la fin chacun ſe retira.
De courtiſans elle avait une liſte,
Tout prit parti; ſeule elle demeura
Avec l'orgueil, compagnon dur & triſte:
Bouffi, mais ſec, ennemi des ébats,
Il renfle l'ame, & ne la nourrit pas.
La dégoûtée avait eu pour marraine
La fée Aline. On ſait que ces eſprits
Sont mitoyens entre l'eſpèce humaine
Et la divine; & monſieur Gabalis
Mit par écrit leur hiſtoire certaine.
La fée allait quelquefois au logis
De la filleule, & lui diſait: « Arsène,
» Es-tu contente à la fleur de tes ans?
» As-tu des goûts & des amuſemens?
» Tu dois mener une aſſez douce vie ».
L'autre en deux mots répondait: je m'ennuie.
« C'eſt un grand mal, dit la fée, & je croi
» Qu'un beau ſecret c'eſt de vivre chez ſoi ».

Digitized by Google

Arsène enfin conjura ſon Aline
De la tirer de ſon maudit pays.
« Je veux aller à la ſphère divine :
» Faites-moi voir votre beau paradis ;
» Je ne ſaurais ſupporter ma famille
» Ni mes amis. J'aime aſſez ce qui brille,
» Le beau, le rare, & je ne puis jamais
» Me trouver bien que dans votre palais ;
» C'eſt un goût vif dont je me ſens coiffée ».
Très-volontiers, dit l'indulgente fée.
Tout auſſitôt dans un char lumineux
Vers l'Orient la belle eſt tranſportée :
Le char volait ; & notre dégoûtée,
Pour être en l'air, ſe croyait dans les cieux.
Elle deſcend au ſéjour magnifique
De la marraine. Un immenſe portique,
D'or ciſelé dans un goût tout nouveau,
Lui parut riche & paſſablement beau ;
Mais ce n'eſt rien quand on voit le château.
Pour les jardins, c'eſt un miracle unique ;
Marli, Verſaille & leurs petits jets-d'eau
N'ont rien auprès qui ſurprenne & qui pique.
La dédaigneuſe, à cette œuvre angélique,
Sentit un peu de ſatisfaction.
Aline dit : « Voilà votre maiſon ;
» Je vous y laiſſe un pouvoir deſpotique,
» Commandez-y. Toute ma nation
» Obéira ſans aucune réplique.
» J'ai quatre mots à dire en Amérique,
» Il faut que j'aille y faire quelques tours :

Digitized by Google

» Je reviendrai vers vous en peu de jours.
» J'eſpère au moins, dans ma douce retraite,
» Vous retrouver l'ame un peu ſatisfaite ».
Aline part. La belle en liberté
Reſte & s'arrange au palais enchanté,
Commande en reine, ou plutôt en déeſſe.
De cent beautés une foule s'empreſſe
A prévenir ſes moindres volontés.
A-t-elle faim ? cent plats ſont apportés ;
De vrai nectar la cave était fournie,
Et tous les mets ſont de pure ambroiſie ;
Les vaſes ſont du plus fin diamant.
Le repas fait, on la mène à l'inſtant
Dans les jardins, ſur les bords des fontaines,
Sur les gazons reſpirer les haleines
Et les parfums des fleurs & des zéphyrs.
Vingt chars brillans de rubis, de ſaphirs,
Pour la porter ſe préſentent d'eux-mêmes ;
Comme autrefois les trépieds de Vulcain
Allaient au ciel, par un reſſort divin,
Offrir leur ſiége aux majeſtés ſuprêmes.
De mille oiſeaux les doux gazouillemens,
L'eau qui s'enfuit ſur l'argent des rigoles,
Ont accordé leurs murmures charmans :
Les perroquets répétaient ſes paroles,
Et les échos les diſaient après eux.
Telle Pſyché, par le plus beau des Dieux
A ſes parens avec art enlevée,
Au ſeul Amour dignement réſervée,
Dans un palais des mortels ignoré,

Digitized by Google

Aux élémens commandait à ſon gré.
Madame Arsène eſt encor mieux ſervie ;
Plus d'agrémens environnaient ſa vie ;
Plus de beautés décoraient ſon ſéjour ;
Elle avait tout, mais il manquait l'Amour.
Pour égayer notre mélancolique,
On lui donna le ſoir une muſique
Dont les accords & les accens nouveaux
Feraient pâmer ſoixante cardinaux.
Ces ſons vainqueurs allaient au fond des ames ;
Mais elle vit, non ſans émotion,
Que pour chanter on n'avait que des femmes.
Dans ce palais point de barbe au menton !
A quoi, dit-elle, a penſé ma marraine ?
Point d'homme ici ! Suis-je dans un couvent ?
Je trouve bon que l'on me ſerve en reine ;
Mais ſans ſujets la grandeur eſt du vent.
J'aime à régner, ſur des hommes s'entend :
Ils ſont tous nés pour ramper dans ma chaîne :
C'eſt leur deſtin, c'eſt leur premier devoir ;
Je les mépriſe & je veux en avoir.
Ainſi parlait la recluſe intraitable ;
Et cependant les nymphes ſur le ſoir
Avec reſpect ayant ſervi ſa table,
On l'endormit au ſon des inſtrumens.
Le lendemain mêmes enchantemens,
Mêmes feſtins, pareille ſérénade ;
Et le plaiſir fut un peu moins piquant.
Le lendemain lui parut un peu fade ;
Le lendemain fut triſte & fatigant ;

Digitized by Google

Le lendemain lui fut insupportable.
Je me souviens du temps trop peu durable,
Où je chantais dans mon heureux printemps
Des lendemains (*a*) plus doux & plus plaisans.
La belle enfin chaque jour fêtoyée
Fut tellement de sa gloire ennuyée,
Que, détestant cet excès de bonheur,
Le paradis lui faisait mal au cœur.
Se trouvant seule, elle avise une brêche
A certain mur; & semblable à la flèche
Qu'on voit partir de la corde d'un arc,
Madame saute, & vous franchit le parc.
Au même instant palais, jardins, fontaines,
Or, diamans, émeraudes, rubis,
Tout disparaît à ses yeux ébaubis;
Elle ne voit que les stériles plaines
D'un grand désert, & des rochers affreux:
La dame alors, s'arrachant les cheveux,
Demande à Dieu pardon de ses sottises.
La nuit venait; & déjà ses mains grises
Sur la nature étendaient ses rideaux.
Les cris perçans des funèbres oiseaux,
Les hurlemens des ours & des panthères
Font retentir les antres solitaires.
Quelle autre fée, hélas! prendra le soin
De secourir ma folle aventurière!
Dans sa détresse elle aperçut de loin,

(*a*) Allusion aux charmans lendemains du septième Chant de la Pucelle.

Digitized by Google

A la faveur d'un reſte de lumière,
Au coin d'un bois, un vilain charbonnier,
Qui s'en allait par un petit ſentier,
Tout en ſifflant, retrouver ſa chaumière.
« Qui que tu ſois, lui dit la beauté fière,
» Vois en pitié le malheur qui me ſuit ;
» Car je ne ſais où coucher cette nuit ».
Quand on a peur, tout orgueil s'humaniſe.
Le noir pataut, la voyant ſi bien miſe,
Lui répondit : « Quel étrange démon
» Vous fait aller dans cet état de criſe,
» Pendant la nuit, à pied, ſans compagnon ?
» Je ſuis encor très-loin de ma maiſon.
» Çà, donnez-moi votre bras, ma mignonne ;
» On recevra ſa petite perſonne
» Comme on pourra. J'ai du lard & des œufs.
» Toute françaiſe, à ce que j'imagine,
» Sait, bien ou mal, faire un peu de cuiſine.
» Je n'ai qu'un lit ; c'eſt aſſez pour nous deux ».
Diſant ces mots, le ruſtre vigoureux,
D'un gros baiſer ſur ſa bouche ébahie,
Ferme l'accès à toute répartie ;
Et par avance il veut être payé
Du nouveau gîte à la belle octroyé.
Hélas, hélas ! dit la dame affligée,
Il faudra donc qu'ici je ſois mangée
D'un charbonnier ou de la dent des loups !
Le déſeſpoir, la honte, le courroux
L'ont ſuffoquée ; elle eſt évanouie.
Notre galant la rendait à la vie :

Digitized by Google

La fée arrive, & peut-être un peu tard.
Préſente à tout ; elle était à l'écart,
« Vous voyez bien, dit-elle à ſa filleule,
» Que vous étiez une franche béguéule.
» Ma chère enfant, rien n'eſt plus périlleux
» Que de quitter le bien pour être mieux ».
La leçon faite, on reconduit ma belle
Dans ſon logis. Tout y changea pour elle
En peu de temps, ſitôt qu'elle changea.
Pour ſon profit elle ſe corrigea.
Sans avoir lu les beaux moyens de plaire
Du ſieur Moncrif (*a*), & ſans livre elle plut.
Que fallait-il à ſon cœur ?... qu'il voulût.
Elle fut douce ; attentive, polie,
Vive & prudente ; & prit même en ſecret
Pour charbonnier un jeune amant diſcret,
Et fut alors une femme accomplie.

(*a*) Moncrif a fait un Eſſai ſur les moyens de plaire ; livre oublié, & qui prouva que les moyens qu'il ſe flattait d'enſeigner lui manquaient.

Digitized by Google

LE DIMANCHE,

OU LES FILLES DE MINÉE.

A MADAME ARNANCHE.

Vous demandez, madame ARNANCHE,
Pourquoi nos dévots payſans,
Les cordeliers à la grand'manche,
Et nos curés catéchiſans
Aiment à boire le dimanche.
J'ai conſulté bien des ſavans.
Huet, cet évêque d'Avranche,
Qui pour la Bible toujours penche,
Prétend qu'un uſage ſi beau
Vient de Noé le patriarche,
Qui, juſtement dégoûté d'eau,
S'enivrait au ſortir de l'arche.
Huet ſe trompe ; c'eſt Bacchus,
C'eſt le légiſlateur du Gange,
Ce Dieu de cent peuples vaincus,
Cet inventeur de la vendange.
C'eſt lui qui voulut conſacrer
Le dernier jour hebdomadaire
A boire, à rire, à ne rien faire:
On ne pouvait mieux honorer
La divinité de ſon père.
Il fut ordonné par les lois

Digitized by Google

D'employer ce jour ſalutaire
A ne faire œuvre de ſes doigts
Qu'avec ſa maîtreſſe & ſon verre.
Un jour ce digne fils de Dieu
Et de la pieuſe Semèle,
Deſcendit du ciel au ſaint lieu
Où ſa mère très-peu cruelle
Dans ſon beau ſein l'avait conçu,
Où ſon père l'ayant reçu,
L'avait enfermé dans ſa cuiſſe;
Grands myſtères bien expliqués,
Dont autrefois ſe ſont moqués
Des gens d'eſprit pleins de malice.
Bacchus à peine ſe montrait
Avec Silène & ſa monture,
Tout le peuple les adorait,
La campagne était ſans culture.
Dévotement on folâtrait;
Et toute la cléricature
Courait en foule au cabaret.
Parmi ce brillant fanatiſme,
Il fut un pauvre citoyen,
Nommé Minée, homme de bien,
Et ſoupçonné de janſéniſme.
Ses trois filles filaient du lin,
Aimaient Dieu, ſervaient le prochain,
Evitaient la fainéantiſe,
Fuyaient les plaiſirs, les amans;
Et, pour ne point perdre de temps,
Ne fréquentaient jamais l'égliſe.

Digitized by Google

Alcithoé dit à ſes ſœurs :
Travaillons & faiſons l'aumône ;
Monſieur le curé dans ſon prône
Donne-t-il des conſeils meilleurs ?
Filons, & laiſſons la canaille
Chanter des verſets ennuyeux ;
Quiconque eſt honnête & travaille
Ne ſaurait offenſer les Dieux.
Filons, ſi vous voulez m'en croire ;
Et pour égayer nos travaux,
Que chacune conte une hiſtoire
En faiſant tourner ſes fuſeaux.
Les deux cadettes approuvèrent
Ce propos tout plein de raiſon,
Et leur ſœur qu'elles écoutèrent
Commença de cette façon :

Le travail eſt mon Dieu, lui ſeul régit le monde ;
Il eſt l'ame de tout : c'eſt en vain qu'on nous dit
Que les Dieux ſont à table ou dorment dans leur lit.
J'interroge les cieux, l'air & la terre & l'onde.
Le puiſſant Jupiter fait ſon tour en dix ans.
Son vieux père Saturne avance à pas plus lents,
Mais il termine enfin ſon immenſe carrière :
Et dès qu'elle eſt finie, il recommence encor.
Sur ſon char de rubis mêlés d'azur & d'or
Apollon va lançant des torrens de lumière.
Quand il quitta les cieux il ſe fit médecin,
Architecte, berger, ménétrier, devin ;
Il travailla toujours. Sa ſœur l'aventurière

Digitized by Google

Eſt Hécate aux enfers, Diane dans les bois,
Lune pendant les nuits, & remplit trois emplois.
Neptune chaque jour eſt occupé ſix heures
A ſoulever des eaux les profondes demeures,
Et les fait dans leur lit retomber par leur poids.
Vulcain noir & craſſeux, courbé ſur ſon enclume,
Forge à coups de marteau les foudres qu'il allume.
On m'a conté qu'un jour, croyant le bien payer,
Jupiter à Vénus daigna le marier.
Ce Jupiter, mes ſœurs, était grand adultère;
Vénus l'imita bien; chacun tient de ſon père.
Mars plut à la friponne; il était colonel,
Vigoureux, impudent, s'il en fut dans le ciel,
Talons rouges, nez haut, tous les talens de plaire;
Et tandis que Vulcain travaillait pour la cour,
Mars conſolait ſa femme en parfait petit-maître,
Par air, par vanité, plutôt que par amour.
Le mari mépriſé, mais très-digne de l'être,
Aux deux amans heureux voulut jouer d'un tour.
D'un fil d'acier poli, non moins fin que ſolide,
Il façonne un réſeau que rien ne peut briſer.
Il le porte la nuit au lit de la perfide.
Laſſe de ſes plaiſirs il la voit repoſer
Entre les bras de Mars; & d'une main timide
Il vous tend ſon lacet ſur le couple amoureux.
Puis marchant à grands pas, encor qu'il fût boiteux,
Il court vîte au ſoleil conter ſon aventure.
Toi qui vois tout, dit-il, viens & vois ma parjure.
Cependant que Phoſphore au bord de l'Orient
Au-devant de ſon char ne paraît point encore,

Digitized by Google

Et qu'en verſant des pleurs la diligente Aurore
Quitte ſon vieil époux pour ſon nouvel amant;
Appelle tous les Dieux, qu'ils contemplent ma honte,
Qu'ils viennent me venger. Apollon eſt malin,
Il rend avec plaiſir ce ſervice à Vulcain;
En petits vers galans ſa diſgrace il raconte,
Il aſſemble en chantant tout le conſeil divin.
Mars ſe réveille au bruit auſſi-bien que ſa belle;
Ce Dieu très-éhonté ne ſe dérangea pas;
Il tint ſans s'étonner Vénus entre ſes bras,
Lui donnant cent baiſers qui ſont rendus par elle.
Tous les Dieux à Vulcain firent leur compliment;
Le père de Vénus en rit long-temps lui-même.
On vanta du lacet l'admirable inſtrument,
Et chacun dit: Bon homme attrapez-nous de même.

Lorſque la belle Alcithoé
Eut fini ſon conte pour rire,
Elle dit à ſa ſœur Thémire:
Tout ce peuple chante Evoé;
Il s'enivre, il eſt en délire;
Il croit que la joie eſt du bruit.
Mais vous que la raiſon conduit,
N'auriez-vous donc rien à nous dire?
Thémire à ſa ſœur répondit:
La populace eſt la plus forte;
Je crains ces dévots, & fais bien;
A double tour fermons la porte,
Et pourſuivons notre entretien.
Votre conte eſt de bonne ſorte;

Digitized by Google

D'un vrai plaiſir il me tranſporte ;
Pourrez-vous écouter le mien ?
C'eſt de Vénus qu'il faut parler encore ;
Sur ce ſujet jamais on ne tarit ;
Filles, garçons, jeunes, vieux, tout l'adore :
Mille grimauds, font des vers ſans eſprit
Pour la chanter. Je m'en ſuis ſouvent plainte.
Je déteſtais tout médiocre auteur ;
Mais on les paſſe, on les ſouffre ; & la ſainte
Fait qu'on pardonne au ſot prédicateur.
Cette Vénus que vous avez dépeinte
Folle d'amour pour le Dieu des combats,
D'un autre amour eut bientôt l'ame atteinte ;
Le changement ne lui déplaiſait pas.
Elle trouva devers la Paleſtine
Un beau garçon dont la charmante mine,
Les blonds cheveux, les roſes & les lis,
Les yeux brillans, la taille noble & fine,
Tout lui plaiſait ; car c'était Adonis.
Cet Adonis, ainſi qu'on nous l'atteſte,
Au rang des Dieux n'était pas tout-à-fait ;
Mais chacun ſait combien il en tenait.
Son origine était toute céleſte ;
Il était né des plaiſirs d'un inceſte.
Son père était ſon aïeul Cynira,
Qui l'avait eu de ſa fille Myrrha ;
Et Cynira, ce qu'on a peine à croire,
Etait le fils d'un beau morceau d'ivoire.
Je voudais bien que quelque grand docteur
Pût m'expliquer ſa généalogie ;

J'aime

Digitized by Google

J'aime à m'inſtruire, & c'eſt un grand bonheur
D'être ſavante en la théologie.
Mars fut jaloux de ſon charmant rival;
Il le ſurprit avec ſa Cythérée
Le nez collé ſur ſa bouche ſacrée,
Faiſant des Dieux. Mars eſt un peu brutal;
Il prit ſa lance, & d'un coup déteſtable,
Il tranſperça ce jeune homme adorable,
De qui le ſang produit encor des fleurs.
J'admire ici toutes les profondeurs
De cette hiſtoire; & j'ai peine à comprendre
Comment un Dieu pouvait ainſi pourfendre
Un autre Dieu. Çà, dites-moi, mes ſœurs,
Qu'en penſez-vous? parlez-moi ſans ſcrupule,
Tuer un Dieu n'eſt-il pas ridicule?
Non, dit Climène, & puiſqu'il était né,
C'eſt à mourir qu'il était deſtiné:
Je le plains fort, ſa mort paraît trop prompte:
Mais pourſuivez le fil de votre conte.
Notre Thémire aimant à raiſonner
Lui répondit: Je vais vous étonner.
Adonis meurt; mais Vénus la féconde,
Qui peuple tout, qui fait vivre & ſentir,
Cette Vénus qui créa le plaiſir,
Cette Vénus qui répare le monde,
Reſſuſcita, ſept jours après ſa mort,
Le Dieu charmant dont vous plaignez le ſort.
Bon! dit Climène, en voici bien d'une autre;
Ma chère ſœur, quelle idée eſt la vôtre?
Reſſuſciter les gens! je n'en crois rien.

Digitized by Google

Ni moi non plus, dit la belle conteuſe;
Et l'on peut être une fille de bien
En ſoupçonnant que la fable eſt menteuſe.
Mais tout cela ſe croit très-fermement
Chez les docteurs de ma noble patrie,
Chez les rabbins de l'antique Syrie,
Et vers le Nil, où le peuple en danſant,
De ſon Iſis entonnant la louange,
Tous les matins fait des Dieux & les mange.
Chez tous ces gens Adonis eſt fêté;
On vous l'enterre avec ſolemnité;
Six jours entiers l'enfer eſt ſa demeure;
Il eſt damné tant en corps qu'en eſprit;
Dans ces ſix jours chacun gémit & pleure,
Mais le ſeptième il reſſuſcite; on rit.
Telle eſt, dit-on, la belle allégorie,
Le vrai portrait de l'homme & de la vie,
Six jours de peine, un ſeul jour de bonheur.
Du mal au bien toujours le deſtin change;
Mais il eſt peu de plaiſir ſans douleur,
Et nos chagrins ſont ſouvent ſans mélange.

De la ſage Climène enfin c'était le tour.
Son talent n'était pas de conter des ſornettes,
De faire des romans ou l'hiſtoire du jour,
De ramaſſer des faits perdus dans les gazettes.
Elle était un peu sèche, aimait la vérité,
La cherchait, la diſait avec ſimplicité;
Se ſouciant fort peu qu'elle fût embellie,
Elle eût fait un bon tome à l'Encyclopédie.

Digitized by Google

Climène à ſes deux ſœurs adreſſa ce diſcours ;
Vous m'avez de nos Dieux raconté les amours,
Les aventures, les myſtères ;
Si nous n'en croyons rien, que nous ſert d'en parler ?
Un mot devrait ſuffire : on a trompé nos pères,
Il ne faut pas leur reſſembler.
Les Béotiens nos confrères
Chantent au cabaret l'hiſtoire de nos Dieux ;
Le vulgaire ſe fait un grand plaiſir de croire
Tous ces contes faſtidieux
Dont on a dans l'enfance enrichi ſa mémoire.
Pour moi, dût le curé me gronder après boire,
Je m'en tiens à vous dire, avec mon peu d'eſprit,
Que je n'ai jamais cru rien de ce qu'on m'a dit.
D'un bout du monde à l'autre on ment & l'on mentit,
Nos neveux mentiront comme ont fait nos ancêtres.
Chroniqueurs, médecins & prêtres
Se ſont moqués de nous dans leur fatras obſcur ;
Moquons-nous d'eux, c'eſt le plus sûr.
Je ne crois point à ces prophètes
Pourvus d'un eſprit de Python,
Qui renoncent à leur raiſon
Pour prédire des choſes faites.
Je ne crois pas qu'un Dieu nous faſſe nos enfans ;
Je ne crois point la guerre des géans ;
Je ne crois point du tout à la priſon profonde
D'un rival de Dieu même en ſon temps foudroyé ;
Je ne crois point qu'un fat ait embrâſé ce monde
Que ſon grand-père avait noyé.
Je ne crois aucun des miracles

Digitized by Google

Dont tout le monde parle, & qu'on n'a jamais vus.
Je ne crois aucun des oracles
Que des charlatans ont vendus.
Je ne crois point..... La belle au milieu de ſa phraſe
S'arrêta de frayeur; un bruit affreux s'entend,
La maiſon tremble, un coup de vent
Fait tomber le trio qui jaſe.
Avec tout ſon clergé Bacchus entre en buvant:
Et moi je crois, dit-il, meſdames les ſavantes,
Qu'en faiſant trop les beaux eſprits
Vous êtes des impertinentes.
Je crois que de mauvais écrits
Vous ont un peu tourné la tête.
Vous travaillez un jour de fête,
Vous en aurez bientôt le prix,
Et ma vengeance eſt toute prête;
Je vous change en chauve-ſouris.

Auſſitôt de nos trois reclues
Chaque membre ſe raccourcit;
Sous leur aiſſelle il s'étendit
Deux petites ailes velues.
Leur voix pour jamais ſe perdit;
Elles volèrent dans les rues,
Et devinrent oiſeaux de nuit.
Ce châtiment fut tout le fruit
De leurs ſciences prétendues.
Ce fut une grande leçon
Pour tout bon raiſonneur qui fronde;
On connut qu'il eſt dans ce monde

Digitized by Google

Trop dangereux d'avoir raiſon.
Ovide a conté cette affaire;
La Fontaine en parle après lui;
Moi je la répète aujourd'hui,
Et j'aurais mieux fait de me taire (*a*).

(*a*) Ce Conte & celui qui eſt intitulé *la Bégueule*, ne parurent que long-temps après les ſix premiers, & il eſt aiſé de s'en appercevoir. Le *Dimanche* eſt de 1775; l'auteur était alors dans ſa quatre-vingt-deuxième année; & quoique ſon ſtyle n'eût plus ni la légéreté ni la grâce de ſes premiers Contes, on eſt étonné d'y trouver encore, non-ſeulement ſa manière, mais pluſieurs traits dignes de lui.

Digitized by Google

LE SONGE CREUX (a).

Je veux conter comment la nuit dernière,
D'un vin d'Arbois largement abreuvé,
Par passe-temps dans mon lit j'ai rêvé
Que j'étais mort, & ne me trompais guère.
Je vis d'abord notre portier Cerbère,
De trois gosiers aboyant à la fois;
Il me fallut traverser trois rivières;
On me montra les trois sœurs filandières,
Qui font le sort des peuples & des rois.
Je fus conduit vers trois juges fournois
Qu'accompagnaient trois gaupes effroyables,
Filles d'enfer & geolières des diables;
Car, Dieu merci, tout se faisait par trois.
Ces lieux d'horreur effarouchaient ma vue;
Je frémissais à la sombre étendue
Du vaste abîme où des esprits pervers
Semblaient avoir englouti l'univers.
Je réclamais la clémence infinie
Des puissans Dieux, auteurs de tous les biens;
Je l'accusais, lorsqu'un heureux génie
Me conduisit aux champs élysiens,
Au doux séjour de la paix éternelle,
Et des plaisirs qui, dit-on, sont nés d'elle.
On me montra, sous des ombrages frais,

(a) Nous n'avons pu découvrir la date de cette pièce, que nous n'avons connue que par l'édition de Kell : mais le style ne permet pas de douter qu'elle ne soit très-antérieure aux pièces qui la précèdent.

Digitized by Google

Mille héros connus par les bienfaits
Qu'ils ont verſés ſur la race mortelle,
Et qui pourtant n'exiſtèrent jamais :
Le grand Bacchus, digne en tout de ſon père ;
Bellérophon, vainqueur de la chimère ;
Cent demi-dieux des Grecs & des Romains.
En tous les temps tout pays eut ſes ſaints.
Or, mes amis, il faut que je déclare
Que ſi j'étais rebuté du Tartare,
Cet Élyſée & ſa froide beauté
M'avaient auſſi promptement dégoûté.
Impatient de fuir cette cohue,
Pour m'eſquiver je cherchais une iſſue,
Quand j'apperçus un fantôme effrayant,
Plein de fumée, & tout enflé de vent,
Et qui ſemblait me fermer le paſſage.
Que me veux-tu, dis-je à ce perſonnage ?
Rien, me dit-il, car je ſuis le Néant.
Tout ce pays eſt de mon apanage.
De ce diſcours je fus un peu troublé :
Toi, le Néant ! jamais il n'a parlé....
Si fait, je parle ; on m'invoque & j'inſpire
Tous les ſavans qui ſur mon vaſte empire
Ont publié tant d'énormes fatras....
Eh bien, mon roi, je me jette en tes bras.
Puiſqu'en ton ſein tout l'univers ſe plonge,
Tiens, prends mes vers, ma perſonne & mon ſonge.
Je porte envie au mortel fortuné
Qui t'appartient au moment qu'il eſt né.

FIN DES CONTES.

Digitized by Google

A MADEMOISELLE CLAIRON,

1765.

Le ſublime en tout genre eſt le don le plus rare;
C'eſt-là le vrai phénix; & ſagement avare
La nature a prévu qu'en nos faibles eſprits
Le beau, s'il eſt commun, doit perdre de ſon prix.
La médiocrité couvre la terre entière;
Les mortels ont à peine une faible lumière,
Quelques vertus ſans force, & des talens bornés.
S'il eſt quelques eſprits par le ciel deſtinés
A s'ouvrir des chemins inconnus au vulgaire,
A franchir des beaux arts la limite ordinaire,
La nature eſt alors prodigue en ſes préſens;
Elle égale dans eux les vertus aux talens.
Le ſouffle du génie & ſes fécondes flammes
N'ont jamais deſcendu que dans de nobles ames;
Il faut qu'on en ſoit digne, & le cœur épuré
Eſt le ſeul aliment de ce flambeau ſacré.
Un eſprit corrompu ne fut jamais ſublime.
Toi que forma Vénus, & que Minerve anime,
Toi qui reſſuſcitas ſous mes ruſtiques toits,
L'Électre de Sophocle aux accens de ta voix,
(Non l'Électre françaiſe à la mode ſoumiſe,
Pour le galant Itys ſi galamment épriſe);
Toi qui peins la nature en oſant l'embellir,
Souveraine d'un art que tu ſus anoblir,

Digitized by Google

Toi dont un geſte, un mot m'attendrit & m'enflamme,
Si j'aime tes talens, je reſpecte ton ame.
L'amitié, la grandeur, la fermeté, la foi (*),
Les vertus que tu peins, je les retrouve en toi;
Elles ſont dans ton cœur; la vertu que j'encenſe
N'eſt pas des voluptés la ſévère abſtinence.
L'amour, ce don du ciel, digne de ſon auteur,
Des malheureux humains eſt le conſolateur.
Lui-même il fut un dieu dans les ſiècles antiques;
On en fait un démon chez nos vils fanatiques:
Très-déſintéreſſé ſur ce péché charmant,
J'en parle en philoſophe, & non pas en amant.
Une femme ſenſible, & que l'amour engage,
Quand elle eſt honnête-homme, à mes yeux eſt un ſage.
Que ce conteur heureux qui plaiſamment chanta (**)
Le démon Belphégor & madame Honeſta,
L'Éſope des Français, le maître de la fable,
Ait de la Champmêlé vanté la voix aimable,

(*) La foi, en poéſie, ſignifie la bonne-foi.

(**) La Fontaine, dans ſon prologue de Belphégor, dédié à mademoiſelle Champmêlé, fameuſe actrice pour ſon temps. La déclamation était alors une eſpèce de chant. La Motte a fait des ſtances pour mademoiſelle Duclos, dans leſquelles il la loue d'imiter la Champmêlé: & ni l'une ni l'autre ne devaient être imitées. On eſt tombé depuis dans un autre défaut beaucoup plus grand; c'eſt un familier exceſſif & ridicule qui donne à un héros le ton d'un bourgeois. Le naturel, dans la tragédie, doit toujours ſe reſſentir de la grandeur du ſujet, & ne s'avilir jamais par la familiarité. Baron, qui avait un jeu ſi naturel & ſi vrai, ne tomba jamais dans cette baſſeſſe.

Digitized by Google

Ses accens amoureux, & ſes ſons affectés,
Echo des fades airs que Lambert a notés (*);
Tu n'étais pas alors; on ne pouvait connaître
Cet art qui n'eſt qu'à toi, cet art que tu fais naître.
Corneille, des Romains peintre majeſtueux,
T'aurait vue auſſi noble, auſſi romaine qu'eux.
Le ciel, pour échauffer les glaces de mon âge,
Le ciel me réſervait ce flatteur avantage,
Je ne ſuis point ſurpris qu'un ſort capricieux
Ait pu mêler quelque ombre à tes jours glorieux.
L'ame qui ſait penſer n'en eſt point étonnée;
Elle s'en affermit, loin d'être conſternée;
C'eſt le creuſet du ſage; & ſon or altéré
En renaît plus brillant, en ſort plus épuré.
En tous temps, en tous lieux le public eſt injuſte;
Horace s'en plaignait ſous l'empire d'Auguſte.
La malice, l'orgueil, un indigne déſir
D'abaiſſer des talens qui font notre plaiſir,
De flétrir les beaux arts qui conſolent la vie;
Voilà le cœur de l'homme; il eſt né pour l'envie.
A l'Egliſe, au barreau, dans les camps, dans les cours,
Il eſt, il fut ingrat, & le ſera toujours.
Du ſiècle que j'ai vu tu ſais quelle eſt la gloire;
Ce ſiècle des talens vivra dans la mémoire.
Mais vois à quels dégoûts le ſort abandonna
L'auteur d'Iphigénie, & celui de Cinna,

(*) Lambert, auteur de quelques airs inſipides, très-célèbre avant Lulli.

Digitized by Google

Ce qu'eſſuya Quinault, ce que ſouffrit Molière,
Fénélon dans l'exil terminant ſa carrière,
Arnaud qui dut jouir du deſtin le plus beau,
Arnaud manquant d'aſile, & même de tombeau.
De l'âge où nous vivons que pouvons-nous attendre ?
La lumière, il eſt vrai, commence à ſe répandre ;
Avec moins de talens on eſt plus éclairé ;
Mais le goût s'eſt perdu, l'eſprit s'eſt égaré.
Ce ſiècle ridicule eſt celui des brochures,
Des chanſons, des extraits, & ſur-tout des injures.
La barbarie approche : Apollon indigné
Quitte les bords heureux où ſes loix ont régné ;
Et fuyant à regret ſon parterre & ſes loges,
Melpomène avec toi fuit chez les Allobroges (*).

(*) Mademoiſelle Clairon venait de quitter le théâtre, & ayait été paſſer quelque temps à Ferney.

Digitized by Google

A M. L'ABBÉ DE LA PORTE (a).

1765.

Tu pouſſes trop loin l'amitié,
Abbé, quand tu prends ma défenſe.
Le vil objet de ta vengeance
Sous ta verge me fait pitié.
Il ne faut point tant de courage
Pour ſe battre contre un poltron,
Ni pour écraſer un Fréron
Dont le nom ſeul eſt un outrage.
Un paſſant donne au poliſſon
Un coup de fouet ſur le viſage :
Ce n'eſt que de cette façon
Qu'on corrige un tel perſonnage,
S'il pouvait être corrigé.
Mais on le hue, on le bafoue,
On l'a mille fois fuſtigé ;
Il ſe carre encor dans la boue.
Dans le mépris il eſt plongé,
Sur chaque théâtre on le joue :
Ne ſuis-je pas aſſez vengé ?

(a) Auteur du *Voyageur Français*, compilation curieuſe, & des *Annales dramatiques*, en trois volumes. Ce dernier ouvrage eſt le recueil le plus piquant & le plus complet des anecdotes de nos différens ſpectacles.

Digitized by Google

A HENRI IV.

Sur ce qu'on avait écrit à l'auteur que plusieurs citoyens de Paris s'étaient mis à genoux devant la statue équestre de ce prince, pendant la maladie du dauphin, père de LOUIS XVI.

1766.

Intrépide soldat, vrai chevalier, grand-homme,
Bon roi, fidèle ami, tendre & loyal amant,
Toi que l'Europe a plaint d'avoir fléchi sous Rome,
Sans qu'on osât blâmer ce triste abaissement,
Henri, tous les Français adorent ta mémoire;
Ton nom devient plus cher & plus grand chaque jour;
Et peut-être, autrefois quand j'ai chanté ta gloire,
Je n'ai point dans les cœurs affaibli tant d'amour.
Un des beaux rejetons de ta race chérie,
Des marches de ton trône au tombeau descendu,
Te porte en expirant les vœux de ta patrie,
Et les gémissemens de ton peuple éperdu.
Lorsque la mort sur lui levait sa faulx tranchante,
On vit de citoyens une foule tremblante
Entourer ta statue, & la baigner de pleurs;
C'était-là leur autel, & dans tous nos malheurs
On t'implore aujourd'hui comme un Dieu tutélaire.
La fille qui naquit aux chaumes de Nanterre,
Pieusement célèbre en des temps ténébreux,
N'entend point nos regrets, n'exauce point nos vœux,.

Digitized by Google

De l'Empire français n'eſt point la protectrice.
C'eſt toi, c'eſt ta valeur, ta bonté, ta juſtice
Qui préſide à l'Etat raffermi par tes mains :
Ce n'eſt qu'en t'imitant qu'on a des jours proſpères,
C'eſt l'encens qu'on te doit : les Grecs & les Romains
Invoquaient des héros, & non pas des bergères.
O ſi, de mes déſerts, où j'achève mes jours,
Je m'étais fait entendre au fond du ſombre empire !
Si, comme au temps d'Orphée, un enfant de la lyre,
De l'ordre des deſtins interrompait le cours !
Si ma voix !.... mais tout cède à leur arrêt ſuprême ;
Ni nos chants, ni nos cris, ni l'art & ſes ſecours,
Les offrandes, les vœux, les autels, ni toi-même,
Rien ne ſuſpend la mort. Ce monde illimité
Eſt l'eſclave éternel de la fatalité.
A d'immuables loix DIEU ſoumit la nature.
Sur ces monts entaſſés, ſéjour de la froidure,
Aux creux de ces rochers, dans ces gouffres affreux,
Je vois des animaux maigres, pâles, hideux,
Demi-nus, affamés, courbés ſous l'infortune :
Ils ſont hommes pourtant ; notre mère commune
A daigné prodiguer des ſoins auſſi puiſſans
A pétrir de ſes mains leur ſubſtance mortelle,
Et le groſſier inſtinct qui dirige leurs ſens,
Qu'à former les vainqueurs de Pharſale & d'Arbelle,
Au livre des deſtins tous leurs jours ſont comptés ;
Les tiens l'étaient auſſi. Ces dures vérités
Épouvantent le lâche, & conſolent le ſage.
Tout eſt égal au monde ; un mourant n'a point d'âge ;
Le dauphin le diſait au ſein de la grandeur,

Digitized by Google

Au printemps de ſa vie, au comble du bonheur;
Il l'a dit en mourant, de ſa voix affaiblie,
A ſon fils, à ſon père, à la cour attendrie.
O toi, triſte témoin de ſon dernier moment,
Qui lis de ſa vertu ce faible monument,
Ne me demande point ce qui fonda ſa gloire,
Quels funeſtes exploits aſſurent ſa mémoire,
Quels peuples malheureux on le vit conquérir,
Ce qu'il fit ſur la terre..... il t'apprit à mourir.

A M. LE CHEVALIER DE BOUFFLERS.

1766.

Croyez qu'un vieillard cacochime,
Chargé de ſoixante & douze ans,
Doit mettre, s'il a quelque ſens,
Son ame & ſon corps au régime.
Dieu fit la douce illuſion
Pour les heureux fous du bel âge;
Pour les vieux fous l'ambition,
Et la retraite pour le ſage.
Vous me direz qu'Anacréon,
Que Chaulieu même & Saint-Aulaire,
Tiraient encor quelque chanſon
De leur cervelle octogénaire.
Mais ces exemples ſont trompeurs;
Et quand les derniers jours d'automne
Laiſſent éclore quelques fleurs,
On ne leur voit point les couleurs

Digitized by Google

Et l'éclat que le printemps donne :
Les bergères & les paſteurs
N'en forment point une couronne.
La Parque de ſes vilains doigts
Marquait d'un ſept avec un trois
La tête froide & peu penſante
De Fleuri (*a*) qui donna des loix
A notre France languiſſante.
Il porta le ſceptre des rois,
Et le garda juſqu'à nonante.
Régner eſt un amuſement
Pour un vieillard triſte & peſant,
De toute autre choſe incapable ;
Mais vieux bel-eſprit, vieux amant,
Vieux chanteur eſt inſupportable.
C'eſt à vous, ô jeune Boufflers,
A vous dont notre Suiſſe admire
Le crayon, la proſe & les vers,
Et les petits contes pour rire,
C'eſt à vous de chanter Thémire ;
Et de briller dans un feſtin,
Animé du triple délire
Des vers, de l'amour & du vin.

(*a*) Le cardinal de Fleuri, premier miniſtre ſous Louis XV.

Digitized by Google

A M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

1766.

Si vous brillez à votre aurore,
Quand je m'éteins à mon couchant;
Si dans votre fertile champ
Tant de fleurs s'empreſſent d'éclore,
Lorſque mon terrain languiſſant
Eſt dégarni des dons de Flore;
Si votre voix jeune & ſonore
Prélude d'un ton ſi touchant,
Quand je fredonne à peine encore
Les reſtes d'un lugubre chant;
Si des Grâces, qu'en vain j'implore,
Vous devenez l'heureux amant;
Et ſi ma vieilleſſe déplore
La perte de cet art charmant
Dont le Dieu des vers vous honore;
Tout cela peut m'humilier;
Mais je n'y vois point de remède.
Il faut bien que l'on me ſuccède;
Et j'aime en vous mon héritier.

Digitized by Google

ODE

Sur le Carrouſel de l'Impératrice de Ruſſie.

1766.

Sors du tombeau, divin Pindare,
Toi qui célébras autrefois
Les chevaux de quelques bourgeois,
Ou de Corinthe ou de Mégare:
Toi qui poſſédas le talent
De parler beaucoup ſans rien dire,
Toi qui modulas ſavamment
Des vers que perſonne n'entend,
Et qu'il faut toujours qu'on admire.
Mais commence par oublier
Tes petits vainqueurs de l'Elide:
Prends un ſujet moins inſipide;
Viens cueillir un plus beau laurier.
Ceſſe de vanter la mémoire
Des héros dont le premier ſoin
Fut de ſe battre à coups de poing
Devant les juges de la gloire.
La gloire habite de nos jours
Dans l'empire d'une amazone;
Elle la poſsède & la donne.
Mars, Thémis, les Jeux, les Amours
Sont en foule autour de ſon trône.
Viens chanter cette Thaleſtris

Digitized by Google

Qu'irait courtiſer Alexandre.
Sur tes pas je voudrais m'y rendre
Si je n'étais en cheveux gris.
Sans doute, en dirigeant ta courſe
Vers les ſept étoiles de l'Ourſe
Tu verras dans ton vol divin
Cette France ſi renommée,
Qui brille encor dans ſon déclin;
Car ta muſe eſt accoutumée
A ſe détourner en chemin.
Tu verras ce peuple volage
De qui la mode & le langage
Règnent dans vingt climats divers;
Ainſi que ta brillante Grèce
Par ſes arts, par ſa politeſſe
Servit d'exemple à l'univers.
Mais il eſt encor des barbares
Juſques dans le ſein de Paris;
Des bourgeois peſans & bizarres,
Inſenſibles aux bons écrits;
Des fripons aux regards auſtères,
Perſécuteurs atrabilaires
Des grands talens & des vertus:
Et ſi dans ma patrie ingrate
Tu rencontres quelque Socrate,
Tu trouveras vingt Anitus.
Je m'apperçois que je t'imite.
Je veux aux campagnes du Scythe
Chanter les jeux, chanter les prix
Que la nouvelle Thaleſtris

Digitized by Google

Accorde aux talens, au mérite;
Je veux célébrer la grandeur,
Les généreuſes entrepriſes,
L'eſprit, les grâces, le bonheur,
Et j'ai parlé de nos ſottiſes.

A M. DE CHABANON,

Qui, dans une pièce de vers, exhortait l'auteur à quitter l'étude de la métaphyſique pour la poéſie.

1767.

AIMABLE amant de Polymnie,
Jouiſſez de cet âge heureux
Des voluptés & du génie;
Abandonnez-vous à leurs feux.
Ceux de mon ame appeſantie
Ne ſont qu'une cendre amortie,
Et je renonce à tous vos jeux.
La fleur de la ſaiſon paſſée
Par d'autres fleurs eſt remplacée.
Une ſultane avec dépit,
Dans le vieux ſérail délaiſſée,
Voit la jeune entrer dans le lit
Dont le grand ſeigneur l'a chaſſée.
Lors qu'Elie était décrépit,
Il s'enfuit laiſſant ſon eſprit
A ſon jeune élève Eliſée.

Digitized by Google

Ma muſe eſt de moi trop laſſée:
Elle me quitte & vous chérit;
Elle ſera mieux careſſée.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

1768.

DES contraires bel aſſemblage,
Vous qui, ſous l'air d'un papillon,
Cachez les ſentimens d'un ſage,
Revolez de mon hermitage
A votre brillant tourbillon;
Allez chercher l'illuſion
Compagne heureuſe du bel âge.
Que votre imagination
Toujours forte, toujours légère,
Entre Boufflers & Voiſenon
Répande cent traits de lumière;
Que Diane (*), que les Amours
Partagent vos nuits & vos jours:
S'il vous reſte en ce train de vie,
Dans un temps ſi bien employé
Quelques momens pour l'amitié,
Ne m'oubliez pas, je vous prie.
J'aurais encor la fantaiſie

(*) Madame de Saint-Julien aimait beaucoup la chaſſe.

Digitized by Google

D'être au nombre de vos amans ;
Je cède ces honneurs charmans
Aux doyens de l'académie (*).
Mais quand j'aurai quatre-vingts ans,
Je prétends de ces jeunes gens
Surpaſſer la galanterie ;
S'ils me ſurpaſſent en talens.
Ces petits vers froids & coulans
Sentent un peu la décadence :
On m'aſſure qu'en plus d'un ſens
Il en eſt tout de même en France.
Le bon temps reviendra, je penſe ;
Et j'ai la plus ferme eſpérance
Dans un de meſſieurs vos parens (**).

A SON VAISSEAU (***).

1768.

O Vaiſſeau, qui portes mon nom,
Puiſſes-tu comme moi réſiſter aux orages !
L'empire de Neptune a vu moins de naufrages
Que le Permeſſe d'Apollon.

(*) MM. l'abbé d'Olivet & de Moncrif : celui-ci avait plus de 90 ans, & l'autre guères moins.

(**) M. le duc de Choiſeul.

(***) Une compagnie de Nantes venait de mettre en mer un beau vaiſſeau qu'elle a nommé *le Voltaire*.

Digitized by Google

Tu vogueras peut-être à ces climats ſauvages
Que Jean-Jacque a vantés dans ſon nouveau jargon.
Va débarquer ſur ces rivages
Patouillet, Nonotte & Fréron;
A moins qu'aux chantiers de Toulon
Ils ne ſervent le roi noblement & ſans gages.

Mais non, ton ſort t'appelle aux dunes d'Albion;
Tu verras dans les champs qu'arroſe la Tamiſe
La liberté ſuperbe auprès du trône aſſiſe;
Le chapeau qui la couvre eſt orné de lauriers;
Et malgré ſes partis, ſa fougue & ſa licence,
Elle tient dans ſes mains la corne d'abondance
Et les étendards des guerriers.

Sois certain que Paris ne s'informera guère
Si tu vogues vers Smyrne où l'on vit naître Homère,
Ou ſi ton Breton nautonnier
Te conduit près de Naple, en ce ſéjour fertile
Qui fait bien plus de cas du ſang de ſaint Janvier
Que de la cendre de Virgile.
Ne va point ſur le Tibre; il n'eſt plus de talens,
Plus de héros, plus de grand-homme,
Chez ce peuple de conquérans;
Il eſt un pape, & plus de Rome.

Va plutôt vers ces monts qu'autrefois ſépara
Le redoutable fils d'Alcmène,
Qui dompta les lions, ſous qui l'hydre expira,
Et qui des Dieux jaloux brava toujours la haine.

Digitized by Google

Tu verras en Eſpagne un Alcide nouveau (*),
Vainqueur d'une hydre plus fatale,
Des ſuperſtitions déchirant le bandeau,
Plongeant dans la nuit du tombeau
De l'inquiſition la puiſſance infernale.
Dis-lui qu'il eſt en France un mortel qui l'égale;
Car tu parles, ſans doute, ainſi que le vaiſſeau
Qui tranſporta dans la Colchide
Les deux jumeaux divins, Jaſon, Orphée, Alcide:
Baptiſé ſous mon nom tu parles hardiment:
Que ne diras-tu point des énormes ſottiſes,
Que mes chers Français ont commiſes
Sur l'un & ſur l'autre élément!

Tu brûles de partir, attends, demeure, arrête;
Je prétends m'embarquer, attends-moi, je te joins:
Libre de paſſions & d'erreurs & de ſoins,
J'ai ſu de mon aſile écarter la tempête;
Mais dans mes prés fleuris, dans mes ſombres forêts,
Dans l'abondance & dans la paix,
Mon ame eſt encore inquiète:
Des méchans & des ſots je ſuis encor trop près:
Les cris des malheureux percent dans ma retraite.
Enfin le mauvais goût qui domine aujourd'hui
Déshonore trop ma patrie.
Hier on m'apporta, pour combler mon ennui,
Le Tacite de la Blétrie.

(*) M. le comte d'Aranda.

Digitized by Google

Je n'y tiens point, je pars, & j'ai trop différé.
Ainſi je m'occupais, ſans ſuite & ſans méthode,
De ces penſers divers où j'étais égaré,
Comme tout ſolitaire à lui-même livré,
Ou comme un fou qui fait une ode;
Quand Minerve, tirant les rideaux de mon lit,
Avec l'aube du jour m'apparut, & me dit:
Tu trouveras par-tout la même impertinence;
Les ennuyeux & les pervers
Compoſent ce vaſte univers:
Le monde eſt fait comme la France.

Je me rendis à la raiſon,
Et, ſans plus m'affliger des ſottiſes du monde,
Je laiſſai mon vaiſſeau fendre le ſein de l'onde,
Et je reſtai dans ma maiſon.

Digitized by Google

LES TROIS EMPEREURS EN SORBONNE.

1768.

L'HÉRITIER de Brunſwick & le roi des Danois,
Vous le ſavez, amis, ne ſont pas les ſeuls princes
Qu'un déſir curieux mena dans nos provinces,
Et qui des bons eſprits ont réuni les voix.
Nous avons vu Trajan, Titus & Marc-Aurèle
Quitter le beau ſéjour de la gloire immortelle,
Pour venir en ſecret s'amuſer dans Paris.
Quelque bien qu'on puiſſe être, on veut changer de place;
C'eſt pourquoi les Anglais ſortent de leur pays.
L'eſprit eſt inquiet, & de tout il ſe laſſe;
Souvent un bienheureux s'ennuie en paradis.
Le trio d'empereurs arrivé dans la ville,
Loin du monde & du bruit choiſit ſon domicile
Sous un toît écarté, dans le fond d'un faubourg.
Ils évitaient l'éclat : les vrais grands le dédaignent.
Les galans de la cour & les beautés qui règnent,
Tous les gens du bel air ignoraient leur ſéjour,
A de ſemblables ſaints il ne faut que des ſages;
Il n'en eſt pas en foule. On en trouva pourtant,
Gens inſtruits & profonds qui n'ont rien de pédant,
Qui ne prétendent point être des perſonnages,

Digitized by Google

Qui des ſots préjugés paiſiblement vainqueurs,
D'un regard indulgent contemplent nos erreurs;
Qui ſans craindre la mort ſavent goûter la vie;
Qui ne s'appellent point *la bonne compagnie*,
Qui la ſont en effet. Leur eſprit & leurs mœurs
Réuſſirent beaucoup chez les trois empereurs.
A leur petit couvert chaque jour ils ſoupèrent;
Moins ils cherchaient l'eſprit & plus ils en montrèrent;
Tous charmés l'un de l'autre, ils étaient bien ſurpris
D'être ſur tous les points toujours du même avis.
Ils ne perdirent point leurs momens en viſites;
Mais on les rencontrait aux arſenaux de Mars,
Chez Clio, chez Minerve, aux ateliers des arts:
Ils les encourageaient en peſant leurs mérites.
On conduiſit bientôt nos nouveaux curieux
Aux chefs-d'œuvre brillans d'Andromaque & d'Armide,
Qu'ils préféraient aux jeux du Cirque & de l'Élide.
Le plaiſir de l'eſprit paſſe celui des yeux.
D'un plaiſir différent nos trois Céſars jouirent,
Lorſqu'à l'Obſervatoire un verre induſtrieux
Leur fit enviſager la ſtructure des cieux,
Des cieux qu'ils habitaient, & dont ils deſcendirent.
De là, près d'un beau pont que bâtit autrefois
Le plus grand des Henris, & peut-être des rois,
Marc-Aurèle apperçut ce bronze qu'on révère,
Ce prince, ce héros célébré tant de fois,
Des Français inconſtans le vainqueur & le père;
Le voilà, diſaient-ils, nous le connaiſſons tous;
Il boit au haut des cieux le nectar avec nous.
Un des ſages leur dit: Vous ſavez ſon hiſtoire;

Digitized by Google

On adore aujourd'hui ſa valeur, ſa bonté;
Quand il était au monde il fut perſécuté.
Buri même à préſent lui conteſte ſa gloire (1).
Pour dompter la critique on dit qu'il faut mourir;
On ſe trompe; & ſa dent qui ne peut s'aſſouvir,
Juſque dans le tombeau ronge notre mémoire.
Après ces monumens ſi grands, ſi précieux,
A leurs regards divins ſi dignes de paraître,
Sur de moindres objets ils baiſsèrent les yeux.
Ils voulurent enfin tout voir & tout connaître:
Les boulevards, la foire & l'opéra bouffon,
L'école où Loyola corrompit la raiſon,
Les quatre Facultés & juſqu'à la Sorbonne.
Ils entrent dans l'étable où les docteurs fourrés
Ruminaient ſaint Thomas & prenaient leurs degrés.
Au ſéjour de l'*Ergo*, Ribaudier en perſonne
Eſtropiait alors un diſcours en latin.
Quel latin, juſte ciel! les héros de l'empire
Se mordaient les cinq doigts pour s'empêcher de rire.
Mais ils ne rirent plus quand un gros auguſtin
Du concile gaulois lut tout haut les cenſures.
Il diſait anathême aux nations impures
Qui n'avaient jamais ſu, dans leurs impiétés,
Qu'auprès de l'Eſtrapade il fût des Facultés.
O morts! s'écriait-il, vivez dans les ſupplices (2)!
Princes, ſages, héros, exemple des vieux temps,
Vos ſublimes vertus n'ont été que des vices,
Vos belles actions des péchés éclatans.
Dieu, juſte ſelon nous, frappe de l'anathême
Épictète, Caton, Scipion l'africain,

Digitized by Google

Ce coquin de Titus, l'amour du genre humain,
Marc-Aurèle, Trajan, le grand Henri lui-même (3),
Tous créés pour l'enfer & morts ſans ſacremens.
Mais parmi ſes élus nous plaçons les Clément (4),
Dont nous avons ici ſolenniſé la fête;
De beaux rayons dorés nous ceignîmes ſa tête:
Ravaillac & Damiens, s'ils ſont de vrais croyans (5),
S'ils ſont bien confeſſés, ſont ſes heureux enfans.
Un Fréron bien huilé verra Dieu face à face (6);
Et Turenne amoureux, mourant pour ſon pays,
Brûle éternellement chez les anges maudits.
Tel eſt notre plaiſir, telle eſt la loi de grace.
Les divins voyageurs étaient bien étonnés
De ſe voir en Sorbonne & de s'y voir damnés.
Les vrais amis de Dieu répriment leur colère.
Marc-Aurèle lui dit d'un ton très-débonnaire (7):
Vous ne connaiſſez pas les gens dont vous parlez;
Les Facultés par fois ſont aſſez mal inſtruites
Des ſecrets du Très-Haut, quoiqu'ils ſoient révélés.
Dieu n'eſt ni ſi méchant ni ſi ſot que vous dites.
Ribaudier à ces mots roulant un œil hagard,
Dans des convulſions dignes de Saint-Médard,
Nomma le demi-dieu déiſte, athée, impie,
Hérétique, ennemi du trône & de l'autel,
Et lui fit intenter un procès-criminel.
Les romains cependant ſortent de l'écurie.
Mon Dieu, diſait Titus, ce monſieur Ribaudier,
Pour un docteur français, me ſemble bien groſſier.
Nos ſages rougiſſaient pour l'honneur de la France:
Pardonnez, dit l'un d'eux, à tant d'extravagance.

Digitized by Google

Nous n'aſſiſtons jamais à ces belles leçons.
Nous nous ſommes mépris; Ribaudier nous étonne,
Nous penſions en effet vous mener en Sorbonne;
Et l'on vous a conduits aux Petites-Maiſons.

NOTES.

(1) *Buri même à préſent lui conteſte ſa gloire.*

On dit qu'un écrivain, nommé M. de Buri, a fait une hiſtoire de Henri IV, dans laquelle ce héros eſt un homme très-médiocre. On ajoute qu'il y a dans Paris une petite ſecte qui s'élève ſourdement contre la gloire de ce grand-homme. Ces meſſieurs ſont bien cruels envers la patrie; qu'ils ſongent combien il eſt important qu'on regarde comme un être approchant de la Divinité un prince qui expoſa toujours ſa vie pour ſa nation, & qui voulut toujours la ſoulager: mais il avait des faibleſſes. Oui, ſans doute; il était homme: mais béni ſoit celui qui a dit que ſes défauts étaient ceux d'un homme aimable, & ſes vertus celles d'un grand-homme. Plus il fut la victime du fanatiſme, plus il doit être preſque adoré par quiconque n'eſt pas convulſionnaire.

Chaque nation, chaque cour, chaque prince a beſoin de ſe choiſir un patron pour l'admirer & pour l'imiter. Eh! quel autre choiſira-t-on que celui qui dégageait ſes amis aux dépens de ſon ſang dans le combat de Fontaine-Françaiſe, & qui criait dans la victoire d'Ivry: *Épargnez les compatriotes*, & qui au faîte de la puiſſance & de la gloire, diſait à ſon miniſtre: « Je veux que le payſan ait une poule » au pot tous les dimanches. »

(2) *O morts! s'écriait-il; vivez dans les ſupplices!*

Il eſt néceſſaire de dire au public, qui l'a oublié, qu'un nommé Ribalier, principal du collége de Mazarin, & un

Digitized by Google

régent nommé Cogé, s'étant aviſés d'être jaloux de l'excellent livre moral de Béliſaire, cabalèrent pendant un an pour le faire cenſurer par ceux qu'on appelle docteurs de Sorbonne. Au bout d'un an ils firent imprimer cette cenſure en latin & en français; elle n'eſt cependant ni françaiſe ni latine; le titre même eſt un ſoléciſme: *Cenſure de la Faculté de théologie contre le livre*, &c. On ne dit point *cenſure contre*, mais *cenſure de*. Le public pardonne à la Faculté de ne pas ſavoir le français; on lui pardonne moins de ne pas ſavoir le latin. *Determinatio ſacræ Facultatis in libellum* eſt une expreſſion ridicule. *Determinatio* ne ſe trouve ni dans Cicéron, ni dans aucun bon auteur; *determinatio in* eſt un barbariſme inſupportable; & ce qui eſt encore plus barbare, c'eſt d'appeler Béliſaire un libelle, en faiſant un mauvais libelle contre lui.

Ce qui eſt encore plus barbare, c'eſt de déclarer damnés tous les grands-hommes de l'antiquité qui ont enſeigné & pratiqué la juſtice. Cette abſurdité eſt heureuſement démentie par ſaint Paul, qui dit expreſſément dans ſon épitre aux juifs tolérés à Rome: « Lorſque les Gentils qui n'ont point » la loi font naturellement ce que la loi commande, n'ayant » point notre loi, ils ſont loi à eux-mêmes. » Tous les honnêtes gens de l'Europe & du monde entier ont de l'horreur & du mépris pour cette déteſtable ineptie qui va damnant toute l'antiquité. Il n'y a que des cuiſtres, ſans raiſon & ſans humanité, qui puiſſent ſoutenir une opinion ſi abominable & ſi folle, déſavouée même dans le fond de leur cœur. Nous ne prétendons pas dire que les docteurs de Sorbonne ſont des cuiſtres, nous avons pour eux une conſidération plus diſtinguée: nous les plaignons ſeulement d'avoir ſigné un ouvrage qu'ils ſont incapables d'avoir fait, ſoit en français, ſoit en latin.

Remarquons, pour leur juſtification, qu'ils ſe ſont intitulés dans le titre, *ſacrée Faculté* en langue latine, & qu'ils ont eu la diſcrétion de ſupprimer en français ce mot *ſacrée*.

Digitized by Google

(3) *Marc-Aurèle, Trajan, le grand Henri lui-même,*

En effet le ſieur Ribalier, qu'on nomme ici Ribaudier, venait de faire condamner en Sorbonne M. Marmontel, pour avoir dit que DIEU pourrait bien avoir fait miſéricorde à Titus, à Trajan, à Marc-Aurèle. Ce Ribalier eſt un peu dur.

(4) *Mais parmi ſes élus nous plaçons les Cléments;*

On ne peut trop répéter que la ſorbonne fit le panégyrique du jacobin Jacques Clément, aſſaſſin de Henri III, étudiant en ſorbonne, & que d'une voix unanime elle déclara Henri III déchu de tous ſes droits à la royauté, & Henri IV incapable de régner.

Il eſt clair que, ſelon les principes cent fois étalés alors par cette faculté, l'aſſaſſin parricide, Jacques Clément, qu'on invoquait publiquement alors dans les égliſes, était dans le ciel au nombre des ſaints, & que Henri III, prince voluptueux, mort ſans confeſſion, était damné. On nous dira peut-être que Jacques Clément mourut auſſi ſans confeſſion; mais il s'était confeſſé, & même avait communié l'avant-veille, de la main de ſon prieur Bourgoin ſon complice, qu'on dit avoir été docteur de ſorbonne, & qui fut écartelé. Ainſi Clément, muni des ſacremens, fut non-ſeulement ſaint, mais martyr. Il avait imité ſaint Judas, non pas Judas Iſcariote, mais Judas Machabée; ſainte Judith, qui coupait ſi bien les têtes des amans avec leſquels elle couchait; ſaint Salomon, qui aſſaſſina ſon frère Adonias; ſaint David, qui aſſaſſina Urie, & qui en mourant, ordonna qu'on aſſaſſinât Joab; ſainte Jahel, qui aſſaſſina le capitaine Sizara; ſaint Aod, qui aſſaſſina ſon roi Eglon, & tant d'autres ſaints de cette eſpèce. Jacques Clément était dans les mêmes principes, il avait la foi: on ne peut lui conteſter l'eſpérance d'aller au paradis, au jardin. De la charité, il en était dévoré, puiſqu'il s'immolait volontairement pour les rebelles. Il eſt donc auſſi

ſûr

Digitized by Google

sûr que Jacques Clément eſt ſauvé, qu'il eſt sûr que Marc-Aurèle eſt damné.

(5) *Ravaillac*, &c.

Selon les mêmes principes, Ravaillac doit être dans le paradis, dans le jardin, & Henri IV dans l'enfer qui eſt ſous terre; car Henri IV mourut ſans confeſſion, & il était amoureux de la princeſſe de Condé; Ravaillac au contraire n'était point amoureux, & il ſe confeſſa à deux docteurs de ſorbonne. Voyez quelles douces conſolations nous fournit une théologie qui damne à jamais Henri IV, & qui fait un élu de Ravaillac & de ſes ſemblables! Avouons les obligations que nous avons à Ribaudier, de nous avoir développé cette doctrine.

(6) *Un Fréron bien huilé*, &c.

L'auteur a ſans doute accolé ces deux noms pour produire le contraſte le plus ridicule. On appelle communément à Paris un Fréron tout gredin inſolent, tout poliſſon qui ſe mêle de faire de mauvais libelles pour de l'argent. Et l'auteur oppoſe un de ces faquins de la lie du peuple, qui reçoit l'extrême-onction ſur ſon grabat, au grand Turenne qui fut tué d'un coup de canon ſans le ſecours des ſaintes huiles, dans le temps qu'il était amoureux de madame de Coatquen. Cette note rentre dans la précédente, & ſert à confirmer l'opinion théologique, qui accorde la poſſeſſion du jardin au dernier malotru couvert d'infamie, & qui la refuſe aux plus grands-hommes & aux plus vertueux de la terre.

N. B. On a prétendu que Turenne avait quitté dès 1670 madame de Coatquen, qui le ſacrifiait au chevalier de Lorraine; mais il aima toujours les femmes à la fureur. Ce grand-homme qui, avec des talens militaires du premier ordre & une ame héroïque, avait un eſprit peu éclairé & un caractère faible, était, à ce qu'on dit, devenu dévot dans ſes dernières années; mais l'aventure de

Digitized by Google

madame de Coatquen eſt poſtérieure à ſon abjuration de la religion proteſtante. C'était un ſingulier ſpectacle qu'un homme qui avait gagné des batailles, occupé le matin de ſavoir au juſte ce qu'il faut croire pour n'être pas damné, & cherchant le ſoir à ſe damner en commettant le péché de fornication: & que le ſiècle où l'on admirait tout cela était un pauvre ſiècle! Quoi qu'il en ſoit, il eſt très-vraiſemblable que Dieu a pardonné à Turenne ſes maîtreſſes; mais lui a-t-il pardonné d'avoir exécuté l'ordre de brûler le Palatinat, & de n'avoir pas renoncé au commandement plutôt que de faire le métier d'incendiaire?

(7) *Marc-Aurèle lui dit*, &c.

On invite les lecteurs attentifs à relire quelques maximes de l'empereur Antonin, & à jeter les yeux, s'ils le peuvent, ſur la cenſure contre Béliſaire. Ils trouveront dans cette cenſure des diſtinctions ſur la foi & ſur la loi, ſur la grace prévenante, ſur la prédeſtination abſolue; & dans Marc-Antonin ce que la vertu a de plus ſublime & de plus tendre. On ſera peut-être un peu ſurpris que de petits Velches inconnus aux honnêtes gens aient condamné dans la rue des Maçons ce que l'ancienne Rome adora, & ce qui doit ſervir d'exemple au monde entier. Dans quel abîme ſommes-nous deſcendus! la nouvelle Rome vient de canoniſer un capucin nommé Cucufin, dont tout le mérite, à ce que rapporte le procès de la canoniſation, eſt d'avoir eu des coups de pied dans le cu, & d'avoir laiſſé répandre un œuf frais ſur ſa barbe. L'ordre des capucins a dépenſé quatre cent mille écus aux dépens des peuples, pour célébrer dans l'Europe l'apothéoſe de Cucufin ſous le nom de ſaint Séraphin; & Ribaudier damne Marc-Aurèle! O Ribaudier! la voix de l'Europe commence à tonner contre tant de ſottiſes.

Lecteur éclairé & judicieux, (car je ne parle pas aux bégueules imbécilles qui n'ont lu que l'*Année ſainte* de la

Digitized by Google

Tourneux, ou le *Pédagogue chrétien*) de grace apprenez à vos amis quelle eſt l'énorme diſtance des Offices de Cicéron, du Manuel d'Epictète, des Maximes de l'empereur Antonin, à tous les plats ouvrages de morale écrits dans nos jargons modernes, bâtards de la langue latine, & dans les effroyables jargons du Nord. Avons-nous ſeulement, dans tous les livres faits depuis ſix cents ans, rien de comparable à une page de Sénèque? Non, nous n'avons rien qui en approche, & nous oſons nous élever contre nos maîtres!

Digitized by Google

LE MARSEILLOIS ET LE LION,

PAR M. SAINT-DIDIER (a),

Secrétaire perpétuel de l'académie de Marseille.

1768.

DANS les sacrés cahiers, méconnus des profanes,
Nous avons vu parler les serpens & les ânes.
Un serpent fit l'amour à la femme d'Adam (1);
Un âne avec esprit gourmanda Balaam (2).
Le grand parleur Homère, en vérités fertile,
Fit parler & pleurer les deux chevaux d'Achille (3).
Les habitans des airs, des forêts & des champs,
Aux humains chez Esope enseignent le bon sens.
Descartes n'en eut point quand il les crut machines (4).
Il raisonna beaucoup sur les œuvres divines;
Il en jugea fort mal, & noya sa raison
Dans ses trois élémens, au coin d'un tourbillon.
Le pauvre homme ignora, dans sa physique obscure,
Et l'homme & l'animal, & toute la nature.
Ce romancier hardi dupa long-temps les sots.
Laissons là sa folie, & suivons nos propos.
Un jour un Marseillois, trafiquant en Afrique,
Aborda le rivage où fut jadis Utique.
Comme il se promenait dans le fond d'un vallon,
Il trouva nez à nez un énorme lion,

(a) L'auteur prend ici par plaisanterie le nom de Saint-Didier.

Digitized by Google

A la longue crinière, à la gueule enflammée,
Terrible, & tout ſemblable au lion de Némée.
Le plus horrible effroi ſaiſit le voyageur.
Il n'était pas Hercule, & tout tranſi de peur,
Il ſe mit à genoux, & demanda la vie.
Le monarque des bois, d'une voix radoucie,
Mais qui faiſait encor trembler le provençal,
Lui dit en bon français : Ridicule animal,
Tu veux donc qu'aujourd'hui de ſouper je me paſſe ?
Ecoute, j'ai dîné, je veux te faire grace,
Si tu peux me prouver qu'il eſt contre les lois
Que le ſoir un lion ſoupe d'un Marſeillois.
Le marchand à ces mots conçut quelque eſpérance.
Il avait eu jadis un grand fonds de ſcience ;
Et pour devenir prêtre, il apprit du latin ;
Il ſavait Rabelais & ſon ſaint Auguſtin (5).
D'abord il établit, ſelon l'uſage antique,
Quel eſt le droit divin du pouvoir monarchique ;
Qu'au plus haut des degrés des êtres inégaux
L'homme eſt mis pour régner ſur tous les animaux (6) ;
Que la terre eſt ſon trône, & que dans l'étendue
Les aſtres ſont formés pour réjouir ſa vue.
Il conclut qu'étant prince, un ſujet africain
Ne pouvait ſans pécher manger ſon ſouverain.
Le lion, qui rit peu, ſe mit pourtant à rire ;
Et voulant par plaiſir connaître cet empire,
En deux grands coups de griffe il dépouilla tout nu
De l'univers entier le monarque abſolu.
Il vit que ce grand roi lui cachait ſous le linge
Un corps faible monté ſur deux feſſes de ſinge,

Digitized by Google

A deux minces talons deux gros pieds attachés,
Par cinq doigts ſuperflus dans leur marche empêchés,
Deux mamelles ſans lait, ſans grâce, ſans uſage,
Un crâne étroit & creux couvrant un plat viſage,
Triſtement dégarni du tiſſu de cheveux,
Dont la main d'un barbier coiffa ſon front craſſeux.
Tel était en effet ce roi ſans diadême,
Privé de ſa parure, & réduit à lui-même.
Il ſentit qu'en effet il devait ſa grandeur
Au fil d'un perruquier, aux ciſeaux d'un tailleur.
Ah! dit-il au lion, je vois que la nature
Me fait faire en ce monde une triſte figure:
Je penſais être roi: j'avais certes grand tort.
Vous êtes le vrai maître en étant le plus fort.
Mais ſongez qu'un héros doit dompter ſa colère;
Un roi n'eſt point aimé, s'il n'eſt point débonnaire.
Dieu, comme vous ſavez, eſt au-deſſus des rois.
Jadis en Arménie il vous donna des lois,
Lorſque dans un grand coffre à la merci des ondes,
Tous les animaux purs, ainſi que les immondes,
Par Noé mon aïeul enfermés ſi long-temps (7),
Reſpirèrent enfin l'air natal de leurs champs:
Dieu fit avec eux tous une étroite alliance,
Un pacte ſolemnel.—Oh! la plate impudence!
As-tu perdu l'eſprit par excès de frayeur?
Dieu, dis-tu, fit un pacte avec nous!—Oui, Seigneur,
Il vous recommanda d'être clément & ſage,
De ne toucher jamais à l'homme ſon image (8):
Et ſi vous me mangez, l'Eternel irrité
Fera payer mon ſang à votre majeſté.—

Digitized by Google

Toi, l'image de Dieu ! toi, magot de Provence !
Conçois-tu bien l'excès de ton impertinence ?
Montre l'original de mon pacte avec Dieu.
Par qui fut-il écrit ? en quel temps ? dans quel lieu (9) ?
Je vais t'en montrer un plus sûr, plus véritable.
De mes quarante dents vois la file effroyable (10),
Ces ongles dont un seul pourrait te déchirer,
Ce gosier écumant prêt à te dévorer,
Cette gueule, ces yeux, dont jaillissent des flammes ;
Je tiens ces heureux dons du Dieu que tu réclames.
Il ne fait rien en vain : te manger est ma loi ;
C'est-là le seul traité qu'il ait fait avec moi.
Ce Dieu, dont mieux que toi je connais la prudence,
Ne donne pas la faim pour qu'on fasse abstinence.
Toi-même as fait passer sous tes chétives dents
D'imbéciles dindons, des moutons innocens,
Qui n'étaient pas formés pour être ta pâture.
Ton débile estomac, honte de la nature,
Ne pourrait seulement, sans l'art d'un cuisinier,
Digérer un poulet qu'il faut encor payer.
Si tu n'as point d'argent tu jeûnes en hermite :
Et moi que l'appétit en tout temps sollicite,
Conduit par la nature, attentive à mon bien,
Je puis t'avaler cru, sans qu'il m'en coûte rien.
Je te digérerai sans faute en moins d'une heure.
Le pacte universel est qu'on naisse & qu'on meure.
Apprends qu'il vaut autant, raisonneur de travers,
Etre avalé par moi que rongé par les vers.—
Sire, les Marseillois ont une ame immortelle :
Ayez dans vos repas quelque respect pour elle.—

Digitized by Google

La mienne apparemment eſt immortelle auſſi.
Va, de ton eſprit gauche elle a peu de ſouci,
Je ne veux point manger ton ame raiſonneuſe.
Je cherche une pâture & moins fade & moins creuſe:
C'eſt ton corps qu'il me faut; je le voudrais plus gras;
Mais ton ame, crois moi, ne me tentera pas.—
Vous avez ſur ce corps une entière puiſſance;
Mais quand on a dîné, n'a-t-on point de clémence?
Pour gagner quelque argent j'ai quitté mon pays;
Je laiſſe dans Marſeille une femme & deux fils;
Mes malheureux enfans, réduits à la misère,
Iront à l'hôpital ſi vous mangez leur père.—
Et moi n'ai-je donc pas une femme à nourrir?
Mon petit lionceau ne peut encor courir,
Ni ſaiſir de ſes dents ton eſpèce craintive;
Je lui dois la pâture; il faut que chacun vive.
Eh! pourquoi ſortais-tu d'un terrain fortuné,
D'olives, de citrons, de pampres couronné?
Pourquoi quitter ta femme & ce pays ſi rare
Où tu fêtais en paix Magdelène & Lazare (11)?
Dominé par le gain tu viens dans mon canton
Vendre, acheter, troquer, être dupe & fripon;
Et tu veux qu'en jeûnant ma famille pâtiſſe
De ta ſotte imprudence & de ton avarice?
Réponds-moi donc, maraud.—Sire, je ſuis battu.
Vos griffes & vos dents m'ont aſſez confondu.
Ma tremblante raiſon cède en tout à la vôtre.
Oui, la moitié du monde a toujous mangé l'autre.
Ainſi Dieu le voulut; & c'eſt pour notre bien.
Mais, Sire, on voit ſouvent un malheureux chrétien,

Digitized by Google

Pour de l'argent comptant qu'aux hommes on préfère,
Se racheter d'un Turc & payer un corſaire.
Je comptais à Tunis paſſer deux mois au plus ;
A vous y bien ſervir mes vœux ſont réſolus ;
Je vous ferai garnir votre charnier auguſte
De deux bons moutons gras, valant vingt francs au juſte.
Pendant deux mois entiers ils vous ſeront portés,
Par vos correſpondans chaque jour préſentés ;
Et mon valet, chez vous, reſtera pour otage.—
Ce pacte, dit le roi, me plaît bien davantage
Que celui dont tantôt tu m'avais étourdi.
Viens ſigner le traité ; ſuis-moi chez le cadi ;
Donne des cautions ; ſois ſûr, ſi tu m'abuſes,
Que je n'admettrai point tes mauvaiſes excuſes ;
Et que ſans raiſonner tu ſeras étranglé,
Selon le droit divin dont tu m'as tant parlé.
Le marché fut ſigné ; tous les deux l'obſervèrent,
D'autant qu'en le gardant tous les deux y gagnèrent.
Ainſi dans tous les temps nos ſeigneurs les lions
Ont conclu leurs traités aux dépens des moutons.

NOTES.

(1) *Un ſerpent*, &c.

Il eſt conſtant que le ſerpent parlait. La Genèſe dit expreſſément *qu'il était le plus ruſé de tous les animaux.* La Genèſe ne dit point que DIEU lui donna alors la parole par un acte extraordinaire de ſa toute-puiſſance pour ſéduire Eve. Elle rapporte la converſation du ſerpent & de la femme ; comme on rapporte un entretien entre deux perſonnes qui ſe connaiſſent & qui parlent la même langue. Cela même eſt ſi

Digitized by Google

évident, que le Seigneur punit le ſerpent d'avoir abuſé de ſon eſprit & de ſon éloquence ; il le condamne à ſe traîner ſur le ventre, au lieu qu'auparavant il marchait ſur ſes pieds. Flavien Joſephe, dans ſes antiquités, Philon, ſaint Baſile, ſaint Ephrem, n'en doutent pas. Le révérend père dom Calmet, dont le profond jugement eſt reconnu de tout le monde, s'exprime ainſi : « Toute l'antiquité a reconnu les ruſes du » ſerpent, & on a cru qu'avant la malédiction de DIEU, cet » animal était encore plus ſubtil qu'il ne l'eſt à préſent. L'Ecri» ture parle de ſes fineſſes en pluſieurs endroits ; elle dit » qu'il bouche ſes oreilles pour ne pas entendre la voix de » l'enchanteur. JÉSUS-CHRIST dans l'Evangile nous conſeille » d'avoir la prudence du ſerpent ».

(2) *Un âne avec eſprit*, &c.

Il n'en était pas ainſi de l'âne ou de l'âneſſe qui parla à Balaam. Il eſt vraiſemblable que les ânes n'avaient point le don de la parole ; car il eſt dit expreſſément que le Seigneur ouvrit la bouche de l'âneſſe : & même ſaint Pierre, dans ſa ſeconde épître, dit « que cet animal muet parla d'une voix » humaine ». Mais remarquons que ſaint Auguſtin, dans ſa quarante-huitième queſtion, dit que Balaam ne fut point étonné d'entendre parler ſon âneſſe. Il en conclut que Balaam était accoutumé à entendre parler les autres animaux. Le révérend père dom Calmet avoue que la choſe eſt très-ordinaire. L'âne de Bacchus, dit-il, le bélier de Phryxus, le cheval d'Hercule, l'agneau de Bochoris, les bœufs de Sicile, les arbres même de Dodone, & l'ormeau d'Appollonius de Thyane ont parlé diſtinctement. Voilà de grandes autorités qui ſervent merveilleuſement à juſtifier M. de Saint-Didier.

(3) *Fit parler & pleurer les deux chevaux d'Achille.*

La remarque de madame Dacier ſur cet endroit d'Homère, eſt également importante & judicieuſe. Elle appuie beaucoup ſur la ſage conduite d'Homère ; elle fait voir que les chevaux d'Achille, Xanthe & Balie, fils de Podarge, ſont d'une race immortelle ; & qu'ayant déjà pleuré la mort de Patrocle, il

Digitized by Google

n'eſt point du tout étonnant qu'ils tiennent un long diſcours à Achille. Enfin, elle cite l'exemple de l'âneſſe de Balaam; auquel il n'y a rien à répliquer.

(4) *Deſcartes n'en eut point quand il les crut machines.*

Deſcartes était certainement un grand géomètre & un homme de beaucoup d'eſprit; mais toutes les nations ſavantes avouent qu'il abandonna la géométrie qui devait être ſon guide, & qu'il abuſa de ſon eſprit pour ne faire que des romans. L'idée que les animaux ont tous les organes du ſentiment pour ne point ſentir, eſt une contradiction ridicule. Ses tourbillons, ſes trois élémens, ſon ſyſtême ſur la lumière, ſon explication des reſſorts du corps humain, ſes idées innées ſont regardées par tous les philoſophes comme des chimères abſurdes. On convient que dans toute ſa phyſique il n'y a pas une vérité phyſique. Ce grand exemple apprend aux hommes qu'on ne trouve ces vérités que dans les mathématiques & dans l'expérience.

(5) *Il ſavait Rabelais & ſon ſaint Auguſtin.*

Il eſt rapporté dans l'hiſtoire de l'académie, que la Fontaine demanda à un docteur s'il croyait que ſaint Auguſtin eût autant d'eſprit que Rabelais, & que le docteur répondit à la Fontaine: « Prenez garde, Monſieur, vous avez mis un » de vos bas à l'envers »; ce qui était vrai.

Ce docteur était un ſot. Il devait convenir que ſaint Auguſtin & Rabelais avaient tous deux beaucoup d'eſprit, & que le curé de Meudon avait fait un mauvais uſage du ſien. Rabelais était profondément ſavant, & tournait la ſcience en ridicule: ſaint Auguſtin n'était pas ſi ſavant, il ne ſavait ni le grec ni l'hébreu; mais il employa ſes talens & ſon éloquence à ſon reſpectable miniſtère. Rabelais prodigua indignement les ordures les plus baſſes: ſaint Auguſtin s'égara dans des explications myſtérieuſes que lui-même ne pouvait entendre. On eſt étonné qu'un orateur tel que lui, ait dit dans ſon ſermon ſur le pſeaume ſix:

« Il eſt clair & indubitable que le nombre de quatre a

Digitized by Google

» rapport au corps humain, à cauſe des quatre élémens & » des quatre qualités dont il eſt compoſé; ſavoir, le chaud » & le froid, le ſec & l'humide. C'eſt pourquoi auſſi DIEU » a voulu qu'il fût ſoumis à quatre différentes ſaiſons; ſavoir, » l'été, le printemps, l'automne, & l'hiver..... Comme » le nombre de quatre a rapport au corps, le nombre de » trois a rapport à l'ame, parce que DIEU nous ordonne » de l'aimer d'un triple amour; ſavoir, de tout notre cœur, » de toute notre ame & de tout notre eſprit.

» Lors donc que les deux nombres de quatre & de trois, » dont le premier a rapport au corps, c'eſt-à-dire, au vieil » homme & au vieux Teſtament, & le ſecond a rapport à » l'ame, c'eſt-à-dire, au nouvel homme & au nouveau » Teſtament, ſeront écoulés & paſſés, comme le nombre de » ſept jours paſſe & s'écoule, parce qu'il n'y a rien qui ne ſe » faſſe dans le temps & par la diſtribution du nombre quatre » au corps, & du nombre de trois à l'ame; lors, dis-je que » ce nombre de ſept ſera paſſé, on verra arriver le huitième » qui ſera celui du Jugement ».

Pluſieurs ſavans ont trouvé mauvais qu'en voulant concilier les deux généalogies différentes données à ſaint Joſeph, l'une par ſaint Mathieu, & l'autre par ſaint Luc, il diſe dans ſon ſermon 51 « qu'un fils peut avoir deux pères, puiſqu'un » père peut avoir deux enfans ».

On lui a encore reproché d'avoir dit, dans ſon livre contre les manichéens, que les puiſſances céleſtes ſe déguiſaient ainſi que les puiſſances infernales en beaux garçons & en belles filles pour s'accoupler enſemble, & d'avoir imputé aux manichéens cette theurgie impure, dont ils ne furent jamais coupables.

On a relévé pluſieurs de ſes contradictions. Ce grand ſaint était homme; il a ſes faibleſſes, ſes erreurs, ſes défauts comme les autres ſaints. Il n'en eſt pas moins vénérable, & Rabelais n'eſt pas moins un bouffon groſſier, un impertinent dans les trois quarts de ſon livre, quoiqu'il ait été l'homme le plus ſavant de ſon temps, éloquent, plaiſant &

Digitized by Google

doué d'un vrai génie. Il n'y a pas ſans doute de comparaiſon à faire entre un père de l'Egliſe très-vénérable & Rabelais; mais on peut très-bien demander lequel avait plus d'eſprit; & un bas à l'envers n'eſt pas une réponſe.

(6) *L'homme eſt mis pour régner*, &c.

Dans le *Spectacle de la Nature*, M. le prieur de Jonval, qui d'ailleurs eſt un homme fort eſtimable, prétend que toutes les bêtes ont un profond reſpect pour l'homme. Il eſt pourtant fort vraiſemblable que les premiers ours & les premiers tigres qui rencontrèrent les premiers hommes, leur témoignèrent peu de vénération, ſurtout s'ils avaient faim.

Pluſieurs peuples ont cru ſérieuſement que les étoiles n'étaient faites que pour éclairer les hommes pendant la nuit. Il a fallu bien du temps pour détromper notre orgueil & notre ignorance; mais auſſi pluſieurs philoſophes, & Platon entre autres, ont enſeigné que les aſtres étaient des Dieux. Saint Clément d'Alexandrie & Origène ne doutent pas qu'ils n'aient des ames capables de bien & de mal; ce ſont des choſes très-curieuſes & très-inſtructives.

(7) *Par Noé mon aïeul*, &c.

Il faut pardonner au lion s'il ne connaiſſait pas Noé. Les Juifs ſont les ſeuls qui l'aient jamais connu. On ne trouve ce nom chez aucun autre peuple de la terre. Sanchoniathon n'en a point parlé; s'il en avait dit un mot, Eusèbe ſon abréviateur en aurait pris un grand avantage. Ce nom ne ſe trouve point dans le Zenda-Veſta de Zoroaſtre. Le Sadder, qui en eſt l'abrégé, ne dit pas un ſeul mot de Noé. Si quelque auteur égyptien en avait parlé, Flavien Joſephe, qui rechercha ſi exactement tous les paſſages des livres egyptiens qui pouvaient dépoſer en faveur de l'antiquité de ſa nation, ſe ſerait prévalu du témoignage de ces auteurs. Noé fut entièrement inconnu aux Grecs, & il le fut également aux Indiens & aux Chinois. Il n'en eſt parlé ni dans le Veidam, ni dans le Shaſta, ni dans les cinq Kings; & il eſt très-remarquable

Digitized by Google

que lui & ſes ancêtres aient été également ignorés du reſte de la terre.

(8) *De ne toucher jamais à l'homme ſon image :*

Au chap. IX de la Genèſe, verſet 10 & ſuivans, le Seigneur fait un pacte avec les animaux, tant domeſtiques que de la campagne. Il défend aux animaux de tuer les hommes ; il dit qu'il en tirera vengeance, parce que l'homme eſt ſon image. Il défend de même à la race de Noé de manger du ſang des animaux mêlé avec de la chair. Les animaux ſont preſque toujours traités dans la loi juive à peu-près comme les hommes ; les uns & les autres doivent être également en repos le jour du Sabbat (Exod. chap. XXIII). Un taureau qui a frappé un homme de ſa corne, eſt puni de mort. (Exod. chap. XXI). Une bête qui a ſervi de ſuccube ou d'incube à une perſonne eſt auſſi miſe à mort (Levit. ch. XX). Il eſt dit que l'homme n'a rien de plus que la bête (Eccléſiaſte, chap. III & IX). Dans les plaies d'Egypte les premiers nés des hommes & des animaux ſont également frappés (Exod. chap. XII & XIII). Quand Jonas prêche la pénitence à Ninive, il fait jeûner les hommes & les animaux. Quand Joſué prend Jéricho, il extermine également les bêtes & les hommes. Tout cela prouve évidemment que les hommes & les bêtes étaient regardés comme deux eſpèces du même genre, les Arabes ont encore le même ſentiment. Leur tendreſſe exceſſive pour leurs chevaux & pour leurs gazelles en eſt un témoignage aſſez connu.

(9) *Par qui fut-il écrit ?* &c.

Le grand Newton, Samuel Clarke prétendent que le Pentateuque fut écrit du temps de Saül. D'autres ſavans hommes penſent que ce fut ſous Ozias ; mais il eſt décidé que Moïſe en eſt l'auteur, malgré toutes les vaines objections fondées ſur les vraiſemblances & ſur la raiſon qui trompe ſi ſouvent les hommes.

(10) *De mes quarante dents*, &c.

Ceux qui ont écrit l'Hiſtoire naturelle, auraient bien dû

Digitized by Google

compter les dents des lions ; mais ils ont oublié cette particularité auſſi-bien qu'Ariſtote. Quand on parle d'un guerrier, il ne faut pas omettre ſes armes. M. de Saint-Didier, qui avait vu diſſéquer à Marſeille un lion nouvellement venu d'Afrique, s'aſſura qu'il avait quarante dents.

(11) *Où tu fêtais en paix Magdelène & Lazare?*

Ce lion paraît fort inſtruit, & c'eſt encore une preuve de l'intelligence des bêtes. La Sainte-Baume où ſe retira ſainte Marie-Magdelène eſt fort connue ; mais peu de gens ſavent à fond cette hiſtoire. La Fleur des ſaints peut en donner quelques notions ; il faut lire ſon article, tome II de la Fleur des ſaints, depuis la page 59. Ce fut Marie-Magdelène à qui deux anges parlèrent ſur le Calvaire, & à qui notre Seigneur parut en jardinier. Ribadeneira, le ſavant auteur de la Fleur des ſaints, dit expreſſément que ſi cela n'eſt pas dans l'Evangile, la choſe n'en eſt pas moins indubitable. Elle demeura, dit-il, dans Jéruſalem auprès de la vierge Marie avec ſon frère Lazare, que Jéſus avait reſſuſcité, & Marthe ſa ſœur, qui avait préparé le repas lorſque Jéſus avait ſoupé dans leur maiſon.

L'aveugle-né, nommé Celedone, à qui Jéſus donna la vue en frottant ſes yeux avec un peu de boue, & Joſeph d'Arimathie étaient de la ſociété intime de Magdelène. Mais le plus conſidérable de ſes amis fut le docteur ſaint Maximin, l'un des ſoixante & dix diſciples.

Dans la première perſécution qui fit lapider ſaint Etienne, les juifs ſe ſaiſirent de Marie-Magdelène, de Marthe, de leur ſervante Marcelle, de Maximin leur directeur, de l'aveugle-né, & de Joſeph d'Arimathie. On les embarqua dans un vaiſſeau ſans voiles, ſans rames & ſans mariniers ; le vaiſſeau aborda à Marſeille, comme l'atteſte Baronius. Dès que Magdelène fut à terre, elle convertit toute la Provence. Le Lazare fut évêque de Marſeille ; Maximin eut l'évêché d'Aix ; Joſeph d'Arimathie alla prêcher l'Evangile en Angleterre ; Marthe fonda un grand couvent ; Magdelène ſe retira dans la Sainte-

Digitized by Google

Baume, où elle brouta l'herbe toute ſa vie. Ce fut là que n'ayant plus d'habits, elle pria toujours toute nue; mais ſes cheveux crûrent juſqu'à ſes talons, & les anges venaient la peigner & l'enlever au ciel ſept fois par jour, en lui donnant de la muſique. On a gardé long-temps ſes cheveux & une fiole remplie de ſon ſang; & tous les ans, le jour du vendredi ſaint, cette fiole a bouilli à vue d'œil. La liſte de ſes miracles avérés eſt innombrable.

ODE

Digitized by Google

ODE

SUR LA GUERRE DES RUSSES CONTRE LES TURCS, EN 1768.

1768.

L'HOMME n'était pas né pour égorger ſes frères ;
Il n'a point des lions les armes ſanguinaires ;
La nature en ſon cœur avait mis la pitié :
De tous les animaux ſeul il répand des larmes ;
Seul il connaît les charmes
D'une tendre amitié.

Il naquit pour aimer : quel infernal uſage
De l'enfant du plaiſir fit un monſtre ſauvage ?
Combien les dons du ciel ont été pervertis !
Quel changement, ô dieux ! la nature étonnée,
Pleurante & conſternée,
Ne connaît plus ſon fils.

Heureux cultivateurs de la Penſilvanie,
Que par ſon doux repos votre innocente vie
Eſt un juſte reproche aux barbares chrétiens !
Quand, marchant avec ordre au bruit de leur tonnerre,
Ils ravagent la terre,
Vous la comblez de biens.

Vous leur avez donné d'inutiles exemples :
Jamais un Dieu de paix ne reçut dans vos temples

Digitized by Google

Ces horribles tributs d'étendards tout ſanglans ;
Vous croiriez l'offenſer, & c'eſt dans nos murailles
Que le dieu des batailles
Eſt le dieu des brigands.

Combattons, périſſons, mais pour notre patrie.
Malheur aux vils mortels qui ſervent la furie
Et la cupidité des rois déprédateurs !
Conſervons nos foyers ; citoyens ſous les armes,
Ne portons les alarmes
Que chez nos oppreſſeurs.

Où ſont ces conquérans que le Boſphore enfante ?
D'un monarque abruti la milice inſolente
Fait avancer la mort aux rives du Tyras (*).
C'eſt là qu'il faut marcher, Roxelans invincibles,
Lancez vos traits terribles
Qu'ils ne connaiſſent pas.

Frappez, exterminez les cruels janiſſaires,
D'un tyran ſans courage eſclaves téméraires.
Du malheur des mortels inſtrumens malheureux,
Ils voudraient qu'à la fin, par le ſort de la guerre,
Le reſte de la terre
Fût eſclave comme eux.

La Minerve du Nord vous enflamme & vous guide ;
Combattez, triomphez ſous ſa puiſſante égide ;

(*) Fleuve de la Sarmatie d'Europe, aujourd'hui le Nieſter ou Dnieſter.

Digitized by Google

Galitzin vous commande, & Byzance en frémit.
Le Danube eſt ému, la Tauride eſt tremblante;
Le ſérail s'épouvante,
L'univers applaudit.

ODE

SUR LA GUERRE PRÉSENTE EN GRÈCE.

1768.

Au fond d'un ſérail inutile
Que fait parmi ſes icoglans
Le vieux ſucceſſeur imbécille
Des Bajazets & des Orcans?
Que devient cette Grèce altière,
Autrefois ſavante & guerrière,
Et ſi languiſſante aujourd'hui,
Rampante aux genoux d'un tartare,
Plus amollie & plus barbare,
Et plus mépriſable que lui?

Tels n'étaient point ces Héraclides
Suivans de Minerve & de Mars,
Des Perſans vainqueurs intrépides,
Et favoris de tous les arts;
Eux qui dans la paix, dans la guerre,
Furent l'exemple de la terre
Et les émules de leurs dieux,

Digitized by Google

Lorſque Jupiter & Neptune
Leur aſſervirent la fortune,
Et combattirent avec eux.

Mais quand ſous les deux Théodoſes
Tous ces héros dégénérés
Ne virent plus d'apothéoſes
Que de vils pédans tonſurés,
Un délire théologique
Arma leur eſprit frénétique
D'anathêmes & d'argumens,
Et la poſtérité d'Achille,
Sous la règle de ſaint Baſile,
Fut l'eſclave des Ottomans.

Voici le vrai temps des croiſades.
Français, Bretons, Italiens,
C'eſt trop ſupporter les bravades
Des cruels vainqueurs des chrétiens.
Un ridicule fanatiſme
Fit ſuccomber votre héroïſme
Sous ces tyrans victorieux.
Ecoutez Pallas qui vous crie :
Vengez-moi, vengez ma patrie ;
Vous irez après aux ſaints lieux.

Je veux reſſuſciter Athènes.
Qu'Homère chante vos combats,
Que la voix de cent Démoſthènes
Ranime vos cœurs & vos bras.

Digitized by Google

Sortez, renaiſſez, arts aimables,
De ces ruines déplorables
Qui vous cachaient ſous leurs débris.
Reprenez votre éclat antique,
Tandis que l'opéra comique
Fait les triomphes de Paris.

Que des badauds la populace
S'étouffe à des proceſſions;
Que des impoſteurs à beſace
Préſident aux convulſions;
Je rirai de cette manie.
Mais je veux que dans Olympie,
Phidias, Pigal ou Vulcain
Faſſent admirer à la terre
Les noirs ſourcils du Dieu mon père,
Et mettent la foudre en ſa main.

C'eſt par moi que l'on peut connaître
Le monde antique & le nouveau.
Je ſuis la fille du grand Être,
Et je naquis de ſon cerveau.
C'eſt moi qui conduis Catherine,
Quand cette étonnante héroïne,
Foulant à ſes pieds le turban,
Réunit Thémis & Bellonne,
Et rit avec moi ſur ſon trône
De la Bible & de l'Alcoran (*a*).

(*a*) Ici nous avons ſupprimé une dernière ſtrophe qui

Digitized by Google

L'HYPOCRISIE (a).

1768.

Mes chers amis, il me prend fantaisie
De vous parler ce soir d'hypocrisie.

---

nous a paru effacée de la main de Voltaire sur un exemplaire qu'on nous a communiqué.

Pallas disait dans cette strophe :

J'ai dicté l'Encyclopédie,
Cet ouvrage qui n'est pas court,
A d'Alembert que j'étudie,
A *mon* Diderot, à Jaucourt.
J'ordonne encore au vieux Voltaire
De percer de sa main légère
Les serpens du sacré vallon,
Et puisqu'il m'aime & qu'il me venge,
Il peut écraser dans la fange
Le lourd Nonotte & l'abbé Guion.

Un Poète a pu dire avec grace & sans invraisemblance,

Qu'Amour dicta les vers que soupirait Tibulle.

Mais l'hyperbole était trop forte de faire dicter à Pallas un immense dictionnaire. En remarquant, pour rimer à *Jaucourt*, que *cet ouvrage n'est pas court*, l'auteur n'en faisait que mieux sentir l'excès de l'hyperbole. On ne voit pas trop non plus pourquoi Diderot est nommé exclusivement le Diderot de Pallas. Nous avons cru d'autant plus vraisemblable que Voltaire eût supprimé cette strophe, qu'elle nous paraît indigne de lui.

(a) Cette pièce est une satire violente contre un nommé Vernet, ministre de l'évangile à Genève. Ce ministre avait écrit contre d'Alembert, & n'en était pas moins un homme très-instruit, & qui plus est, un homme de mérite.

Digitized by Google

Grave Vernet, ſoutiens ma faible voix;
Plus on eſt lourd, plus on parle avec poids.
Si quelque belle à la démarche fière,
Aux gros tetons, à l'énorme derrière,
Étale aux yeux ſes robuſtes appas,
Les rimailleurs la nommeront Pallas.
Une beauté jeune, fraîche, ingénue,
S'appelle Hébé; Vénus eſt reconnue
A ſon ſourire, à l'air de volupté
Qui de ſon charme embellit la beauté.
Mais ſi j'aviſe un viſage ſiniſtre,
Un front hideux, l'air empeſé d'un cuiſtre,
Un cou jauni ſur un moignon penché,
Un œil de porc à la terre attaché,
(Miroir d'une ame à ſes remords en proie,
Toujours terni, de peur qu'on ne la voie),
Sans héſiter, je vous déclare net
Que ce magot eſt Tartufe ou Vernet.
C'eſt donc à toi, Vernet, que je dédie
Ma très-honnête & courte rapſodie,
Sur le ſujet de notre ami Guignard,
Feſſe-Matthieu, dévot & grand paillard.
Avant-hier advint que de fortune
Je rencontrai ce Guignard ſur la brune,
Qui chez Fanchon s'allait gliſſer ſans bruit,
Comme un hibou qui ne ſort que de nuit.
Je l'arrêtai, d'un air aſſez fantaſque
Par ſa jaquette, & je lui criai: Maſque,
Je te connais: l'argent & les catins
Sont à tes yeux les ſeuls objets divins;

Digitized by Google

Tu n'eus jamais un autre cathéchiſme.
Pourquoi veux-tu, de ton plat rigoriſme
Nous étalant le dehors impoſteur,
Tromper le monde, & mentir à ton cœur;
Et tout pétri d'une douce luxure,
Parler en Paul & vivre en Épicure?
Le ſycophante alors me répondit
Qu'il faut tromper pour ſe mettre en crédit;
Que la franchiſe eſt toujours dangereuſe,
L'art bien reçu, la vertu malheureuſe,
La fourbe utile, & que la vérité
Eſt un joyau peu connu, très-vanté,
D'un fort grand prix, mais qui n'eſt point d'uſage.
Je répliquai: Ton diſcours paraît ſage.
L'hypocriſie a du bon quelquefois;
Pour ſon profit on a trompé des rois.
On trompe auſſi le ſtupide vulgaire
Pour le gruger, bien plus que pour lui plaire.
Lorſqu'il s'agit d'un trône épiſcopal,
Ou du chapeau qui coiffe un cardinal,
Ou, ſi l'on veut, de la tripe couronne,
Que quelquefois l'ami Belzébuth donne;
En pareil cas peut-être il ſerait bon
Qu'on employât quelques tours de fripon;
L'objet eſt beau, le prix en vaut la peine.
Mais ſe gêner pour nous mettre à la gêne,
Mais s'impoſer le fardeau déteſté
D'une inutile & triſte fauſſeté,
Du monde entier mépriſée & maudite;
C'eſt être dupe encor plus qu'hypocrite.

Digitized by Google

Que Peretti (*) ſe déguiſe en chrétien
Pour être pape, il ſe conduit fort bien.
Mais toi, pauvre homme, excrément de collège,
Dis-moi, quel bien, quel rang, quel privilège
Il te revient de ton maintien cagot ?
Tricher au jeu ſans gagner eſt d'un ſot.
Le monde eſt fin. Aiſément on devine,
On reconnaît le cafard à la mine,
Chacun le hue : on aime à décrier
Un charlatan qui fait mal ſon métier.
Mais convenez que du moins mes confrères
M'applaudiront.... Tu ne les connais guères.
Dans leur tripot on les a vus ſouvent
Se comporter comme on fait au couvent.
Tout penaillon y vante ſa beſace,
Son inſtitut, ſes miracles, ſa craſſe;
Mais en ſecret l'un de l'autre jaloux,
Modeſtement ils ſe déteſtent tous.
Tes ennemis ſont parmi tes ſemblables.
Les gens du monde au moins ſont plus traitables;
Ils ſont railleurs, les autres ſont méchans.
Crains les ſifflets, mais crains les mal-faiſans.
Crois-moi, renonce à la cagoterie !
Mène uniment une plus noble vie,
Rougiſſant moins, ſois moins embarraſſé;
Que ton cou tors, déſormais redreſſé,
Sur ſon pivot garde un juſte équilibre.
Lève les yeux, parle en citoyen libre;

(*) Sixte-Quint.

Digitized by Google

Sois franc, ſois ſimple; & ſans affecter rien,
Eſſaie un peu d'être un homme de bien.
Le mécréant alors n'oſa répondre.
J'étais ſincère, il ſe ſentait confondre.
Il ſoupira d'un air ſanctifié.
Puis détournant ſon œil humilié,
Courbant en voûte une part de l'échine,
Et du menton ſe battant la poitrine,
D'un pied cagneux il alla chez Fanchon
Pour lui parler de la religion.

A M. SAINT-LAMBERT.

1769.

CHANTRE des vrais plaiſirs, harmonieux émule
Du paſteur de Mantoue & du tendre Tibulle,
Qui peignez la nature & qui l'embelliſſez,
Que vos ſaiſons m'ont plu! que mes ſens émouſſés
A votre aimable voix ſe ſentirent renaître!
Que j'aime, en vous liſant, ma retraite champêtre!
Je fais depuis quinze ans tout ce que vous chantez.
Dans ces champs malheureux ſi long-temps déſertés,
Sur les pas du travail j'ai conduit l'abondance;
J'ai fait fleurir la paix, & régner l'innocence.
Ces vignobles, ces bois, ma main les a plantés:
Ces granges, ces hameaux déſormais habités,
Ces landes, ces marais changés en pâturages,
Ces colons raſſemblés, ce ſont-là mes ouvrages;
Ouvrages fortunés, dont le ſuccès conſtant
De la mode & du goût n'eſt jamais dépendant:

Digitized by Google

Ouvrages plus chéris que Mérope & Zaïre,
Et que n'atteindront point les traits de la ſatire.
Heureux qui peut chanter les jardins & les bois,
Les charmes de l'amour, l'honneur des grands exploits,
Et, parcourant des arts la flatteuſe carrière,
Aux mortels aveuglés rendre un peu de lumière!
Mais encor plus heureux qui peut, loin de la cour,
Embellir ſagement un champêtre ſéjour,
Entendre autour de lui cent voix qui le béniſſent!
De ſes heureux ſuccès quelques fripons gémiſſent.
Un vil cagot mitré (*), tyran des gens de bien,
Va l'accuſer en cour de n'être pas chrétien.
Le ſage miniſtère écoute avec ſurpriſe;
Il reconnaît Tartuffe, & rit de ſa ſottiſe.
Cependant le vieillard achève ſes moiſſons:
Le pauvre en eſt nourri, ſes chanvres, ſes toiſons
Habillent décemment le berger, la bergère;
Il unit par l'hymen Mœris avec Glycère;
Il donne une chaſuble au bon curé du lieu,
Qui, buvant avec lui, voit bien qu'il croit en DIEU.
Ainſi dans l'alégreſſe il achève ſa vie.
Ce n'eſt qu'au ſucceſſeur du chantre d'Auſonie
De peindre ces tableaux ignorés dans Paris,
D'en ranimer les traits par ſon beau coloris,

(*) Il s'agit ici du nommé Biord, évêque d'Anneci, lequel propoſa à M. le duc de Choiſeul de faire enlever M. de Voltaire de ſon château, attendu que ſa préſence empêchait Biord de faire croire la préſence réelle aux Génevois. Le miniſtre lui répondit avec le mépris que méritaient ſa ſottiſe, ſon inſolence & ſa méchanceté.

Digitized by Google

D'inſpirer aux humains le goût de la retraite.
Mais de nos chers Français la nobleſſe inquiète,
Pouvant régner chez ſoi, va ramper dans les cours:
Les folles vanités conſument ſes beaux jours;
Le vrai ſéjour de l'homme eſt un exil pour elle.
Plutus eſt dans Paris, & c'eſt là qu'il appelle
Les voiſins de l'Adour, & du Rhône & du Var;
Tous viennent à genoux environner ſon char.
Les uns montent deſſus; les autres dans la boue
Baiſent en ſoupirant les rayons de ſa roue.
Le fils de mon manœuvre, en ma ferme élevé,
A d'utiles travaux à quinze ans enlevé,
Des laquais de Paris s'en va groſſir l'armée:
Il ſert d'un vieux traitant la maîtreſſe affamée;
De ſergent des impôts il obtient un emploi;
Il vient dans ſon hameau, tout fier, de par le roi
Fait des procès-verbaux, tyranniſe, empriſonne,
Ravit aux citoyens le pain que je leur donne,
Et traîne en des cachots le père & les enfans.
Vous le ſavez, grand DIEU! j'ai vu des innocens,
Sur le faux expoſé de ces loups mercenaires,
Pour cinq ſous de tabac envoyés aux galères.
Chers enfans de Cérès, ô chers agriculteurs!
Vertueux nourriciers de vos perſécuteurs,
Juſqu'à quand ſerez-vous, vers ces triſtes frontières,
Ecraſés ſans pitié ſous ces mains meurtrières?
Ne vous ai-je aſſemblés que pour vous voir périr,
En maudiſſant les champs que vos mains font fleurir!
Un temps viendra, ſans doute, où des loix plus humaines
De vos bras opprimés relâcheront les chaînes:

Digitized by Google

Dans un monde nouveau vous aurez un soutien,
Car pour ce monde-ci je n'en espère rien.
Extremum quod te alloquor, hoc est.

A BOILEAU, OU MON TESTAMENT (a).

1769.

Boileau, correct auteur de quelques bons écrits,
Zoïle de Quinault, & flatteur de Louis;
Mais oracle du goût dans cet art difficile,
Où s'égayait Horace, où travaillait Virgile;
Dans la cour du Palais je naquis ton voisin;
De ton siècle brillant mes yeux virent la fin;
Siècle de grands talens, bien plus que de lumière,
Dont Corneille, en bronchant, fut ouvrir la carrière.
Je vis le jardinier de ta maison d'Auteuil,
Qui chez toi, pour rimer, planta le chèvre-feuil (1).
Chez ton neveu Dongois (2) je passai mon enfance,
Bon bourgeois, qui se crut un homme d'importance.
Je veux t'écrire un mot sur tes sots ennemis,
A l'hôtel Rambouillet contre toi réunis (3),
Qui voulaient pour loyer de tes rimes sincères,
Couronné de lauriers t'envoyer aux galères;
Ces petits beaux esprits craignaient la vérité,
Et du sel de tes vers la piquante âcreté.

(a) Cette Épître est en général très-belle, mais le premier vers pouvait indisposer beaucoup de lecteurs. Il n'appartenait pas à Voltaire même d'être aussi avare d'éloges envers Boileau.

Digitized by Google

Louis avait du goût, LOUIS aimait la gloire ;
Il voulut que ta muſe aſſurât ſa mémoire ;
Et ſatirique heureux, par ton prince avoué,
Tu pus cenſurer tout, pourvu qu'il fût loué.
Bientôt les courtiſans, ces ſinges de leur maître,
Surent tes vers par cœur, & crurent s'y connaître :
On admira dans toi juſqu'au ſtyle un peu dur
Dont tu défiguras le vainqueur de Namur ;
Et ſur l'amour de DIEU ta triſte pſalmodie,
Du haineux janſéniſte en ſon temps applaudie ;
Et l'Équivoque même enfant plus ténébreux,
D'un père ſans vigueur avorton malheureux.
Des muſes dans ce temps au pied du trône aſſiſes
On aimait les talens, on paſſait les ſottiſes.
Un maudit Ecoſſais, chaſſé de ſon pays,
Vint changer tout en France, & gâta nos eſprits.
L'eſpoir trompeur & vain, l'Avarice au teint blême,
Sous l'abbé Terraſſon (4) calculant ſon ſyſtême,
Répandaient à grands flots leurs papiers impoſteurs,
Vidaient nos coffres forts, & corrompaient nos mœurs,
Plus de goût, plus d'eſprit : la ſombre arithmétique
Succéda dans Paris à ton art poétique.
Le duc & le prélat, le guerrier, le docteur,
Liſaient pour tous écrits des billets au porteur.
On paſſa du Permeſſe au rivage du Gange,
Et le ſacré vallon fut la place du change.
Le ciel nous envoya, dans ces temps corrompus,
Le ſage & doux paſteur des brebis de Fréjus (a),

(a) Le Cardinal Fleuri, homme en effet très-médiocre.

Digitized by Google

Économe censé, renfermé dans lui-même,
Et qui n'affecta rien que le pouvoir suprême.
La France était blessée : il laissa ce grand corps
Reprendre un nouveau sang, raffermir ses ressorts,
Se rétablir lui-même en vivant de régime.
Mais si Fleuri fut sage, il n'eut rien de sublime;
Il fut loin d'imiter la grandeur des Colberts,
Il négligeait les arts, il aimait peu les vers.
(Pardon, si contre moi son ombre s'en irrite),
Mais il fut en secret jaloux de tout mérite.
Je l'ai vu refuser, poliment inhumain,
Une place à Racine (5), à Crébillon du pain.
Tout empira depuis. Deux partis fanatiques,
De la droite raison rivaux évangéliques,
Et des dons de l'esprit dévots persécuteurs,
S'acharnaient à l'envi sur les pauvres auteurs;
Du faubourg Saint-Médard les dogues aboyèrent,
Et les renards d'Ignace avec eux se glissèrent.
J'ai vu ces factions, semblables aux brigands,
Rassemblés dans un bois pour voler les passans;
Et combattant entre eux pour diviser leur proie,
De leur guerre intestine ils m'ont donné la joie.
J'ai vu l'un des partis de mon pays chassé,
Maudit comme les juifs, & comme eux dispersé;
L'autre plus méprisé tombant dans la poussière,
Avec Guyon (6), Fréton, Nonotte & Sorinière.
Mais parmi ces faquins l'un sur l'autre expirans,
Au milieu des billets exigés des mourans,
Dans cet amas confus d'opprobre & de misère
Qui distingue mon siècle & fait son caractère,

Digitized by Google

Quels chants pouvaient former les enfans des neuf Sœurs?
Sous un ciel orageux, dans ces temps destructeurs,
Des chantres de nos bois les voix sont étouffées,
Aux siècles des Midas on ne voit point d'Orphées.
Tel qui dans l'art d'écrire eût pu te défier,
Va compter dix pour cent chez Rabot le banquier:
De dépit & de honte il a brisé sa lyre.
Ce temps est, réponds-tu, très-bon pour la satire.
Mais quoi! puis-je en mes vers, aiguisant un bon mot,
Affliger sans raison l'amour-propre d'un sot?
Des Cotins de mon temps poursuivre la racaille,
Et railler un Coger dont tout Paris se raille?
Non, ma muse m'appelle à de plus hauts emplois;
A chanter la vertu j'ai consacré ma voix.
Vainqueur des préjugés que l'imbécille encense,
J'ose aux persécuteurs prêcher la tolérance;
Je dis au riche avare, assiste l'indigent;
Au ministre des loix, protége l'innocent;
Au docteur tonsuré, sois humble & charitable,
Et garde-toi sur-tout de damner ton semblable.
Malgré soixante hivers escortés de seize ans (7),
Je fais au monde encore entendre mes accens.
Du fond de mes déserts aux malheureux propice,
Pour Sirven opprimé je demande justice (8):
Je l'obtiendrai, sans doute, & cette même main
Qui ranima la veuve & vengea l'orphelin,
Soutiendra jusqu'au bout la famille éplorée
Qu'un vil juge a proscrite & non déshonorée.
Ainsi je fais trembler dans mes derniers momens,
Et les pédans jaloux, & les petits tyrans.

J'ose

Digitized by Google

J'oſe agir ſans rien craindre, ainſi que j'oſe écrire.
Je fais le bien que j'aime ; & voilà ma ſatire.
Je vous ai confondus, vils calomniateurs,
Déteſtables cagots, infames délateurs ;
Je vais mourir content. Le ſiècle qui doit naître,
De vos traits empeſtés me vengera peut-être.
Oui, déjà Saint-Lambert, en bravant vos clameurs,
Sur ma tombe qui s'ouvre a répandu des fleurs ;
Aux ſons harmonieux de ſon luth noble & tendre,
Mes manes conſolés chez les morts vont deſcendre.
Nous nous verrons, BOILEAU, tu me préſenteras
Chapelain, Scudéri, Perrin, Pradon, Coras ;
Je pourrais t'amener enchaînés ſur mes traces
Nos Zoïles honteux, ſucceſſeurs des Garaſſes (9).
Minos entre eux & moi va bientôt prononcer :
Des ſerpens d'Alecton nous les verrons feſſer ;
Mais je veux avec toi baiſer dans l'Élyſée
La main qui nous peignit l'épouſe de Théſée.
J'embraſſerai Quinault, en duſſes-tu crever.
Et ſi ton goût ſévère a pû déſapprouver
Du brillant Torquato le ſéduiſant ouvrage,
Entre Homère & Virgile il aura mon hommage.
Tandis que j'ai vécu, l'on m'a vu hautement
Aux badauds effarés dire mon ſentiment ;
Je veux le dire encor dans ces royaumes ſombres :
S'ils ont des préjugés, j'en guérirai les ombres.
A table avec Vendôme, & Chapelle & Chaulieu,
M'enivrant du nectar qu'on boit en ce beau lieu,
Secondé de Ninon, dont je fus légataire,
J'adoucirai les traits de ton humeur auſtère.

Digitized by Google

Partons. Dépêche-toi, curé de mon hameau,
Viens de ton eau bénite aſperger mon caveau.

NOTES.

(1) *Antoine, gouverneur de mon jardin d'Auteuil;*
Qui diriges chez moi l'if & le chèvre-feuil.

La maiſon était fort vilaine & le jardin auſſi.

(2) Boileau a dit quelque part : « M. Dongois, mon illuſtre neveu ». C'était un greffier du parlement, qui demeurait dans la cour du palais avec toute la famille de Boileau.

(3) *A l'hôtel Rambouillet*, &c.

L'hôtel Rambouillet ſe déchaîna long-temps contre Boileau, qui avait accablé, dans ſes ſatires, Chapelain, très-eſtimé & recherché dans cette maiſon, mauvais poète, à la vérité, mais homme fort ſavant, &, ce qui eſt étonnant, bon critique; Cotin, non moins plat poète, & de plus, plat prédicateur, mais homme de lettres & aimable dans la ſociété; d'autres encore, dont aucun ne lui avait donné le moindre ſujet de plainte. Il n'en eſt pas de même de notre auteur; il n'a jamais rendu ridicules que ceux qui l'ont attaqué; & en cela il a très-bien fait, & nous l'exhortons à continuer.

(4) *Sous l'abbé Terraſſon*, &c.

L'abbé Terraſſon, traducteur de Diodore de Sicile, philoſophe & ſavant, mais entêté du ſyſtême de Laſs : il fit imprimer, le 21 juin 1720, une brochure dans laquelle il démontrait que les billets de banque étaient fort préférables à l'argent, parce que le billet avait un prix invariable. Les colporteurs qui débitaient ſa brochure criaient en même temps un arrêt qui réduiſait les billets à moitié. Il fut ruiné par ce ſyſtême même qu'il avait

Digitized by Google

tant prêché. Ce fut-lui qui, dans le temps où l'on rembourſait en papier toutes les rentes, propoſa à Laſs de rembourſer la religion catholique. Laſs lui répondit que l'Egliſe n'était pas ſi ſotte, & qu'il lui fallait de l'argent comptant.

(5) Louis Racine, fils du grand Racine.

(6) *Avec Guyon*, &c.

Guyon, auteur de pluſieurs livres, comme de l'*Oracle des philoſophes*. Fréron eſt connu; Nonotte eſt, ainſi que Fréron, un ex-jéſuite & un folliculaire; Sorinière, nous ne ſavons quel eſt cet auteur.

(7) . . . . . *eſcortés de ſeize ans.*

L'auteur aurait dû dire dix-ſept, mais apparemment dix-ſept aurait gâté le vers.

(8) *Pour Sirven*, &c.

Sirven eſt cet homme ſi innocent & ſi connu dont M. de Voltaire prit la défenſe. Les juges l'avaient condamné lui & ſa femme au dernier ſupplice. Le procureur fiſcal de cette juridiction, nommé Trinquet, donna les concluſions ſuivantes: « Je requiers que l'accuſé, dûment » atteint & convaincu de parricide, ſoit banni pour dix » ans ». Ce Trinquet était ivre, ſans doute, quand il conclut ainſi; mais les juges! Et c'eſt de pareils imbécilles barbares que dépend la vie des hommes! A la fin M. de Voltaire eſt venu à bout de faire rendre juſtice à cette famille.

(9) *Nos Zoïles honteux, ſucceſſeurs des Garaſſes.*

Garaſſe, jéſuite fameux par l'excès de ſes bêtiſes & de ſes fureurs. Il fut le délateur & le calomniateur de Théophile, auquel il penſa en coûter la vie, dans un temps où il y avait beaucoup de juges auſſi abſurdes que Garaſſe.

Digitized by Google

A L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE, CATHERINE II.

A l'occaſion de la priſe de Choczim par les Ruſſes, en 1769.

Fuyez, Viſirs, Bachas, Spahis & Janiſſaires;
Si le nonce du Pape, allié du moufti,
Se damnait en armant vos troupes ſanguinaires;
Catherine a vaincu, le nonce eſt converti.

Il doit l'être du moins, il doit, ſans doute, apprendre
A ne plus réunir la mitre & le turban.
Malheureux Polonais, le fer de l'Ottoman
Mettait donc par vos mains la république en cendre!

De vos vrais intérêts devenez plus jaloux;
Rome & Conſtantinople ont été trop fatales;
Il eſt temps de finir ces horribles ſcandales;
Vous ſerez déſormais fortunés malgré vous.

Bientôt de Galitzin la vigilante audace
Ira dans ſon ſérail éveiller Mouſtapha,
Mollement aſſoupi ſur ſon large ſopha,
Au lieu même où naquit le fier dieu de la Thrace.

Ô Minerve du Nord! ô toi, ſœur d'Apollon!
Tu vengeras la Grèce en chaſſant ces infames,
Ces ennemis des arts & ces geoliers des femmes:
Je pars; je vais t'attendre aux champs de Marathon.

Digitized by Google

A Mme LA DUCHESSE DE CHOISEUL;

Sur la fondation de Versoy.

1769.

MADAME, un héros destructeur,
S'il est grand, n'est qu'un grand coupable;
J'aime bien mieux un fondateur:
L'un est un dieu, l'autre est un diable.

Dites bien à votre mari
Que des neuf filles de Mémoire
Il sera le seul favori,
Si de fonder il a la gloire.

Didon, que j'aime tendrement,
Sera célèbre d'âge en âge;
Mais quand Didon fonda Carthage,
C'est qu'elle avait beaucoup d'argent.

Si le vainqueur de l'Assyrie
Avait eu pour surintendant
Un conseiller du parlement,
Nous n'aurions point Alexandrie.

Nos très-sots aïeux autrefois
Ont fondé de pieux asiles
Pour mes moines de Saint-François;
Mais ils n'ont point fondé de villes.

Digitized by Google

Envoyez-nous des Amphions,
Sans quoi nos peines ſont perdues:
A Verſoy nous avons des rues,
Et nous n'avons point de maiſons.

Sur la raiſon, ſur la juſtice,
Sur les grâces, ſur la douceur,
Je fonde aujourd'hui mon bonheur,
Et vous êtes ma fondatrice.

A MADAME NECKER.

1770.

QUELLE étrange idée eſt venue
Dans votre eſprit ſage, éclairé?
Que vos bontés l'ont égaré!
Et que votre peine eſt perdue!

A moi chétif une ſtatue!
Je ſerais d'orgueil enivré.
L'ami Jean-Jacque a déclaré
Que c'eſt à lui qu'elle était due.

Il la demande avec éclat.
L'univers, par reconnaiſſance,
Lui devait cette récompenſe;
Mais l'univers eſt un ingrat.

C'eſt vous que je figurerai
En beau marbre d'après nature,

Digitized by Google

Lorſqu'à Paphos je reviendrai
Et que j'aurai la main plus sûre.

Ah ! ſi jamais de ma façon
De vos attraits on voit l'image....
On ſait comment Pigmalion
Traitait autrefois ſon ouvrage.

A M. PIGAL.

1770.

Cher Phidias, votre ſtatue
Me fait mille fois trop d'honneur;
Mais quand votre main s'évertue
A ſculpter votre ſerviteur,
Vous agacez l'eſprit railleur
De certain peuple rimailleur,
Qui depuis ſi long-temps me hue.
L'ami Fréron, ce barbouilleur
D'écrits qu'on jette dans la rue,
Sourdement de ſa main crochue
Mutilera votre labeur.
Attendez que le deſtructeur
Qui nous conſume & qui nous tue,
Le temps, aidé de mon paſteur,
Ait d'un bras exterminateur
Enterré ma tête chenue.
Que ferez-vous d'un pauvre auteur,
Dont la taille & le cou de grue,

Digitized by Google

Et la mine très-peu joufflue
Feront rire le connaiſſeur ?
Sculptez-nous quelque beauté nue,
De qui la chair blanche & dodue
Séduiſe l'œil du ſpectateur ;
Et qui dans ſon ame inſinue
Ces doux déſirs & cette ardeur,
Dont Pigmalion le ſculpteur,
Votre digne prédéceſſeur,
Brûla, ſi la fable en eſt crue.
Au marbre il ſut donner un cœur,
Cinq ſens, inſtrumens du bonheur,
Une ame en ces ſens répandue ;
Et ſoudain fille devenue,
Cette fille reſta pourvue
De doux appas que ſa pudeur
Ne dérobait point à la vue.
Même elle fut plus diſſolue
Que ſon père & ſon créateur.
Que cet exemple ſi flatteur
Par vos beaux ſoins ſe perpétue !

Digitized by Google

A M. SAURIN,
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Sur ce que le général des capucins, en reconnaissance de quelques services, avait aggrégé l'auteur à l'ordre de S. François.

1770.

Il est vrai, je suis capucin,
C'est sur quoi mon salut se fonde;
Je ne veux pas dans mon déclin
Finir comme les gens du monde.

Mon malheur est de n'avoir plus
Dans mes nuits ces bonnes fortunes,
Ces nobles grâces des élus,
A mes confrères si communes.

Je ne suis point frère Frapart,
Confessant sœur Luce & sœur Nice;
Je ne porte point le cilice
De Saint-Grizel, de Saint-Billard (*a*).

J'achève doucement ma vie,
Je suis prêt à partir demain,
En communiant de la main
Du bon curé de Mélanie (*b*).

(*a*) Billard, caissier des postes, fameux par sa dévotion & par quelques espiégleries qui le firent mettre au carcan. Grisel, dévot non moins célèbre, directeur de religieuses, & dit-on, l'un des confidens des bonnes œuvres de Billard.

(*b*) Allusion au personnage du curé, dans la Mélanie de M. de la Harpe.

Digitized by Google

Dès que monsieur l'abbé Terrai
A su ma capucinerie,
De mes biens il m'a délivré;
Que servent-ils dans l'autre vie?

J'aime fort cet arrangement;
Il est leste & plein de prudence:
Plût à Dieu qu'il en fît autant
A tous les moines de la France!

AU ROI DE SUÈDE GUSTAVE III.

1771.

GUSTAVE, jeune roi, digne de ton grand nom,
Je n'ai donc pu goûter le plaisir & la gloire
De voir dans mes déserts, en mon humble maison,
Le fils de ce héros que célébra l'histoire!
J'aurais cru ressembler à ce vieux Philémon
Qui recevait les Dieux dans son pauvre hermitage.
Je les aurais connus à leur noble langage,
A leurs mœurs, à leurs traits, sur-tout à leur bonté (*);
Ils n'auraient point rougi de ma simplicité,
Et GUSTAVE sur-tout, pour le prix de mon zèle,
N'aurait jamais changé mon logis en chapelle.
Je serais peu content que le pouvoir divin
En un dortoir béni transformât mon jardin,
De ma salle à manger fît une sacristie.
La grand'messe pour moi n'a que peu d'harmonie.

(*) Le prince son frère était avec lui.

Digitized by Google

En vain mes chers vaſſaux me croiraient honoré,
Si le ſeigneur du lieu devenait leur curé.
J'ai le cœur très-profane, & je ſais me connaître;
Je ne me flatte pas de me voir jamais prêtre.
Si Philémon le fut pour un mauvais ſouper,
L'éclat de ce haut rang ne ſaurait me frapper.
Le grand roi des Bretons, qu'à St. Pierre on condamne,
Eſt le premier prélat de l'Égliſe anglicane.
Sur les bords du Volga Catherine tient lieu
D'un grave patriarche, ou, ſi l'on veut, de DIEU.
De cette ambition je n'ai point l'ame épriſe,
Et je ſuis tout au plus ſerviteur de l'Égliſe.
J'aurais mis mon bonheur à te faire ma cour,
A contempler de près tout l'eſprit de ta mère
Qui forma tes beaux ans dans le grand art de plaire;
A revoir Sans-Souci, ce fortuné ſéjour
Où règne la victoire & la philoſophie,
Où l'on voit le pouvoir avec la modeſtie.
Jeune héros du Nord, entouré de héros,
A ces nobles plaiſirs je ne puis plus prétendre:
Il ne m'eſt pas permis de te voir, de t'entendre.
Je reſte en ma chaumière, attendant qu'Athropos
Tranche le fil uſé de ma vie inutile;
Et je crie aux deſtins, du fond de mon aſile:
« Deſtins, qui faites tout, & qui trompez nos vœux,
» Ne trompez pas les miens, rendez GUSTAVE heureux. »

Digitized by Google

AU ROI DE DANEMARCK, CHRISTIAN VII,

Sur la liberté de la presse accordée dans tous ses États.

1771.

Monarque vertueux, quoique né despotique,
Crois-tu régner sur moi de ton golfe baltique ?
Suis-je un de tes sujets, pour me traiter comme eux,
Pour consoler ma vie, & pour me rendre heureux ?
Peu de rois, comme toi, transgressent les limites
Qu'à leur pouvoir sacré la nature a prescrites.
L'empereur de la Chine, à qui j'écris souvent,
Ne m'a pas jusqu'ici fait un seul compliment.
Je suis plus satisfait de l'auguste Amazone
Qui du gros Moustapha vient d'ébranler le trône.
Et Staniſlas le sage, & Frédéric le grand,
(Avec qui j'eus jadis un petit différend)
Font passer quelquefois dans mes humbles retraites
Des bontés dont la Suisse embellit ses gazettes.
Avec Ganganelli je ne suis pas si bien ;
Sur mon voyage en Prusse il m'a cru peu chrétien.
Ce pape s'est trompé, bien qu'il soit infaillible.
Mais, sans examiner ce qu'on doit à la bible,
S'il vaut mieux dans ce monde être pape que roi,
S'il est encor plus doux d'être obscur comme moi,
Des déserts du Jura ma tranquille vieillesse
Ose se faire entendre à ta sage jeunesse ;

Digitized by Google

Et libre avec reſpect, hardi ſans être vain,
Je me jette à tes pieds au nom du genre humain.
Il parle par ma voix, il bénit ta clémence;
Tu rends ſes droits à l'homme, & tu permets qu'on penſe.
Sermons, romans, phyſique, ode, hiſtoire, opéra,
Chacun peut tout écrire : & ſiffle qui voudra.
Ailleurs on a coupé les ailes à Pégaſe.
Dans Paris quelquefois un commis à la phraſe
Me dit : « A mon bureau venez vous adreſſer;
» Sans l'agrément du roi vous ne pouvez penſer;
» Pour avoir de l'eſprit allez à la police;
» Les filles y vont bien, ſans qu'aucune en rougiſſe;
» Leur métier vaut le vôtre, il eſt cent fois plus doux;
» Et le public ſenſé leur doit bien plus qu'à vous. »
C'eſt donc ainſi, grand roi, qu'on traite le Parnaſſe,
Et les ſuivans honnis de Plutarque & d'Horace!
Béliſaire à Paris ne peut rien publier (1),
S'il n'eſt pas de l'avis de monſieur Ribalier!
Hélas! dans un État l'art de l'imprimerie
Ne fut en aucun temps fatal à la patrie.
Les pointes de Voiture & l'orgueil des grands mots (2)
Que prodigua Balzac aſſez mal à propos,
Les romans de Scarron n'ont point troublé le monde;
Chapelain ne fit point la guerre de la fronde.
Chez le Sarmate altier la Diſcorde en fureur (3),
Sous un roi ſage & doux, ſemant par-tout l'horreur,
De l'empire ottoman la ſplendeur éclipſée,
Sous l'aigle de Moſcou ſa force terraſſée,
Tous ces grands mouvemens ſeraient-ils donc l'effet
D'un obſcur commentaire ou d'un méchant ſonnet?

Digitized by Google

Non, lorſqu'aux factions un peuple entier ſe livre,
Quand nous nous égorgeons, ce n'eſt pas pour un livre.
Hé, quel mal après tout peut faire un pauvre auteur?
Ruiner ſon libraire, excéder ſon lecteur,
Faire ſiffler par-tout ſa charlatanerie,
Ses creuſes viſions, ſa folle théorie.
Un livre eſt-il mauvais, rien ne peut l'excuſer:
Eſt-il bon, tous les rois ne peuvent l'écraſer.
On le ſupprime à Rome, & dans Londre on l'admire;
Le pape le proſcrit, l'Europe le veut lire.
Un certain charlatan qui s'eſt mis en crédit,
Prétend, qu'à ſon exemple, on n'ait jamais d'eſprit.
Tu n'y parviendras pas, apoſtat d'Hippocrate:
Tu guérirais plutôt les vapeurs de ma rate.
Va, ceſſe de vexer les vivans & les morts;
Tyran de ma penſée, aſſaſſin de mon corps,
Tu peux bien empêcher tes malades de vivre,
Tu peux les tuer tous, mais non pas un bon livre.
Tu les brûles, Jérôme; & de ces condamnés
La flamme, en m'éclairant, noircit ton vilain nez (4).
Mais voilà, me dis-tu, des phraſes mal ſonnantes,
Sentant ſon philoſophe, au vrai même tendantes.
Hé bien, réfute-les; n'eſt-ce pas ton métier?
Ne peux-tu comme moi barbouiller du papier?
Le public à profit met toutes nos querelles;
De nos cailloux frottés il ſort des étincelles,
La lumière en peut naître; & nos grands érudits
Ne nous ont éclairés qu'en étant contredits.
Sifflez-moi librement, je vous le rends, mes frères.
Sans le droit d'examen & ſans les adverſaires

Digitized by Google

Tout languit comme à Rome, où depuis huit cents ans (5)
Le tranquille eſclavage écraſa les talens.
Tu ne veux pas, grand roi, dans ta juſte indulgence,
Que cette liberté dégénère en licence,
Et c'eſt auſſi le vœu de tous les gens ſenſés.
A conſerver les mœurs ils ſont intéreſſés :
D'un écrivain pervers ils font toujours juſtice.
Tous ces libelles vains dictés par l'avarice,
Enfans de l'impudence élevés chez Marteau (6),
Y trouvent en naiſſant un éternel tombeau.
Que dans l'Europe entière on me montre un libelle
Qui ne ſoit pas couvert d'une honte éternelle,
Ou qu'un oubli profond ne retienne englouti
Dans le fond du bourbier dont il était ſorti.
On punit quelquefois & la plume & la langue,
D'un ligueur turbulent la dévote harangue,
D'un Guignard, d'un Bourgoin les horribles ſermons (7),
Au nom de JÉSUS-CHRIST, prêchés par des démons.
Mais quoi! ſi quelque main dans le ſang s'eſt trempée,
Vous eſt-il défendu de porter une épée ?
En coupables propos ſi l'on peut s'exhaler,
Doit-on faire une loi de ne jamais parler ?
Un cuiſtre en ſon taudis compoſe une ſatire ;
En ai-je moins le droit de penſer & d'écrire ?
Qu'on puniſſe l'abus, mais l'uſage eſt permis.
De l'auguſte raiſon les ſombres ennemis
Se plaignent quelquefois de l'inventeur utile
Qui fondit en métal un alphabet mobile,
L'arrangea ſous la preſſe, & ſut multiplier
Tout ce que notre eſprit peut tranſmettre au papier.

Digitized by Google

Cet art, disait Boyer, a troublé des familles (8);
Il a trop raffiné les garçons & les filles.
Je le veux; mais aussi quels biens n'a-t-il pas faits?
Tout peuple, excepté Rome, a senti ses bienfaits.
Avant qu'un Allemand trouvât l'imprimerie,
Dans quel cloaque affreux barbotait ma patrie!
Quel opprobre, grand Dieu! quand un peuple indigent
Courait à Rome à pied porter son peu d'argent,
Et revenait, content de la sainte Madône,
Chantant sa litanie, & demandant l'aumône!
Du temple au lit d'hymen un jeune époux conduit (9)
Payait au sacristain pour sa première nuit.
Un testateur mourant sans léguer à saint Pierre (10)
Ne pouvait obtenir l'honneur du cimetière.
Enfin tout un royaume interdit & damné (11)
Au premier occupant restait abandonné,
Quand du pape & de DIEU s'attirant la colère,
Le roi, sans payer Rome, épousait sa commère.
Rois! qui brisa les fers dont vous étiez chargés?
Qui put vous affranchir de vos vieux préjugés?
Quelle main favorable à vos grandeurs suprêmes
A du triple bandeau vengé cent diadêmes?
Qui, du fond de son puits tirant la vérité,
A su donner une ame au public hébété?
Les livres ont tout fait; & quoi qu'on puisse dire,
Rois, vous n'avez régné que lorsqu'on a su lire.
Soyez reconnaissans, aimez les bons auteurs:
Il ne faut pas du moins vexer vos bienfaiteurs.
Et comptez-vous pour rien les plaisirs qu'ils vous donnent?
Plaisirs purs que jamais les remords n'empoisonnent.

Les

Digitized by Google

Les pleurs de Melpomène & les ris de ſa ſœur
N'ont-ils jamais guéri votre mauvaiſe humeur ?
Souvent un roi s'ennuie ; il ſe fait lire à table
De Charle ou de Louis l'hiſtoire véritable ;
Si l'auteur fut gêné par un cenſeur bigot,
Ne décidez-vous pas que l'auteur eſt un ſot ?
Il faut qu'il ſoit à l'aiſe ; il faut que l'aigle altière
Des airs à ſon plaiſir franchiſſe la carrière.
Je ne plains point un bœuf au joug accoutumé ;
C'eſt pour baiſſer ſon cou que le ciel l'a formé.
Au cheval qui vous porte un mors eſt néceſſaire.
Un moine eſt de ſes fers eſclave volontaire ;
Mais au mortel qui penſe on doit la liberté.
Des neuf ſavantes ſœurs le Parnaſſe habité
Serait-il un couvent ſous une mère abbeſſe
Qu'un évêque bénit, & qu'un Grizel confeſſe ?
On ne leur dit jamais : Gardez-vous bien, ma ſœur,
De vous mettre à penſer ſans votre directeur ;
Et quand vous écrirez ſur l'almanach de Liége,
Ne parlez des ſaiſons qu'avec un privilége.
Que dirait Uranie à ces plaiſans propos ?
Le Parnaſſe ne veut ni tyrans ni bigots :
C'eſt une république éternelle & ſuprême
Qui n'admet d'autres lois que la loi de Thélême (12).
Elle eſt plus libre encor que le vaillant Bernois,
Le noble de Veniſe & l'eſprit génevois.
D'un bout du monde à l'autre elle étend ſon empire ;
Parmi ſes citoyens chacun voudrait s'inſcrire.
Chez nos ſœurs, ô grand roi ! le droit d'égalité,
Ridicule à la cour, eſt toujours reſpecté ;

Digitized by Google

Mais leur gouvernement, à tant d'autres contraire,
Reſſemble encore au tien, puiſqu'à tous il ſait plaire.

NOTES.

(1) *Béliſaire à Paris*, &c.

Le chapitre quinzième du roman moral de Béliſaire paſſe en général pour un des meilleurs morceaux de littérature, de philoſophie & de vraie piété qui aient jamais été écrits dans la langue françaiſe. Son ſuccès univerſel irrita un principal de collège, docteur de ſorbonne, nommé Ribalier, qui, avec un autre régent de collège, nommé Coger, ſouleva une grande partie de la ſorbonne contre M. Marmontel, auteur de cet ouvrage. Les docteurs cherchèrent pendant ſix mois entiers des propoſitions mal ſonnantes, téméraires, ſentant l'héréſie. Il fallut bien qu'ils en trouvaſſent. On en trouverait dans le *Pater noſter* en tranſpoſant un mot, & en abuſant d'un autre.

La faculté fit enfin imprimer ſa cenſure en latin comme en français, & elle commençait par un ſoléciſme. Le public en rit, & bientôt on n'en parla plus.

(2) *Les pointes de Voiture*, &c.

Voiture, qui fut frivole, & qui ne chercha que le bel eſprit; Balzac, qui fut toujours ampoulé, & qui ne dit preſque jamais rien d'utile, eurent une très-grande réputation dans leur temps; Chapelain en eut encore davantage: ils étaient les rois de la littérature. Les querelles dont ils furent l'objet, ne ſervirent qu'à faire naître enfin le bon goût, & ne causèrent d'ailleurs aucun mal.

(3) *Chez le Sarmate altier*, &c.

Ce ſera aux yeux de la poſtérité un évènement unique, même en Pologne, qu'une guerre civile ſi acharnée & ſi

Digitized by Google

cruelle, sous un roi auquel la faction opposée n'a jamais pu reprocher la moindre contravention aux loix, le plus léger abus de l'autorité, ni même la moindre action qui pût déplaire dans un particulier. C'est pour la première fois qu'on a vu un roi se borner à plaindre ceux qui se rendaient malheureux eux-mêmes en ravageant leur patrie. Il ne leur a donné que l'exemple de la modération.

(4) Il s'agit ici de Van-Swieten, premier médecin de l'impératrice-reine. Il s'était fait inquisiteur des livres, & passait pour entendre aussi parfaitement la médecine préservatrice des ames, qu'il entendait mal la médecine curative des corps. Il s'occupait sur-tout d'empêcher les œuvres de M. de Voltaire de pénétrer dans la ville impériale. C'était d'ailleurs un homme assez savant, & dont les compilations peuvent être utiles, quoiqu'il n'eût aucune philosophie, ni aucune connaissance des découvertes physiques faites de nos jours.

(5) . . . . . *où depuis huit cents ans.*

On ne voit pas en effet depuis ce temps un seul livre écrit à Rome, qui soit un ouvrage de génie, & qui entre dans la bibliothèque des nations. Les Dante, les Pétrarque, les Bocace, les Machiavel, les Guichardin, les Boyardo, les Tasse, les Arioste ne furent point romains.

(6) Célèbre imprimeur de sottises. Tous les libelles contre Louis XIV étaient imprimés à Cologne, chez Pierre Marteau.

(7) *D'un Guignard, d'un Bourgoin*, &c.

C'étaient des écrivains, des prédicateurs de la ligue. Guignard était un jésuite qui fut pendu, & Bourgoin un jacobin qui fut roué. Il est vrai qu'ils étaient des fanatiques imbécilles; mais avec leur imbécillité ils mettaient le couteau dans les mains des parricides.

Digitized by Google

(8) *Cet art, disait Boyer*, &c.

Boyer, théatin, évêque de Mirepoix, disait toujours que l'imprimerie avait fait un mal effroyable; & que, depuis qu'il y avait des livres, les filles savaient plus de sottises à dix ans qu'elles n'en avaient su auparavant à vingt.

(9) *Du temple au lit d'hymen*, &c.

Jusqu'au seizième siècle il n'était pas permis chez les catholiques à un nouveau marié de coucher avec sa femme sans avoir fait bénir le lit nuptial, & cette bénédiction était taxée.

(10) *Un testateur mourant*, &c.

Quiconque ne faisait pas un legs à l'Eglise par son testament, était déclaré déconfez, on lui refusait la sépulture; & par accommodement, l'official, ou le curé, ou le prieur le plus voisin faisait un testament au nom du mort, & léguait pour lui à l'Eglise en conscience ce que le testateur aurait dû raisonnablement donner.

(11) . . . . . *un royaume interdit & damné.*

Le commun des lecteurs ignore la manière dont on interdisait un royaume. On croit que celui qui se disait le père commun des chrétiens se bornait à priver une nation de toutes les fonctions du christianisme, afin qu'elle méritât sa grace en se révoltant contre le souverain; mais on observait dans cette sentence des cérémonies qui doivent passer à la postérité. D'abord on défendait à tout laïque d'entendre la messe, & on n'en célébrait plus au maître-autel. On déclarait l'air impur; on ôtait tous les corps saints de leurs châsses, & on les étendait par terre dans l'église, couverts d'un voile: on dépendait les cloches, & on les enterrait dans des caveaux. Quiconque mourait dans le temps de l'interdit, était jeté à la voierie. Il était défendu de manger de la chair, de se raser, de

Digitized by Google

ſe ſaluer; enfin le royaume appartenait de droit au premier occupant; mais le pape prenait le ſoin d'annoncer ce droit par une bulle particulière, dans laquelle il déſignait le prince qu'il gratifiait de la couronne vacante.

(12) Abbaye de la fondation de Rabelais. On avait gravé ſur la porte : *Fais ce que tu voudras.*

A L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE, CATHERINE II.

1771.

Élève d'Apollon, de Thémis & de Mars,
Qui ſur ton trône auguſte as placé les beaux arts,
Qui penſes en grand-homme, & qui permets qu'on penſe;
Toi, qu'on voit triompher du tyran de Bizance,
Et des ſots préjugés, tyrans plus odieux;
Prête à ma faible voix des ſons mélodieux;
A mon feu qui s'éteint rends ſa clarté première :
C'eſt du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière.
On m'a trop accuſé d'aimer peu Mouſtapha;
Ses viſirs, ſes divans, ſon muphti, ſes fetfa;
Fetfa! ce mot arabe eſt bien dur à l'oreille;
On ne le trouve point chez Racine & Corneille;
Du dieu de l'harmonie il fait frémir l'archet.
On l'exprime en français par *lettres de cachet.*
Oui, je les hais, MADAME, il faut que je l'avoue,
Je ne veux point qu'un Turc à ſon plaiſir ſe joue
Des droits de la nature & des jours des humains;
Qu'un bacha dans mon ſang trempe à ſon gré ſes mains;

Digitized by Google

Que, prenant pour ſa loi ſa pure fantaiſie,
Le viſir au bacha puiſſe arracher la vie,
Et qu'un heureux ſultan, dans le ſein du loiſir,
Ait le droit de ſerrer le cou de ſon viſir.
Ce code en mon eſprit fait naître des ſcrupules.
Je ne ſaurais ſouffrir les affronts ridicules
Que d'un faquin châtré les groſſières hauteurs (1)
Font ſubir gravement à nos ambaſſadeurs.
Tu venges l'univers en vengeant la Ruſſie.
Je ſuis homme, je penſe, & je te remercie.
Puiſſent les dieux ſur-tout, ſi ces dieux éternels
Entrent dans les débats des malheureux mortels,
Puiſſent ces purs eſprits émanés du grand Être,
Ces moteurs des deſtins, ces confidens du maître,
Que jadis dans la Grèce imagina Platon,
Conduire tes guerriers aux champs de Marathon (2),
Aux remparts de Platée, aux murs de Salamine;
Que, ſortant des débris qui couvrent ſa ruine,
Athènes reſſuſcite à ta puiſſante voix!
Rends-lui ſon nom, ſes dieux, ſes talens & ſes loix.
Les deſcendans d'Hercule, & la race d'Homère,
Sans cœur & ſans eſprit couchés dans la pouſſière,
A leurs divins aïeux craignant de reſſembler,
Sont des fripons rampans qu'un aga fait trembler (3).
Ainſi dans la cité d'Horace & de Scévole,
On voit des récollets aux murs du Capitole.
Ainſi cette Circé, qui ſavait dans ſon temps
Diſpoſer de la lune & des quatre élémens,
Gourmandant la nature au gré de ſon caprice,
Changeait en chiens barbets les compagnons d'Ulyſſe.

Digitized by Google

Tu changeras les Grecs en guerriers généreux ;
Ton esprit à la fin se répandra sur eux.
Ce n'est point le climat qui fait ce que nous sommes.
Pierre était créateur, il a formé des hommes.
Tu formes des héros..... Ce sont les souverains
Qui font le caractère & les mœurs des humains.
Un grand-homme du temps a dit dans un beau livre :
« Quand Auguste buvait, la Pologne était ivre (4) ».
Ce grand-homme a raison. Les exemples d'un roi
Feraient oublier DIEU, la nature & la loi.
Si le prince est un sot, le peuple est sans génie.
Qu'un vieux sultan s'endorme avec l'ignominie
Dans les bras de l'orgueil & d'un repos fatal,
Ses bachas assoupis le serviront fort mal.
Mais CATHERINE veille au milieu des conquêtes ;
Tous ses jours sont marqués de combats & de fêtes ;
Elle donne le bal, elle dicte des lois,
De ses braves soldats dirige les exploits,
Par les mains des beaux arts enrichit son empire,
Travaille jour & nuit & daigne encor m'écrire ;
Tandis que Mouftapha, caché dans son palais,
Bâille, n'a rien à faire, & ne m'écrit jamais.
Si quelque chiaoux lui dit que sa hautesse
A perdu cent vaisseaux dans les mers de la Grèce,
Que son visir battu s'enfuit très-à-propos,
Qu'on lui prend la Dacie, & Nimphée & Colchos,
Colchos où Mithridate expira sous Pompée (5),
De tous ces vains propos son ame est peu frappée ;
Jamais de Mithridate il n'entendit parler.
Il prend sa pipe, il fume ; &, pour se consoler,

Digitized by Google

Il va dans son harem, où languit sa maîtresse,
Fatiguer ses appas de sa molle faiblesse.
Son vieil eunuque noir, témoin de son transport,
Lui dit qu'il est Hercule; il le croit & s'endort.
O sagesse des Dieux! je te crois très-profonde;
Mais à quels plats tyrans as-tu livré le monde!
Achève, CATHERINE, & rends tes ennemis,
Le grand Turc & les sots éclairés & soumis.

NOTES

(1) *Que d'un faquin châtré*, &c.

Le chiaoux bacha, qui est d'ordinaire un eunuque blanc, veut toujours prendre la main sur l'ambassadeur, quand il vient le complimenter. Quand le grand eunuque noir marche, il faut, si un ambassadeur se trouve sur son passage, qu'il s'arrête jusqu'à ce que tout le cortège de l'eunuque soit passé. Il en est à plus forte raison de même avec le grand visir, les deux cadileskers & le muphti; mais l'excès de l'insolence barbare est de faire enfermer au château des sept tours les ambassadeurs des puissances auxquelles ils veulent faire la guerre. Le sultan Moustapha, avant de déclarer la guerre à la Russie, a commencé par mettre en prison le résident Obreskow, au mépris du droit des gens.

(2) . . . . . *aux champs de Marathon*,

On connaît assez les batailles de Marathon, de Platée & de Salamine. La victoire de Marathon fut remportée par Miltiade & neuf autres chefs ses collègues, qui n'avaient que dix mille Athéniens contre cent mille hommes de pied & dix mille cavaliers, commandés par les généraux du roi de Perse, Darius. Cet évènement ressemble à la bataille de Poitiers; mais ce qui rend la victoire des Grecs plus étonnante, c'est

Digitized by Google

qu'ils n'étaient point retranchés comme les Anglais l'étaient auprès de Poitiers, & qu'ils attaquèrent les ennemis. Au reſte il n'eſt pas bien sûr que les Perſes fuſſent au nombre de cent dix mille ; il faut toujours rabattre de ces exagérations.

La bataille de Salamine eſt un combat naval dans lequel Thémiſtocle défit la flotte de Xerxès, après que ce monarque eut réduit en cendres la ville d'Athènes. Cette journée eſt encore ſurprenante ; les Athéniens, avant cette guerre, n'avaient jamais combattu ſur mer.

C'eſt à-peu-près ainſi que la petite flotte de l'impératrice Catherine II, ſous le commandement du comte Alexis Orlof, a détruit entièrement la flotte ottomane, le 6 juin 1770. Le nom d'Orlof n'eſt pas ſi harmonieux que celui de Miltiade, mais il doit aller de même à la poſtérité.

La journée de Platée eſt ſemblable à celle de Marathon. Ariſtide & Pauſanias, avec environ ſoixante mille Grecs, défirent entièrement une armée de cinq cent mille Perſes, ſelon Diodore de Sicile ; ſuppoſé qu'une armée de cinq cent mille hommes ait pu ſe mettre en ordre de bataille dans les défilés dont la Grèce eſt coupée. Mardonius, chef de l'armée perſane, y fut tué ; ſuppoſé qu'un Perſe ſe ſoit jamais appelé Mardonius, ce qui eſt auſſi ridicule que ſi on l'avait appelé Villars ou Turenne.

Xerxès poſſédait les mêmes pays que Mouſtapha. Le comte de Romanzow a battu le grand viſir Turc, comme Pauſanias & Ariſtide battirent celui de Xerxès ; mais il n'a pas eu à faire à cinq cent mille Turcs : nous ſommes plus modeſtes aujourd'hui.

(3) *Sont des fripons rampans*, &c.

Ceci ne doit pas s'entendre de tous les Grecs, mais de ceux qui n'ont pas ſecondé les Ruſſes comme ils devaient.

(4) *Quand Auguſte buvait, la Pologne était ivre.*

Ce vers cité eſt du roi de Pruſſe : il eſt dans une épître à ſon frère.

Lorſqu'Auguſte buvait, la Pologne était ivre ;

Digitized by Google

Lorſque le grand Louis brûlait d'un tendre amour,
Paris devint Cythère, & tout ſuivit la cour:
Quand il ſe fit dévot, ardent à la prière,
Le lâche courtiſan marmota ſon bréviaire.

(5) *Colchos où Mithridate expira ſous Pompée.*

Pompée défit Mithridate ſur la route de l'Ibérie à la Colchide; mais Mithridate ſe donna la mort à Panticapée.

AU ROI DE LA CHINE,

Sur ſon recueil de vers qu'il a fait imprimer.

1771.

Reçois mes complimens, charmant roi de la Chine (1).
Ton trône eſt donc placé ſur la double colline!
On ſait dans l'Occident que malgré mes travers
J'ai toujours fort aimé les rois qui font des vers.
David même me plut, quoiqu'à parler ſans feinte
Il prône trop ſouvent ſa triſte cité ſainte,
Et que d'un même ton ſa muſe à tout propos
Faſſe danſer les monts & reculer les flots.
Frédéric a plus d'art, & connaît mieux ſon monde;
Il eſt plus varié, ſa veine eſt plus féconde;
Il a lu ſon Horace, il l'imite; & vraiment
Ta majeſté chinoiſe en devrait faire autant.
Je vois avec plaiſir que ſur notre hémiſphère
L'art de la poéſie à l'homme eſt néceſſaire.
Qui n'aime point les vers a l'eſprit ſec & lourd;
Je ne veux point chanter aux oreilles d'un ſourd.
Les vers ſont en effet la muſique de l'ame.
O toi que ſur le trône un feu céleſte enflamme,

Digitized by Google

Dis-moi ſi ce grand art dont nous ſommes épris,
Eſt auſſi difficile à Pékin qu'à Paris.
Ton peuple eſt-il ſoumis à cette loi ſi dure
Qui veut qu'avec ſix pieds d'une égale meſure,
De deux alexandrins côte à côte marchans,
L'un ſerve pour la rime, & l'autre pour le ſens ?
Si bien que, ſans rien perdre, en bravant cet uſage,
On pourrait retrancher la moitié d'un ouvrage.
Je me flatte, grand Roi, que tes ſujets heureux
Ne ſont point opprimés ſous ce joug onéreux,
Plus importun cent fois que les aides, gabelles,
Contrôle, édits nouveaux, remontrances nouvelles,
Bulle *Unigenitus*, billets aux confeſſés (2),
Et le refus d'un gîte aux chrétiens trépaſſés.
Parmi nous le ſentier qui mène aux deux collines,
Ainſi que tout le reſte eſt parſemé d'épines.
A la Chine, ſans doute, il n'en eſt pas ainſi.
Les biens ſont loin de nous, & les maux ſont ici :
C'eſt de l'eſprit français la deviſe éternelle.
Je veux m'y conformer, & d'un crayon fidèle
Peindre notre Parnaſſe à tes regards chinois.
Ecoute ; mon partage eſt d'ennuyer les rois.
Tu ſais (car l'univers eſt plein de nos querelles)
Quels débats inhumains, quelles guerres cruelles
Occupent tous les mois l'infatigable main
Des ſales héritiers d'Etienne & de Plantin (3).
Cent rames de journaux, des rats fatale proie,
Sont le champ de bataille où le ſort ſe déploie.
C'eſt-là qu'on vit briller ce grave magiſtrat (4)
Qui vint de Montauban pour gouverner l'Etat.

Digitized by Google

Il donna des leçons à notre académie,
Et fut très-mal payé de tant de prud'hommie.
Du janséniſme obſcur le fougueux gazetier (5)
Aux beaux eſprits du temps ne fait aucun quartier.
Hayer pourſuit de loin les encyclopédiſtes (6);
Linguet fond en courroux ſur les économiſtes (7);
A brûler les païens Ribalier ſe morfond (8);
Beaumont pouſſe à Jean-Jacque, & Jean-Jaque à Beaumont (9):
Paliſſot contre eux tous puiſſamment s'évertue (10):
Que de fiel s'évapore, & que d'encre eſt perdue!
Parmi les combattans vient un rimeur (11) gaſcon,
Prédicant petit-maître, ami d'Aliboron,
Qui pour ſe ſignaler refait la Henriade;
Et tandis qu'en ſecret chacun ſe perſuade
De voler en vainqueur au haut du mont ſacré,
On vit dans l'amertume, & l'on meurt ignoré;
La diſcorde eſt par-tout, & le public s'en raille.
On ſe hait au Parnaſſe encor plus qu'à Verſaille.
Grand Roi, de qui les vers & l'eſprit ſont ſi doux,
Crois-moi, reſte à Pékin, ne viens jamais chez nous.
Aux bords du fleuve jaune un peuple entier t'admire;
Tes vers ſeront toujours très-bons dans ton empire;
Mais gare que Paris ne flétrît tes lauriers!
Les Français ſont malins & ſont grands chanſonniers.
Les trois rois d'Orient que l'on voit chaque année (12),
Sur les pas d'une étoile à marcher obſtinée,
Combler l'enfant Jésus des plus rares préſens,
N'emportent de Paris, pour tous remercîmens,
Que des couplets fort gais qu'on chante ſans ſcrupule.
Collé dans ſes refrains les tourne en ridicule.

Digitized by Google

Les voilà bien payés d'apporter un tréſor!
Tout mon étonnement eſt de les voir encor.
Le roi, me diras-tu, de la zone cimbrique (13),
Accompagné par-tout de l'eſtime publique,
Vit Paris ſans rien craindre, & régna ſur les cœurs.
On reſpecta ſon nom comme on chérit ſes mœurs.
Oui; mais cet heureux roi, qu'on aime & qu'on révère,
Se connaît en grands vers, & ſe garde d'en faire.
Nous ne les aimons plus; notre goût s'eſt uſé:
Boileau, craint de ſon ſiècle, au nôtre eſt mépriſé:
Le tragique, étonné de ſa métamorphoſe,
Fatigué de rimer va ne pleurer qu'en proſe.
De Molière oublié le ſel s'eſt affadi.
En vain, pour ranimer le Parnaſſe engourdi,
Du peintre des ſaiſons la main féconde & pure (14)
Des plus brillantes fleurs a paré la nature;
Vainement, de Virgile élégant traducteur,
De Lille a quelquefois égalé ſon auteur (15):
D'un ſiècle dégoûté la démence imbécile
Préfère les remparts & Vaux-hall à Virgile.
On verrait Cicéron ſifflé dans le palais.
Le léger vaudeville & les petits couplets
Maintiennent notre gloire à l'opéra comique;
Tout le reſte eſt paſſé; le ſublime eſt gothique.
N'expoſe point ta muſe à ce peuple inconſtant.
Les Frérons te loûraient pour quelque argent comptant;
Mais tu ſerais peu lu, malgré tout ton génie,
Des gens qu'on nomme ici la bonne compagnie.
Pour réuſſir en France, il faut prendre ſon temps.
Tu ſeras bien reçu de quelques grands ſavans,

Digitized by Google

Qui penſent qu'à Pékin tout monarque eſt athée (16),
Et que la Compagnie (*a*) autrefois tant vantée,
En diſant à la Chine un éternel adieu,
Vous a permis à tous de renoncer à DIEU.
Mais ſans approfondir ce qu'un Chinois doit croire,
Séguier t'affublerait d'un beau réquiſitoire (17):
La cour pourrait te faire un fort mauvais parti,
Et *blâmer* par arrêt tes vers & ton *Changti*.
La ſorbonne en latin (mais non ſans ſoléciſmes)
Soutiendra que ta muſe a beſoin d'exorciſmes;
Qu'il n'eſt de gens de bien *que nous & nos amis*;
Que l'enfer, grace à DIEU, t'eſt pour jamais promis.
Diſpenſateurs fourrés de la vie éternelle,
Ils ont rôti Trajan & bouilli Marc-Aurèle.
Ils t'en feront autant, & par-tout condamné,
Tu ne ſeras venu que pour être damné.
Le monde en factions dès long-temps ſe partage.
Tout peuple a ſa folie ainſi que ſon uſage.
Ici les Ottomans, bien sûrs que l'Éternel
Jadis à Mahomet députa Gabriel,
Vont ſe laver le coude aux baſſins des moſquées (18);
Plus loin du grand Lama les reliques muſquées (19)
Paſſent de ſon derrière au cou des plus grands rois.
Quand la troupe écarlate à Rome a fait un choix,
L'élu, fût-il un ſot, eſt dès-lors infaillible.
Dans l'Inde le Veidam, & dans Londres la Bible (20),
A l'hôpital des fous ont logé plus d'eſprits
Que Grizel n'a trouvé de dupes à Paris (21).

(*a*) Les jéſuites.

Digitized by Google

Monarque au nez camus, des fertiles rivages
Peuplés, à ce qu'on dit, de fripons & de ſages,
Règne en paix, fais des vers & goûte de beaux jours;
Tandis que, ſans argent, ſans amis, ſans ſecours,
Le Mogol eſt errant dans l'Inde enſanglantée,
Que d'orages nouveaux la Perſe eſt agitée,
Qu'une pipe à la main, ſur un large ſofa
Mollement étendu, le peſant Mouſtapha
Voit le Ruſſe entaſſer des victoires nouvelles
Des rives de l'Araxe au bord des Dardanelles,
Et qu'un bacha du Caire à ſa place eſt aſſis
Sur le trône où les chats régnaient avec Iſis.
Nous autres cependant, au bout de l'hémiſphère,
Nous, des Velches groſſiers poſtérité légère,
Livrons-nous en riant, dans le ſein des loiſirs,
A nos frivolités que nous nommons plaiſirs;
Et puiſſe, en corrigeant trente ans d'extravagances (22),
Monſieur l'abbé Terrai rajuſter nos finances (23)!

NOTES.

(1) *Reçois mes complimens charmant roi de la Chine.*

Kien-Long, roi ou empereur de la Chine, actuellement régnant, a compoſé, vers l'an 1743 de notre ère vulgaire, un poëme en vers chinois & en vers tartares: ce n'eſt pas à beaucoup près ſon ſeul ouvrage. On vient de publier la traduction françaiſe de ce poëme.

Les Chinois & les Tartares ont le malheur de n'avoir pas, comme preſque tous les autres peuples, un alphabet qui, à l'aide d'environ vingt-quatre caractères, puiſſe ſuffire à tout exprimer. Au lieu de lettres, les Chinois ont trois mille trois

Digitized by Google

cent quatre-vingt-dix caractères primitifs, dont chacun exprime une idée. Ce caractère forme un mot, & ce mot avec une petite marque additionnelle en forme un autre. J'aime, *gnao*, se peint par une figure. J'ai aimé, j'aurais aimé, j'aimerai, demandent des figures un peu différentes, dont le caractère qui peint *gnao* est la racine.

Cette méthode a produit plus de quatre-vingt-mille figures qui composent la langue; & à mesure qu'on fait de nouvelles découvertes dans la Nature & dans les arts, elles exigent de nouveaux caractères pour les exprimer. Toute la vie d'un Chinois lettré se consume donc dans le soin pénible d'apprendre à lire & à écrire.

Rien ne marque mieux la prodigieuse antiquité de cette nation qui, ayant d'abord exprimé, comme toutes les autres, le petit nombre d'idées absolument nécessaires, par des lignes & par des figures symboliques pour chaque mot, a persévéré dans cette méthode antique, lors même qu'elle est devenue insupportable.

Ce n'est pas tout: les caractères ont un peu changé avec le temps, & il y en a de trente-deux espèces différentes. Les Tartares Mantchoux se sont trouvés accablés du même embarras; mais ils n'étaient point encore parvenus à la gloire d'être surchargés de trente-deux façons d'écrire. L'empereur Kien-Long qui est, comme on sait, de race tartare, a voulu que ses compatriotes jouissent du même honneur que les Chinois. Il a inventé lui-même des caractères nouveaux, aidé dans l'art de multiplier les difficultés par les princes de son sang, par un de ses frères, un de ses oncles, & les principaux Colao de l'empire.

On s'est donné une peine incroyable, & il a fallu des années pour faire imprimer de soixante-quatre manières différentes son poëme de Moukden, qui aurait été facilement imprimé en deux jours, si les Chinois avaient voulu se réduire à l'alphabet des autres nations.

Le respect pour l'antique & pour le difficile se montre ici dans tout son faste & dans toute sa misère. On voit pourquoi les

Digitized by Google

les Chinois, qui ſont peut-être le premier des peuples policés pour la morale, ſont le dernier dans les ſciences, & que leur ignorance eſt égale à leur fierté.

Le poëme de l'empereur Kien-Long a plus d'un mérite, ſoit dans le ſujet, qui eſt l'éloge de ſes ancêtres, & où la piété filiale ſemble naturelle, ſoit dans les deſcriptions inſtructives pour nous, de la ville de Moukden, des animaux & des plantes de cette vaſte province, ſoit dans la clarté du ſtyle, perfection ſi rare parmi nous. Il eſt encore à croire que l'auteur parle purement : c'eſt un avantage qui manque à plus d'un de nos poëtes.

Ce qui eſt ſur-tout très-remarquable, c'eſt le reſpect dont cet empereur paraît être pénétré pour l'Etre ſuprême. On doit peſer ces paroles à la page 103 de la traduction : « Un » tel pays, de tels hommes ne pouvaient manquer d'attirer » ſur eux des regards de prédilection de la part du ſouverain » maître qui règne dans le plus haut des cieux ». Voilà bien de quoi confondre à jamais tous ceux qui ont imprimé dans tant de livres que le gouvernement chinois eſt athée. Comment nos théologiens détracteurs ont-ils pu accorder les ſacrifices ſolemnels avec l'athéiſme ? N'était-ce pas aſſez de ſe contredire continuellement dans leurs opinions, fallait-il ſe contredire encore pour calomnier d'autres hommes au bout de l'hémiſphère ?

Il eſt triſte que l'empereur Kien-Long, auteur d'ailleurs fort modeſte, diſe qu'il deſcend d'une vierge qui devint groſſe par la faveur du ciel, après avoir mangé d'un fruit rouge. Cela fait un peu de tort à la ſageſſe de l'empereur & à celle de ſon ouvrage. Il eſt vrai que c'eſt une ancienne tradition de ſa famille : il eſt encore vrai qu'on en avait dit autant de la mère de Gengis.

Une choſe qui fait plus d'honneur à Kien-Long, c'eſt l'extrême conſidération qu'il montre pour l'agriculture, & ſon amour pour la frugalité.

N'oublions pas que tout originaire qu'il eſt de la Tartarie, il rend hommage à l'antiquité inconteſtable de la nation

Digitized by Google

chinoiſe. Il eſt bien loin de rêver que les Chinois ſont une colonie d'Egypte ; les Egyptiens, dans le temps même de leurs hiéroglyphes, eurent un alphabet, & les Chinois n'en ont jamais eu. Les Egyptiens eurent douze ſignes du zodiaque empruntés mal à propos des Chaldéens, & les Chinois en eurent toujours vingt-huit : tout eſt différent entre ces deux peuples. Le père Parennin réfuta pleinement cette imagination, il y a quelques années, dans ſes lettres à M. de Mairan.

(2) *Bulle* Unigenitus, *billets aux confeſſés,*
Et le refus d'un gîte aux chrétiens trépaſſés.

Ce paſſage n'a guère beſoin de commentaire. On ſait aſſez quelles peines la ſageſſe du roi très-chrétien & du miniſtère a eues à calmer toutes ces querelles auſſi odieuſes que ridicules. Elles ont été pouſſées juſqu'à réfuſer la ſépulture aux morts. Ces horribles extravagances ſont certainement inconnues à la Chine, où nous avons pourtant eu la hardieſſe d'envoyer des miſſionnaires.

(3) *Des ſales héritiers d'Etienne & de Plantin.*

Probablement l'auteur donne l'épithète de *ſales* aux imprimeurs, parce que leurs mains ſont toujours noircies d'encre. Les Etienne & les Plantin étaient des imprimeurs très-ſavans & très-corrects, tels qu'il s'en trouve aujourdhui rarement.

(4) *C'eſt là qu'on vit briller ce grave magiſtrat*

L'auteur fait alluſion, ſans doute, à un principal magiſtrat de la ville de Montauban, qui dans ſon diſcours de réception à l'académie françaiſe, ſembla inſulter pluſieurs gens de lettres qui lui répondirent par un déluge de plaiſanteries. Mais ces facéties ne portent point ſur l'eſſentiel, & laiſſent ſubſiſter le mérite de l'homme de lettres & celui du galant homme.

(5) *Du janſéniſme obſcur le fougueux gazetier*

On ne peut méconnaître à ce portrait l'auteur du libelle

Digitized by Google

hébdomadaire qu'on débite clandeſtinement & régulièrement ſous le nom de *Nouvelles eccléſiaſtiques*, depuis pluſieurs années. Rien ne reſſemble moins à l'Eccléſiaſtique ou à l'Eccléſiaſte que ce libelle dans lequel on déchire tous les écrivains qui ne ſont pas du parti, & où l'on accable des plus fades louanges ceux qui en ſont encore. Je ne ſuis pas étonné que l'auteur de l'épître au roi de la Chine donne le nom d'obſcur au janſéniſme. Il ne l'était pas du temps de Paſcal, d'Arnaud & de la ducheſſe de Longueville; mais depuis qu'il eſt devenu une caverne de convulſionnaires, il eſt tombé dans un aſſez grand mépris. Au reſte, il ne faut pas confondre avec les janſéniſtes convulſionnaires, les gens de bien éclairés qui ſoutiennent les droits de l'Egliſe gallicane & de toute l'Egliſe, contre les uſurpations de la cour de Rome. Ce ſont de bons citoyens & non des janſéniſtes: ils méritent les remercîmens de l'Europe.

(6) *Hayer pourſuit de loin les encyclopédiſtes;*

On croit que cet Hayer était un moine récollet qui avait part à un journal dans lequel on diſait des injures au Dictionnaire encyclopédique. On appelait ce journal *chrétien*, comme ſi les autres journaux de l'Europe avaient été payens. Les injures n'étaient pas chrétiennes. Bien des gens doutent que ce journal ait exiſté: cependant il eſt certain qu'il a été imprimé pluſieurs années de ſuite.

N. B. Le journal du père Hayer était intitulé *Lettres ſur quelques écrits de ce temps.* Il le faiſait en commun avec un avocat nommé Soret.

Le journal chrétien eſt un autre ouvrage auquel Hayer a pu travailler auſſi quelque temps. C'eſt ce même Hayer qui s'aviſa un jour de faire imprimer dans une brochure trente-ſept démonſtrations de la ſpiritualité de l'ame.

(7) *Linguet fond en courroux ſur les économiſtes;*

Les économiſtes ſont une ſociété qui a donné d'excellens morceaux ſur l'agriculture, ſur l'économie champêtre & ſur

Digitized by Google

plusieurs objets qui intéressent le genre humain. M. Linguet est un avocat de beaucoup d'esprit, auteur de plusieurs ouvrages dans lesquels on a trouvé des vues philosophiques & des paradoxes. Il a eu des querelles assez vives avec les économistes auteurs des Ephémérides du citoyen, & s'est tiré avec un succès plus brillant de celles que l'abbé la Blétrie lui a suscitées.

(8) *A brûler les païens Ribalier se morfond;*

Ceci est une allusion visible à la grande querelle de M. Ribalier, principal du collège Mazarin, avec M. Marmontel de l'académie française, auteur du célèbre ouvrage moral intitulé *Bélisaire*. Il s'agissait de savoir si tous les grands-hommes de l'antiquité qui avaient pratiqué la justice & les bonnes œuvres, sans pouvoir connaître notre sainte religion, étaient plongés dans un gouffre de flammes éternelles. L'académicien soupçonnait que le père de tous les hommes, en mettant la vertu dans leurs cœurs, leur avait fait miséricorde. Le principal du collège, membre de la sorbonne, affirmait qu'ils étaient en enfer, comme ayant invinciblement ignoré la science du salut.

L'Europe fut pour M. Marmontel, & la sorbonne pour M. Ribalier. M. de Beaumont, archevêque de Paris, prit aussi le parti de la faculté. Ce procédé déplut beaucoup à l'empereur Kien-Long qui en fut informé par le père Amiot, l'un des jésuites conservés à la Chine pour leur savoir & pour leurs services : mais ce n'est pas le seul roi qui a eu de petits demêlés avec M. de Beaumont. L'empereur Kien-long n'en gouverna pas moins bien ses Etats, & continua à faire des vers.

(9) *Beaumont pousse à Jean-Jacque, & Jean-Jacque à Beaumont.*

Jean-Jacques Rousseau, natif de la ville de Genève, était un original qui avait voulu à toute force qu'on parlât de lui. Pour y parvenir, il composa des romans, & écrivit contre les romans. Il fit des comédies, & publia que la comédie est

Digitized by Google

un œuvre du malin. Jean-Jacques dans ſes livres diſait, *ô mon ami!* avec effuſion de cœur, & ſe brouillait avec tous ſes amis. Jean-Jacques s'écriait dans les préfaces de ſes brochures, *ô ma patrie, ma chère patrie!* & il renonçait à ſa patrie. Il écrivait de gros livres en faveur de la liberté, & il préſentait requête au conſeil de Berne pour le prier de le faire enfermer, afin d'avoir ſes coudées franches. Il écrivait que les prédicans de Genève étaient orthodoxes, & puis il écrivait que ces prédicans étaient des fripons & des hérétiques. *O mon cher paſteur de Boverefſe! à bovibus*, s'écriait-il encore dans ſes brochures, que je vous aime, & que vous êtes un paſteur ſelon le cœur de DIEU & ſelon le mien! & que vous m'avez fait verſer de larmes de joie! Mais le lendemain il imprimait que le paſteur de Bovereſſe était un coquin qui avait voulu le faire lapider par tous les petits garçons du village.

De-là Jean-Jacques, vêtu en Armenien, s'en allait en Angleterre avec un ami intime qu'il n'avait jamais vu; & comme la nation anglaiſe faiſait uſage de ſa liberté en ſe moquant outrageuſement de lui, il imprima que ſon ami intime, qui lui rendait des ſervices inouis, était le cœur le plus noir & le plus perfide qu'il y eût dans les trois royaumes.

M. de Beaumont, archevêque de Paris, qui était d'un caractère tout différent, & qui écrivait dans un goût tout oppoſé, prit Jean-Jacques ſérieuſement, & donna un gros mandement, non pas un mandement ſur ſes fermiers, pour fournir à Jean-Jacques quelques rétributions par la main des diacres, ſelon les règles de la primitive Egliſe, mais un mandement pour lui dire qu'il était un hérétique, coupable d'expreſſions mal ſonnantes, téméraires, offenſives des oreilles pieuſes, tendantes à inſinuer qu'on ne peut être en même temps à Rome & à Pékin, & qu'il y a du vrai dans les premières règles de l'arithmétique.

Jean-Jacques, de ſon côté, répondit ſérieuſement à M. l'archevêque de Paris. Il intitula ſa lettre, *Jean-Jacques à Criſtophe de Beaumont*, comme Céſar écrivait à Cicéron, *Cæſar*

Digitized by Google

imperator Ciceroni imperatori. Il faut avouer encore que c'était auſſi le ſtyle des premiers ſiècles de l'Egliſe. Saint Jérôme, qui n'était qu'un pauvre ſavant prêtre retiré à Bethléem pour apprendre l'idiome hébraïque, écrivait ainſi à Jean, évêque de Jéruſalem, ſon ennemi capital.

Jean-Jacques, dans ſa lettre à Chriſtophe, dit : (page 2.) *Je devins homme de lettres par mon mépris même pour cet état :* cela parut fier & grand. On remarqua dans un journal que Jean-Jacques, fils d'un mauvais ouvrier de Genève, nourri de l'hopital, mépriſait le titre d'homme de lettres, dont l'empereur de la Chine & le roi de Pruſſe s'honorent. Il ne doute pas dans cette lettre que *l'univers entier n'ait ſur lui les yeux.* Il prie (p. 12) l'archevêque de lire ſon roman d'Héloïſe, dans lequel le héros gagne un mal vénérien au b..... & l'héroïne fait un enfant, avec le héros avant de ſe marier à un ivrogne. Après quoi Jean-Jacques parle de JÉSUS-CHRIST, de la grâce prévenante, du péché originel & de la Trinité ; & il conclut par déclarer poſitivement (page 127) que tous les gouvernemens de l'Europe *lui devaient élever des ſtatues à frais communs.*

Enfin, après avoir traité à fond avec Criſtophe tous les points abſtrus de la théologie, il finit par faire un petit opéra en proſe.

De ſon côté, Chriſtophe commence par avertir les fidèles (page 4) que *Jean-Jacques eſt amateur de lui-même, fier & même ſuperbe, même enflé d'orgueil, impie, blaſphémateur & calomniateur*, & qui pis eſt, *amateur des voluptés plutôt que de* DIEU ; *enfin d'un eſprit corrompu & perverti dans la foi.*

On demandera peut-être à la Chine ce que le public de Paris a penſé de ces traits d'éloquence ? il a ri.

(10) *Paliſſot contre eux tous puiſſamment s'évertue:*

M. Paliſſot eſt l'auteur de la comédie des philoſophes, dans laquelle on repréſenta Jean-Jacques marchant à quatre pattes, & des ſavans volant dans la poche. Il eſt auſſi l'auteur d'un poëme intitulé *la Dunciade*, d'après la Dunciade de Pope.

Digitized by Google

Ce poëme eſt en trois chants (*). Fréron y eſt inſtallé chancelier de la Sottiſe. Sa ſouveraine le change en âne. Fréron, qui ne peut courir, la prie de vouloir bien lui faire préſent d'une paire d'ailes. Elle lui en donne, mais elle les lui ajuſte à contre-ſens, de ſorte que Fréron, quand il veut voler en haut, tombe toujours en bas avec la Sottiſe qu'il porte ſur ſon dos. Cette imagination a été regardée comme la meilleure de tout l'ouvrage. On apprend dans les notes ajoutées à ce poëme par l'auteur, *que Fréron était ci-devant un jéſuite chaſſé du collège pour ſes mœurs, qu'il fut enſuite abbé, puis ſous-lieutenant, & ſe déguiſa en comteſſe,* (page 62, chant IIIe.) Le grand nombre de gens de mérite attaqués dans ce poëme, nuiſit à ſon ſuccès; mais la métamorphoſe de Fréron en âne réunit tous les ſuffrages.

(11) . . . . . *vient un rimeur gaſcon,*

Voyez les notes ſur l'Epître à M. d'Alembert.

(12) *Les trois rois d'Orient que l'on voit chaque année;*

Voyez l'article *Epiphanie* dans les Queſtions ſur l'Encyclopédie. On a été dans l'habitude à Paris de faire preſque tous les ans des couplets ſur le voyage des trois mages ou des trois rois qui vinrent, conduits par une étoile, à Bethléem, & qui reconnurent l'enfant JÉSUS pour leur ſuzerain dans ſon étable, en lui offrant de l'encens, de la myrrhe & de l'or. On appelle ces chanſons des noëls, parce que c'eſt aux fêtes de Noël qu'on les chante. On en a fait des recueils dans leſquels on trouve des couplets extrêmement plaiſans.

(13) *Le roi, me diras-tu, de la zone cimbrique,*

Le roi de Danemarck régnant.

(14) *Du peintre des ſaiſons la main féconde & pure*

M. de Saint-Lambert, meſtre de camp, auteur du charmant poëme des Saiſons.

(*) Il en a dix aujourd'hui.

Digitized by Google

(15) *De Lille a quelquefois égalé ſon auteur :*

M. de Lille, auteur d'une traduction des Géorgiques très-eſtimée des gens de lettres.

(16) *Qui penſent qu'à Pékin tout monarque eſt athée ;*

Une faction dans Paris a ſoutenu pendant trente ans que le gouvernement de la Chine eſt athée. L'empereur de la Chine, qui ne ſait rien des ſottiſes de Paris, a bien confondu cette horrible impertinence dans ſon poëme, où il parle de la Divinité avec autant de ſentiment que de reſpect.

(17) *Séguier t'affublerait d'un beau réquiſitoire :*

Avocat général qui a fait trop d'honneur au livre du *Syſtême de la nature*, livre d'un déclamateur qui ſe répète ſans ceſſe, & d'un très-grand ignorant en phyſique, qui a la ſottiſe de croire aux anguilles de Néedham. Il vaut mieux croire en DIEU avec Epictète & Marc-Aurèle. C'eſt une grande conſolation pour la France que ce réquiſitoire n'attaque que des livres anglais.

(18) *Vont ſe laver le coude aux baſſins des moſquées ;*

Il eſt ordonné aux Muſulmans de commencer l'ablution par le coude. Les prêtres catholiques ne ſe lavent que les trois doigts.

(19) *Plus loin du grand Lama les reliques muſquées*

Il eſt très-vrai que le grand Lama diſtribue quelquefois ſa chaiſe percée à ſes adorateurs.

(20) *Dans l'Inde le Veidam, & dans Londres la Bible,*

Il n'y a point de pays où il y ait eu plus de diſputes ſur la Bible qu'à Londres, & où les théologiens aient débité plus de rêveries, depuis Prinn juſqu'à Warburton.

(21) *Que Grizel n'a trouvé de dupes à Paris.*

Grizel, fameux dans le métier de directeur.

Digitized by Google

(22) *Et puiſſe, en corrigeant trente ans d'extravagances,*

L'auteur devait dire depuis cinquante-deux ans; car le ſyſtême de Laſs eſt de cette date. Mais on prétend en France que cinquante-deux ne peut pas entrer dans un vers.

(23) *Monſieur l'abbé Terrai rajuſter nos finances!*

C'eſt ce que nous attendons avec concupiſcence. S'il en vient à bout, il ſera couvert de gloire, & nous le chanterons.

A L'AUTEUR

DU LIVRE DES TROIS IMPOSTEURS (*).

1771.

INSIPIDE écrivain, qui crois à tes lecteurs
Crayonner les portraits de tes Trois impoſteurs,
D'où vient que, ſans eſprit, tu fais le quatrième?
Pourquoi, pauvre ennemi de l'eſſence ſuprême,
Confonds-tu Mahomet avec le Créateur,
Et les œuvres de l'homme avec DIEU, ſon auteur?...
Corrige le valet, mais reſpecte le maître;
DIEU ne doit point pâtir des ſottiſes du prêtre:
Reconnaiſſons ce DIEU, quoique très-mal ſervi.
De lézards & de rats mon logis eſt rempli;
Mais l'architecte exiſte, & quiconque le nie,
Sous le manteau du ſage eſt atteint de manie.

(*) Ce livre des Trois impoſteurs eſt un très-mauvais ouvrage, plein d'un athéiſme groſſier, ſans eſprit & ſans philoſophie.

Digitized by Google

Consulte Zoroastre, & Minos & Solon,
Et le martyr Socrate, & le grand Cicéron;
Ils ont adoré tous un maître, un juge, un père.
Ce système sublime à l'homme est nécessaire.
C'est le sacré lien de la société,
Le premier fondement de la sainte équité,
Le frein du scélérat, l'espérance du juste.
Si les cieux, dépouillés de son empreinte auguste,
Pouvaient cesser jamais de le manifester,
Si DIEU n'existait pas, il faudrait l'inventer.
Que le sage l'annonce, & que les rois le craignent.
Rois, si vous m'opprimez, si vos grandeurs dédaignent
Les pleurs de l'innocent, que vous faites couler,
Mon vengeur est au ciel; apprenez à trembler.
Tel est au moins le fruit d'une utile croyance.
Mais toi, raisonneur faux, dont la triste imprudence
Dans le chemin du crime ose les rassurer,
De tes beaux argumens quel fruit peux-tu tirer?
Tes enfans à ta voix seront-ils plus dociles?
Tes amis au besoin plus sûrs & plus utiles?
Ta femme plus honnête? & ton nouveau fermier,
Pour ne pas croire en DIEU, va-t-il mieux te payer?...
Ah! laissons aux humains la crainte & l'espérance.
Tu m'objectes en vain l'hypocrite insolence
De ces fiers charlatans aux honneurs élevés,
Nourris de nos travaux, de nos pleurs abreuvés;
Des Césars avilis la grandeur usurpée,
Un prêtre au Capitole où triompha Pompée,
Des faquins en sandale, excrément des humains,
Trempant dans notre sang leurs détestables mains;

Digitized by Google

Cent villes à leur voix couvertes de ruines,
Et de Paris ſanglant les horribles matines:
Je connais mieux que toi ces affreux monumens;
Je les ai ſous ma plume expoſés cinquante ans.
Mais de ce fanatiſme ennemi formidable,
J'ai fait adorer DIEU, quand j'ai vaincu le diable.
Je diſtinguai toujours de la religion
Les malheurs qu'apporta la ſuperſtition.
L'Europe m'en ſut gré; vingt têtes couronnées
Daignèrent applaudir mes veilles fortunées,
Tandis que Patouillet m'injuriait en vain.
J'ai fait plus en mon temps que Luther & Calvin.
On les vit oppoſer, par une erreur fatale,
Les abus aux abus, le ſcandale au ſcandale;
Parmi les factions ardens à ſe jeter,
Ils condamnaient le pape & voulaient l'imiter.
L'Europe par eux tous fut long-temps déſolée.
Ils ont troublé la terre, & je l'ai conſolée.
J'ai dit aux diſputans l'un ſur l'autre acharnés:
Ceſſez, impertinens, ceſſez, infortunés;
Très-ſots enfans de DIEU, chériſſez-vous en frères,
Et ne vous mordez plus pour d'abſurdes chimères.
Les gens de bien m'ont cru: les frippons écraſés
En ont pouſſé des cris du ſage mépriſés;
Et dans l'Europe enfin l'heureux tolérantiſme
De tout eſprit bien fait devient le catéchiſme.
Je vois venir de loin ces temps, ces jours ſereins,
Où la philoſophie éclairant les humains,
Doit les conduire en paix aux pieds du commun maître;
Le fanatiſme affreux tremblera d'y paraître:

Digitized by Google

On aura moins de dogme avec plus de vertu.
Si quelqu'un d'un emploi veut être revêtu,
Il n'amènera plus deux témoins à ſa ſuite (*),
Jurer quelle eſt ſa foi, mais quelle eſt ſa conduite.
A l'attrayante ſœur d'un gros bénéficier,
Un amant huguenot pourra ſe marier:
Des tréſors de Lorette, amaſſés pour Marie,
On verra l'indigence habillée & nourrie:
Les enfans de Sara que nous traitons de chiens,
Mangeront du jambon fumé par des chrétiens.
Le Turc, ſans s'informer ſi l'Iman lui pardonne,
Chez l'abbé Tamponet ira boire en ſorbonne (**).
Mes neveux ſouperont ſans rancune & gaîment
Avec les héritiers des frères Pompignan;
Ils pourront pardonner au pincé la Blétrie (***)
D'avoir coupé trop tôt la trame de ma vie.
Entre les beaux eſprits on verra l'union:
Mais qui pourra jamais ſouper avec Fréron?

(*) En France, pour être reçu procureur, notaire, greffier, il faut deux témoins qui dépoſent de la catholicité du récipiendaire.

(**) Tamponet était en effet docteur de ſorbonne.

(***) La Blétrie, à ce qu'on m'a rapporté, a imprimé que j'avais oublié de me faire enterrer.

Digitized by Google

A HORACE.

1771.

Toujours ami des vers, & du diable pouſſé,
Au rigoureux Boileau j'écrivis l'an paſſé.
Je ne ſais ſi ma lettre aurait pu lui déplaire,
Mais il me répondit par un plat ſecrétaire,
Dont l'écrit froid & long, déjà mis en oubli,
Ne fut jamais connu que de l'abbé Mabli (1).
Je t'écris aujourd'hui, voluptueux HORACE,
A toi qui reſpiras la molleſſe & la grâce,
Qui, facile en tes vers & gai dans tes diſcours,
Chantas les doux loiſirs, les vins & les amours,
Et qui connus ſi bien cette ſageſſe aimable
Que n'eut point de Quinault le rival intraitable.
Je ſuis un peu fâché pour Virgile & pour toi,
Que tous deux nés romains vous flattiez tant un roi.
Mon Frédéric du moins, né roi très-légitime,
Ne doit point ſes grandeurs aux baſſeſſes du crime.
Ton maître était un fourbe, un tranquille aſſaſſin;
Pour voler ſon tuteur il lui perça le ſein;
Il trahit Cicéron, père de la patrie;
Amant inceſtueux de ſa fille Julie,
De ſon rival Ovide il proſcrivit les vers,
Et fit tranſir ſa muſe au milieu des déſerts.
Je ſais que prudemment ce politique Octave
Payait l'heureux encens d'un plus adroit eſclave.

Digitized by Google

Frédéric exigeait des soins moins complaisans.
Nous soupions avec lui sans lui donner d'encens;
De son goût délicat la finesse agréable
Faisait, sans nous gêner, les honneurs de sa table;
Nul roi ne fut jamais plus fertile en bons mots
Contre les préjugés, les fripons & les sots.
Maupertuis gâta tout. L'orgueil philosophique.
Aigrit de nos beaux jours la douceur pacifique.
Le plaisir s'envola; je partis avec lui.
Je cherchai la retraite. On disait que l'ennui
De ce repos trompeur est l'insipide frère.
Oui, la retraite pèse à qui ne sait rien faire;
Mais l'esprit qui s'occupe y goûte un vrai bonheur.
Tibur était pour toi la cour de l'empereur:
Tibur, dont tu nous fais l'agréable peinture,
Surpassa les jardins vantés par Epicure.
Je crois Ferney plus beau. Les regards étonnés,
Sur cent vallons fleuris doucement promenés,
De la mer de Genève admirent l'étendue;
Et les Alpes de loin, s'élevant dans la nue,
D'un long amphithéâtre enferment ces côteaux
Où le pampre en festons rit parmi les ormeaux.
Là, quatre Etats divers arrêtent ma pensée.
Je vois de ma terrasse, à l'équerre tracée,
L'indigent Savoyard, utile en ses travaux,
Qui vient couper mes blés pour payer ses impôts.
Des riches Génevois les campagnes brillantes,
Des Bernois valeureux les cités florissantes,
Enfin cette Comté, franche aujourd'hui de nom,
Qu'avec l'or de Louis conquit le grand Bourbon:

Digitized by Google

Et du bord de mon lac à tes rives du Tibre,
Je te dis, mais tout bas, heureux un peuple libre!
Je le ſuis en ſecret dans mon obſcurité.
Ma retraite & mon âge ont fait ma ſûreté.
D'un pédant d'Anneci j'ai confondu la rage (2),
J'ai ri de ſa ſottiſe: & quand mon hermitage
Voyait dans ſon enceinte arriver à grands flots
De cent divers pays les belles, les héros,
Des rimeurs, des ſavans, des têtes couronnées,
Je laiſſais du vilain les fureurs acharnées
Hurler d'une voix rauque au bruit de mes plaiſirs.
Mes ſages voluptés n'ont point de repentirs.
J'ai fait un peu de bien; c'eſt mon meilleur ouvrage.
Mon ſéjour eſt charmant, mais il était ſauvage.
Depuis le grand édit, inculte, inhabité (3),
Ignoré des humains dans ſa triſte beauté,
La nature y mourait: je lui portai la vie;
J'oſai ranimer tout. Ma pénible induſtrie
Raſſembla des colons par la misère épars.
J'appelai les métiers qui précèdent les arts;
Et pour mieux cimenter mon utile entrepriſe,
J'unis le proteſtant avec ma ſainte égliſe.
Toi qui vois d'un même œil frère Ignace & Calvin,
DIEU tolérant, DIEU bon, tu bénis mon deſſein!
André Ganganelli, ton ſage & doux vicaire,
Sait m'approuver en roi s'il me blâme en ſaint-père.
L'ignorance en frémit: & Nonotte hébété
S'indigne en ſon taudis de ma félicité.
Ne me demande pas ce que c'eſt qu'un Nonotte,
Un Ignace, un Calvin, leur cabale bigotte,

Digitized by Google

Un prêtre roi de Rome, un pape, un vice-dieu,
Qui, deux clefs à la main, commande au même lieu
Où tu vis le ſénat aux genoux de Pompée,
Et la terre en tremblant par Céſar uſurpée.
Aux champs élyſiens tu dois en être inſtruit.
Vingt ſiècles deſcendus dans l'éternelle nuit
T'ont dit comme tout change, & par quel ſort bizarre
Le laurier des Trajans fit place à la tiare;
Comment ce fou d'Ignace, étrillé dans Paris,
Fut mis au rang des ſaints, même des beaux eſprits,
Comment il en déchut, & par quelle aventure
Nous vint l'abbé Nonotte après l'abbé de Pure.
Ce monde, tu le ſais, eſt un mouvant tableau,
Tantôt gai, tantôt triſte, éternel & nouveau.
L'empire des Romains finit par Auguſtule;
Aux horreurs de la fronde a ſuccédé la bulle:
Tout paſſe, tout périt, hors ta gloire & ton nom.
C'eſt-là le ſort heureux des vrais fils d'Apollon.
Tes vers en tout pays ſont cités d'âge en âge.
Hélas! je n'aurai point un pareil avantage.
Notre langue un peu sèche & ſans inverſions
Peut-elle ſubjuguer les autres nations?
Nous avons la clarté, l'agrément, la juſteſſe;
Mais égalerons-nous l'Italie & la Grèce?
Eſt-ce aſſez en effet d'une heureuſe clarté,
Et ne péchons-nous pas par l'uniformité?
Sur vingt tons différens tu ſus monter ta lyre;
J'entends ta Lalagé, je vois ſon doux ſourire;
Je n'oſe te parler de ton Ligurinus,
Mais j'aime ton Mécène, & ris de Catius.

Je

Digitized by Google

Je vois de tes rivaux l'importune phalange,
Sous tes traits redoublés enterrés dans la fange :
Que pouvaient contre toi ces ſerpens ténébreux ?
Mécène & Pollion te défendaient contre eux.
Il n'en eſt pas ainſi chez nos Velches modernes.
Un vil tas de grimauds, de rimeurs ſubalternes,
A la cour quelquefois a trouvé des prôneurs ;
Ils font dans l'antichambre entendre leurs clameurs.
Souvent en balayant dans une ſacriſtie,
Ils traitent un grand roi d'hérétique & d'impie.
L'un dit que mes écrits, à Cramer (4) bien vendus,
Ont fait dans mon épargne entrer cent mille écus.
L'autre que j'ai traité la Genèſe de fable,
Que je n'aime point DIEU, mais que je crains le diable.
Soudain Fréron l'imprime ; & l'avocat Marchand (5),
Prétend que je ſuis mort, & fait mon teſtament.
Un autre moins plaiſant, mais plus hardi fauſſaire,
Avec deux faux témoins s'en va chez un notaire,
Au mépris de la langue, au mépris de la hart,
Rédiger mon ſymbole en patois ſavoyard (6).
Ainſi lorſqu'un pauvre homme au fond de ſa chaumière,
En dépit de Tiſſot (7), finiſſait ſa carrière,
On vit avec ſurpriſe une troupe de rats
Pour lui ronger les pieds ſe gliſſer dans ſes draps.
Chaſſons loin de chez moi tous ces rats du Parnaſſe ;
Jouiſſons, écrivons, vivons, mon cher HORACE.
J'ai déjà paſſé l'âge où ton grand protecteur,
Ayant joué ſon rôle en excellent acteur,
Et ſentant que la mort aſſiégeait ſa vieilleſſe,
Voulut qu'on l'applaudît lorſqu'il finit ſa pièce.

Digitized by Google

J'ai vécu plus que toi ; mes vers dureront moins ;
Mais au bord du tombeau je mettrai tous mes ſoins
A ſuivre les leçons de ta philoſophie,
A mépriſer la mort en ſavourant la vie,
A lire tes écrits pleins de grâce & de ſens,
Comme on boit d'un vin vieux qui rajeunit les ſens.
Avec toi l'on apprend à ſouffrir l'indigence,
A jouir ſagement d'une honnête opulence,
A vivre avec ſoi-même, à ſervir ſes amis,
A ſe moquer un peu de ſes ſots ennemis,
A ſortir d'une vie ou triſte ou fortunée,
En rendant grace aux dieux de nous l'avoir donnée.
Auſſi, lorſque mon pouls inégal & preſſé
Faiſait peur à Tronchin, près de mon lit placé,
Quand la vieille Athropos, aux humains ſi ſévère,
Approchait ſes ciſeaux de ma trame légère,
Il a vu de quel air je prenais mon congé ;
Il ſait ſi mon eſprit, mon cœur était changé.
Hubert (8) me faiſait rire avec ſes paſquinades ;
Et j'entrais dans la tombe au ſon de ſes aubades.
Tu dus finir ainſi. Tes maximes, tes vers,
Ton eſprit juſte & vrai, ton mépris des enfers (9),
Tout m'aſſure qu'HORACE eſt mort en honnête homme.
Le moindre citoyen mourait ainſi dans Rome.
Là, jamais on ne vit monſieur l'abbé Grizel
Ennuyer un malade au nom de l'Éternel ;
Et fatiguant en vain ſes oreilles laſſées,
Troubler d'un ſot effroi ſes dernières penſées.
Voulant réformer tout, nous avons tout perdu.
Quoi donc ! un vil mortel, un ignorant tondu,

Digitized by Google

Au chevet de mon lit viendra ſans me connaître
Gourmander ma faibleſſe, & me parler en maître!
Ne ſuis-je pas en droit de rabaiſſer ſon ton
En lui faiſant moi-même un plus ſage ſermon?
A qui ſe porte bien qu'on prêche la morale;
Mais il eſt ridicule en notre heure fatale
D'ordonner l'abſtinence à qui ne peut manger.
Un mort dans ſon tombeau ne peut ſe corriger.
Profitons bien du temps; ce ſont là tes maximes.
Cher HORACE, plains-moi de les tracer en rimes,
La rime eſt néceſſaire à nos jargons nouveaux,
Enfans demi-polis des Normands & des Goths;
Elle flatte l'oreille; & ſouvent la céſure
Plaît, je ne ſais comment, en rompant la meſure.
Des beaux vers pleins de ſens le lecteur eſt charmé.
Corneille, Deſpréaux & Racine ont rimé.
Mais j'apprends qu'aujourd'hui Melpomène propoſe
D'abaiſſer ſon cothurne, & de parler en proſe.

NOTES.

(1) M. l'abbé de Mabli, frère de l'abbé de Condillac. Il avait donné d'excellentes obſervations ſur l'Hiſtoire de France & un grand nombre d'autres ouvrages qui reſpirent l'amour de la vertu. On peut lui reprocher d'avoir quelquefois montré de l'humeur contre M. de Voltaire & d'autres hommes de lettres qui devaient lui être chers, puiſqu'ils avaient le même but que lui & défendaient la même cauſe. Sa conduite à toujours été digne de ſes ouvrages; & la protection paſſagère qu'il eut la faibleſſe d'accorder à l'écolier de Dijon, n'a été qu'une erreur d'un moment.

Digitized by Google

(2) Voyez les notes de l'Epître à M. de Saint-Lambert.

(3) *Depuis le grand édit, inculte, inhabité,*

A la révocation de l'édit de Nantes, tous les principaux habitans du petit pays de Gex passèrent à Genève & dans les terres helvétiques. Cette langue de terre, qui est dans la plus belle situation de l'Europe, fut déserte; elle se couvrit de marais; il y eut quatre-vingts charrues de moins; plus d'un village fut réduit à une ou deux maisons, tandis que Genève, par sa seule industrie, & presque sans territoire, a su acquérir plus de quatre millions de rentes en contrats sur la France, sans compter ses manufactures & son commerce.

(4) *L'un dit que mes écrits. . . . . :*

Parmi les calomnies dont on a régalé l'auteur, selon l'usage établi, on a imprimé dans vingt libelles qu'il avait gagné quatre ou cinq cent mille francs à vendre ses ouvrages. C'est beaucoup: mais aussi d'autres écrivains ont assuré qu'après sa mort ses écrits n'auraient plus de débit, & cela les console.

(5) *Soudain Fréron l'imprime; & l'avocat Marchand*

Marchand, avocat de Paris, s'est amusé à faire le prétendu testament de l'auteur, & plusieurs personnes y ont été trompées.

(6) *Rédiger mon symbole en patois savoyard.*

Il y eut en effet, le 15 avril 1768, une déclaration faite par-devant notaire, d'une prétendue profession de foi que des polissons inconnus disaient avoir entendu prononcer. Les faussaires qui rédigèrent cette pièce, écrite d'un style ridicule, ne poussèrent pas leur insolence jusqu'à prétendre qu'elle fût signée par l'auteur. Voyez la vie de M. de Voltaire.

(7) *En dépit de Tissot finissait sa carrière,*

Célèbre médecin de Lausanne, capitale du pays Roman.

Digitized by Google

(8) *Hubert me faiſait rire avec ſes paſquinades ;*

Neveu de la célèbre mademoiſelle Hubert, auteur de *la Religion eſſentielle à l'homme*, livre très-profond. M. Hubert avait le talent de faire des portraits en caricature, & même de les faire en papier avec des ciſeaux.

(9) *Ton eſprit juſte & vrai, ton mépris des enfers,*

On devait, ſans doute, mépriſer les enfers des païens, qui n'étaient que des fables ridicules, mais l'auteur ne mépriſe pas les enfers des chrétiens, qui ſont la vérité même conſtatée par l'Egliſe.

Digitized by Google

RÉPONSE D'HORACE,

PAR M. DE LA HARPE.

Au plus gai des vieillards, au plus grand des poètes,
A l'Orphée attendu dans nos belles retraites,
Des champs Elyſiens ſalut, paix & longs jours.

Tous nos morts beaux-eſprits hier en grand concours,
Sont venus m'annoncer ton épître charmante,
Du feu de ton printemps encore étincelante.
Car nous aimons tes vers, & toujours tes écrits
Ont charmé l'Elyſée auſſi bien que Paris.
Nous avons admité ta muſe octogénaire,
Son humeur enjouée & ſa marche légère.
Il n'eſt donné qu'à toi de croître à ſon déclin;
D'être au ſoir de ſes ans ce qu'on eſt au matin,
D'être un prodige en tout. Lachéſis étonnée,
Compoſant de tes jours la trame fortunée,
Voit leur brillant tiſſu, dont l'or devrait pâlir,
Rajeuni ſous ſes doigts, s'étendre & s'embellir.
Et comment dans cet âge où la froide vieilleſſe
Ote à tous nos reſſorts leur flexible ſoupleſſe,
Où les organes durs & les ſens engourdis,
Par un ſentiment prompt ne ſont plus avertis,
As-tu donc conſervé ce goût, cette harmonie,
Cette facilité, la grâce du génie,
Ces mouvemens, ces traits, ce naturel heureux,
Et des tons différens l'accord ingénieux ?

Digitized by Google

Nous avions grand beſoin de cet écrit aimable,
Que nous daigne envoyer ta muſe inépuiſable.
Vos modernes eſprits, vantés dans vos journaux,
Avec peu de reſpect ont traité nos héros.
Des ſoupers du Sophi (1) l'admirateur groteſque,
Hériſſant de grands mots ſon cyniſme burleſque,
Inſulte Monteſquieu, dénigre Cicéron.
On écrit à Racine en ſtyle de Pradon.
Des dogmes de Queſnel un triſte proſélite,
En bourgeois du Marais a fait parler Tacite.
La Fontaine ſe plaint, que rêvant un beau jour,
Aubert (*a*) près de Pſyché crut remplacer l'Amour.
Deſpréaux, plus fâché qu'il ne put jamais l'être,
A ſu qu'Aliboron l'oſait nommer ſon maître (2),
Il ne s'attendait pas à ce ton familier :
Il ne veut point, dit-il, d'un ſi ſot écolier :
Il ne veut point ſur-tout *de ce plat Secrétaire*,
Sous un nom qu'il dément très-mal-adroit fauſſaire,
Il oſe t'aſſurer, ſans trop de vanité,
Que ſon ſtyle à ce point n'eſt point encor gâté.
Mais moi, quoique ta main légère & délicate
Ait brûlé ſur ma tombe un encens qui me flatte,
Je pourrais cependant me plaindre un peu de toi.
Pourquoi me reprocher d'être flatteur d'un roi (3) ?
D'un roi ! de ce nom ſeul mon ombre eſt offenſée ;
L'oreille d'un Romain en eſt toujours bleſſée.

(*a*) L'Abbé Aubert, auteur d'un Poëme de Pſyché, d'un Recueil de Fables, & des petites Affiches de Paris.

Digitized by Google

Ce nom ſeul fit jadis ſous cent coups de poignard,
Au milieu du ſénat, tomber le grand Céſar.
Octave triumvir fut un tyran coupable;
Mais il fut quarante ans magiſtrat équitable.
J'ai loué ſes vertus & non pas ſes forfaits.
Il fut mon bienfaiteur, je chantai ſes bienfaits;
J'applaudis à ſes lois, je louai ſa police,
Je célébrai peut-être avec quelque juſtice
Cet eſprit qui joignait tant de talens divers,
Qui commandait au monde & ſe connut en vers.
Que dis-je? il poſſéda cet art ſi difficile.
Que ſes vers ſont touchans quand il pleure Virgile!
C'eſt un Dieu qui l'inſpire, ou bien c'eſt l'amitié:
Quel tribut par les grands plus rarement payé!
Trop heureux les mortels, quand leur maître eſt ſenſible,
Quand ſon orgueil eſt noble & n'eſt pas inflexible,
Qu'il aime les neuf Sœurs, leurs jeux & leurs concerts;
Le ſon de la louange eſt celui des beaux vers!
Qui veut être loué, mérite un jour de l'être.
Qui l'a mieux ſu que toi? qui l'a mieux fait connaître?
Quel homme vers la gloire & l'immortalité,
D'un plus rapide élan fut jamais emporté?
Ton génie a voulu dans ſes vaſtes ouvrages,
Embraſſer tous les arts, dominer tous les âges.
Partout il jette au loin des rayons éclatans,
Que n'éteindra jamais le long oubli des temps.
Les morts, tu le ſais bien, parlent ſans flatterie;
Ils ſont ſans prejugés, comme ſans jalouſie;
Et Voltaire vivant eſt jugé dans ces lieux,
Comme il doit l'être un jour par nos derniers neveux.

Digitized by Google

Français, Grec ou Romain, ici chacun t'admire:
A l'Elyſée en pleurs, Racine a lu Zaïre,
Corneille a cru revivre en écoutant Brutus;
Sophocle & Cicéron, embellis & vaincus,
Se retrouvent plus grands ſous ton pinceau tragique,
Et ta Jeanne a charmé le chantre d'Angélique.
Plutarque revoyant la liſte de ſes rois,
Cherche à qui comparer ton héros Suédois.
Que tes vers ont flatté le bon goût de Virgile!
Souvent avec Homère il parle de ton ſtyle:
Ils diſent, qu'en effet, pour les vaincre tous deux,
Il ne t'a rien manqué que leur langue & leurs Dieux.
J'ai moins écrit que toi, j'ai voulu moins de gloire.
J'arrivai moins brillant au temple de mémoire.
J'aimai les voluptés, les jeux & le loiſir:
J'eus des momens d'étude & des jours de plaiſir.
Né ſous un ciel heureux, j'en ſentis l'influence:
J'abandonnai ma vie à la molle indolence;
Et mon goût pour les arts, mes faciles talens,
Variaient mon bonheur & ſervaient mes penchans.
Je reçus Apollon comme on reçoit à table
Un ami qui nous plaît, un convive agréable,
Non comme un maître dur qui ſe fait obéir.
Il vint charmer ma vie, & non pas l'aſſervir.
Souvent à Tivoli, dans mon champêtre aſyle,
Ou ſous le frais abri des bois de Lucretile,
Quand j'attendais Glicère au déclin d'un beau jour,
Couché ſur des carreaux diſpoſés pour l'amour,
Tandis que la vapeur des parfums d'Arabie
Pénétrait & mes ſens & mon ame amollie;

Digitized by Google

Qu'au loin, des inſtrumens l'accord mélodieux
Portait à mon oreille un bruit voluptueux ;
Alors dans les tranſports d'un aimable délire,
Inſpiré tout à coup, je demandais ma lyre.
Je chantais l'eſpérance & les doux ſouvenirs,
Le doux refus qui trompe & nourrit les déſirs,
La piquante gaîté, la naïve tendreſſe.
Je vis dans l'art des vers que nous apprit la Grèce,
Un langage enchanteur dans l'Olimpe inventé,
Fait pour parler aux Dieux, ou bien à la beauté.
Quelquefois élevant ma voix & ma penſée,
Émule audacieux de Pindare & d'Alcée,
Je montai dans l'Olimpe ouvert à mes accens :
Ou, choqué des travers & des vices du temps,
J'exerçais ſur les ſots ma gaîté ſatirique :
J'eſquiſſai même un jour un code poétique.
Mais la gloire & les arts ne bornaient point mes vœux;
Le plaiſir fut toujours le premier de mes Dieux.
Octave qui goûta mon heureux caractère,
M'offrit auprès de lui le rang de ſecrétaire.
Je refuſai ſon offre ; il n'en fut point bleſſé.
Accueilli dans ſa cour, à ſa table placé,
Je ne lui voulus point aſſujettir ma vie :
Il aurait dérobé mes momens à Lydie,
A Philis, à Chloé qui valaient mieux que lui :
L'eſclavage bientôt eût amené l'ennui.
J'aimais beaucoup Octave, & plus l'indépendance.
Voltaire, je le ſais, eut plus de complaiſance ;
A la cour autrefois il attacha ſon ſort.
Nous connaiſſons ici ton *Salomon du Nord*,

Digitized by Google

Et ſa proſe éloquente, & ſes rimes hardies.
D'Argens, qu'il déſolait par ſes plaiſanteries,
Ne nous vanta pas moins ſon ton, ſes agrémens,
Sa chère un peu guerrière & ſes ſoupers charmans;
Où ceſſant d'être roi, pour être plus aimable,
Laiſſant la liberté préſider à ſa table,
Frédéric n'avait plus d'ennemis que les ſots;
Et même contre lui permettait les bons mots.
Il avait bien raiſon; dans le rang qu'il occupe,
Faut-il de ſa grandeur être toujours la dupe?
De la ſociété perdre tous les appas?
L'étiquette eſt l'eſprit de ceux qui n'en ont pas.
La dignité ſouvent maſque l'inſuffiſance;
On s'enferme avec art dans un noble ſilence:
Mais qui ſait bien répondre, encourage à parler.
Vos jours étaient ſi beaux! qui pouvait les troubler?
C'eſt donc ce Maupertuis, ce bizarre génie,
Géomètre chagrin que tourmentait l'envie;
Qui, des biens & des maux ſombre calculateur,
Jadis ſi triſtement nous parla du bonheur?
Il fut jaloux & vain: mais, pardonne à ſes mânes.
Pardonne à ce ramas de détracteurs profanes,
Dont le nom par toi ſeul, juſqu'à nous eſt venu.
Quant à monſieur Fréron, il nous eſt plus connu:
Au *Bedlam* (4) de Pluton, fuſtigé par Mégère,
Viſé, Gacon, Zoïle, attendent leur confrère.
Quel ſiécle n'a pas vu de ces obſcurs pédans,
Condamnés au malheur de haïr les talens,
Qui flattent tour à tour l'envie & la ſottiſe?
Quelquefois on les lit, toujours on les mépriſe.

Digitized by Google

Laiſſe ces vils ſerpens qui ſifflent ſur tes pas ;
Alors que Linus chante, on ne les entend pas.
Et qui n'adore point ta muſe enchantereſſe ?
Tu crains d'être au-deſſous de Rome & de la Grèce,
De vivre moins que moi dans la poſtérité :
C'eſt bien là d'un Français l'aimable urbanité.
Jadis, je l'avoûrai, j'eus moins de modeſtie,
Je promis à mes vers une éternelle vie :
Et ſi j'en crois les tiens, je me ſuis peu mépris,
Mon nom eſt sûr de vivre alors que tu m'écris.
Tu m'as cité ſouvent : c'eſt mon plus bel éloge.
Mais toi qui des confins du pays Allobroge,
Sais occuper l'Europe attentive à tes chants,
Eſt-ce à toi de douter, dans tes ſuccès brillans,
Du pouvoir d'une langue à jamais conſacrée,
Dont tu pourrais toi ſeul garantir la durée ?
Ah ! trop heureux Français ! vous faites plus que nous.
Quand la terre aſſervie était à nos genoux,
La langue des vainqueurs devint celle du monde :
En chefs-d'œuvre des arts la France plus féconde,
Par l'attrait des talens, par le charme des vers,
Sans l'avoir ſubjugué, règne ſur l'univers.
Vos drames éloquens, honneur de Melpomène,
Monumens qui manquaient à la grandeur romaine,
Charment vingt nations avides d'en jouir ;
Et vos voiſins jaloux vous doivent leur plaiſir.
Faut-il à votre gloire encore un nouveau titre ?
Des intérêts des rois votre langue eſt l'arbitre :
Diſputant contre Orlof, l'orateur du divan,
Oſman plaide en français les droits de ſon ſultan ;

Digitized by Google

Et dans Fokiani le Turc & la Ruſſie
Décident en français des deſtins de l'Aſie.
A tant de gloire encor que peut-on ajouter ?
Qu'on la maintienne au moins en ſachant t'imiter.
Qu'on ſe garde à jamais de bannir de la ſcène
Ce langage des Dieux qu'adopta Melpomène.
Pour la première fois je t'écris dans le tien ;
Daigne d'un étranger excuſer l'entretien :
Et ſi j'ai bégayé la langue de Voltaire,
Je vais le lire encor, pour apprendre à mieux faire.

NOTES.

(1) *Des ſoupers du Sophi l'admirateur groteſque*,

M. Linguet fameux par ſes métaphores, s'écrie quelque part avec un enthouſiaſme très-plaiſant : « Vive le Sophi ! » vive le grand-homme qui mange avec ſes amis ! qui » ſatisfait, par le plus délicieux de tous les mêlanges, » ſon appétit & ſon cœur.

(2) *A ſu qu'Aliboron l'oſait nommer ſon maître*,

M. Fréron, qui aime beaucoup les figures de rhétorique, quoiqu'il n'ait été que régent de ſixième, répète ſouvent dans ſes feuilles : « Manes de Deſpréaux ! ô mon » maître ! » &c.

(3) *Pourquoi me reprocher d'être flatteur d'un roi ?*

Le gouvernement d'Auguſte, fondé ſur les loix, partagé avec le ſénat, conſervant toutes les formes républicaines, pouvait s'appeler *une magiſtrature ſuprême*, bien plutôt qu'*une royauté*. Ses ſucceſſeurs en firent un deſpotiſme abominable.

(4) *Au* Bedlam *de Pluton, fuſtigés par Mégère*,

Nom de l'hôpital des fous de Londres.

Digitized by Google

BENALDAKI A CARAMOUFTÉE,

Femme de Giafar le Barmécide (*).

1771.

De Barmécide épouſe généreuſe,
Toujours aimable & toujours vertueuſe,
Quand vous ſortez des rives de Bagdat,
Quand vous quittez leur faux & triſte éclat,
Et que tranquille aux champs de la Syrie,
Vous retrouvez votre belle patrie;
Quand tous les cœurs en ces climats heureux
Sont ſur la route, & vous ſuivent tous deux,
Votre départ eſt un triomphe auguſte;
Chacun bénit Barmécide le juſte;
Et la retraite eſt pour vous une cour.
Nul intérêt: vous régnez par l'amour;
Un tel empire eſt le ſeul qui nous flatte.
Je vis hier ſur les bords de l'Euphrate
Gens de tout âge & de tous les pays;
Je leur diſais: Qui vous a réunis?
— C'eſt Barmécide. Et toi, quel dieu propice
T'a relevé du fond du précipice?
— C'eſt Barmécide. Et qui t'a décoré
De ce cordon dont je te vois paré?

(*) Cette épître a été écrite à madame la ducheſſe de Choiſeul, à l'occaſion de la diſgrace de ſon mari.

Digitized by Google

Toi, mon ami, de qui tiens-tu ta place,
Ta penſion ? qui t'a fait cette grace ?
— C'eſt Barmécide. Il répandait le bien
De ſon calife, & prodiguait le ſien ;
Et les enfans répétaient : Barmécide !
Ce nom ſacré ſur nos lèvres réſide
Comme en nos cœurs. Le calife à ce bruit,
Qui redoublait encor pendant la nuit,
Nous défendit de crier davantage ;
Chacun ſe tut, ainſi qu'il eſt d'uſage.
Mais les échos répétèrent cent fois :
C'eſt Barmécide ; & leur bruyante voix
Du doux ſommeil priva, pour ſon dommage,
Le commandeur des croyans de notre âge.
Au point du jour, alors qu'il s'endormit,
Tout en rêvant, le calife redit :
C'eſt Barmécide ; & bientôt ſa ſageſſe
A ranimé ſa première tendreſſe.

A M. D'ALEMBERT.

1772.

Esprit juſte & profond, parfait ami, vrai ſage,
D'Alembert, que dis-tu de mon dernier ouvrage ?
Le roi danois & toi, mes juges ſouverains,
Vous donnez carte blanche à tous les écrivains.
Le privilége eſt beau ; mais que faut-il écrire ?
Me permettriez-vous quelques grains de ſatire ?

Digitized by Google

Virgile a-t-il bien fait de pincer Mévius ?
Horace a-t-il raiſon contre Nomentanus ?
Oui, ſi ces deux latins montés ſur le Parnaſſe
S'égayaient aux dépens de Virgile & d'Horace.
La défenſe eſt de droit ; & d'un coup d'aiguillon
L'abeille en tous les temps repouſſa le frélon.
La guerre eſt au Parnaſſe, au conſeil, en Sorbonne :
Allons, défendons-nous, mais n'attaquons perſonne.
Vous m'avez endormi, diſait ce bon Trublet (1) ;
Je réveillai mon homme à grands coups de ſifflet.
Je fis bien : chacun rit, & j'en ris même encore.
La critique a du bon, je l'aime & je l'honore ;
Le parterre éclairé juge les combattans,
Et la ſaine raiſon triomphe avec le temps.
Lorſque dans ſon grenier certain Larcher réclame (2)
La loi qui proſtitue & ſa fille & ſa femme,
Qu'il veut dans Notre-Dame établir ſon ſérail,
On lui dit qu'à Paris plus d'un gentil bercail
Eſt ouvert aux travaux d'un ſavant antiquaire ;
Mais que jamais la loi n'ordonna l'adultère.
Alors on examine ; & le public inſtruit
Se moque de Larcher qui jure en ſon réduit.
L'abbé François écrit ; le Léthé ſur ſes rives (3)
Reçoit avec plaiſir ſes feuilles fugitives.
Tancrède en vers croiſés fait-il bâiller Paris ?
On m'ennuie à mon tour des plus peſans écrits ;
A Danchet, à Brunet le pont-neuf me compare (4) ;
On préfère à mes vers Crébillon le barbare (5) ;
Cette longue diſpute échauffe les eſprits.
Alors, du plus beau feu vingt poètes épris,

De

Digitized by Google

De chefs-d'œuvre ſans nombre enrichiſſant la ſcène,
Sur de ſublimes tons font ronfler Melpomène.
Qu'importe que mon nom s'efface dans l'oubli;
L'eſprit, le goût s'épure, & l'art eſt embelli.
Mais ne pardonnons pas à ces folliculaires,
De libelles affreux écrivains téméraires,
Aux ſtances de la Grange, aux couplets de Rouſſeau (6),
Que Mégère en courroux tira de ſon cerveau.
Pour gagner vingt écus ce fou de la Beaumelle (7)
Inſulte de Louis la mémoire immortelle.
Il croit déshonorer, dans ſes obſcurs écrits,
Princes, ducs, maréchaux, qui n'en ont rien appris.
Contre le vil croquant tout honnête homme éclate,
Avant que ſur ſa joue ou ſur ſon omoplate,
Des rois & des héros les grands noms ſoient vengés
Par l'empreinte des lis qu'il a tant outragés.
Ces ſerpens odieux de la littérature,
Abreuvés de poiſons & rampans dans l'ordure,
Sont toujours écraſés ſous les pieds des paſſans.
Vive le cygne heureux qui par ſes doux accens
Célébra les ſaiſons, leurs dons & leurs uſages,
Les travaux, les vertus & les plaiſirs des ſages!
Vainement de Dijon l'impudent écolier (8)
Croaſſa contre lui du fond de ſon bourbier.
Nous laiſſons le champ libre à ces petits critiques,
De l'ivrogne Fréron diſciples ſaméliques,
Qui ne pouvant apprendre un honnête métier,
Devers Saint-Innocent vont ſalir du papier,
Et ſur les dons des Dieux porter leurs mains impies;
Animaux malfaiſans, ſemblables aux harpies,

Digitized by Google

De leurs ongles crochus & de leur ſouffle affreux,
Gâtant un bon dîner qui n'était pas pour eux.

NOTES.

(1) . . . . . *diſait ce bon Trublet;*

Voyez la pièce intitulée le *Pauvre Diable.*

(2) *Lorſque dans ſon grenier certain Larcher réclame*

Larcher, répétiteur au collége Mazarin. Il ſoutint opiniâtrément que dans la grande ville de Babylone toutes les femmes & les filles de la cour étaient obligées par la loi de ſe proſtituer une fois dans leur vie au premier venu, pour de l'argent, & cela dans le temple de Vénus, quoique Vénus fût inconnue à Babylone. Il trouvait fort mauvais qu'on ne crût pas à cette impertinence, puiſqu'Hérodote l'avait dite expreſſément. Le même Larcher diſputa fortement ſur le grand ſerpent Ophionée, ſur le bouc de Mendès qui couchait avec les dames hébraïques; il traita notre auteur de vilain athée pour avoir dit que *la Providence envoie la peſte & la famine ſur la terre.* Il y a encore dans la pouſſière des collèges de ces cuiſtres qui ſemblent être du cinquième ſiècle. Notre auteur ne fit que ſe moquer de ce Larcher, & il fut ſecondé de tout Paris à qui il le fit connaître. Voyez *la Défenſe de mon oncle.*

(3) *L'abbé François écrit*, &c.

Il y a en effet un abbé nommé François, des ouvrages duquel le fleuve Léthé s'eſt chargé entièrement. C'eſt un pauvre imbécille qui a fait un livre en deux volumes contre les philoſophes, livre que perſonne ne connaît ni ne connaîtra.

(4) *A Danchet, à Brunet*, &c.

Danchet, poète médiocre, connu par quelques opéra qui valent mieux que ſes tragédies. Quant à Brunet, nous ne

Digitized by Google

chercherons point à deviner qui ce peut être, & nous nous garderons bien ſur-tout de faire entendre malignement que Voltaire ait voulu déſigner par ce nom obſcur le célèbre le Brun, l'un de nos meilleurs poètes, & l'un de ceux qui a loué le plus dignement Voltaire lui-même.

(5) . . . . . *Crébillon le barbare;*

Nous ne ſavons pas ſi par *barbare* on entend ici la barbarie d'Atrée, ou la barbarie du ſtyle qu'on a reprochée à Crébillon : c'eſt peut-être l'un & l'autre. Mais ce n'eſt pas parce qu'Atrée eſt trop cruel qu'on ne joue point cette pièce, & qu'elle paſſe pour mauvaiſe chez tous les gens de goût; car dans Rodogune, Cléopâtre eſt plus cruelle encore, & cette atrocité même ſemblerait devoir être plus révoltante dans une femme que dans un homme : cependant cette fin de la tragédie de Rodogune eſt un chef-d'œuvre du théâtre, & réuſſira toujours.

Nous trouvons dans le Mercure de novembre 1770, page 83, les réflexions les plus judicieuſes qu'on ait encore faites ſur Atrée; les voici :

« En général les vengeances, pour être intéreſſantes au » théâtre, doivent être promptes, ſubites, violentes; il » faut toujours frapper de grands coups ſur la ſcène; les » horreurs longues & détaillées ne ſont que rebutantes. M. de » Crébillon, malgré ce précepte, a riſqué la coupe d'Atrée; » mais elle n'a pu réuſſir, à beaucoup près. Quelques eſ- » prits faux, quelques jeunes têtes qui n'ont pas réfléchi, » croient que les atrocités ſont le plus grand effort de l'eſ- » prit humain, & que l'horreur eſt ce qu'il y a de plus tra- » gique. Elles ſe trompent beaucoup; c'eſt tout ce qu'il y » a de plus facile à trouver. Nous avons des romans incon- » nus & fort au-deſſous du médiocre, où l'on a raſſemblé » aſſez d'horreurs pour faire cinquante tragédies déteſ- » tables. »

Il y a bien d'autres raiſons qui font voir qu'Atrée eſt une ſort mauvaiſe pièce.

Digitized by Google

1°. C'eſt qu'elle eſt extrêmement mal écrite. « D'abord » Atrée voit enfin renaître l'eſpoir & la douceur de ſe venger » d'un traître. Les vents qu'un Dieu contraire enchainait » loin de lui, ſemblent exciter ſon courroux avec les flots. » Le calme, ſi long-temps fatal à ſa vengeance, n'eſt plus » d'intelligence avec ſes ennemis; le ſoldat ne craint plus » qu'un indigne repos aviliſſe l'honneur de ſes derniers » travaux ».

Auſſitôt après, Atrée commande que la flotte d'Atrée ſe prépare à voguer loin de l'ile d'Eubée ; il ordonne qu'on porte à tous ſes chefs ſes ordres abſolus ; & il dit « que ce » jour tant ſouhaité ranime dans ſon cœur l'eſpoir & la » fierté ».

Cet énorme galimatias, cet aſſemblage de paroles vagues, oiſeuſes, incohérentes, qui ne diſent rien, qui n'apprennent ni où l'on eſt, ni l'acteur qui parle, ſont inſupportables à quiconque a la plus légère connaiſſance du théâtre & de la langue.

Les maximes qu'Atrée débite dès cette première ſcène, ſont d'une extavagance qui va juſqu'au ridicule. Atrée dit :

Je voudrais me venger, fût-ce même des dieux :
Du plus puiſſant de tous, j'ai reçu la naiſſance ;
Je le ſens au plaiſir que me fait la vengeance.

Cette plaiſanterie monſtrueuſe n'eſt-elle pas bien placée ? La Fontaine a dit en riant:

. . . . . je ſais que la vengeance
Eſt un morceau de roi, car vous vivez en dieux.

Mais mettre une telle raillerie ſérieuſement dans une tragédie, cela eſt bien déplacé ; & exprimer de tels ſentimens ſans avoir dit encore de quoi il veut ſe venger, cela eſt contre les principes du théâtre & du ſens commun.

2°. Il y a bien plus, c'eſt que cette fureur de vengeance,

Digitized by Google

au bout de vingt ans, eſt néceſſairement de la plus grande froideur, & ne peut intéreſſer perſonne.

3°. Un homme qui jure à la première ſcène qu'il ſe vengera, & qui exécute ſon projet à la dernière ſans aucun obſtacle, ne peut jamais faire aucun effet. Il n'y a ni intrigue, ni péripétie, rien qui vous tienne en ſuſpens, rien qui vous ſurprenne, rien qui vous émeuve; ce n'eſt qu'une atrocité longue & plate.

4°. La pièce péche encore par un défaut plus grand, s'il eſt poſſible, c'eſt un amour inſipide & inutile entre un fils d'Atrée, nommé Pliſtène, & Théodamie, fille de Thieſte; amour poſtiche qui ne ſert qu'à remplir le vide de la pièce.

5°. Le ſtyle eſt digne de cette conduite : ce ſont des répétitions continuelles du plaiſir de la vengeance.

Un ennemi ne peut pardonner une offenſe;
Il faut un terme au crime & non à la vengeance.
Rien ne peut *arrêter mes tranſports* furieux.
Tout eſt prêt, *& déjà dans mon cœur* furieux
Je goûte le plaiſir *le plus parfait* des dieux;
Je vais être vengé, *Thieſte, quelle joie!*

La plupart des vers ſont obſcurs, & ne ſont pas français.

Ah! ſi je vous ſuis cher, que mon reſpect extrême
M'acquitte bien, Seigneur de mon bonheur ſuprême!
Mon amitié pour vous, par vos maux conſacrée,
A ſemblé redoubler par les rigueurs d'Atrée.
Et bravant ſans reſpect, & les dieux & ſon père,
Son cœur pour eux & lui n'a qu'une foi légère:
Mais dût tomber ſur moi le plus affreux courroux,
Je ne ſaurais trahir ce que je ſens pour vous.
Que pour mieux m'obliger à lui percer le flanc,
De ſa fille au refus il doit verſer le ſang.
Et je vais, s'il le faut, aux dépens de ma foi,
Prouver à vos beaux yeux ce qu'ils peuvent ſur moi.
D'une indigne frayeur je vois ton ame atteinte,
Thieſte, chaſſes-en les ſoupçons & la crainte.

Une pièce écrite ainſi d'un bout à l'autre, pourrait-elle

Digitized by Google

réuſſir ? Pour comble d'impertinence la pièce finit par ce vers abominable :

Et je jouis enfin du fruit de mes forfaits.

Un tel vers eſt d'un ſcélérat ivre. Et remarquez qu'Atrée a ci-devant regardé la vengeance comme une vertu, dans un autre vers non moins extravagant.

Il faut un terme au crime, & non à la vengeance.

Nous avouons que la Sémiramis du même auteur, ſon Xerxès, ſon Catilina, ſon Triumvirat, ſont des pièces encore plus mauvaiſes, & que tout cela pouvait bien lui mériter le nom de barbare : mais nous ne convenons pas que ſon Electre, & ſur-tout ſon Rhadamiſte, méritent le mépris profond que Boileau avait pour ces deux tragédies. Le public a décidé qu'il y a de très-belles choſes, particulièrement dans Rhadamiſte, & quand le public a décidé conſtamment pendant ſoixante ans, il ne faut pas en appeler. Si les défauts ſubſiſtent, les beautés l'emportent. Boileau fut trop rebuté des défauts. Rhadamiſte ſera toujours jouée avec un grand ſuccès ; & même on verra Electre avec plaiſir, malgré l'amour qui défigure cette pièce. Il y a dans ces deux ouvrages un fond de tragique qui attache le ſpectateur.

L'abbé de Chaulieu diſait que la pièce de Rhadamiſte aurait été très-claire, ſi ce n'eût été l'expoſition. Mais quoique le premier acte ſoit un peu obſcur, il me ſemble qu'il y a dans les autres de très-grandes beautés.

(6) *Aux ſtances de la Grange, aux couplets de Rouſſeau,*

Les philippiques de la Grange & les couplets de Rouſſeau paſsèrent aſſez long-temps pour être écrits avec force & enthouſiaſme : mais les eſprits bien faits & les gens de bon goût ne s'y ſont jamais laiſſé tromper. En effet ôtez les injures, il ne reſte rien. Le ſuccès ne fut dû qu'à la malignité humaine. Mais quel ſuccès qui conduiſit la Grange en priſon, & le portrait de Rouſſeau à la grève !

Digitized by Google

La Grange était le plus coupable des deux, ſans contredit : mais le duc d'Orléans, régent, eut encore plus de clémence que la Grange n'avait eu de folie.

(7) . . . . . *ce fou de la Beaumelle*

On ne peut mieux connaître cet homme que par la lettre que nous allons copier. N'ayant ni le génie de la Grange, ni celui de Rouſſeau, il s'eſt rendu auſſi criminel qu'eux, mais infiniment plus mépriſable. Il eſt né dans un village des Cévènes auprès de Caſtres. Il a paſſé quelques années à Genève, & a été répétiteur des enfans de M. de Budé de Boiſy. Il y fut propoſant pour être miniſtre, en 1745.

Voici la lettre qui le fera connaître.

LETTRE A M. DE LA CONDAMINE,

De l'académie françaiſe & de l'académie des ſciences, &c.

A Ferney, 8 mars 1771.

MONSIEUR,

M. l'envoyé de Parme m'a fait parvenir votre lettre. J'ai l'honneur d'être votre confrère dans plus d'une académie : je ſuis votre ami depuis plus de quarante ans. Vous me parlez avec candeur, je vais vous répondre de même.

Le ſieur de la Beaumelle, en 1752, vendit, à Francfort, au libraire Eſlinger, pour dix-ſept louis, le *Siècle de Louis XIV* que j'avais compoſé (autant qu'il avait été en moi) à l'honneur de la France & de ce monarque.

Il plut à cet écrivain de tourner cet éloge véridique en libelle diffamatoire. Il le chargea de notes, dans leſquelles il dit qu'il ſoupçonne Louis XIV d'avoir fait empoiſonner le marquis de Louvois, ſon miniſtre, dont il était excédé, & qu'en effet ce miniſtre craignait que le roi ne l'empoiſonnât. (Tome III, pages 269 & 271.)

Digitized by Google

Que Louis XIV ayant promis à madame de Maintenon de la déclarer reine, madame la ducheſſe de Bourgogne irritée engagea le prince ſon époux, père de Louis XV, à ne point ſecourir Lille, aſſiégée alors par le prince Eugène & à trahir ſon roi, ſon aïeul & ſa patrie.

Il ajoute que l'armée des aſſiégeans jetait dans Lille des billets dans leſquels il était écrit : « Raſſurez-vous, Français, » la Maintenon ne ſera pas reine, nous ne lèverons pas » le ſiége ».

La Beaumelle rapporte la même anecdote dans les mémoires qu'il a fait imprimer ſous le nom de madame de Maintenon : (Tome IV, page 109.)

Qu'on trouva l'acte de célébration de mariage de Louis XIV avec madame de Maintenon, dans de vieilles culottes de l'archevêque de Paris, mais « qu'un tel mariage » n'eſt pas extraordinaire, attendu que Cléopâtre déjà vieille » enchaîna Auguſte : (Tome III, page 75.)

Que le duc de Bourbon, étant premier miniſtre, fit aſſaſſiner Vergier, ancien commiſſaire de marine, par un officier auquel il donna la croix de ſaint Louis pour récompenſe : (Tome III du *Siècle*, page 323.)

Que le grand-père de l'empereur aujourd'hui régnant avait, ainſi que ſa maiſon, des empoiſonneurs à gages. (Tome II, page 345.)

Les calomnies abſurdes contre le duc d'Orléans, régent du royaume, ſont encore plus exécrables ; on ne veut pas en ſouiller le papier. Les enfans de la Voiſin, de Cartouche & de Damiens n'auraient jamais oſé écrire ainſi, s'ils avaient ſu écrire. L'ignorance de ce malheureux égalait ſa déteſtable impudence.

Cette ignorance eſt pouſſée juſqu'à dire que la loi qui veut que le premier prince du ſang hérite de la couronne, au défaut d'un fils du roi, *n'exiſta jamais*.

Il aſſure hardiment que le jour que le duc d'Orléans ſe fit reconnaître à la cour des pairs, régent du royaume, le parlement ſuivit conſtamment l'inſtabilité de ſes penſées,

Digitized by Google

que le premier préſident de Maiſons était prêt à former un parti pour le duc du Maine, quoiqu'il n'y ait jamais eu de premier préſident de ce nom.

Toutes ces inepties, écrites du ſtyle d'un laquais qui veut faire le bel-eſprit & l'homme important, furent reçues comme elles le méritaient, on n'y prit pas garde; mais on rechercha le malheureux qui pour peu d'argent avait vomi tant de calomnies atroces contre toute la famille royale, contre les miniſtres, les généraux & les plus honnêtes gens du royaume. Le gouvernement fut aſſez indulgent pour ſe contenter de le faire enfermer dans un cachot, le 24 avril 1753. Vous m'apprenez dans votre lettre qu'il fut enfermé deux fois, c'eſt ce que j'ignorais.

Après avoir publié ces horreurs, il ſe ſignala par un autre libelle intitulé *Mes penſées*, dans lequel il inſulta nommément meſſieurs d'Erlach, de Watteville, de Diesbach, de Sinner, & d'autres membres du conſeil ſouverain de Berne, qu'il n'avait jamais vus. Il voulut enſuite en faire une nouvelle édition; M. le comte d'Erlach en écrivit en France où la Beaumelle était pour lors; on l'exila dans le pays des Cévènes dont il eſt natif. Je ne vous parle, Monſieur, que papiers ſur table & preuves en main.

Il avait outragé la maiſon de Saxe dans le même libelle (page 108), & s'était enfui de Gotha avec une femme-de-chambre qui venait de voler ſa maîtreſſe.

Lorſqu'il fut en France, il demanda un certificat de madame la ducheſſe de Gotha. Cette princeſſe lui fit expédier celui-ci :

« On ſe rappelle très-bien que vous partîtes d'ici avec la » gouvernante des enfans d'une dame de Gotha, qui s'eclipſa » furtivement avec vous, après avoir volé ſa maîtreſſe; ce » dont tout le public eſt pleinement inſtruit ici. Mais nous ne » diſons pas que vous ayiez part à ce vol. A Gotha, le 24 » juillet 1767. *Signé* ROUSSEAU, conſeiller aulique de » ſon alteſſe ſéréniſſime ».

Son alteſſe eut la bonté de m'envoyer la copie de cette

Digitized by Google

atteſtation, & m'écrivit enſuite ces propres mots, le 15 auguſte 1767 : « Que vous êtes aimable d'entrer ſi bien dans mes » vues au ſujet de ce miſérable la Beaumelle ! Croyez-moi, » nous ne pouvons rien faire de plus ſage que de l'abandonner » lui & ſon aventurière, &c. » Je garde les originaux de ces lettres écrites de la main de madame la ducheſſe de Gotha. Je pourrais alléguer des choſes beaucoup plus graves ; mais comme elles pourraient être trop funeſtes à cet homme, je m'arrête par pitié.

Voilà une petite partie du procès bien conſtatée. Je vous en fais juge, Monſieur, & je m'en rapporte à votre équité.

Dans ce cloaque d'infamies, ſur lequel j'ai été forcé de jeter les yeux un moment, j'ai été bien conſolé par votre ſouvenir. Je vous ſouhaite du fond de mon cœur une vieilleſſe plus heureuſe que la mienne, ſous laquelle je ſuccombe dans des ſouffrances continuelles.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Nous n'ajouterons rien à une lettre auſſi authentique & auſſi déciſive. Nous nous contenterons de féliciter notre auteur philoſophe d'avoir pour ennemis de tels miſérables.

(8) *Vainement de Dijon l'impudent écolier*

Un nommé Clément, jeune homme, fils d'un procureur de Dijon, & ci-devant maître de quartier dans une penſion, a fait un livre entier contre M. de Saint-Lambert, M. de Lille, M. Dorat, M. Vatelet, & M. le Mierre. Ce jeune homme s'eſt aviſé de dicter des arrêts du haut d'un tribunal qu'il s'eſt érigé. Il commence par prononcer qu'il ne faut point traduire Virgile en vers : & enſuite il décide que M. de Lille a fort mal traduit les Géorgiques. Sa traduction eſt pourtant, de l'aveu de tous les connaiſſeurs, la meilleure qui ait été faite dans aucune langue, & il y en eut quatre éditions en deux ans. Ce Clément, ſans reſpect pour le public, décide, d'un ton de maître, que tel vers eſt ridicule, tel autre plat,

Digitized by Google

tel autre groſſier, ſans en alléguer la plus faible raiſon. Il reſſemble à ces juges qui ne motivent jamais leurs arrêts.

Nous ne connaiſſons point ce critique, nous ne connaiſſons point M. de Lille; mais nous remercions M. de Lille du plaiſir qu'il nous a fait. Nous avouons qu'il a égalé Virgile en pluſieurs endroits, & qu'il a vaincu les plus grandes difficultés. Nous oſons dire qu'il a rendu un ſignalé ſervice à la langue françaiſe, & Clément n'en a rendu qu'à l'envie.

Il attaque avec plus d'orgueil encore l'eſtimable poëme des *Saiſons* de M. de Saint-Lambert; mais quel chef-d'œuvre avait fait ce Clément, pour être en droit de condamner ſi fièrement? à quels bons ouvrages avait-il donné la vie pour être en droit de porter ainſi des arrêts de mort? Il avait lu une tragédie de ſa façon aux comédiens de Paris, qui ne purent en écouter que deux actes. Le *pauvre diable* mourant de honte & de faim, ſe fit ſatirique pour avoir du pain. Vous trouverez dans l'hiſtoire du *Pauvre Diable* la véritable hiſtoire de tous ces petits écoliers qui, ne pouvant rien faire, ſe mettent à juger ce que les autres font (*a*).

(*a*) Les lecteurs ſeront ſans doute étonnés de cette foule de notes dont Voltaire ſurchargeait ſes derniers ouvrages. Nous n'avons imprimé celles-ci qu'à regret. La critique d'Atrée eſt longue, amère & ſouvent injuſte: voyez ce que nous avons dit de cette pièce dans nos obſervations ſur la tragédie des Pélopides. La Beaumelle avait eu, nous le ſavons, de grands torts envers Voltaire; mais quel abus de vengeance en parlant contre la vengeance! Qu'importeront à la poſtérité ces dénonciations accumulées contre la Beaumelle! que lui importera le prétendu enlèvement d'une femme de chambre, atteſté par la ducheſſe de Gotha! N'eſt-il pas évident que pour l'honneur de la philoſophie & de Voltaire lui-même, on n'eût pas dû perpétuer ces ſcandales?

Digitized by Google

LES SYSTÊMES.

1772.

Lorsque le seul puissant, le seul grand, le seul sage,
De ce monde en six jours eut achevé l'ouvrage,
Et qu'il eut arrangé tous les célestes corps,
De sa vaste machine il cacha les ressorts,
Et mit sur la nature un voile impénétrable.
J'ai lu chez un rabbin que cet Être ineffable
Un jour devant son trône assembla nos docteurs,
Fiers enfans du sophisme, éternels disputeurs;
Le bon Thomas d'Aquin (1), Scot (2) & Bonaventure (3)
Et jusqu'au provençal élève d'Epicure (4),
Et ce maître René (5) qu'on oublie aujourd'hui,
Grand fou persécuté par de plus fous que lui;
Et tous ces beaux esprits dont le savant caprice
D'un monde imaginaire a bâti l'édifice.
« Çà, mes amis, dit Dieu, devinez mon secret:
» Dites-moi qui je suis & comment je suis fait;
» Et dans un supplément dites-moi qui vous êtes:
» Quelle force, en tout sens, fait courir les comètes,
» Et pourquoi, dans ce globe, un destin trop fatal,
» Pour une once de bien, mit cent quintaux de mal?
» Je sais que, grace aux soins des plus nobles génies,
» Des prix sont proposés par les académies:
» J'en donnerai. Quiconque approchera du but,
» Aura beaucoup d'argent, & fera son salut ».

Digitized by Google

Il dit: Thomas ſe lève à l'auguſte parole,
Thomas le jacobin, l'ange de notre école,
Qui de cent argumens ſe tira toujours bien,
Et répondit à tout ſans ſe douter de rien.
« Vous êtes, lui dit-il, l'exiſtence & l'eſſence (6),
» Simple avec attributs, acte pur & ſubſtance,
» Dans les temps, hors des temps, fin, principe & milieu,
» Toujours préſent par-tout, ſans être en aucun lieu ».
L'Eternel, à ces mots, qu'un bachelier admire,
Dit : *Courage, Thomas !* & ſe mit à ſourire.
Deſcartes prit ſa place avec quelque fracas,
Cherchant un tourbillon qu'il ne rencontrait pas,
Et le front tout poudreux de matière ſubtile,
N'ayant jamais rien lu, pas même l'Evangile:
« Seigneur, dit-il à Dieu, ce bon homme Thomas
» Du rêveur Ariſtote a trop ſuivi les pas.
» Voici mon argument, qui me ſemble invincible:
» Pour être, c'eſt aſſez que vous ſoyiez poſſible (7).
» Quant à votre univers, il eſt fort impoſant;
» Mais, quand il vous plaira, j'en ferai tout autant (8);
» Et je puis vous former d'un morceau de matière
» Elemens, animaux, tourbillons & lumière,
» Lorſque du mouvement je ſaurai mieux les lois ».
Dieu ſourit de pitié pour la ſeconde fois.
L'incertain Gaſſendi, ce bon prêtre de Digne,
Ne pouvait du Breton ſouffrir l'audace inſigne,
Et propoſait à Dieu ſes atomes crochus (9),
Quoique paſſés de mode, & dès long-temps déchus;
Mais il ne diſait rien ſur l'eſſence ſuprême.
Alors un petit juif, au long nez, au teint blême,

Digitized by Google

Pauvre, mais satisfait ; pensif & retiré ;
Esprit subtil & creux, moins lu que célébré,
Caché sous le manteau de Descartes son maître,
Marchant à pas comptés, s'approcha du grand Être.
« Pardonnez-moi, dit-il, en lui parlant tout bas ;
» Mais je pense, entre nous, que vous n'existez pas (10).
» Je crois l'avoir prouvé par mes mathématiques.
» J'ai de plats écoliers, & de mauvais critiques.
» Jugez-nous »..... A ces mots, tout le globe trembla ;
Et d'horreur & d'effroi Saint-Thomas recula.
Mais Dieu clément & bon, plaignant cet infidelle,
Ordonna seulement qu'on purgeât sa cervelle.
Ne pouvant désormais composer pour le prix,
Il partit, escorté de quelques beaux esprits.
Nos docteurs, qui voyaient avec quelle indulgence
Dieu daignait compatir à tant d'extravagance,
Etalèrent bientôt cent belles visions,
De leur esprit pointu nobles inventions :
Ils parlaient, disputaient & criaient tous ensemble.
Ainsi, lorsqu'à dîner un amateur rassemble
Quinze ou vingt raisonneurs, auteurs, commentateurs,
Rimeurs, compilateurs, chansonneurs, traducteurs,
La maison retentit des cris de la cohue ;
Les passans ébahis s'arrêtent dans la rue.
D'un air persuadé Mallebranche assura
Qu'il faut parler au Verbe & qu'il nous répondra (11).
Arnaud dit que de Dieu la bonté souveraine,
Exprès pour nous damner, forma la race humaine (12).
Leibnitz avertissait le Turc & le chrétien
Que sans son harmonie on ne comprendra rien (13) ;

Digitized by Google

Que Dieu, le monde & nous, tout n'eſt rien ſans monades.
Le courrier des Lapons, dans ſes turlupinades (14),
Veut qu'on aille au détroit où vogua Magellan,
Pour ſe former l'eſprit, diſſéquer un géant.
Notre conſul Maillet (15), non pas conſul de Rome,
Sait comment ici-bas naquit le premier homme.
D'abord il fut poiſſon. De ce pauvre animal
Le berceau très-changeant fut du plus fin criſtal;
Et les mers des Chinois ſont encore étonnées
D'avoir, par leurs courans, formé les Pyrénées.
Chacun fit ſon ſyſtême; & leurs doctes leçons
Semblaient partir tout droit des petites-maiſons.
Dieu ne ſe fâcha point; c'eſt le meilleur des pères:
Et ſans nous engourdir par des loix trop auſtères,
Il veut que ſes enfans, ces petits libertins,
S'amuſent en jouant de l'œuvre de ſes mains.
Il renvoya le prix à la prochaine année:
Mais il vous fit partir, dès la même journée,
Son ange Gabriel, ambaſſadeur de paix,
Tout pétri d'indulgence, & porteur de bienfaits.
Le miniſtre emplumé vola dans vingt provinces;
Il viſita des ſaints, des papes & des princes,
De braves cardinaux & des inquiſiteurs
Dans le ſiècle paſſé dévots perſécuteurs.
« Meſſeigneurs, leur dit-il, le bon Dieu vous ordonne
» De vous bien divertir, ſans moleſter perſonne.
» Il a ſu qu'en ce monde on voit certains ſavans,
» Qui ſont, ainſi que vous, de fieffés ignorans:
» Ils n'ont ni volonté, ni puiſſance de nuire:
» Pour penſer de travers, hélas! faut-il les cuire?

Digitized by Google

» Un livre, croyez-moi, n'eſt pas fort dangereux;
» Et votre ſignature eſt plus funeſte qu'eux.
» En ſorbonne, aux charniers (16), tout ſe mêle d'écrire:
» Imitez le bon Dieu qui n'en a fait que rire ».

NOTES.

(1) *Le bon Thomas d'Aquin*, &c.

Nous n'avons de Saint-Thomas d'Aquin que dix-ſept gros volumes bien avérés, mais nous en avons vingt & un d'Albert; auſſi celui-ci a été ſurnommé *le grand*.

(2) Scot. . . . Scot eſt le fameux rival de Thomas. C'eſt lui qu'on a cru mal-à-propos l'inſtituteur du dogme de l'immaculée conception; mais il fut le plus intrépide défenſeur de l'Univerſel de la part de la choſe.

(3) Bonaventure. . . . . Nous avons de ſaint-Bonaventure le Miroir de l'ame, l'Itinéraire de l'eſprit à DIEU, la Diète du ſalut, le Roſſignol de la paſſion, le Bois de vie, l'Aiguillon de l'amour, les Flammes de l'amour, l'Art d'aimer, les Vingt-cinq mémoires, les Quatre vertus cardinales, les Sept chemins de l'éternité, les Six ailes des chérubins, les Six ailes des ſéraphins, les Cinq fêtes de l'enfant JÉSUS, &c.

(4) . . . . . *Provençal, élève d'Epicure*,

Gaſſendi, qui reſſuſcita pendant quelque temps le ſyſtême d'Epicure. En effet, il ne s'éloigne pas de penſer que l'homme a trois ames; la végétative qui fait circuler toutes les liqueurs, la ſenſitive qui reçoit toutes les impreſſions, & la raiſonnable qui loge dans la poitrine. Mais auſſi il avoue l'ignorance éternelle de l'homme ſur les premiers principes des choſes; & c'eſt beaucoup pour un philoſophe.

(5)

Digitized by Google

(5) *Et ce maître René*, &c.

Deſcartes était le contraire de Gaſſendi : celui-ci cherchait, & l'autre croyait avoir trouvé. On ſait aſſez que toute la philoſophie de Deſcartes n'eſt qu'un roman mal tiſſu qu'on ne ſe donne plus la peine ni de réfuter ni d'examiner. Quel homme aujourd'hui perd ſon temps à rechercher comment des dés, tournant ſur eux-mêmes dans le plein, ont produit des ſoleils, des planètes, des terres & des mers ? Les partiſans de ces chimères les appelaient les hautes ſciences ; ils ſe moquaient d'Ariſtote, & ils diſaient : Nous avons de la méthode. On peut comparer le ſyſtême de Deſcartes à celui de Laſs ; tous deux étaient fondés ſur la ſynthèſe. Deſcartes vint dans un temps où la raiſon humaine était égarée. Laſs ſe mit à philoſopher en France, lorſque l'argent du royaume était plus égaré encore. Tous deux élevèrent leur édifice ſur des veſſies. Les tourbillons de Deſcartes durèrent une quarantaine d'années ; ceux de Laſs ne ſubſiſtèrent que dix-huit mois. On eſt plutôt détrompé en arithmétique qu'en philoſophie.

(6) . . . . . *L'exiſtence & l'eſſence*,

Ce ſont les propres paroles de ſaint-Thomas d'Aquin. D'ailleurs toute la partie métaphyſique de ſa Somme eſt fondée ſur la métaphyſique d'Ariſtote.

(7) *Pour être, c'eſt aſſez que vous ſoyiez poſſible.*

Voici où eſt, ce me ſemble, le défaut de cet argument ingénieux de Deſcartes. Je conclus l'exiſtence de l'Etre néceſſaire & éternel de ce que j'ai aperçu clairement que quelque choſe exiſte néceſſairement & de toute éternité ; ſans quoi il y aurait quelque choſe qui aurait été produit du néant & ſans cauſe, ce qui eſt abſurde : donc un être a exiſté toujours néceſſairement & de lui-même. J'ai donc conclu ſon exiſtence de l'impoſſibilité qu'il ne ſoit pas, & non de la poſſibilité qu'il ſoit : cela eſt délicat ; & devient plus délicat encore quand on oſe ſonder la nature

Digitized by Google

de cet Etre éternel & néceſſaire. Il faut avouer que tous ces raiſonnemens abſtraits ſont aſſez inutiles, puiſque la plupart des têtes ne les comprennent pas. Il ſerait aſſurément d'une horrible injuſtice & d'un énorme ridicule, de faire dépendre le bonheur & le malheur éternel du genre-humain de quelques argumens que les neuf-dixièmes des hommes ne ſont pas en état de comprendre. C'eſt à quoi ne prennent pas garde tant de ſcolaſtiques orgueilleux & peu ſenſés qui oſent énſeigner & menacer. Quand un philoſophe ſerait le maître du monde, encore devrait-il propoſer ſes opinions modeſtement; c'eſt ainſi qu'en uſait Marc-Aurèle & même Julien. Quelle différence de ces grands-hommes à Garaſſe, à Nonotte, à l'abbé Guyon, à l'auteur de la Gazette eccléſiaſtique, à Paulian l'exjéſuite, & à tant d'autres!

(8) . . . . . *J'en ferai tout autant;*

« Donnez-moi de la matière & du mouvement, & je » ferai un monde ». Ces paroles de Deſcartes ſont un peu téméraires; elles n'auraient pas été permiſes à Platon. Paſſe qu'Archimède ait dit : Donnez-moi un point fixe dans le ciel, & j'enleverai la terre : il ne s'agiſſait plus que de trouver le lévier. Mais qu'avec de la matière & du mouvement on faſſe des organes ſentans & des têtes penſantes, ſitôt que DIEU y aura mis une ame, cela eſt bien fort. Je doute même que Deſcartes & le père Merſenne enſemble euſſent pu donner à la matière la gravitation vers un centre. Après tout, Deſcartes avait de la matière & du mouvement; nous n'en manquons pas. Que ne travaillait-il? que ne faiſait-il un petit automate de monde? Avouons que dans toutes ces imaginations on ne voit que des enfans qui ſe jouent.

(9) . . . . . *Ses atomes crochus*, &c.

Démocrite, Epicure & Lucrèce, avec leurs atomes déclinans dans le vide, étaient pour le moins auſſi enfans que Deſcartes avec ſes tourbillons tournoyans dans le plein;

Digitized by Google

& l'on ne peut que déplorer la perte d'un temps précieux employé à étudier ſérieuſement ces fadaiſes, par des hommes qui auraient pu être utiles.

Où eſt l'homme de bon ſens qui ait jamais conçu clairement que des atomes ſe ſoient aſſemblés pour aller en ligne droite, & pour ſe détourner enſuite à gauche; moyennant quoi ils ont produit des aſtres, des animaux, des penſées? Pourquoi de tant de fabricateurs de mondes, ne s'en eſt-il pas trouvé un ſeul qui ſoit parti d'un principe vrai, & reçu de tous les hommes raiſonnables? Ils ont adopté des chimères, & ont voulu les expliquer; mais quelle explication! Ils reſſemblaient parfaitement aux commentateurs des anciens hiſtoriens. La tour de Babel avait vingt mille pieds de haut; donc les maçons avaient des grues de plus de vingt mille pieds pour élever leurs pierres. Le lit du roi Og était de quinze pieds. Le ſerpent, qui eut de longues converſations avec Eve, ne put lui parler qu'en hébreu: car il devait lui parler en ſa langue pour être entendu, & non en la langue des ſerpens; & Eve devait parler le pur hébreu, puiſqu'elle était la mère des Hébreux, & que ce langage n'avait pu encore ſe corrompre. C'eſt ſur des raiſons de cette force que furent appuyés long-temps tous les commentaires & tous les ſyſtêmes. Hérodote a dit que le ſoleil avait changé deux fois de levant & de couchant; & ſur cela on a recherché par quel mouvement ce phénomène s'était opéré. Des ſavans ſe ſont diſtillé le cerveau pour comprendre comment le cheval d'Achille avait parlé grec; comment la nuit que Jupiter paſſa avec Alcmène fut une fois plus longue qu'elle ne devait être ſans que l'ordre de la nature fût dérangé; comment le ſoleil avait reculé au ſouper d'Athée & de Thieſte; par quel ſecret Hercule était reſté trois jours & trois nuits enſeveli dans le ventre d'une baleine; par quel art, au ſon d'un inſtrument, les murs de.... Enfin on a compilé & empilé des écrits ſans nombre pour trouver la vérité dans les plus abſurdes & les plus inſipides fables.

Digitized by Google

(10) *Mais je penſe, entre nous, que vous n'exiſtez pas.*

Spinoſa, dans ſon fameux livre, ſi peu lu, ne parle que de DIEU ; & on lui a reproché de ne point connaître de DIEU. C'eſt qu'il n'a point ſéparé la Divinité du grand Tout qui exiſte par elle. C'eſt le dieu de Straton, c'eſt le dieu des ſtoïciens.

Jupiter eſt quodcumque vides, quocumque moveris.

C'eſt le dieu d'Aratus, dans le ſens d'une philoſophie audacieuſe.

In Deo vivimus, movemur & ſumus.

La marche de Spinoſa eſt plus géométrique que celle de tous les philoſophes de l'antiquité. C'eſt le premier athée qui ait procédé par lemmes & par théorèmes.

Bayle, en prenant la doctrine de Spinoſa à la lettre, en raiſonnant d'après ſes paroles, trouve cette doctrine contradictoire & ridicule. En effet, qu'eſt-ce qu'un Dieu dont tous les êtres ſeraient des modifications, qui ſerait jardinier & plante, médecin & malade, homicide & mourant, deſtructeur & détruit ?

Bayle parait oppoſer à Spinoſa une dialectique très-ſupérieure. Mais quel eſt le ſort de toutes les diſputes ! Jurieu regardait Bayle comme un compilateur d'idées plus dangereuſes que celles de Spinoſa. Arnaud & ſes partiſans tombaient ſur Jurieu comme ſur un fanatique abſurde. Les jéſuites accuſaient Arnaud d'être au fond un ennemi de la religion, & tout Paris voyait dans les jéſuites les corrupteurs de la raiſon & de la morale, & des fabricateurs de lettres de cachet. Pour Spinoſa, tout le monde en parlait, & perſonne ne le liſait.

Voici l'analyſe de tous ſes principes :

Il ne peut exiſter qu'une ſubſtance ; car qui eſt par ſoi doit être un, & ne peut être limité. La ſubſtance doit donc être infinie.

Il eſt impoſſible qu'une ſubſtance en produiſe une autre

Digitized by Google

sans qu'il y ait quelque chose de commun entre elles. Or ce quelque chose de commun ne peut exister avant la substance produite ; donc la création est impossible.

Une substance ne peut en faire une autre ; puisqu'étant infinie par sa nature, un infini ne peut en créer un autre.

Il n'y a donc qu'un infini ; donc tout est modè.

L'intelligence & la matière existent ; donc l'intelligence & la matière entrent dans la nature de cet infini.

La substance étant infinie doit avoir une infinité d'attributs ; donc l'infinité d'attributs est DIEU ; donc DIEU est tout.

Ce système a été assez réfuté par l'humain Fénélon, par le subtil Lami, & sur-tout de nos jours, par M. l'abbé de Condillac, par M. l'abbé Pluquet.

Si d'illustres adversaires peuvent servir en quelque sorte à la gloire d'un auteur, on voit que jamais homme n'a été honoré d'ennemis plus respectables. Il a été attaqué par deux cardinaux des plus savans & des plus ingénieux qu'ait eus la France, tous deux chéris à la cour, tous deux ministres & ambassadeurs à Rome. Le premier lui fait la guerre en beaux vers latins dans son Anti-Lucrèce ; le second en beaux vers français dans une épître instructive & agréable.

Voici quelques-uns des vers latins :

Dogmata complexus, partim vesana Stratonis
Restituit commenta, suisque erroribus auxit
Omnigeni Spinosa Dei fabricator, & orbem
Appellare Deum, ne quis Deus imperet orbi.
Tamquam esset domus ipsa domum qui condidit, ausus.
Sic rediviva novo se se munimine cinxit
Impietas, tumidumque altâ caput extulit arce.
Scilicet ex totâ rerum glomeramine numen
Construxit, cui sint pro corpore corpora cuncta,
Et cunctæ mentes pro mente, simulque perenni
Pro vitâ atque ævo, fuga temporis ipsa caducî
Et qui sæclorum jugis devolvitur ordo.
Pana putes.

Digitized by Google

Voici quelques-uns des vers français :

Ceſſe de méditer dans ce ſauvage lieu :
Homme, plante, animaux, eſprit, corps, tout eſt Dieu.
Spinoſa le premier connut mon exiſtence :
Je ſuis l'être complet & l'unique ſubſtance ;
La matière & l'eſprit en ſont les attributs :
Si je n'embraſſais tout, je n'exiſterais plus.
Principe univerſel, je comprends tous les êtres,
Je ſuis le ſouverain de tous les autres maîtres ;
Les membres différens de ce vaſte univers
Ne compoſent qu'un tout dont les modes divers,
Dans les airs, dans les cieux, ſur la terre & ſur l'onde,
Embelliſſent entre eux le théâtre du monde.

Le livre du Syſtême de la nature, qu'on nous a donné depuis peu, eſt d'un genre tout différent ; c'eſt une Philippique contre DIEU. L'auteur prétend que la matière exiſte ſeule, & qu'elle produit ſeule la ſenſation & la penſée. Pour avancer une idée auſſi étrange, il faudrait au moins tâcher de l'appuyer ſur quelque principe, & c'eſt ce que l'auteur ne fait pas. Il a pris cette opinion chez Hobbes, mais Hobbes ſe borne à la ſuppoſer, il ne l'affirme pas : il dit que des philoſophes ſavans ont prétendu que tous les corps ont du ſentiment. *Qui corpora omnia ſenſu eſſe prædita ſuſtinuerunt.*

Depuis Brama, Zoroaſtre & Thaut, juſqu'à nous, chaque philoſophe a fait ſon ſyſtême ; & il n'y en a pas deux qui ſoient de même avis. C'eſt un chaos d'idées, dans lequel perſonne ne s'eſt entendu. Le petit nombre des ſages eſt toujours parvenu à détruire les châteaux enchantés, mais jamais à pouvoir en bâtir un logeable. On voit par ſa raiſon ce qui n'eſt pas ; on ne voit point ce qui eſt. Dans ce conflit éternel de témérités & d'ignorances, le monde eſt toujours allé comme il va ; les pauvres ont travaillé, les riches ont joui ; les puiſſans ont gouverné, les philoſophes ont argumenté, tandis que des ignorans ſe partageaient la terre.

Digitized by Google

(11) *Qu'il faut parler au Verbe, & qu'il nous répondra.*

Par quelle fatalité le syſtême de Mallebranche parait-il retomber dans celui de Spinoſa, comme deux vagues qui ſemblent ſe combattre dans une tempête, & le moment d'après s'uniſſent l'une dans l'autre ?

« DIEU, dit Mallebranche, eſt le lieu des eſprits, de » même que l'eſpace eſt le lieu des corps. Notre ame ne » peut ſe donner d'idées.... Nos idées ſont efficaces, puiſ- » qu'elles agiſſent ſur notre eſprit. Or rien ne peut agir ſur » notre eſprit que DIEU.... Donc il eſt néceſſaire que nos » idées ſe trouvent dans la ſubſtance efficace de la Divi- » nité ». Livre III, de l'Eſprit pur, partie II.

Voilà les propres paroles de Mallebranche. Or ſi nous ne pouvons avoir de perceptions que dans DIEU, nous ne pouvons donc avoir de ſentiment que dans lui, ni faire aucune action que dans lui; cela me paraît évident. On peut donc en inférer que nous ne ſommes que des modifications de lui-même. Il n'y a donc dans l'univers qu'une ſeule ſubſtance. Voilà le ſpinoſiſme, le ſtratoniſme tout pur. Et Mallebranche pouſſe les illuſions qu'il ſe fait à lui-même juſqu'à vouloir autoriſer ſon ſyſtême par des paſſages de ſaint-Paul & de ſaint-Auguſtin.

Je ne dis pas que ce ſavant prêtre de l'oratoire fût ſpinoſiſte, à Dieu ne plaiſe; je dis qu'il ſervait d'un plat dont un ſpinoſiſte aurait mangé très-volontiers. On ſait que depuis il s'entretint familièrement avec le Verbe. Eh ! pourquoi avec le Verbe plutôt qu'avec le SAINT-ESPRIT ? Mais comme il n'y avait perſonne en tiers dans la converſation, nous ne rendrons point compte de ce qui s'eſt dit; nous nous contentons de plaindre l'eſprit humain, de gémir ſur nous-mêmes, & d'exhorter nos pauvres confrères les hommes à l'indulgence.

(12) *Exprès pour nous damner*, &c.

Il faut avouer que ce ſyſtême, qui ſuppoſe que l'Etre tout-puiſſant & tout bon a créé exprès des millions de

Digitized by Google

milliarts d'êtres raisonnables & sensibles, pour en favoriser quelques douzaines, & pour tourmenter tous les autres à tout jamais, paraîtra toujours un peu brutal à quiconque a des mœurs douces.

(13) *Que sans son harmonie*, &c....

Notre ame étant simple (car on suppose que son existence & sa simplicité sont prouvées), elle peut résider dans l'étoile du Nord ou du petit chien, & notre corps végéter sur ce globe. L'ame a des idées là-haut, & notre corps fait ici les fonctions correspondantes à ces idées, à peu-près comme un homme prêche, tandis qu'un autre fait les gestes; ou plutôt l'ame est l'horloge, & le corps sonne ici les heures. Il y a des gens qui ont étudié cela sérieusement; & l'inventeur de ce systême est celui qui a disputé contre Newton, & qui peut même avoir eu raison sur quelques points.

Quant aux monades, tout être physique étant composé doit être un résultat d'êtres simples; car dire qu'il est fait d'êtres composés, c'est ne rien dire. Des monades sans parties & sans étendue font donc l'étendue & les parties; elle n'ont ni lieu, ni figure, ni mouvement; quoiqu'elles constituent des corps qui ont figure & mouvement dans un lieu.

Chaque monade doit être différente d'une autre, sans quoi ce serait un double emploi.

Chaque monade doit avoir du rapport avec toutes les autres, parce qu'il y a entre les corps dont ces monades font l'assemblage, une union nécessaire. Ces rapports entre ces monades simples, inétendues, ne peuvent être que des idées, des perceptions. Il n'y a pas de raison pour laquelle une monade, ayant des rapports avec une de ses compagnes, n'en ait pas avec toutes. Chaque monade voit donc toutes les autres, & par conséquent est un miroir concentrique de l'univers. Il y a un pays où cela s'est enseigné dans des écoles à des gens qui avaient de la barbe au menton.

(14) . . . . . *Dans ses turlupinades*,

On a fait assez connaître l'idée d'aller disséquer des cer-

Digitized by Google

velles de Patagons, pour voir la nature de l'âme ; d'examiner les ſonges, pour ſavoir comment on penſe dans la veille ; d'enduire les malades de poix réſine, pour empêcher l'air de nuire ; de creuſer un trou juſqu'au centre de la terre, pour voir le feu central. Et ce qu'il y a de déplorable, c'eſt que ces folies ont cauſé des querelles & des infortunes. Voyez la Diatribe du docteur Akakia.

(15) *Notre conſul Maillet*, &c.

On connaît auſſi le ſyſtême vraiſemblable par lequel la mer a formé les montagnes, & la terre eſt de verre ; mais celui-là n'a encore rien de funeſte. Certes ceux qui ont inventé la charrue, la navette & les poulies, étaient des dieux bienfaiſans, en comparaiſon de tous ces rêveurs : & il eſt vrai qu'un opéra comique vaut mieux que les ſyſtêmes de Cudworth, de Wiſton, de Burnet & de Woodward. Car ces ſyſtêmes n'ont appris aucune vérité, & n'ont fait aucun plaiſir : mais l'opéra des Gueux & le Déſerteur ont fait paſſer très-agréablement le temps à plus de cent mille hommes.

(16) . . . . . *Aux charniers, tout ſe mêle d'écrire :*

Charnier des SS. Innocens, belle place de Paris, près du palais royal, & non loin du louvre. C'eſt là qu'on enterre tous les gueux, au lieu de les porter hors de la ville, comme on fait par-tout ailleurs. On y voit pluſieurs écrivains qui font les placets au roi, les lettres des cuiſinières à leurs amans, & les critiques des pièces nouvelles. On y a travaillé long-temps à l'Année littéraire. Il y a le ſtyle à cinq ſous, & le ſtyle à dix ſous.

Qu'on écrive les imaginations de M. Ouſle, les mémoires d'un homme de qualité, les ſoliloques d'une ame dévote ; que l'on condamne les idées innées, & que l'on condamne enſuite ceux qui les rejettent ; qu'on donne au public les

Digitized by Google

lettres de Théréſe à Sophie, ou qu'on diſe en mauvais latin (*) « que la vraie religion a été, ſelon la variété des temps, » variée & diverſe quant à ſa forme & quant à la clarté » de la révélation, & que cependant elle a toujours été » la même depuis Adam, quant à ce qui appartient à la » ſubſtance »; que ces belles choſes, dis-je, partent des charniers SS. Innocens, ou de l'imprimerie de la veuve Simon, cela eſt bien égal; « imitons le bon Dieu qui n'en » a fait que rire ».

Concluons ſur-tout qu'une nation, qui s'amuſe continuellement de tant de ſottiſes, doit être une nation extrêmement opulente & extrêmement heureuſe, puiſqu'elle eſt ſi oiſive.

(*) *Veram religionem, etſi quantùm ad ſui formam & revelationis perſpicuitatem, &c.* page 21 d'un ouvrage latin, rempli de ſoléciſmes & de barbariſmes, imputé fauſſement à la ſorbonne: il eſt intitulé, *Determinatio ſacræ facultatis Pariſienſis in libellum cui titulus BÉLISAIRE; Pariſiis 1767*: Cenſure de la faculté de théologie de Paris, contre le livre qui a pour titre BÉLISAIRE; à Paris, 1767, chez la veuve Simon, &c.

Voyez auſſi les trente-ſept vérités oppoſées aux trente-ſept impiétés, par un bachelier ubiquiſte.

N. B. L'auteur de cet ouvrage était véritablement bachelier en théologie; mais ayant renoncé à cette ſcience, il était devenu un des plus grands philoſophes, & un des premiers hommes d'Etat de l'Europe. On appelle *ubiquiſte* un docteur ou licencié de la faculté de Paris, qui n'eſt ni moine ni aſſocié aux maiſons de ſorbonne & de Navarre.

Digitized by Google

LES CABALES.

1772.

Barbouilleurs de papier, d'où viennent tant d'intrigues,
Tant de petits partis, de cabales, de brigues ?
S'agit-il d'un emploi de fermier général,
Ou du large chapeau qui coiffe un cardinal ?
Etes-vous au conclave ? aſpirez-vous au trône (1)
Où l'on dit qu'autrefois monta Simon-Barjone ?
Çà, que prétendez-vous ? — De la gloire. — Ah ! gredin,
Sais-tu bien que cent rois la briguèrent en vain ?
Sais-tu ce qu'il coûta de périls & de peines
Aux Condés, aux Sullis, aux Colberts, aux Turennes,
Pour avoir une place au haut du mont ſacré,
De ſultan Mouſtapha pour jamais ignoré ;
Je ne m'attendais pas qu'un crapaud du Parnaſſe
Eût pu, dans ſon bourbier, s'enfler de tant d'audace.
« Monſieur, écoutez-moi, j'arrive de Dijon,
» Et je n'ai ni logis, ni crédit, ni renom.
» J'ai fait de méchans vers ; & vous pouvez bien croire
» Que je n'ai pas le front de prétendre à la gloire ;
» Je ne veux que l'ôter à quiconque en jouit.
» Dans ce noble métier l'ami Fréron m'inſtruit ;
» Monſieur l'abbé Profond m'introduit chez les dames ;
» Avec deux beaux eſprits nous ourdiſſons nos trames.
» Nous ſerons dans un mois l'un de l'autre ennemis,
» Mais le beſoin préſent nous tient encore unis.

Digitized by Google

» Je me forme ſous eux dans le bel art de nuire;
» Voilà mon ſeul talent ; c'eſt la gloire où j'aſpire ».
Laiſſons là de Dijon ce pauvre garnement (2),
Des bâtards de Zoïle imbécille inſtrument;
Qu'il coure à l'hôpital où ſon deſtin le mène.
Allons nous réjouir aux jeux de Melpomène....
Bon ! j'y vois deux partis l'un à l'autre oppoſés.
Léon dix & Luther étaient moins diviſés.
L'un claque, l'autre ſiffle ; & l'antre du parterre (3)
Et les cafés voiſins ſont le champ de la guerre.
Je vais chercher la paix au temple des chanſons ;
J'entends crier : « Lulli, Campra, Rameau, Bouffons (4),
» Etes-vous pour la France ou bien pour l'Italie » ?
Je ſuis pour mon plaiſir, Meſſieurs. Quelle folie
Vous tient ici debout, ſans vouloir écouter ?
Ne ſuis-je à l'opéra que pour y diſputer ?
Je ſors, je me dérobe aux flots de la cohue ;
Les laquais aſſemblés cabalaient dans la rue.
Je me ſauve avec peine aux jardins ſi vantés
Que la main de le Nôtre avec art a plantés.
D'autre fous à l'inſtant une troupe m'arrête :
Tous parlent à la fois, tous me rompent la tête....
« Avez-vous lu ſa pièce ? il tombe, il eſt perdu ;
» Par le dernier journal je le tiens confondu ».
Qui, de quoi parlez-vous ? d'où vient tant de colère ?
Quel eſt votre ennemi ? — « C'eſt un vil téméraire,
» Un rimeur inſolent qui cauſe nos chagrins ;
» Il croit nous égaler en vers Alexandrins ».
Fort bien : de vos débats je conçois l'importance.
Mais un gros de bourgeois de ce côté s'avance.

Digitized by Google

» Choiſiſſez, me dit-on, du vieux ou du nouveau ».
Je croyais qu'on parlait d'un vin qu'on boit ſans eau ;
Et qu'on examinait ſi les gourmets de France
D'uné vendange heureuſe avaient quelque eſpérance ;
Ou que des érudits balançaient doctement
Etre la loi nouvelle & le vieux Teſtament.
Un jeune candidat, de qui la chevelure
Paſſait de Clodion la royale coiffure (5),
Me dit d'un ton de maître, avec peine adouci :
» Ce ſont nos parlemens dont il s'agit ici ;
» Lequel préférez-vous » ? — Aucun d'eux, je vous jure.
Je n'ai point de procès ; & dans ma vie obſcure
Je laiſſe au roi mon maître, en pauvre citoyen,
Le ſoin de ſon royaume, où je ne prétends rien.
Aſſez de grands eſprits, dans leur troiſième étage,
N'ayant pu gouverner leur femme & leur ménage (6),
Se ſont mis, par plaiſir, à régir l'univers.
Sans quitter leur grenier, ils traverſent les mers ;
Ils raniment l'Etat, le peuplent, l'enrichiſſent ;
Leurs marchands de papier ſont les ſeuls qui gémiſſent.
Moi, j'attends dans un coin que l'imprimeur du roi
M'apprenne, pour dix ſous, mon devoir & ma loi.
Tout confus d'un édit qui rogne mes finances,
Sur mes biens écornés je règle mes dépenſes ;
Rebuté de Plutus, je m'adreſſe à Cérès,
Ses fertiles tréſors garniſſent mes guérets.
La campagne en tout temps, par un travail utile,
Répara tous les maux qu'on nous fit à la ville.
On eſt un peu fâché, mais qu'y faire ? .... Obéir.
A quoi bon cabaler, quand on ne peut agir ?

Digitized by Google

« Mais, Monſieur, des Capets les lois fondamentales,
» Et le Grenier à ſel, & les cours féodales,
» Et le gouvernement du chancelier Duprat. . . . »
Monſieur, je n'entends rien aux matières d'État:
Ma loi fondamentale eſt de vivre tranquille.
La fronde était plaiſante, & la guerre civile (7)
Amuſait la grand'chambre & le coadjuteur.
Barricadez-vous bien; je m'enfuis, ſerviteur.
A peine ai-je quitté mon jeune énergumène,
Qu'un groupe de ſavans m'enveloppe & m'entraîne.
D'un air d'autorité l'un d'eux me tire à part. . . .
« Je vous goûtai, dit-il, lorſque de Saint-Médard (8)
» Vous crayonniez gaîment la cabale groſſière,
» Gambadant pour la grace au coin d'un cimetière:
» Les billets au porteur des chrétiens trépaſſés,
» Les fils de Loyola ſur la terre éclipſés;
» Nous applaudîmes tous à votre noble audace,
» Lorſque vous nous prouviez qu'un marouſle à beſace,
» Dans ſa craſſe orgueilleuſe à charge au genre humain,
» S'il eût bêché la terre, eût ſervi ſon prochain.
» Jouiſſez d'une gloire avec peine achetée;
» Acceptez à la fin votre brevet d'athée. »
Ah! vous êtes trop bon. Je ſens au fond du cœur
Tout le prix qu'on doit mettre à cet excès d'honneur.
Il eſt vrai, j'ai raillé Saint-Médard & la bulle;
Mais j'ai ſur la nature encor quelque ſcrupule:
L'univers m'embarraſſe, & je ne puis ſonger
Que cette horloge exiſte & n'ait point d'horloger (9).
Mille abus, je le ſais, ont régné dans l'Egliſe:
Fleury le confeſſeur en parle avec franchiſe (10).

Digitized by Google

J'ai pu de les ſiffler prendre un peu trop de ſoin ;
Eh, quel auteur, hélas ! ne va jamais trop loin ?
De ſaint Ignace encore on me voit ſouvent rire ;
Je crois pourtant un Dieu, puiſqu'il faut vous le dire...
« Ah, traître ! ah, malheureux ! je m'en étais douté.
» Va, j'avais bien prévu ce trait de lâcheté,
» Alors que de Maillet inſultant la mémoire (11).
» Du monde qu'il forma tu combattis l'hiſtoire....
» Ignorant ! vois l'effet de mes combinaiſons :
» Les hommes autrefois ont été des poiſſons ;
» La mer de l'Amérique a marché vers le Phaſe ;
» Les huîtres d'Angleterre ont formé le Caucaſe :
» Nous te l'avions appris, mais tu t'es éloigné
» Du vrai ſens de Platon, par nous ſeuls enſeigné.
» Lâche ! oſes-tu bien croire une eſſence ſuprême ? »
— Mais oui. — « De la nature as-tu lu le ſyſtême ?
» Par ſes propos diffus n'es-tu pas foudroyé ?
» Que dis-tu de ce livre ? » — Il m'a fort ennuyé.. (12).
« C'en eſt aſſez, ingrat : ta perfide inſolence
» Dans mon premier concile aura ſa récompenſe.
» Va, ſot adorateur d'un fantôme impuiſſant,
» Nous t'avions juſqu'ici préſervé du néant ;
» Nous t'y ferons rentrer, ainſi que ce grand Être
» Que tu prends baſſement pour ton unique maître.
» De mes amis, de moi tu ſeras mépriſé. »
— Soit. « Nous inſulterons à ton génie uſé. »
— J'y conſens. « Des fatras de brochures ſans nombre
» Dans ta bière à grands flots vont tomber ſur ton ombre.
— Je n'en ſentirai rien. « Nous t'abandonnerons
» Aux puiſſans Langlevieux, aux immortels Frérons (13).

Digitized by Google

Ah ! bachelier du diable, un peu plus d'indulgence ;
Nous avons, vous & moi, beſoin de tolérance.
Que deviendrait le monde & la ſociété,
Si tout, juſqu'à l'athée, était ſans charité ?
Permettez qu'ici-bas chacun faſſe à ſa tête.
J'avoûrai qu'Épicure avait une ame honnête,
Mais le grand Marc-Aurèle était plus vertueux.
Lucrèce avait du bon, Cicéron valait mieux.
Spinoſa pardonnait à ceux dont la faibleſſe (14)
D'un moteur éternel admirait la ſageſſe.
Je crois qu'il eſt un Dieu ; vous oſez le nier.
Examinons le fait ſans nous injurier.
J'ai déſiré cent fois, dans ma verte jeuneſſe,
De voir notre ſaint père au ſortir de la meſſe,
Avec le grand Lama danſant un cotillon ;
Boſſuet le funèbre embraſſant Fénélon ;
Et le verre à la main, le Tellier & Noailles
Chantant chez Maintenon des couplets dans Verſailles.
Je préférais Chaulieu coulant en paix ſes jours
Entre le dieu des vers & celui des amours,
A tous ces froids ſavans dont les vieilles querelles
Traînaient ſi peſamment les dégoûts après elles.
Des charmes de la paix mon cœur était frappé ;
J'eſpérais en jouir ; je me ſuis bien trompé.
On cabale à la cour, à l'armée, au parterre ;
Dans Londres, dans Paris les eſprits ſont en guerre ;
Ils y ſeront toujours. La Diſcorde autrefois,
Ayant brouillé les dieux, deſcendit chez les rois ;
Puis dans l'Égliſe ſainte établit ſon empire,
Et l'étendit bientôt ſur tout ce qui reſpire.

Chacun

Digitized by Google

Chacun vanta la paix que par-tout on chaſſa.
On dit que ſeulement par grace on lui laiſſa
Deux aſiles fort doux; c'eſt le lit & la table.
Puiſſe-t-elle y fixer un règne un peu durable!
L'un d'eux me plaît encore. Allons, amis, buvons;
Cabalons pour Cloris, & faiſons des chanſons.

NOTES.

(1) . . . . . *Aſpirez-vous au trône?*

Ce trône eſt très-reſpectable. Il eſt ſans doute l'objet d'une louable émulation. Simon, fils de Jones, nommé Céphas ou Pierre, eſt un très-grand ſaint; mais il n'eut point de trône. Celui au nom duquel il parlait avait défendu expreſſément à tous ſes envoyés de prendre même le nom de *docteur*, de *maître*, & avait déclaré que qui voudrait être le premier ſerait le dernier. Les choſes ſont changées; & dans la ſuite des temps le trône devint la récompenſe de l'humilité paſſée.

(2) . . . . . *De Dijon ce pauvre garnement*,

Ce garnement de Dijon eſt un nommé Clément, maître de quartier dans un collège de Dijon, qui a fait un livre contre meſſieurs de Saint-Lambert, de Lille, Vatelet, Dorat & pluſieurs autres perſonnes. L'auteur des Cabales fut maltraité dans ce livre où règne un air de ſuffiſance, un ton déciſif & tranchant qui a été tant blâmé par tous les honnêtes gens dans les hommes les plus accrédités de la littérature, & qui eſt le comble de l'inſolence & du ridicule dans un jeune provincial ſans expérience & ſans génie. Il s'eſt couvert d'opprobre par des libelles auſſi affreux qu'abſurdes, que la police n'a pas punis, parce qu'elle les a ignorés. Les malheureux qui ont compoſé de tels libelles pour vivre, comme Clément, la Beaumelle, Sabatier, natif de Caſtres,

Digitized by Google

reſſemblent préciſément au *Pauvre Diable*, qui eſt ſi naturellement peint dans la pièce de ce nom. Il n'eſt point de vie plus déplorable que la leur.

(3) . . . . . *Et l'antre du parterre*

C'eſt principalement au parterre de la comédie françaiſe, à la repréſentation des pièces nouvelles, que les cabales éclatent avec le plus d'emportement. Le parti qui fronde l'ouvrage & le parti qui le ſoutient ſe rangent chacun d'un côté. Les émiſſaires reçoivent à la porte ceux qui entrent, & leur diſent: Venez-vous pour ſiffler? mettez-vous là: venez-vous pour applaudir? mettez-vous ici. On a joué quelquefois aux dés la chute ou le ſuccès d'une tragédie nouvelle au café de Procope. Ces cabales ont dégoûté les hommes de génie, & n'ont pas peu ſervi à décréditer un ſpectacle qui avait fait ſi long-temps la gloire de la nation.

(4) . . . . . *Rameau, Bouffons*,

La même manie a paſſé à l'opéra & a été encore plus tumultueuſe; mais les cabales au théâtre français ont un avantage que les cabales de l'opéra n'ont pas; c'eſt celui de la ſatire raiſonnée. On ne peut à l'opéra critiquer que des ſons. Quand on a dit: cette chaconne, cette loure me déplaît, on a tout dit. Mais à la comédie on examine des idées, des raiſonnemens, des paſſions, la conduite, l'expoſition, le nœud, le dénouement, le langage. On peut vous prouver méthodiquement, & de conſéquence en conſéquence, que vous êtes un ſot qui avez voulu avoir de l'eſprit, & qui avez aſſemblé quinze cents perſonnes pour leur prouver que vous en ſavez plus qu'eux. Chacun de ceux qui vous écoutent eſt, ſans le ſavoir, un peu jaloux de vous, il eſt en droit de vous critiquer, & vous êtes en droit de lui répondre: le ſeul malheur eſt que vous êtes trop ſouvent un contre mille.

Il en va autrement en fait de muſique: il n'y a que le potier qui ſoit jaloux du potier, & le muſicien du muſicien,

Digitized by Google

disait Héſiode. Il y faut ſeulement ajouter encore les partiſans du muſicien ; mais ceux-là ſont ennemis, & ne ſont point jaloux. Dans les talens de l'eſprit, au contraire, tout le monde eſt jaloux en ſecret ; & voilà pourquoi tous les gens de lettres, mépriſés quand ils n'ont pas réuſſi, ont été perſécutés dès qu'ils ont eu de la réputation.

(5) . . . . . *La royale coiffure*,

Il n'y a pas long-temps que les jeunes conſeillers allaient au tribunal les cheveux étalés & poudrés blanc, ou blanc poudrés.

(6) *N'ayant pu gouverner*, &c.

L'Europe eſt pleine de gens qui, ayant perdu leur fortune, veulent faire celle de leur patrie ou de quelque État voiſin. Ils préſentent aux miniſtres des mémoires qui rétabliront les affaires publiques en peu de temps ; & en attendant ils demandent une aumône qu'on leur refuſe. Boiſguilbert qui écrivit contre le grand Colbert, & qui enſuite oſa attribuer ſa *Dixme royale* au maréchal de Vauban, s'était ruiné. Ceux qui ſont aſſez ignorans pour le citer encore aujourd'hui, croyant citer le maréchal de Vauban, ne ſe doutent pas que, ſi on ſuivait ſes beaux ſyſtêmes, le royaume ſerait auſſi miſérable que lui. Celui qui a imprimé le *Moyen d'enrichir l'État*, ſous le nom du comte de Boulainvilliers, eſt mort à l'hôpital. Le petit la Jonchère, qui a donné tant d'argent au roi, en quatre volumes, demandait l'aumône. Tels ſont les gens qui enſeignent l'art de s'enrichir par le commerce, après avoir fait banqueroute, & ceux qui font le tour du monde ſans ſortir de leur cabinet, & ceux qui, n'ayant jamais poſſédé une charrue, rempliſſent nos greniers de froment. D'ailleurs la littérature ne ſubſiſte preſque plus que d'infames plagiats ou de libelles. Jamais cette profeſſion ſi belle n'a été ni ſi univerſelle ni ſi avilie.

(7) *La fronde était plaiſante*, &c.

La fronde en effet était fort plaiſante, ſi l'on ne regarde

Digitized by Google

que ſes ridicules. Le préſident le Cogneux qui chaſſe de chez lui ſon fils le célèbre Bachaumont, conſeiller au parlement, pour avoir opiné en faveur de la cour, & qui fait mettre ſes chevaux dans la rue; Bachaumont qui lui dit: « Mon père, mes chevaux n'ont pas opiné », & qui, de raillerie en raillerie, fait boire ſon père à la ſanté du cardinal Mazarin, proſcrit par le parlement; le gentilhomme ami du coadjuteur qui vient pour le ſervir dans la guerre civile, & qui trouvant un de ſes camarades chez ce prélat, lui dit: « Il n'eſt pas juſte que les deux plus grands fous du royaume » ſervent ſous le même drapeau; il faut ſe partager, je vais » chez le cardinal Mazarin; » & qui en effet va de ce pas battre les troupes auxquelles il était venu ſe joindre; ce même coadjuteur qui prêche & qui fait pleurer des femmes; un de ſes convives qui leur dit: « Meſdames, ſi vous ſaviez » ce qu'il a gagné avec vous, vous pleureriez bien davan- » tage; » ce même archevêque qui va au parlement avec un poignard, & le peuple qui crie: C'eſt ſon bréviaire; & toutes les expéditions de cette guerre méditées au cabaret, & les bons mots & les chanſons qui ne finiſſaient point; tout cela ſerait bon ſans doute pour un opéra comique; mais les fourberies, les pillages, les rapines, les ſcélérateſſes, les aſſaſſinats, les crimes de toute eſpèce dont ces plaiſanteries étaient accompagnées, formaient un mélange hideux des horreurs de la ligue & des farces d'Arlequin. Et c'étaient des gens graves, des *patres conſcripti* qui ordonnaient ces abominations & ces ridicules. Le cardinal de Retz dit, dans ſes mémoires, « que le parlement faiſait par des arrêts la guerre » civile, qu'il aurait condamnée lui-même par les arrêts » les plus ſanglans. »

L'auteur que je commente avait peint cette guerre de ſinges dans le *Siècle de Louis XIV*; un de ces magiſtrats qui, ayant acheté leurs charges quarante ou cinquante mille francs, ſe croyaient en droit de parler orgueilleuſement aux lettrés, écrivit à l'auteur que meſſieurs pourraient le faire repentir d'avoir dit ces vérités, quoique reconnues. Il lui

Digitized by Google

répondit: « Un empereur de la Chine dit un jour à l'hiſtorio-» graphe de l'empire : Je ſuis averti que vous mettez par » écrit mes fautes ; tremblez. » L'hiſtoriographe prit ſur le champ des tablettes. « Qu'oſez-vous écrire là » ? — Ce que votre majeſté vient de me dire. L'empereur ſe recueillit, & dit : « Écrivez tout, mes fautes ſeront réparées. »

(8) . . . . *Lorſque de Saint-Médard*

On connaît le fanatiſme des convulſions de Saint-Médard, qui durèrent ſi long-temps dans la populace, & qui furent entretenues par le préſident Dubois, le conſeiller Carré & d'autres énergumènes. La terre a été mille fois inondée de ſuperſtitions plus affreuſes, mais jamais il n'y en eut de plus ſotte & de plus aviliſſante. L'hiſtoire des billets de confeſſion & l'expulſion des jéſuites ſuccédèrent bientôt à ces facéties. Obſervez ſur-tout que nous avons une liſte des miracles opérés par ces malheureux, ſignée de plus de cinq cents perſonnes. Les miracles d'Eſculape, ceux de Veſpaſien & d'Apollonius de Thyane, &c. n'ont pas été plus authentiques.

(9) *Que cette horloge exiſte*, &c.

Si une horloge prouve un horloger, ſi un palais annonce un architecte, comment en effet l'univers ne démontre-t-il pas une intelligence ſuprême ? Quelle plante, quel animal, quel élément, quel aſtre ne porte pas l'empreinte de celui que Platon appelait l'éternel géomètre ? Il me ſemble que le corps du moindre animal démontre une profondeur & une unité de deſſein qui doivent à la fois nous ravir en admiration, & atterrer notre eſprit. Non-ſeulement ce chétif inſecte eſt une machine dont tous les reſſorts ſont faits exactement l'un pour l'autre ; non-ſeulement il eſt né, mais il vit par un art que nous ne pouvons ni imiter ni comprendre ; mais ſa vie a un rapport immédiat avec la nature entière, avec tous les élémens, avec tous les aſtres dont la lumière ſe fait ſentir à lui. Le ſoleil le réchauffe, & les rayons qui partent

Digitized by Google

de Sirius, à quatre cent millions de lieues au-delà du soleil, pénètrent dans ses petits yeux, selon toutes les règles de l'optique. S'il n'y a pas là immensité & unité de dessein qui démontrent un fabricateur intelligent, immense, unique, incompréhensible, qu'on nous démontre donc le contraire; mais c'est ce qu'on n'a jamais fait. Platon, Newton, Locke ont été frappés également de cette grande vérité. Ils étaient théistes dans le sens le plus rigoureux & le plus respectable.

Des objections! on nous en fait sans nombre: des ridicules! on croit nous en donner en nous appelant cause-finaliers; mais des preuves contre l'existence d'une intelligence suprême, on n'en a jamais apporté aucune. Spinosa lui-même est forcé de reconnaître cette intelligence; & Virgile avant lui, & après tant d'autres, avait dit: *Mens agitat molem.* C'est ce *Mens agitat molem* qui est le fort de la dispute entre les athées & les théistes, comme l'avoue le géomètre Clarke dans son livre de l'existence de DIEU; livre le plus éloigné de notre bavarderie ordinaire, livre le plus profond & le plus serré que nous ayions sur cette matière, livre auprès duquel ceux de Platon ne sont que des mots, & auquel je ne pourrais préférer que le naturel & la candeur de Locke.

(10) *Fleury le confesseur en parle avec franchise:*

Fleury, célèbre par ses excellens discours qui sont d'un sage écrivain & d'un citoyen zélé, connu aussi par son Histoire ecclésiastique qui ressemble trop en plusieurs endroits à la Légende dorée.

(11) *Alors que de Maillet*, &c.

Ce consul Maillet fut un de ces charlatans dont on a dit qu'ils voulaient imiter DIEU, & créer un monde avec la parole. C'est lui qui, abusant de l'histoire de quelques bouleversemens avérés, arrivés dans ce globe, prétend que les mers avaient formé les montagnes, & que les poissons avaient été changés en hommes. Aussi quand on a imprimé son livre, on n'a pas manqué de le dédier à Cyrano de Bergerac.

Digitized by Google

(12) . . . . . *Il m'a fort ennuyé.*

Il y a des morceaux éloquens dans ce livre ; mais il faut avouer qu'il eſt diffus, & quelquefois déclamateur ; qu'il ſe contredit, qu'il affirme trop ſouvent ce qui eſt en queſtion, & ſur-tout qu'il eſt fondé ſur de prétendues expériences dont la fauſſeté & le ridicule ſont aujourd'hui reconnus & fiſſlés de tout le monde. Tenons-nous-en à ce dernier article qui eſt le plus palpable de tous. C'eſt cette fameuſe tranſmutation qu'un pauvre jéſuite anglais, nommé Néedham, crut avoir faite de jus de mouton & de blé pourri, en petites anguilles, leſquelles produiſaient bientôt une race innombrable d'anguilles. Nous en avons parlé ailleurs.

On diſait au jéſuite Néedham que cela n'était bon que du temps d'Ariſtote, de Gamaliel, de Flavien-Joſephe & de Philon, où l'on croyait que la génération s'opérait par la corruption, & que le limon de l'Egypte formait des rats. Il répondit que notre Sauveur lui-même & ſes apôtres avaient dit pluſieurs fois qu'il faut que le blé pourriſſe & meure pour lever & pour produire, & que par conſéquent ſon blé pourri & ſon jus de mouton faiſaient naître des races d'anguilles infailliblement. On avait beau lui répliquer que JÉSUS-CHRIST daignait ſe conformer aux idées fauſſes & groſſières des payſans Galiléens, ainſi qu'il daignait ſe vêtir à leur mode, parler leur langage, & obſerver tous leurs rites ; mais que la ſageſſe incarnée devait bien ſavoir que rien ne peut naître ſans germe ; que ſon ſyſtême était auſſi dangereux qu'extravagant ; que ſi on pouvait former des anguilles avec du jus de mouton, on ne manquerait pas de former des hommes avec du jus de perdrix ; qu'alors on croirait pouvoir ſe paſſer de DIEU, & que les athées s'empareraient de la place. Néedham n'en démordait point ; & auſſi mauvais raiſonneur que mauvais chimiſte, il perſiſta long-temps à ſe croire créateur d'anguilles ; de ſorte que par une étrange bizarerie, un jéſuite ſe ſervait des propres paroles de JÉSUS-CHRIST pour établir ſon opinion ridicule, & les athées ſe ſervaient de l'ignorance & de l'opiniâtreté d'un jéſuite pour ſe confir-

Digitized by Google

mer dans l'athéisme. On citait par-tout la découverte de Néedham. Un des plus intrépides athées m'assurait que dans la ménagerie du prince Charles à Bruxelles, il y avait un lapin qui faisait tous les mois des enfans à une pouse. Enfin, l'expérience du jésuite fut reconnue pour ce qu'elle était; & les athées furent obligés de se pourvoir ailleurs.

N. B. Vers 1771, les querelles sur les deux parlemens, les révolutions du ministère, & les disputes sur la cause universelle augmentèrent le nombre des ennemis de M. de Voltaire, les philosophes parurent un moment vouloir s'unir aux prêtres contre lui: mais cette division entre des hommes qui devaient rester toujours unis, pour défendre la cause de la raison & de l'humanité, ne fut point durable. C'est à cette querelle passagère que M. de Voltaire fait allusion à la fin des Cabales.

(13) *Aux puissans Langlevieux*, &c.

C'est ce même Langlevieux la Beaumelle, dont il est parlé dans les notes sur l'Epître de M. d'Alembert & ailleurs.

Ce même homme s'est depuis associé avec Fréron, & malgré tant d'horreurs & tant de bassesses, il a surpris la protection d'une personne respectable qui ignorait ses excès ridicules: mais *oportet cognosci malos.*

Nous ajouterons à cette note que Boileau attaqua toujours des personnes dont il n'avait pas le moindre sujet de se plaindre, & que notre auteur s'est toujours borné à repousser les injures & les calomnies des Rollets de son temps. Il y avait deux partis à prendre, celui de négliger les impostures atroces que la Beaumelle a vomies pendant vingt ans, & celui de les relever. Nous avons jugé le dernier parti plus juste & plus convenable.

C'est rendre un service essentiel à plus de cent familles, de faire connaître le vil scélérat qui a osé les outrager.

Les ministres d'Etat, & tous ceux qui sont chargés de maintenir l'ordre public, doivent savoir que ces libelles méprisables sont recherchés dans l'Allemagne, dans l'Angle-

Digitized by Google

terre, dans tout le Nord; qu'il y en a de toute eſpèce; qu'on les lit avidement, comme on y boit pour du vin de Bourgogne les vins faits à Liége; que la faim & la malice produiſent tous les jours de ces ouvrages infames, écrits quelquefois avec aſſez d'artifice; que la curioſité les dévore; qu'ils font pendant un temps une impreſſion dangereuſe; que depuis peu l'Europe a été inondée de ces ſcandales; & que plus la langue françaiſe a de cours dans les pays étrangers, plus on doit l'employer contre les malheureux qui en font un ſi coupable uſage, & qui ſe rendent ſi indignes de leur parti.

(14) Baruch Spinoſa, théologien circonſpect & fort honnête homme; nous l'appelons Baruch, parce que c'eſt ſon véritable nom; on ne lui a donné celui de Benoît que par erreur; il ne fut jamais baptiſé.

Digitized by Google

ODE.

L'ANNIVERSAIRE DE LA SAINT-BARTHÉLEMI

POUR L'ANNÉE 1772.

Tu reviens après deux cents ans,
Jour affreux, jour fatal au monde.
Que l'abyme éternel du temps
Te couvre de ſa nuit profonde !
Tombe à jamais enſeveli
Dans le grand fleuve de l'oubli,
Séjour de notre antique hiſtoire !
Mortels à ſouffrir condamnés,
Ce n'eſt que des jours fortunés
Qu'il faut conſerver la mémoire.

C'eſt après le triumvirat
Que Rome devint floriſſante.
Un poltron, tyran de l'Etat,
L'embellit de ſa main ſanglante.
C'eſt après les proſcriptions
Que les enfans des Scipions
Se croyaient heureux ſous Octave.
Tranquille & ſoumis à la loi,
On vit danſer le peuple-roi,
En portant des chaînes d'eſclave.

Virgile, Horace, Pollion,
Couronnés de myrte & de lière,

Digitized by Google

Sur la cendre de Cicéron
Chantaient les baiſers de Glycère.
Ils chantaient dans les mêmes lieux
Où tombèrent cent demi-dieux
Sous des aſſaſſins mercénaires :
Et les familles des proſcrits
Raſſemblaient les jeux & les ris
Entre les tombeaux de leurs pères.

Bellonne a dévaſté nos champs
Par tous les fléaux de la guerre.
Cérès par ſes dons renaiſſans
A bientôt conſolé la terre.
L'enfer engloutit dans ſes flancs
Les déplorables habitans
De Lisbonne aux flammes livrée.
Abandonna-t-on ſon ſéjour ?...
On y revint, on fit l'amour ;
Et la perte fut réparée.

Tout mortel a verſé des pleurs,
Chaque ſiècle a connu les crimes ;
Ce monde eſt un amas d'horreurs,
De coupables & de victimes.
Des maux paſſés le ſouvenir,
Et les terreurs de l'avenir
Seraient un poids inſupportable ;
DIEU prit pitié du genre humain :
Il le créa frivole & vain,
Pour le rendre moins miſérable.

Digitized by Google

AU ROI DE SUÈDE GUSTAVE III.

1772.

Jeune & digne héritier du grand nom de Guſtave,
Sauveur d'un peuple libre, & roi d'un peuple brave,
Tu viens d'exécuter tout ce qu'on a prévu :
Guſtave a triomphé ſitôt qu'il a paru.
On t'admire aujourd'hui, cher prince, autant qu'on t'aime ;
Tu viens de reſſaiſir les droits du diadême.
Et quels ſont en effet ſes véritables droits ?
De faire des heureux en protégeant les lois ;
De rendre à ſon pays cette gloire paſſée,
Que la diſcorde obſcure a long-temps éclipſée ;
De ne plus diſtinguer ni bonnets ni chapeaux,
Dans un trouble éternel infortunés rivaux ;
De couvrir de lauriers ces têtes égarées,
Qu'à leurs diſſentions la haine avait livrées,
Et de les réunir ſous un roi généreux :
Un Etat diviſé fut toujours malheureux.
De ſa liberté vaine, il vante le preſtige,
Dans ſon illuſion ſa misère l'afflige ;
Sans force, ſans projets pour la gloire entrepris ;
De l'Europe étonnée il devient le mépris.
Qu'un roi ferme & prudent prenne en ſes mains les rènes,
Le peuple avec plaiſir reçoit ſes douces chaînes ;
Tout change, tout renaît, tout s'anime à ſa voix ;
On marche alors ſans crainte aux pénibles exploits,
On ſoutient les travaux, on prend un nouvel être,
Et les ſujets enfin ſont dignes de leur maître.

Digitized by Google

A MADAME DE SAINT-JULIEN,

NÉE COMTESSE DE LA TOUR-DU-PIN.

Fille de ces dauphins de qui l'extravagance
S'ennuya de régner pour obéir en France,
Femme aimable, honnête homme, eſprit libre & hardi,
Qui, n'aimant que le vrai, ne ſuis que la nature,
Qui mépriſas toujours le vulgaire engourdi,
Sous l'empire de l'impoſture,
Qui ne conçus jamais la moindre vanité
Ni de l'éclat de la naiſſance,
Ni de celui de la beauté,
Ni du faſte de l'opulence;
Tu quittes le fracas des villes & des cours,
Les ſpectacles, les jeux, tous les riens du grand monde,
Pour conſoler mes derniers jours
Dans ma ſolitude profonde.
En habit d'Amazone, au fond de mes déſerts,
Je te vois arriver plus belle & plus brillante
Que la divinité qui naquit ſur les mers.
D'un flambeau dans tes mains la flamme étincelante
Apporte un jour nouveau dans mon obſcurité;
Ce n'eſt point de l'amour le flambeau redoutable,
C'eſt celui de la vérité:
C'eſt elle qui t'inſtruit, & tu la rends aimable.
C'eſt ainſi qu'auprès de Platon,
Auprès du vieux Anacréon,

Digitized by Google

Les belles nymphes de la Grèce
Accouraient pour donner leçon
Et de plaiſir & de ſageſſe.
La légende nous a conté
Que l'on vit ſainte Técle, au public expoſée,
Suivant par-tout ſaint Paul, en homme déguiſée,
Braver tous les brocards de la malignité.
Cet exemple de piété
En tout pays fut imité
Chez la révérende prêtriſe.
Chacun des pères de l'Egliſe
Eut une femme à ſon côté.
Il n'eſt point de François de Sale
Sans une dame du Chantal :
Un dévot peut penſer à mal,
Mais ne donne point de ſcandale.
Bravez donc les diſcours malins,
Demeurez dans mon hermitage,
Et craignez plus les jeunes ſaints
Que les fleurettes d'un vieux ſage.

Digitized by Google

LA TACTIQUE.

1773.

J'ÉTAIS lundi passé chez mon libraire Caille,
Qui dans son magasin n'a souvent rien qui vaille;
J'ai, dit-il, par bonheur, un ouvrage nouveau,
Nécessaire aux humains, & sage autant que beau:
C'est à l'étudier qu'il faut que l'on s'applique;
Il fait seul nos destins; prenez, c'est la Tactique.
La Tactique, lui dis-je, hélas! jusqu'à présent
J'ignorais la valeur de ce mot si savant.
Ce nom, répondit-il, venu de Grèce en France,
Veut dire le grand art, ou l'art par excellence (1);
Des plus nobles esprits il remplit tous les vœux.
J'achetai sa Tactique, & je me crus heureux.
J'espérais trouver l'art de prolonger ma vie,
D'adoucir les chagrins dont elle est poursuivie,
De cultiver mes goûts, d'être sans passion,
D'asservir mes désirs au joug de la raison,
D'être juste envers tous, sans jamais être dupe.
Je m'enferme chez moi; je lis; je ne m'occupe
Que d'apprendre par cœur un livre si divin.
Mes amis! c'était l'art d'égorger son prochain.
J'apprends qu'en Germanie autrefois un bon prêtre (2)
Pétrit, pour s'amuser, du soufre & du salpêtre:
Qu'un énorme boulet, qu'on lance avec fracas,
Doit mirer un peu haut pour arriver plus bas;

Digitized by Google

Que d'un tube de bronze auſſi-tôt la mort vole,
Dans la direction qui fait la parabole (3),
Et renverſe en deux coups, prudemment ménagés,
Cent automates bleus, à la file rangés.
Mouſquet, poignard, épée ou tranchante ou pointue,
Tout eſt bon, tout va bien, tout ſert, pourvu qu'on tue.
L'auteur, bientôt après, peint des voleurs de nuit,
Qui dans un chemin creux, ſans tambour & ſans bruit,
Diſcrètement chargés de ſabres & d'échelles,
Aſſaſſinent d'abord cinq ou ſix ſentinelles.
Puis, montant leſtement aux murs de la cité,
Où les pauvres bourgeois dormaient en ſûreté,
Portent dans leurs logis le fer avec les flammes,
Poignardent les maris, couchent avec les dames,
Écraſent les enfans, & las de tant d'efforts,
Boivent le vin d'autrui ſur des monceaux de morts.
Le lendemain matin on les mène à l'égliſe
Rendre grace au bon Dieu de leur noble entrepriſe,
Lui chanter en latin qu'il eſt leur digne appui,
Que dans la ville en feu l'on n'eût rien fait ſans lui,
Qu'on ne peut ni voler ni violer ſon monde,
Ni maſſacrer les gens, ſi Dieu ne nous ſeconde.
Étrangement ſurpris de cet art ſi vanté,
Je cours chez monſieur Caille, encore épouvanté;
Je lui rends ſon volume, & lui dis en colère :
Allez, de Belzébuth déteſtable libraire!
Portez votre Tactique au chevalier de Tot;
Il fait marcher les Turcs au nom de Sabaoth.
C'eſt lui qui, de canons couvrant les Dardanelles,
A tuer les chrétiens inſtruit les infidelles.

Allez;

Digitized by Google

Allez ; adreſſez-vous à monſieur Romanzof,
Aux vainqueurs tout ſanglans de Bender & d'Azof;
A FRÉDÉRIC ſur-tout offrez ce bel ouvrage ;
Et ſoyez convaincu qu'il en ſait davantage :
Lucifer l'inſpira bien mieux que votre auteur (4) ;
Il eſt maître paſſé dans cet art plein d'horreur ;
Plus adroit meurtrier que GUSTAVE & qu'EUGÈNE.
Allez ; je ne crois pas que la nature humaine
Sortit (je ne ſais quand) des mains du Créateur,
Pour inſulter ainſi l'éternel bienfaiteur,
Pour montrer tant de rage & tant d'extravagance.
L'homme avec ſes dix doigts, ſans armes, ſans défenſe,
N'a point été formé pour abréger des jours
Que la néceſſité rendait déjà ſi courts.
La goutte avec ſa craie, & la glaire endurcie
Qui ſe forme en cailloux au fond de la veſſie,
La fièvre, le catarre, & cent maux plus affreux,
Cent charlatans fourrés, encor plus dangereux,
Auraient ſuffi, ſans doute, au malheur de la terre,
Sans que l'homme inventât ce grand art de la guerre.
Je hais tous les héros, depuis le grand Cyrus
Juſqu'à ce roi brillant qui forma Lentulus (5).
On a beau me vanter leur conduite admirable,
Je m'enfuis loin d'eux tous, & je les donne au diable.
En m'expliquant ainſi, je vis que dans un coin
Un jeune curieux m'obſervait avec ſoin ;
Son habit d'ordonnance avait deux épaulettes,
De ſon grade à la guerre éclatans interprètes ;
Ses regards aſſurés, mais tranquilles & doux,
Annonçaient ſes talens, ſans marquer de courroux ;

Digitized by Google

De la Tactique, enfin, c'était l'auteur lui-même.
Je conçois, me dit-il, la répugnance extrême
Qu'un vieillard philosophe, ami du monde entier,
Dans son cœur attendri se sent pour mon métier;
Il n'est pas fort humain, mais il est nécessaire.
L'homme est né bien méchant; Caïn tua son frère;
Et nos frères les Huns, les Francs, les Visigoths,
Des bords du Tanaïs accourant à grands flots,
N'auraient point désolé les rives de la Seine,
Si nous avions mieux su la Tactique romaine.
Guerrier, né d'un guerrier, je professe aujourd'hui
L'art de garder son bien, non de voler autrui.
Eh quoi! vous vous plaignez qu'on cherche à vous défendre!
Seriez-vous bien content qu'un Goth vînt mettre en cendre
Vos arbres, vos moissons, vos granges, vos châteaux?
Il vous faut de bons chiens pour garder vos troupeaux.
Il est, n'en doutez point, des guerres légitimes;
Et tous les grands exploits ne sont pas de grands crimes.
Vous-même, à ce qu'on dit, vous chantiez autrefois
Les généreux travaux de ce cher Béarnois;
Il soutenait le droit de sa naissance auguste;
La ligue était coupable, HENRI QUATRE était juste.
Mais sans vous retracer les faits de ce grand roi,
Ne vous souvient-il plus du jour de Fontenoi,
Quand la colonne anglaise, avec ordre animée,
Marchait à pas comptés à travers notre armée?
Trop fortuné badaud!... dans les murs de Paris,
Vous faisiez, en riant, la guerre aux beaux esprits;
De la douce Gaussin le centième idolâtre,
Vous alliez la lorgner sur les bancs du théâtre;

Digitized by Google

Et vous jugiez en paix les talens des acteurs.
Hélas, qu'auriez-vous fait, vous & tous les auteurs ?
Qu'aurait fait tout Paris, ſi LOUIS, en perſonne,
N'eût paſſé le matin ſur le pont de Calonne ?
Et ſi tous vos céſars à quatre ſous par jour
N'euſſent bravé l'Anglais qui partit ſans retour ?
Vous ſavez quel mortel, amoureux de la gloire,
Avec quatre canons ramena la victoire.
Ce fut au prix du ſang du généreux Gramont,
Et du ſage Luttaux, & du jeune Craon,
Que de vos beaux eſprits les bruyantes cohues
Compoſaient les chanſons qui couraient dans les rues;
Ou qu'ils venaient gaîment, avec un ris malin,
Siffler Sémiramis, Mérope & l'Orphelin.
Ainſi que le dieu Mars, Apollon prend les armes;
L'Egliſe, le barreau, la cour ont leurs alarmes.
Au fond d'un galetas Clément & Sabatier (6)
Font la guerre au bon ſens ſur des tas de papier.
Souffrez donc qu'un ſoldat prenne au moins la défenſe
D'un art qui fit long-temps la grandeur de la France,
Et qui des citoyens aſſure le repos.
Monſieur Guibert ſe tut après ce long propos.
Moi, je me tus auſſi, n'ayant rien à redire.
De la droite raiſon je ſentis tout l'empire;
Je conçus que la guerre eſt le premier des arts;
Et que le peintre heureux des Bourbons, des Bayards (7),
En dictant leurs leçons, était digne peut-être
De commander déjà dans l'art dont il eſt maître.
Mais, je vous l'avoûrai, je formai des ſouhaits
Pour que ce beau métier ne s'exerçât jamais,

Digitized by Google

Et qu'enfin l'équité fît régner ſur la terre
L'impraticable paix de l'abbé de Saint-Pierre (8).

NOTES.

(1) *Tactique* vient originairement du verbe *taſſo*, j'arrange. Tactique eſt proprement l'art d'aller par rangs; c'eſt l'arrangement des troupes. C'eſt ce qui fit que Pyrrhus, en voyant le camp des Romains, ne les trouva pas ſi barbares.

(2) . . . . . *Autrefois un bon prêtre*

On ne ſait encore qui employa le premier les canons dans les batailles & dans les ſiéges. Une invention qui a changé entièrement l'art de la guerre dans toute la terre connue, méritait plus de recherches; mais preſque toutes les origines ſont ignorées. Qui le premier inventa un bateau? qui imagina de plier une branche de frêne, de l'aſſujettir avec une corde faite d'un inteſtin d'un animal, & d'y ajuſter une verge garnie d'un os ou d'un fer pointu à un bout, & de quatre plumes à l'autre bout? qui inventa la navette, les fours, les moulins? De cette prodigieuſe multitude d'arts qui ſecourent notre vie ou qui la détruiſent, il n'y en a pas un dont l'inventeur ſoit connu. C'eſt que perſonne n'inventa l'art entier. Les architectes ne ſont venus que des milliers de ſiècles après les cavernes & les huttes.

Les Chinois connaiſſaient la poudre inflammable, & la faiſaient ſervir à leurs divertiſſemens ingénieux, à leurs fêtes, deux mille ans avant que les jéſuites Shall & Verbieſt fondiſſent du canon pour les conquérans tartares, vers l'an 1630. Ce furent donc deux religieux allemands qui enſeignèrent l'uſage de l'artillerie dans cette vaſte partie du monde, comme ce fut, dit-on, un autre Allemand, nommé Schwartz, ou moine noir, qui trouva le ſecret

Digitized by Google

de la poudre inflammable au quatorzième siècle, sans qu'on ait jamais su l'année de cette invention.

On a prétendu que Roger Bacon, moine anglais, antérieur d'environ cent années au moine allemand, était le véritable inventeur de la poudre. Nous avons rapporté ailleurs les paroles de ce Roger qui se trouvent dans son *Opus majus*, page 454, grande édition d'Oxford. . . . . « Nous avons une preuve des explosions subites dans » ce jeu d'enfant qu'on fait par tout le monde. On en- » fonce du salpêtre dans une balle de la grosseur d'un » pouce, & on la fait crever avec un bruit si violent, » qu'elle surpasse le rugissement de tonnerre, & il en sort » une plus grande exhalaison de feu que celle de la » foudre ».

Il y a bien loin sans doute de cette petite boule de simple salpêtre à notre artillerie, mais elle a pu mettre sur la voie.

Il paraît qu'il est très-faux que les Anglais eussent employé le canon dans leur victoire de Crécy en 1346, & dans celle de Poitiers dix ans après. Les actes de la tour de Londres, recueillis par Rymer, en diraient quelque chose.

Plusieurs de nos historiens ont assuré qu'il existe encore, dans la ville d'Amberg, du haut Palatinat, un canon fondu en 1301, & que cette date est encore gravée sur la culasse.

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

On écrivait & on imprimait à Paris cette erreur avec tant d'assurance, que je fis écrire à M. le comte de Holstein de Bavière, gouverneur du pays d'Amberg. Il donna un certificat authentique qu'un fondeur de canons nommé M. Artin, assez fameux pour son temps, était mort en 1501. On mit un petit canon sur son tombeau avec la date 1501. Il eut la bonté d'envoyer une copie figurée de l'inscription. Il est étonnant qu'on ait pris 1501 pour 1301, mais les historiens aiment l'antique & le merveilleux.

Digitized by Google

Je n'ai guère plus de foi à la bombarde de Froiſſard qui avait plus de cinquante pieds de long, & qui menait ſi grande noiſe au décliquer, qu'il ſemblait que tous les diables d'enfer fuſſent en chemin. C'était apparemment une eſpèce de baliſte.

Je doute beaucoup encore du regiſtre de du Drach, tréſorier des guerres en 1338. « A Henri Faumechon, pour » avoir poudre & autres choſes néceſſaires au canon devant » Puiſguillaume ». Ducange rapporte ce trait, mais il ſe borne à le rapporter. Il n'examine point s'il y avait alors des tréſoriers des guerres. Il ne s'informe pas ſi on aſſiégea un Puiſguillaume ou un Puiſguilliem dans le Périgord. Il ne paraît pas qu'on ait fait le moindre exploit de guerre en Périgord, en l'an 1338. Si l'on entend le petit hameau de Puiſguillaume en Bourbonnais, on ne voit pas qu'il y eût un château. Il faut donc douter, & c'eſt preſque toujours le ſeul parti à prendre.

Ce qui paraît certain, c'eſt que trois moines ont contribué à détruire les hommes & les villes par l'artillerie, & en ajoutant à ces trois moines les jéſuites Shall & Verbieſt, cela fera cinq.

(3) *Dans la direction qui fait la parabole,*

Lorſqu'on tire un boulet, ou qu'on lance une flèche horizontalement, elle tend à décrire une ligne droite; mais la gravitation la fait deſcendre continuellement dans une autre ligne droite vers le centre de la terre, & de ces deux directions ſe compoſe la ligne courbe nommée *parabole*, à la lettre *allant au-delà*. Si un canonnier s'occupait de toutes les propriétés de cette ligne courbe, il n'aurait jamais le temps de mettre le feu à ſon canon.

(4) *Luciſer* l'inſpira bien mieux que votre auteur;
Il eſt maître paſſé dans cet art plein d'horreur,
Plus adroit meurtrier que GUSTAVE & qu'EUGÈNE.

Il s'eſt élevé ſur ces vers une grande diſpute. Les uns

Digitized by Google

ont pris ces vers pour un reproche, les autres pour une louange. Il eſt clair qu'on ne peut faire un plus grand éloge d'un guerrier qu'en le mettant au-deſſus du prince Eugène & du grand Guſtave. On a dit que vouloir condamner cette comparaiſon, c'était vouloir faire une querelle d'Allemand.

(5) Le roi de Pruſſe a formé lui-même tous ſes généraux.

(6) . . . . . *Clément & Sabatier*

Voyez les notes ſur le Dialogue de Pégaſe & du vieillard.

(7) . . . . . *Des Bourbons, des Bayards*,

M. Guibert a fait une tragédie du connétable de Bourbon, dans laquelle le chevalier Bayard dit des choſes admirables.

(8) *L'impraticable paix de l'abbé de Saint-Pierre.*

L'idée d'une paix perpétuelle entre tous les hommes eſt plus chimérique ſans doute que le projet d'une langue univerſelle. Il eſt trop vrai que la guerre eſt un fléau contradictoire avec la nature humaine & avec preſque toutes les religions; & cependant un fléau auſſi ancien que cette nature humaine, eſt antérieur à toute religion. Il eſt auſſi difficile d'empêcher les hommes de ſe faire la guerre, que d'empêcher les loups de manger des moutons.

La guerre eſt quelque choſe de ſi exécrable, que plus nos nations barbares qui ſont venues envahir, enſanglanter, ravager toute notre Europe, ſe ſont un peu policées, plus elles ont adouci les horreurs que la guerre traînait après elle.

Ce n'eſt point aſſurément l'ouvrage immenſe de Grotius, ſur le droit prétendu de la guerre & de la paix, qui a rendu les hommes moins féroces; ce ne ſont point ſes citations de Carnéade, de Quintilien, de Porphire,

Digitized by Google

d'Ariſtote, de Juvénal & du Pentateuque; ce n'eſt point parce qu'après le déluge il fut défendu de manger les animaux avec leur ame & leur ſang, comme le rapporte Barbeirac ſon commentateur. Ce n'eſt point, en un mot, par tous les argumens profondément frivoles de Grotius & de Puffendorf; c'eſt uniquement parce qu'on ne voit plus parmi nous des hordes ſauvages & affamées ſortir de leur pays pour en aller détruire un autre. Nos peuples ne font plus la guerre. Des rois, des évêques, des électeurs, des ſénateurs, des bourgmeſtres ont un certain terrain à défendre. Des hommes, qui ſont leurs troupeaux, paiſſent dans ce terrain. Les maîtres ont pour eux la laine, le lait, la peau & les cornes, avec quoi ils entretiennent des chiens armés d'un collier, pour garder le pré, & pour prendre celui du voiſin dans l'occaſion. Ces chiens ſe battent; mais les moutons, les bœufs, les ânes ne ſe battent pas: ils attendent patiemment la déciſion, qui leur apprendra à quel maître leur lait, leur laine, leurs cornes, leur peau, appartiendront.

Quand le prince Eugène aſſiégeait Lille, les dames de la ville allèrent à la comédie pendant tout le ſiège; & dès que la capitulation fut faite, le peuple paya tranquillement à l'empereur ce qu'il payait auparavant au roi de France. Point de pillage, point de maſſacre, point d'eſclavage comme du temps des Huns, des Alains, des Viſigoths, des Francs.

Le duc de Marlborough faiſait garder très-ſoigneuſement tous les domaines de ce Fénélon, archevêque de Cambrai, citoyen de toute l'Europe par ſon amour du genre-humain; amour plus dangereux peut-être à ſa cour que ſon amour de Dieu.

Quand les Français eurent remporté la célèbre victoire de Fontenoi, tous les habitans de Tournai & des environs s'empreſsèrent de loger chez eux les priſonniers bleſſés; tous eurent ſoin d'eux comme de leurs frères, & les femmes prodiguèrent tant de délicateſſes ſur leurs tables, que les

Digitized by Google

médecins & les chirurgiens furent obligés de modérer cet excès de zèle, devenu dangereux.

A Rosbac, on vit le roi de Prusse lui-même acheter tout le linge d'un château voisin pour le service de nos blessés; & quand il les eut fait guérir, il les renvoya sur leur parole, en disant : « Je ne puis m'accoutumer à verser » le sang des Français ».

Quelle humanité, quelle belle ame le prince héréditaire de Brunswick ne déploya-t-il pas, lorsqu'il reçut prisonnier à Crevelt ce comte de Gisors, ce fils du maréchal de Belliſle ; cet espoir du royaume, ce jeune homme si valeureux, si instruit, si aimable ! Le prince de Brunswick ne sortit point d'auprès de son lit, & le baigna de larmes, en le voyant expirer entre ses bras. Il pleurait celui des Français auquel il ressemblait davantage.

Portons nos regards chez cette nation nouvelle qui naît tout d'un coup pour être l'émule des plus policées, & l'exemple des autres. Voyons un comte Alexis Orlof prendre un vaisseau turc chargé des femmes, des esclaves, des meubles, de l'or, de l'argent, des bijoux du plus riche bacha de la Turquie, & lui renvoyer tout à Constantinople. Ce même bacha, quelque temps après, commande un corps d'armée contre les Russes, il s'avance hors des rangs avec un interprète, & demande à parler. » Avez-» vous, dit-il, à votre tête un comte Orlof? — Non; » que lui voudriez-vous? — Me jeter à ses pieds, repli-» qua le Turc.

Pouvons-nous rien ajouter à ces traits, sinon l'accueil, les attentions nobles & délicates, les fêtes, les présens, les bienfaits que reçurent les prisonniers turcs dans Pétersbourg, d'une impératrice qui leur enseignait la guerre, la politesse & la générosité ?

Nous ne voyons point de telles leçons dans Grotius. Il vous dit bien, dans son chapitre du *Droit de ravager*, que les Juifs étaient obligés de ravager au nom du Seigneur ; mais il ne trouve chez le peuple saint aucun trait

Digitized by Google

qui reſſemble aux exemples profanes que nous venons de rapporter.

Voilà donc le dictame que l'humanité des grands cœurs répand ſur les maux que fait la guerre : mais ces conſolations divines nous démontrent que la guerre eſt infernale.

A M. MARMONTEL.

1773.

Mon très-aimable ſucceſſeur (*a*),
De la France hiſtoriographe,
Votre indigne prédéceſſeur
Attend de vous ſon épitaphe.

Au bout de quatre-vingts hivers,
Dans mon obſcurité profonde,
Enſeveli dans mes déſerts,
Je me tiens déjà mort au monde.

Mais ſur le point d'être jeté
Au fond de la nuit éternelle,
Comme tant d'autres l'ont été,
Tout ce que je vois me rappelle
A ce monde que j'ai quitté.

Si vers le ſoir un triſte orage
Vient ternir l'éclat d'un beau jour,
Je me ſouviens qu'à votre cour
Le temps change encor davantage.

(*a*) Succeſſeur du titre, mais non des talens à beaucoup près.

Digitized by Google

Si mes paons de leur beau plumage
Me font admirer les couleurs,
Je crois voir nos jeunes ſeigneurs
Avec leur brillant étalage;
Et mes coqs-d'Inde ſont l'image
De leurs peſans imitateurs.

De vos courtiſans hypocrites
Mes chats me rappellent les tours;
Les renards, autres chatemites,
Se gliſſant dans mes baſſe-cours,
Me font penſer à des jéſuites.

Puis-je voir mes troupeaux bêlans,
Qu'un loup impunément dévore,
Sans ſonger à des conquérans
Qui ſont beaucoup plus loups encore?

Lorſque les chantres du printemps
Réjouiſſent de leurs accens
Mes jardins & mon toit ruſtique,
Lorſque mes ſens en ſont ravis,
On me ſoutient que leur muſique
Cède aux bémols des Monſignis,
Qu'on chante à l'opéra comique.

Quel bruit chez le peuple helvétique!
Brionne arrive; on eſt ſurpris,
On croit voir Pallas ou Cypris,
Ou la reine des immortelles;
Mais chacun m'apprend qu'à Paris
Il en eſt cent preſqu'auſſi belles.

Digitized by Google

Je lis cet éloge éloquent
Que Thomas a fait ſavamment
Des dames de Rome & d'Athène;
On me dit : partez promptement,
Venez ſur les bords de la Seine,
Et vous en direz tout autant
Avec moins d'eſprit & de peine.

Ainſi du monde détrompé,
Tout m'en parle, tout m'y ramène;
Serais-je un eſclave échappé
Qui tient encore un bout de chaîne?
Non, je ne ſuis point faible aſſez
Pour regretter des jours ſtériles,
Perdus bien plutôt que paſſés
Parmi tant d'erreurs inutiles.

Adieu, faites de jolis riens,
Vous encore dans l'âge de plaire,
Vous que les Amours & leur mère
Tiennent toujours dans leurs liens.
Nos ſolides hiſtoriens
Sont des auteurs bien reſpectables;
Mais à vos chers concitoyens
Que faut-il, mon ami? des fables.

Digitized by Google

A MADAME DU DEFFANT.

A Ferney, le 16 novembre 1773.

Hé quoi ! vous êtes étonnée
Qu'au bout de quatre-vingts hivers
Ma muſe faible & ſurannée
Puiſſe encor fredonner des vers ?

Quelquefois un peu de verdure
Rit ſous les glaçons de nos champs ;
Elle conſole la nature ;
Mais elle sèche en peu de temps.

Un oiſeau peut ſe faire entendre
Après la ſaiſon des beaux jours ;
Mais ſa voix n'a plus rien de tendre,
Il ne chante plus ſes amours.

Ainſi je touche encor ma lyre
Qui n'obéit plus à mes doigts ;
Ainſi j'eſſaie encor ma voix
Au moment même qu'elle expire.

Je veux dans mes derniers adieux,
Diſait Tibulle à ſon amante,
Attacher mes yeux ſur tes yeux,
Te preſſer de ma main mourante.

Mais quand on ſent qu'on va paſſer,
Quand l'ame fuit avec la vie,
A-t-on des yeux pour voir Délie,
Et des mains pour la careſſer ?

Digitized by Google

Dans ce moment chacun oublie
Tout ce qu'il a fait en ſanté :
Quel mortel s'eſt jamais flatté
D'un rendez-vous à l'agonie ?

Délie elle-même à ſon tour
S'en va dans la nuit éternelle,
En oubliant qu'elle fut belle,
Et qu'elle a vécu pour l'amour.

Nous naiſſons, nous vivons, bergère,
Nous mourons ſans ſavoir comment ;
Chacun eſt parti du néant ;
Où va-t-il ?... DIEU le ſait, ma chère.

Digitized by Google

DIALOGUE
DE PÉGASE ET DU VIEILLARD.

1774.

PÉGASE.

Que fais-tu dans ces champs au coin d'une maſure ?

LE VIEILLARD.

J'exerce un art utile, & je ſers la nature.
Je défriche un déſert ; je sème & je bâtis (1).

PÉGASE.

Que je vois en pitié tes ſens appeſantis !
Que tes goûts ſont changés, & que l'âge te glace !
Ne reconnais-tu plus ton courtier du Parnaſſe ?
Monte-moi.

LE VIEILLARD.

Je ne puis. Notre maître Apollon,
Comme moi dans ſon temps fut berger & maçon.

PÉGASE.

Oui ; mais rendu bientôt à ſa grandeur première,
Dans les plaines du ciel il ſema la lumière ;
Il reprit ſa guitare ; il fit de nouveaux vers ;
Des filles de mémoire il régla les concerts.
Imite en tout le Dieu dont tu cites l'exemple :
Les doctes Sœurs encor pourraient t'ouvrir leur temple :
Tu pourrais dans la foule, heureuſement guidé,
Et ſuivant d'aſſez loin le ſublime Vadé (2),

Digitized by Google

Retrouver une place au ſéjour du Génie.

LE VIEILLARD.

Hélas ! j'eus autrefois cette noble manie.
D'un eſpoir orgueilleux honteuſement déçu,
Tu ſais, mon cher ami, comme je fus reçu,
Et comme on bafoua mes grandes entrepriſes.
A peine j'abordai, les places étaient priſes.
Le nombre des élus au Parnaſſe eſt complet;
Nous n'avons qu'à jouir ; nos pères ont tout fait.
Quand l'œillet, le narciſſe & les roſes vermeilles
Ont prodigué leurs ſucs aux trompes des abeilles,
Les bourdons ſur le ſoir y vont chercher en vain
Ces parfums épuiſés qui plaiſaient au matin.
Ton Parnaſſe d'ailleurs & ta belle écurie,
Ce palais de la Gloire, eſt l'antre de l'Envie.
Homère, cet eſprit ſi vaſte & ſi puiſſant,
N'eut qu'un imitateur, & Zoïle en eut cent.
Je gravis avec peine à cette double cime,
Où la meſure antique a fait place à la rime;
Où Melpomène en pleurs étale en ſes diſcours
Des rois du temps paſſé la gloire & les amours.
Pour contempler de près cette grande merveille,
Je me mis dans un coin ſous les pieds de Corneille:
Bientôt Martin-Fréron (3), prompt à me corriger,
M'apperçut dans ma niche & m'en fit déloger.
Par ce juge équitable exilé du Parnaſſe,
Sans ſecours, ſans amis, humble dans ma diſgrace,
Je voulus adoucir par des égards flatteurs,
Par quelques ſoins polis, mes frères les auteurs;

Je

Je n'y réuſſis point ; leur bruyante ſéquelle
A connu rarement l'amitié fraternelle :
Je n'ai pu déſarmer Sabatier (4) mon rival.
Le Parnaſſe a bien fait de n'avoir qu'un cheval ;
Si nous en avions deux, ils ſe mordraient ſans doute.
J'ai vu les beaux eſprits ; je ſais ce qu'il en coûte.
Il fallut, malgré moi, combattre ſoixante ans
Les plus grands écrivains, les plus profonds ſavans ;
Toujours en faction, toujours en ſentinelle :
Ici c'eſt l'abbé Guyon (5), plus bas c'eſt la Beaumelle (6).
Leur nombre eſt dangereux. J'aime mieux déſormais
Les languiſſans plaiſirs d'une inſipide paix.
Il faut que je te faſſe une autre confidence.
La poſte, comme on ſait, conſole de l'abſence ;
Les frères, les époux, les amis, les amans
Surchargent les couriers de leurs beaux ſentimens :
J'ouvre ſouvent mon cœur en proſe ainſi qu'en rime ;
J'écris une ſottiſe, auſſitôt on l'imprime.
On y joint méchamment le recueil clandeſtin
De mon couſin Vadé, de mon oncle Bazin.
Candide empriſonné dans mon vieux ſecrétaire,
En criant *tout eſt bien*, s'enfuit chez un libraire (7).
Jeanne & la tendre Agnès, & le gourmand Bonneau,
Courent en étourdis de Genève à Breſlau.
Quatre bénédictins, avec leurs doctes plumes,
Auraient peine à fournir ce nombre de volumes.
On ne va point, mon fils, fût-on ſur toi monté,
Avec ce gros bagage à la poſtérité.
Pour comble de malheur, une foule importune
De bâtards indiſcrets, rebut de la fortune,

Digitized by Google

Nés le long du charnier nommé des *Innocens*;
Se gliſſe (8) ſous la preſſe avec mes vrais enfans.
C'en eſt trop. Je renonce à tes neuf immortelles;
J'ai beaucoup de reſpect & d'eſtime pour elles,
Mais tout change, tout s'uſe, & tout amour prend fin:
Va, vole au mont ſacré; je reſte en mon jardin.

PEGASE.

Tes dégoûts vont trop loin: tes chagrins ſont injuſtes.
Des arts qui t'ont nourri les Déeſſes auguſtes
Ont mis ſur ton front chauve un brin de ce laurier
Qui coiffa Chapelain, Deſmarets, Saint-Didier (9).
N'a-tu pas vu cent fois à la tragique ſcène,
Sous le nom de Clairon, l'altière Melpomène,
Et l'éloquent le Kain le premier des acteurs,
De tes drames rampans ranimant les langueurs,
Corriger, par des tons que dictait la nature,
De ton ſtyle empoulé la froide & sèche enflure?
De quoi te plaindrais-tu? Parle de bonne foi;
Cinquante bons eſprits, qui valaient mieux que toi,
N'ont-ils pas à leurs frais érigé la ſtatue
Dont tu n'étais pas digne, & qui leur était due?
Malgré tous tes rivaux, mon écuyer Pigal
Poſa ton corps tout nu ſur un beau piédeſtal;
Sa main creuſa les traits de ton viſage étique,
Et plus d'un connaiſſeur le prend pour un antique.
Je vis Martin Fréron, à la mordre attaché,
Conſumer de ſes dents tout l'ébène ébréché.
Je vis ton buſte rire à l'énorme grimace
Que fit en le rongeant cet apoſtat d'Ignace.

Digitized by Google

Viens donc rire avec nous, viens fouler à tes pieds
De tes ſots ennemis les fronts humiliés.
Aux ſons de ton ſifflet vois rouler dans la crotte
Sabatier ſur Clément(10), Patouillet(11) ſur Nonotte(12);
Leurs clameurs un moment pourront te divertir.

LE VIEILLARD.

Les cris des malheureux ne me font point plaiſir.
De quoi viens-tu flatter le déclin de mon âge ?
La jeuneſſe eſt maligne, & la vieilleſſe eſt ſage.
Le ſage en ſa retraite, occupé de jouir,
Sans chercher les humains, & pourtant ſans les fuir;
Ne s'embarraſſe point des bruyantes querelles
Des auteurs ou des rois, des moines ou des belles.
Il regarde de loin, ſans dire ſon avis,
Trois Etats polonais doucement envahis;
Saint Ignace dans Rome écraſé par ſaint Pierre;
Ou Clément dans Paris acharné ſur le Mierre.
Dans ſes champs cultivés, à l'abri des revers,
Le ſage vit tranquille & ne fait point de vers.
Monſieur l'abbé Terrai, pour le bien du royaume,
Préfère un laboureur, un prudent économe
A tous nos vains écrits, qu'il ne lira jamais.
Triptolème eſt le Dieu dont je veux les bienfaits.
Un bon cultivateur eſt cent fois plus utile
Que ne fut autrefois Héſiode ou Virgile.
Le beſoin, la raiſon, l'inſtinct doit nous porter
A faire nos moiſſons plutôt qu'à les chanter;
J'aime mieux t'atteler toi-même à ma charrue;
Que d'aller ſur ton dos voltiger dans la nue.

Digitized by Google

PEGASE.

Ah ! doyen des ingrats ! ce triſte & froid diſcours
Eſt d'un vieux impuiſſant qui médit des amours.
Un pauvre homme épuiſé ſe pique de ſageſſe.
Eh bien, tu te ſens faible ; écris avec faibleſſe ;
Corneille en cheveux blancs ſur moi caracola,
Quand en croupe avec lui je portais Attila ;
Je ſuis tout fier encor de ſa courſe dernière.
Tout mortel juſqu'au bout doit fournir ſa carrière ;
Et je ne puis ſouffrir un changement groſſier.
Quoi ! renoncer aux arts & prendre un vil métier !
Sais-tu qu'un villageois ſans eſprit, ſans ſcience,
N'ayant pour tout talent qu'un peu d'expérience,
Fait jaunir dans ſon champ de plus riches moiſſons
Que n'en eut Mirabeau par ſes doctes leçons (13) ?
Laiſſe un travail pénible aux mains du mercenaire,
Aux journaliers la bèche, aux maçons leur équerre :
Songe que tu naquis pour mon ſacré vallon.
Chante encore avec Pope, & penſe avec Platon ;
Ou rime en vers badins les leçons d'Epicure,
Et ce *ſyſtême* heureux qu'on dit *de la Nature*.
Pour la dernière fois veux-tu me monter ?

LE VIEILLARD.

Non.
Apprends que tout ſyſtême offenſe ma raiſon.
Plus de vers, & ſur-tout plus de philoſophie.
A rechercher le vrai j'ai conſumé ma vie ;
J'ai marché dans la nuit ſans guide & ſans flambeau :
Hélas ! voit-on plus clair au bord de ſon tombeau ?

Digitized by Google

A quoi peut nous servir ce don de la pensée,
Cette lumière faible, incertaine, éclipsée ?
Je n'ai pensé que trop. Ceux qui par charité
Ont au fond de leur puits noyé la vérité,
Font repentir souvent l'imprudent qui l'en tire.
Je me tais. Je ne veux rien savoir ni rien dire.

PEGASE.

Eh bien, végète & meurs. Je revole à Paris
Présenter mon service à de profonds esprits;
Les uns, dans leurs greniers, fondant des républiques;
Les autres ébranchant les verges monarchiques.
J'en connais qui pourraient, loin des profanes yeux,
Sans le secours des vers, élevés dans les cieux,
Emules fortunés de l'essence éternelle,
Tout faire avec des mots, & tout créer comme elle.
Ils ont besoin de moi dans leurs inventions;
J'avais porté René (14) parmi ses tourbillons;
Son disciple plus fou (15), mais non pas moins superbe,
Etait monté sur moi, quand il parlait au Verbe.
J'ai des amis en prose, & bien mieux inspirés
Que tes héros du Pinde aux rimes consacrés;
Je vais porter leurs noms dans les deux hémisphères.

LE VIEILLARD.

Adieu donc; bon voyage au pays des chimères (16).

Digitized by Google

NOTES.

(1) *Je défriche un déſert*, &c.

En effet notre auteur a défriché quelques terrains plus rebelles que ceux des plus mauvaiſes landes de Bordeaux & de la Champagne pouilleuſe, & ils ont produit le plus beau froment; mais ces tentatives très-longues & très-diſpendieuſes ne peuvent être imitées par des colons. Il faudrait que le gouvernement s'en chargeât; qu'il recommandât ce travail immenſe à un intendant, l'intendant à un ſubdélégué, & qu'on fît venir de la cavalerie ſur les lieux.

(2) Vadé, écrivain de la foire, ſous le nom duquel l'auteur de l'Ecoſſaiſe ſe cacha par modeſtie.

(3) Martin Fréron; Martin n'eſt pas ſon nom de baptême, ce n'eſt que ſon nom de guerre. Il s'eſt déchaîné, dit-on, pendant vingt ans contre l'auteur de ce dialogue, pour faire vendre ſes feuilles. *Quâ menſurâ menſi fueritis, eâdem remetietur vobis.* Il s'eſt attiré l'Ecoſſaiſe, & nous en ſommes bien fâchés.

(4) . . . . . *Sabatier mon rival.*

L'abbé Sabotier ou Sabatier, natif de Caſtres, ne s'eſt pas exercé dans les mêmes genres que le chantre de Henri IV, & le peintre qui a deſſiné le *Siècle de Louis XIV* & de *Louis XV*; ainſi il ne peut être ſon rival. S'il s'était donné aux mêmes études il aurait été ſon maître.

Cet abbé avait fait, en 1771, un dictionnaire de littérature, dans lequel il prodiguait des éloges outrés; il ne ſe vendit point. Mais il en fit un autre, en 1772, intitulé, *Les trois ſiècles*, dans lequel il prodiguait des calomnies, & il ſe vendit. Il inſulta MM. d'Alembert, de Saint-Lambert, Marmontel, Thomas, Diderot, Bauzée, La Harpe, de Lille, & vingt autres gens de lettres vivans, dont il faudrait reſpecter la mémoire s'ils étaient morts.

Digitized by Google

Mais celui que MM. Sabotier & Clément ont déchiré avec l'acharnement le plus emporté, eſt un vieillard de quatre-vingts ans qui ne pouvait pas ſe défendre.

Il eſt permis, il eſt utile de dire ſon ſentiment ſur des ouvrages, ſur-tout quand on le motive par des raiſons ſolides, ou du moins ſéduiſantes. S'il ne s'agiſſait que de littérature, nous dirions qu'il eſt très-injuſte d'accuſer l'auteur de la *Henriade* & du *Siècle de Louis XIV*, occupé de célébrer la gloire des grands hommes de ce ſiècle, de ne leur avoir pas rendu juſtice. Nous dirions que perſonne n'a parlé avec plus de ſenſibilité des admirables ſcènes de Corneille, de la perfection déſeſpérante du ſtyle de Racine (comme s'exprime M. de la Harpe), de la perfection non moins déſeſpérante de l'Art poétique, & de pluſieurs belles Epitres de Boileau.

Nous dirions que ſa liſte des grands écrivains de ce ſiècle mémorable, contient l'éloge raiſonné de l'inimitable Molière, qu'il regarde comme ſupérieur à tous les comiques de l'antiquité; celui de la Fontaine qui a ſurpaſſé Phèdre par ſa naïveté & par ſes grâces; celui de Quinault qui n'eut ni modèles ni rivaux dans ſes opéra. Nous dirions qu'il a rendu des hommages aux Boſſuet, aux Fénélon, à tous les hommes de génie, à tous les ſavans.

Nous ajouterions qu'il aurait été indigne d'apprécier leurs extrêmes beautés s'il n'avait pas connu leurs fautes inſéparables de la faibleſſe humaine; que c'eût été une grande impertinence de mettre ſur le même rang Cinna & Pertharite, Polieucte & Théodore, & d'admirer également les excellentes fables de la Fontaine, & celles qui ſont moins heureuſes. Il faut plus encore, il faut ſavoir diſcerner dans le même ouvrage une beauté au milieu des défauts, & un vice de langage, un manque de juſteſſe dans les penſées les plus ſublimes; c'eſt en quoi conſiſte le goût. Et nous pourrions aſſurer que l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, après ſoixante ans de travaux, était peut-être alors auſſi en droit de dire ſon avis que l'eſt aujourd'hui M. Sabatier.

Digitized by Google

Mais il s'agit ici d'accuſations plus importantes. C'eſt peu que cet abbé, dans l'eſpérance de plaire à ſes ſupérieurs dont il ignore l'équité & le diſcernement, impute à cent littérateurs de nos jours des ſentimens odieux; il a la cruauté de les appeler *indévots*, *impies*. Il dit en propres mots que l'auteur de *la Henriade* nie l'immortalité de l'ame. C'était bien aſſez de lui ravir l'immortalité d'Alzire, de Zaïre, de Mérope, dont nous ſommes certains qu'il eſt peu jaloux, & dont il ne prend point le parti. Il eſt trop dur de dépouiller une ame de quatre-vingts ans de la ſeule vie qui puiſſe lui reſter dans le temps à venir. Ce procédé eſt injuſte & mal-adroit, & d'autant plus mal-adroit qu'il nous met dans la néceſſité de révéler quelle eſt l'ame de l'abbé dans le temps préſent.

Nous l'avons vu & lu, & nous le tenons entre nos mains; *le Spinoſa* commenté, expliqué, éclairci, embelli, écrit tout entier de la main de M. l'abbé Sabatier, natif de Caſtres; & nous dépoſerons ce monument chez un notaire ou chez un greffier, dès qu'il nous en aura donné la permiſſion; car nous ne voulons pas diſpoſer d'un tel écrit ſans l'aveu de l'auteur. C'eſt un égard que nous nous devons les uns aux autres.

Pour les poéſies légères de ce grand critique & de ce grand miſſionnaire, nous en uſerons un peu plus librement. Voici les preuves de la piété de cet abbé qui eſt ſi peu indulgent pour les péchés de ſon prochain: voici les preuves du bon goût de celui qui trouve les vers de MM. de Saint-Lambert, de Lille, de la Harpe, ſi mauvais.

En ſortant de la priſon, où ſes mœurs reſpectables l'avaient fait renfermer à Strasbourg, il s'amuſa, pour ſe diſſiper, à faire un conte intitulé *le*..... mauvais lieu. Ce conte commence ainſi; & remarquez bien que nous l'avons écrit de ſa main, de la même main que *le Spinoſa*.

Du temps que la dame Pâris
Tenait école floriſſante

Digitized by Google

De jeux d'amour à juſte prix,
D'une écolière aſſez ſavante,
Sur les bords de la Seine un jour le pied gliſſa,
La choſe aſſurément n'était pas merveilleuſe,
Mais la chute dans l'eau n'était pas périlleuſe,
Lorſqu'un mouſquétaire paſſa.
Il crut que ce ſerait une perte publique
Que la perte de tant d'appas;
Auſſi, plein d'ardeur héroïque,
Mit-il, ſans héſiter, chemiſe & pourpoint bas, &c.

Nous épargnons, ſans héſiter, aux yeux de nos chaſtes lecteurs la ſuite de ce morceau délicat. Ce n'eſt qu'un échantillon de l'élégante poéſie de M. l'abbé *des trois Siècles.*

Nous lui demandons bien pardon de publier un autre morceau de ſa proſe, bien plus touchant & bien plus déciſif (& toujours de ſa main, & ſigné Sabatier de Caſtres).

« On n'aime ici que les proceſſions, les ſermons & » les meſſes. Les gens qui ont eu la force de ſecouer le » joug des préjugés de l'enfance, du fanatiſme & de l'er- » reur, en un mot, les hommes qui penſent bien, n'oſent » ſe faire connaître, &c. &c.

Nous donnerons le reſte ſi cela lui fait plaiſir.

Jugez maintenant, lecteur, s'il ſied bien à ce galant homme de traiter un ſecrétaire d'une de nos académies d'impie & de ſcélérat, & d'en dire autant de nos littérateurs les plus illuſtres. On croit qu'il aura inceſſamment un bénéfice : mais quelle récompenſe aura le cenſeur royal qui lui a fait obtenir une permiſſion tacite d'outrager la vertu & le bon goût ?

On dit qu'il eſt tonſuré, & qu'étant bientôt élevé aux dignités de l'égliſe, il croira en Dieu, ne fût-ce que par reconnaiſſance ; car, malgré ſon ſpinoſiſme, il ſaura qu'il n'y a point de ſociété policée qui n'admettre un Être ſuprême, rémunérateur de la vertu, & vengeur du crime.

Digitized by Google

Nous le prions de ſe ſouvenir de ce vers de M. de Voltaire :

Si Dieu n'exiſtait pas il faudrait l'inventer.

Ce philoſophe écrivait, il n'y a pas long-temps, à un grand prince : « C'eſt de tous les vers médiocres que j'ai » jamais faits, le moins médiocre, & celui dont je ſuis » le moins mécontent ». Il avait grande raiſon : un athée eſt peut-être preſque auſſi dangereux, ſi on l'oſe dire, qu'un fanatique : car ſi le fanatique eſt un loup enragé qui égorge, & qui ſuce le ſang publiquement, en croyant bien faire, l'athée pourra commettre tous les crimes ſecrets, ſachant bien qu'il fait mal, & comptant ſur l'impunité. Voilà pourquoi les deux grands légiſlateurs, Locke & Penn, qui ont admis toutes les religions dans la Caroline & dans la Penſylvanie, en ont formellement exclus les athées.

(5) L'abbé Guyon, auteur d'un libelle inſipide contre notre auteur, intitulé *l'Oracle des philoſophes.*

(6) Langleviel, dit la Beaumelle, autre écrivain de libelles auſſi ridicules qu'affreux contre la cour. Il faut pardonner à notre auteur s'il n'a puni ces gredins qu'en imprimant leurs noms, & en expoſant ſimplement leurs calomnies.

(7) On a imprimé cinq ou ſix volumes des prétendues lettres de notre auteur ; cela n'eſt pas honnête. On en a falſifié pluſieurs ; cela eſt encore moins honnête ; mais les éditeurs ont voulu gagner de l'argent.

(8) On a gliſſé dans le recueil de ſes ouvrages bien des morceaux qui ne ſont pas de lui, comme une traduction des Apocriphes de Fabricius, qui eſt de M. Bigex ; un dialogue de Périclès & d'un Ruſſe, fort eſtimé, dont l'auteur eſt M. Suard ; des vers ſur la mort de mademoiſelle le Couvreur, moins eſtimés, commençant par ceux-ci :

Quel contraſte frappe mes yeux ?
Melpomène ici déſolée
Elève avec l'aveu des dieux
Un magnifique mauſolée.

Digitized by Google

Cette pièce eſt du ſieur Bonneval, jadis précepteur chez M. de Montmartel ; s'il a eu l'aveu des dieux, il n'a pas eu celui d'Apollon.

On trouve dans la collection des ouvrages de M. de Voltaire de prétendus vers de M. Clairaut, qui n'en fit jamais ; une pièce qui a pour titre *les Avantages de la raiſon*, dans laquelle il n'y a ni raiſon ni rime ; une épître à mademoiſelle Sallé, qui eſt de M. Thiriot ; une épître à l'abbé de Rothelin, qui eſt de M. de Formont ; des vers ſur la mort de madame du Châtelet, dont nous ignorons l'auteur.

Des vers au duc d'Orléans régent, qu'il n'a jamais faits.

Une ode intitulée *le Vrai Dieu*, qui eſt d'un jéſuite nommé Lefèvre.

Une épître de l'abbé de Grécourt, platement licentieuſe, qui commence par ces mots : *Belle maman, ſoyez l'arbitre ;* des vers au médecin Silva & à l'oculiſte Gendron ; une réponſe à un M. de B.... qui commence ainſi :

Oui, mon cher B.... il eſt l'ame du monde,
Sa chaleur le pénètre & ſa clarté l'inonde,
Effets d'une même action.
Sa plus belle production
Eſt cette lumière éthérée
Dont Newton le premier, d'une main inſpirée,
Sépara les couleurs par la réfraction.

Les beaux vers ! & que les gens qui les attribuent à M. de Voltaire ont le goût fin, & que leur main eſt inſpirée !

Des vers à une prétendue marquiſe de T. ſur la philoſophie de Newton, dans leſquels on trouve cette élégante tirade :

Tout eſt en mouvement. La terre ſuſpendue,
En atome léger nage dans l'étendue.
L'eſpace, ou plutôt Dieu dans ſon immenſité,
Balance ſur ſon poids l'univers agité.
Les travaux de la nuit, les phaſes ſont prédites.
Newton des premiers mois retraça les orbites.

Digitized by Google

Et les éditeurs suisses, qui ont imprimé ces bêtises venues de Paris, ont l'assurance d'imprimer en notes que c'est la véritable leçon.

On a fait pourtant un recueil immense de ces fadaises barbares sans consulter jamais l'auteur, ce qui est aussi incroyable que vrai. Tant pis pour les libraires qui ont ainsi déshonoré leur art & la littérature.

C'est sur quoi l'auteur disait : On fait mon inventaire, quoique je ne sois pas encore mort ; & chacun y glisse ses meubles pour les vendre.

(9) . . . . . *Saint-Didier.*

M. Clément & M. Sabotier ont imprimé que notre auteur avait pillé le poëme de la Henriade d'un poëme intitulé Clovis par M. Saint-Didier. Cela est encore peu honnête, car ce Clovis ne parut que trois ans après la Henriade : mais une erreur de trois ans est peu de chose.

Il en a échappé une de quinze ans à M. l'abbé Sabotier ; car il a imprimé que notre auteur avait pillé son *Siècle de Louis XIV* dans les Annales politiques de l'abbé de Saint-Pierre ; mais le *Siècle de Louis XIV* fut imprimé pour la première fois en 1752, & le livre de l'abbé de Saint-Pierre en 1767 ; sur quoi un mauvais plaisant se souvenant mal-à-propos que Sabotier est le fils d'un bon perruquier de Castres, chassé de chez son père, a écrit qu'il aurait dû plutôt faire des perruques pour l'auteur de la Henriade, que de le dépouiller cruellement de ses prétendus lauriers, & d'exposer sa tête octogénaire à la rigueur des saisons.

(10) *Clément*, &c.

Cet homme était venu de Dijon à Paris avec sa tragédie de Charles premier (*), & sa tragédie de Médée. Il ne put

(*a*) Nous n'avons jamais entendu dire que M. Clément eût fait une tragédie de Charles premier. Un écolier pouvait tenter celle de Médée, mais non se flatter de peindre Cromwel.

Digitized by Google

venir à bout de les faire repréſenter. La faim le preſſait ; il s'engagea avec un libraire à lui fournir des critiques contre les premiers livres qui auraient du ſuccès. Il obtint quelque argent à compte ſur ſes ſatires à venir. M. de Saint-Lambert donnait alors ſes Saiſons, M. de Lille ſa traduction de Virgile, M. Dorat ſon poëme ſur la déclamation, M. Vatelet ſon poëme ſur la peinture. Voilà l'écolier Clément qui ſe met vîte à écrire contre ces maîtres de l'art, & qui leur donne des leçons comme à des diſciples dont il ſerait mécontent. S'il n'avait eu que ce ridicule, on n'en aurait pas parlé, on ne l'aurait pas connu : mais pour rendre ſes leçons plus piquantes il y mêle des traits perſonnels ; il outrage une dame reſpectable. Alors on ſait qu'il exiſte, la police met mon pédant dans je ne ſais quelle priſon, ſoit bicêtre, ſoit le for-l'évêque. M. de Saint-Lambert a la généroſité de ſolliciter ſa grace, & d'obtenir ſon élargiſſement. Que fait le critique alors ? Il perſuade qu'on ne lui a fait cette correction que pour avoir enſeigné l'art d'écrire, pour avoir ſoutenu la cauſe du bon goût, qui ſans lui allait expirer en France, & qu'il eſt comme Fréron victime de ſes grands talens.

Sorti de priſon il fait un nouveau libelle, dans lequel il inſulte un conſeiller de grand'chambre, fils d'un magiſtrat de la chambre des comptes ; il dit ingénieuſement qu'il eſt fils d'un pâtiſſier, & ce magiſtrat a dédaigné de le faire remettre à bicêtre. Il s'aſſocie depuis à Fréron, à Sabotier & à d'autres gens de cette eſpèce. Il broche libelle ſur libelle contre un vieillard ſolitaire, retiré depuis trente années, qu'on peut outrager impunément. Il avait écrit auparavant à ce même ſolitaire pluſieurs lettres dont nous avons les originaux entre les mains. En voici un fragment :

« Jugez, Monſieur, ſi votre ſilence peut ne pas m'af-
« fliger. Peut-être, hélas ! vous êtes-vous imaginé que vous
» me verriez payer votre amitié, vos bienfaits, par la plus
» noire ingratitude ; que je ſerais aſſez lâche, aſſez criminel,

Digitized by Google

» pour n'être pas plus reconnaiſſant que tant d'autres ! Ah ! » Monſieur, ne me faites pas l'injure de ſoupçonner ainſi ma » probité. C'eſt ce bien précieux que je voudrais délivrer de la » contagion générale ; vos ſoupçons le flétriraient. Votre » généroſité, votre grandeur d'ame peuvent en conſerver » & en relever l'éclat. Ma tendreſſe, mon zèle, mon reſ- » pect, voilà mes ſeuls biens, ils ſont tous à vous & ils y » ſeront toujours, &c. A Dijon, ce ſixième décembre 1769. » Voici mon adreſſe : A Clément fils, chez ſon père, pro- » cureur à Dijon, derrière les Minimes ».

Il a eu depuis l'attention de déſavouer cette lettre, & la probité de dire qu'elle était falſifiée. Nous la conſervons pourtant, quoique ce ne ſoit pas une pièce bien curieuſe ; mais c'eſt toujours un témoignage ſubſiſtant de l'honneur que cette petite cabale met dans ſa conduite. C'eſt ce qui faiſait dire à M. Duclos, ſecrétaire de l'académie, qu'il ne connaiſſait rien de plus mépriſable & de plus méchant que la canaille de la littérature. Il eſt à croire que M. Clément s'étant marié deviendra plus juſte & plus ſage, qu'il ſera plus modeſte, qu'il ne calomniera plus des perſonnes dont il n'eut jamais ſujet de ſe plaindre, qu'il n'a même jamais enviſagées, & qu'il ſe repentira d'avoir débuté dans le monde par une conduite ſi infame.

(11) . . . . . *Patouillet ſur Nonotte.*

Patouillet eſt un ex-jéſuite, lequel débitait, il y a quelques années, des déclamations de collège nommées *mandemens*, pour des évêques qui ne pouvaient pas en faire. Il en débita un contre notre auteur & contre d'autres gens de lettres : c'eſt dommage qu'il ait été brûlé par la main du bourreau. Ce Patouillet était un des plus forts écrivains dans le genre calomnieux que nous ayions eus depuis Garaſſe.

(12) Nonotte eſt un autre ex-jéſuite, digne compagnon de Patouillet. Il a fait deux gros volumes ſous le titre d'*Erreurs de Voltaire*, & qu'il aurait pu intituler *Erreurs de Nonotte*. Il commence par reprocher à l'auteur de l'*Eſſai ſur les mœurs*

Digitized by Google

& *l'eſprit des nations*, d'avoir dit que l'ignorance chrétienne regarde le règne des empereurs romains comme une Saint-Barthelemi continuelle ; & l'auteur n'a point dit cela. Nonotte, pour rendre odieux celui qu'il attaque, ajoute de ſa grace ce mot *chrétienne*. L'auteur ne parle point là des autres empereurs ; il parle du ſeul Dioclétien que Galérius engagea à être perſécuteur après dix-neuf ans d'un règne de douceur & de tolérance. Sur quoi l'auteur avait remarqué la faute qu'ont faite tous les chronologiſtes, de placer l'ère des martyrs la première année de ce règne : il la fallait dater de l'an 303, & non de l'an 284.

Il fait dire à l'auteur que « Dioclétien ne punit que quelques chrétiens, qui étaient des hommes brouillons, emportés & factieux ». L'auteur n'a pas dit un mot de cela, & n'a pu le dire. Il n'a pas aſſez oublié ſa langue pour ſe ſervir de cette expreſſion, *hommes brouillons*.

Nonotte accuſe l'auteur d'avoir dit que Charlemagne n'était qu'un heureux brigand. L'auteur n'a rien écrit de ſemblable. Ainſi voilà en deux pages trois calomnies dont ce bon Nonotte eſt convaincu. M. Damilaville (*a*) daigna prendre ſoin de relever deux ou trois cents erreurs de Nonotte. Elles ſont imprimées à la ſuite de l'*Eſſai ſur les mœurs & l'eſprit des nations*. Et Nonotte était tout étonné qu'on lui manquât ainſi de reſpect, à lui qui avait eu l'honneur de prêcher dans un village de Franche-Comté, & de régenter en ſixième. L'orgueil a du bon ; & quand il eſt ſoutenu par l'ignorance, il eſt parfait.

(13) . . . . . *Mirabeau par ſes doctes leçons.*

Il a fort encouragé l'agriculture par ſon livre intulé l'*Ami des hommes*.

(*a*) C'eſt-à-dire M. de Voltaire, ſous le nom de Damilaville. Cet homme, ſans aucun talent, & employé, à ce que nous croyons, dans les bureaux du vingtième, s'était attiré la bienveillance de quelques philoſophes par le grand zèle qu'il affectait pour la philoſophie ; mais il était incapable de relever les erreurs de Nonotte.

Digitized by Google

(14) René Deſcartes. On ſait qu'il était excellent géomètre, mais que toute ſa philoſophie n'eſt fondée que ſur des chimères.

(15) On ſait auſſi que Mallebranche s'eſt entretenu familièrement avec le Verbe, quoique la première partie de ſon livre ſur les erreurs des ſens & de l'imagination ſoit un chef-d'œuvre de philoſophie.

(16) . . . . . *Au pays des chimères.*

Rien n'eſt plus chimérique en effet que la plupart des ſyſtêmes de phyſique. Burnet & Woodward n'ont écrit que des folies raiſonnées ſur le déluge univerſel. Mallebranche a inventé de petits tourbillons mous pour expliquer la lumière & les couleurs; & cela plus de vingt ans après que Newton avait fait ſon Optique. Maillet a oſé dire que la mer avait formé les montagnes, que les hommes avaient été poiſſons, que notre globe eſt de verre, qu'il eſt le débris d'une comète; d'autres ont retrouvé le monde primitif, la langue primitive, la manière dont les métaux ſe formaient dans ce monde primitif. On ſait qu'un philoſophe (*a*) très-doux, très-modeſte, très-judicieux, & point jaloux, a eu le ſecret d'enduire les hommes de poix réſine pour les empêcher de tomber malades, qu'il diſſéquait des géans pour connaître la nature de l'ame, & qu'il prédiſait l'avenir: de tels hommes pourtant en ont impoſé.

(*a*) Maupertuis. Voyez la diatribe du docteur Akakia, dans le volume des Mélanges de littérature, d'hiſtoire & de philoſophie.

LES

Digitized by Google

LES DÉSAGRÉMENS DE LA VIEILLESSE.

1774.

Oui je sais qu'il est doux de voir dans ses jardins
Ces beaux fruits incarnats & de Perse & d'Epire,
De savourer en paix la séve de ses vins,
Et de manger ce qu'on admire.
J'aime fort un faisan qu'à propos on rôtit;
De ces perdreaux maillés le fumet seul m'attire;
Mais je voudrais encore avoir de l'appétit.

Sur le penchant fleuri de ces fraîches cascades,
Sur ces prés émaillés, dans ces sombres forêts,
Je voudrais bien danser avec quelques dryades;
Mais il faut avoir des jarrêts.

J'aime leurs yeux, leur taille & leurs couleurs vermeilles,
Leurs chants harmonieux, leur sourire enchanteur;
Mais il faudrait avoir des yeux & des oreilles;
On doit s'aller cacher quand on n'a que son cœur.

Vous serez comme moi quand vous aurez mon âge,
Archevêques, abbés, empourprés cardinaux,
Princes, rois, fermiers-généraux:
Chacun avec le temps devient tristement sage.

Tous nos plaisirs n'ont qu'un moment,
Hélas! quel est le cours & le but de la vie?
Des fadaises & le néant.
O Jupiter! tu fis en nous créant
Une froide plaisanterie.

Digitized by Google

AU ROI DE PRUSSE.

Sur un buſte en porcelaine, fait à Berlin, repréſentant l'auteur, & envoyé par Sa Majeſté, en janvier 1775.

1775.

Epictete au bord du tombeau
A reçu ce préſent des mains de Marc-Aurèle.
Il a dit : Mon ſort eſt trop beau :
J'aurai vécu pour lui ; je lui mourrai fidèle.

Nous avons cultivé tous deux les mêmes arts
Et la même philoſophie ;
Moi ſujet, lui monarque & favori de Mars ;
Et tous les deux parfois objets d'un peu d'envie.

Il rendit plus d'un roi de ſes exploits jaloux ;
Moi je fus harcelé des gredins du Parnaſſe.
Il eut des ennemis, il les diſſipa tous ;
Et la troupe des miens dans la fange croaſſe.

Les cagots m'ont perſécuté ;
Les cagots à ſes pieds frémiſſaient en ſilence.
Lui ſur le trône aſſis, moi dans l'obſcurité,
Nous prêchâmes la tolérance.

Nous adorions tous deux le dieu de l'univers,
(Car il en eſt un, quoi qu'on diſe) ;
Mais nous n'avions pas la ſottiſe
De le déshonorer par des cultes pervers.

Digitized by Google

Nous irons tous les deux dans la céleſte ſphère,
Lui fort tard, moi bientôt. Il obtiendra, je croi,
Un trône auprès d'Achille, & même auprès d'Homère;
Et j'y vais demander un tabouret pour moi.

LES DEUX SIÈCLES.

1775.

Siècle où je vis briller un 1 ſuivi d'un quatre (*a*),
Siècle où l'on ſut écrire auſſi-bien que combattre,
D'où vient qu'à nos plaiſirs a ſuccédé l'ennui?
Reſſemblons-nous du moins au Romain d'aujourd'hui,
Qui, fier dans l'indigence, & grand dans ſes misères,
Vante, en tendant la main, les tréſors de ſes pères?
Non, d'un plus noble orgueil notre eſprit eſt bleſſé.
Nous croyons valoir mieux que le bon temps paſſé.
La ſageſſe en nos jours a ſur nous tant d'empire,
Que nous avons perdu la faculté de rire.
C'eſt dommage; autrefois Molière était plaiſant;
Il ſut nous égayer, mais en nous inſtruiſant:
Le comique pleureur aujourd'hui veut ſéduire,
Et ſans nous amuſer renonce à nous inſtruire.
Que je plains un Français quand il eſt ſans gaîté!
Loin de ſon élément le pauvre homme eſt jeté;

(*a*) Que veut dire un 1 ſuivi d'un quatre? comment Voltaire a-t-il vu briller en 1? comment a-t-il pu commencer une pièce par un pareil vers? Qui devinerait que le ſiècle de Louis XIV eſt le mot de ce logogriphe?

Digitized by Google

Je n'aime point Thalie alors que ſur la ſcène
Elle prend gauchement l'habit de Melpomène.
Ces deux charmantes ſœurs ont bien changé de ton.
Hors de ſon caractère on ne fait rien de bon.
Molière en rit là-bas, & Racine en ſoupire.
Il ne peut ſupporter l'inſipide délire
De tous ces plats romans mis en vers bourſoufflés,
Apoſtrophes aux Dieux, lieux communs ampoulés,
Maximes ſans raiſon, nœuds d'intrigues bizarres,
Et la ſcène françaiſe en proie à des barbares.
Tant mieux, dit un rêveur ſoi-diſant financier,
Qui gouverne l'Etat du haut de ſon grenier;
La chûte des beaux arts eſt un bien pour la France;
Des revenus du roi ma main tient la balance:
Je verrai des impôts les Français affranchis.
Vous ennuyez l'Etat, & moi je l'enrichis.
J'ai ſu fertiliſer la terre avec ma plume;
J'ai fait contre Colbert un excellent volume:
Le public n'en ſait rien; mais la poſtérité
M'attend pour me conduire à l'immortalité;
Et pour prix des calculs où mon eſprit ſe tue,
Je veux avec Jean-Jacque avoir une ſtatue (1).
Taiſez-vous, lui répond un philoſophe altier,
Et ne vous vantez plus de votre obſcur métier;
Vous gouvernez l'Etat! quelle triſte manie
Peut dans ce cercle étroit captiver un génie?
Prenez un vol plus haut; gouvernez l'univers.
Prouvez-nous que les monts ſont formés par les mers:
Jetez les Apennins dans l'abîme de l'onde;
Deſcendez par un trou dans le centre du monde.

Digitized by Google

Pour bien connaître l'ame & nos ſens inégaux,
Allez des Patagons diſſéquer les cerveaux ;
Et tandis que Nedham a créé des anguilles,
Courez chez les Lapons, & ramenez des filles.
Voilà comme on s'illuſtre en ce ſiècle profond ;
De la nature enfin mes yeux ont vu le fond.
Que Dieu parle à ſon gré, qu'à ſa voix tout s'arrange ;
Ce trait a ſes beautés : moi je parle, & tout change.
Va, ne t'amuſe plus aux finances du roi,
Viens-t-en créer un monde, & ſois Dieu comme moi.
A ces diſcours brillans, ſaiſi d'un ſaint ſcrupule,
L'archidiacre Trublet s'épouvante & recule ;
Et pour charmer la cour qui s'y connaît ſi bien,
Avec un récollet fait le Journal chrétien.
Les voilà tous les deux qui, commentant Moïſe,
Pour quinze ſous par mois ſont l'appui de l'Egliſe.
Ils travaillent long-temps : leur libraire conclut
Qu'il va mourir de faim, mais qu'il fait ſon ſalut (2).
Un autre fou paraît ſuivi de ſa ſorcière ;
Il veut réduire au gland l'académie entière.
Renoncez aux cités, venez au fond des bois ;
Mortels, vivez contens ſans ſecours & ſans lois ;
Ou ſi vous perſiſtez dans l'abus effroyable
De goûter les plaiſirs d'un être ſociable,
A mes ſoins vigilans oſez vous confier.
Je fais d'un gentilhomme un garçon menuiſier.
Ma Julie, avec moi perdant ſon pucelage,
Accouche d'un fœtus, & n'en eſt que plus ſage.
Rien n'eſt mal, rien n'eſt bien ; je mets tout de niveau ;
Je marie au dauphin la fille du bourreau,

Digitized by Google

Les petites-maiſons, où toujours j'étudie,
Valent bien la ſorbonne & ſa théologie.
Ainſi ſur le pont-neuf, parmi les charlatans,
L'échappé de Genève ameute les paſſans,
Grimpé ſur les tréteaux, qui jadis dans Athène
Avaient ſervi de loge au chien de Diogène.
Si la philoſophie a pris ce noble eſſor,
L'hiſtoire ſous nos mains va s'embellir encor.
Des riens approfondis dans un long répertoire,
Sans éclairer l'eſprit, ſurchargent la mémoire.
Allons, poudreux valets d'inſolens imprimeurs,
Petits abbés crottés, faméliques auteurs,
Reſſaſſez-moi Pétau, copiez-moi du Cange;
De tous nos vieux écrits compilez le mélange.
Servez d'antiques mets, ſous des noms empruntés,
A l'appétit mourant des lecteurs dégoûtés:
Mais ſur-tout écrivez en proſe poétique;
Dans un ſtyle ampoulé parlez-moi de phyſique;
Donnez du giganteſque; étourdiſſez les ſots.
Si vous ne penſez pas, créez de nouveaux mots:
Et que votre jargon, digne en tout de notre âge,
Nous faſſe de Racine oublier le langage.
Jadis en ſa volière un riche curieux
Raſſembla des oiſeaux le peuple harmonieux;
Le chantre de la nuit, le ſerein, la fauvette,
De leurs ſons enchanteurs égayaient ſa retraite;
Il eut ſoin d'écarter les lézards & les rats.
Ils n'oſaient approcher: ce temps ne dura pas.
Un nouveau maître vint; ſes gens ſe négligèrent,
La volière tomba; les rats s'en emparèrent;

Digitized by Google

Ils dirent aux lézards : Illuſtres compagnons,
Les oiſeaux ne ſont plus ; & c'eſt nous qui régnons.

NOTES

(1) On a déjà vu que Jean-Jacques Rouſſeau, le Genèvois, s'aviſa décrire, dans une lettre à M. l'archevêque de Paris, que l'Europe aurait dû lui élever une ſtatue, à lui Jean-Jacques.

(2) C'était avec l'abbé Joannet que l'abbé Trublet faiſait le Journal chrétien. Le récollet Hayer faiſait un autre journal avec l'avocat Soret. L'abbé Dinouard & l'abbé Gauchat en faiſaient deux autres. Nous avions alors quatre journaux théologiques.

L'auteur ſe moque ici de l'irlandais Néedham qui croyait avoir fait des anguilles avec de la farine de blé ergoté, de Buffon qui fut la dupe de cette expérience, de Maupertuis, de Jean-Jacques Rouſſeau, & de tous les faiſeurs de ſyſtêmes. Il eſt revenu ſouvent à ces mêmes objets dans ſes ouvrages philoſophiques.

Digitized by Google

ODE

SUR LE PASSÉ ET LE PRÉSENT.

1775.

Si la main des rois & des prêtres
Ebranla le monde en tout temps,
Et ſi nos coupables ancêtres
Ont eu de coupables enfans;
O triſte Muſe de l'hiſtoire,
Ne grave plus à la mémoire
Ce qui doit périr à jamais!
Tu n'as vu qu'horreur & délire.
Les annales de chaque empire
Sont les archives des forfaits.

La fable eſt encor plus funeſte;
Ses menſonges ſont plus cruels.
Tantale, Atrée, Egiſte, Oreſte,
N'épouvantez plus les mortels.
Que je hais le divin Achille,
Sa colère en malheurs fertile,
Et tous ces ridicules dieux
Que vers le ruiſſeau du Scamandre
Du haut du ciel on fait deſcendre,
Pour inſpirer un furieux!

Joſué, je hais davantage
Tes ſacrifices inhumains.

Digitized by Google

Quoi ! trente rois dans un village
Pendus par tes dévotes mains !
Quoi ! ni le ſexe, ni l'enfance
De ton exécrable démence
N'ont pu déſarmer la fureur !
Quoi ! pour contempler ta conquête,
A ta voix le ſoleil s'arrête !
Il devait reculer d'horreur.

Mais de ta horde vagabonde
Détournons mes yeux éperdus.
O Rome ! ô maîtreſſe du monde !
Verrai-je en toi quelques vertus ?
Ce n'eſt pas ſous l'infame Octave,
Ce n'eſt pas lorſque Rome eſclave
Succombait avec l'univers,
Ou quand le ſixième Alexandre
Donnait dans l'Italie en cendre
Des indulgences & des fers.

L'innocence n'a plus d'aſile :
Le ſang coule à mes yeux ſurpris,
Depuis les vêpres de Sicile
Juſqu'aux matines de Paris.
Eſt-il un peuple ſur la terre
Qui dans la paix ou dans la guerre
Ait jamais vu des jours heureux ?
Nous pleurons ainſi que nos pères,
Et nous tranſmettons nos misères
A nos déplorables neveux.

Digitized by Google

C'eſt ainſi que mon humeur ſombre
Exhalait ſes triſtes accens :
La nuit me couvrant de ſon ombre
Avait appeſanti mes ſens.
Tout à coup un trait de lumière
Ouvrit ma débile paupière,
Qui cherchait en vain le repos ;
Et des demeures éternelles
Un génie étendant ſes ailes
Daigna me parler en ces mots :

Contemple la brillante aurore
Qui t'annonce enfin les beaux jours ;
Un nouveau monde eſt près d'éclore,
Até diſparaît pour toujours.
Vois l'auguſte philoſophie,
Chez toi ſi long-temps pourſuivie,
Dicter ſes triomphantes loix.
La Vérité vient avec elle
Ouvrir la carrière immortelle
Où devaient marcher tous les rois.

Les cris affreux du fanatique
N'épouvantent plus la raiſon ;
L'inſidieuſe Politique
N'a plus ni maſque ni poiſon.
La douce, l'équitable Aſtrée
S'aſſied, de grâces entourée,
Entre le trône & les autels ;
Et ſa fille, la Bienfaiſance,

Digitized by Google

Vient de ſa corne d'abondance
Enrichir les faibles mortels.

Je lui dis : Ange tutélaire,
Quels dieux répandent ces bienfaits ?
C'eſt un ſeul homme (*)... Et le vulgaire
Méconnaît les biens qu'il a faits !
Le peuple en ſon erreur groſſière
Ferme les yeux à la lumière,
Il n'en peut ſupporter l'éclat.
Ne recherchons point ſes ſuffrages;
Quand il ſouffre il s'en prend aux ſages ;
Eſt-il heureux ? il eſt ingrat.

On prétend que l'humaine race
Sortant des mains du Créateur,
Oſa, dans ſon abſurde audace,
S'élever contre ſon auteur.
Sa clameur fut ſi téméraire,
Qu'à la fin DIEU dans ſa colère
Se repentit de ſes bienfaits.
O vous que l'on voit de DIEU même
Imiter la bonté ſuprême,
Ne vous en repentez jamais.

(*) M. Turgot.

Digitized by Google

LES FINANCES.

1775.

Quand Terrai nous mangeait, un honnête bourgeois,
Lassé des contre-temps d'une vie inquiète,
Transplanta sa famille au pays champenois:
Il avait près de Rheims une obscure retraite.
Son plus clair revenu consistait en bon vin.
Un jour qu'il arrangeait sa cave & son ménage,
Il fut dans sa maison visité d'un voisin,
Qui parut à ses yeux le seigneur du village:
Cet homme était suivi de brillans estaffiers,
Sergens de la finance habillés en guerriers.
Le bourgeois fit à tous une humble révérence,
Du meilleur de son cru prodigua l'abondance;
Puis il s'enquit tout bas quel était le seigneur
Qui faisait aux bourgeois un tel excès d'honneur.
Je suis, dit l'inconnu, dans les fermes nouvelles,
Le royal directeur des aides & gabelles....
Ah! pardon, Monseigneur! Quoi, vous *aidez* le roi?...
Oui, l'ami.... Je révère un si sublime emploi:
Le mot d'*aide* s'entend: *gabelles* m'embarasse.
D'où vient ce mot?... D'un juif appelé *Gabélus* (1)....
Ah, d'un juif! je le crois.... Selon les nobles *us*
De ce peuple divin, dont je chéris la race,
Je viens prendre chez vous les droits qui me sont dus.
J'ai fait quelques progrès par mon expérience,
Dans l'art de travailler un royaume en finance.

Digitized by Google

Je fais loyalement deux parts de votre bien :
La première eſt au roi, qui n'en retire rien ;
La ſeconde eſt pour moi. Voici votre mémoire.
Tant pour les brocs de vin qu'ici nous avons bus ;
Tant pour ceux qu'aux marchands vous n'avez point vendus,
Et pour ceux qu'avec vous nous comptons encor boire.
Tant pour le ſel marin duquel nous préſumons
Que vous deviez garnir vos ſavoureux jambons (2).
Vous ne l'avez point pris, & vous deviez le prendre.
Je ne ſuis point méchant, & j'ai l'ame aſſez tendre.
Compoſons, s'il vous plaît. Payez dans ce moment
Deux mille écus tournois par accommodement.
Mon badaud écoutait d'une mine attentive
Ce diſcours éloquent qu'il ne comprenait pas ;
Lorſqu'un autre ſeigneur en ſon logis arrive,
Lui fait ſon compliment, le ſerre entre ſes bras :
Que vous êtes heureux ! votre bonne fortune,
En pénétrant mon cœur, à nous deux eſt commune.
Du domaine royal je ſuis le contrôleur :
J'ai ſu que depuis peu vous goûtez le bonheur
D'être ſeul héritier de votre vieille tante.
Vous penſiez n'y gagner que mille écus de rente :
Sachez que la défunte en avait trois fois plus.
Jouiſſez de vos biens, par mon ſavoir accrus.
Quand je vous enrichis, ſouffrez que je demande,
Pour vous être trompé, dix mille francs d'amende (3).
Auſſitôt ces meſſieurs, diſcrètement unis,
Font des biens au ſoleil un petit inventaire ;
Saiſiſſent tout l'argent, démeublent le logis.
La femme du bourgeois crie & ſe déſeſpère ;

Digitized by Google

Le maître eſt interdit; la fille eſt toute en pleurs;
Un enfant de quatre ans joue avec les voleurs,
Heureux pour quelque temps d'ignorer ſa diſgrace!
Son aîné, grand garçon, revenant de la chaſſe,
Veut ſecourir ſon père, & défend la maiſon:
On les prend, on les lie, on les mène en priſon;
On les juge; on en fait de nobles argonautes,
Qui, du port de Toulon devenus nouveaux hôtes (4),
Vont ramer pour le roi vers la mer de Cadix.
La pauvre mère expire en embraſſant ſon fils:
L'enfant abandonné gémit dans l'indigence:
La fille ſans ſecours eſt ſervante à Paris.
C'eſt ainſi qu'on travaille un royaume en finance.

NOTES.

(1) Il y eut en effet le juif Gabélus qui eut des affaires d'argent avec le bon homme Tobie: & pluſieurs doctes très-ſenſés tirent de l'hébreu l'étymologie de gabelle; car on ſait que c'eſt de l'hébreu que vient le français.

(2) Un homme qui a tant de cochons doit prendre tant de ſel pour les ſaler; & s'ils meurent, il doit prendre la même quantité de ſel, ſans quoi il eſt mis à l'amende, & on vend ſes meubles.

(3) Les contrôleurs du domaine évaluent toujours le bien dont tout collatéral hérite au triple de la valeur, le taxent ſuivant cette évaluation, impoſent une amende exceſſive, vendent le bien à l'encan, & l'achètent à bon marché.

(4) L'aventure eſt arrivée à la famille d'Antoine Fuſigat.

Digitized by Google

SÉSOSTRIS (*).

1775.

Vous le ſavez, chaque homme a ſon génie
Pour l'éclairer & pour guider ſes pas
Dans les ſentiers de cette courte vie.
A nos regards il ne ſe montre pas,
Mais en ſecret il nous tient compagnie.
On ſait auſſi qu'ils étaient autrefois
Plus familiers que dans l'âge où nous ſommes;
Ils converſaient, vivaient avec les hommes
En bons amis, ſur-tout avec les rois.
Près de Memphis, ſur la rive féconde
Qu'en tous les temps, ſous des palmiers fleuris,
Le dieu du Nil embellit de ſon onde,
Un ſoir au frais le jeune Séſoſtris
Se promenait loin de ſes favoris,
Avec ſon ange, & lui diſait: Mon maître,
Me voilà roi; j'ai dans le fond du cœur
Un vrai déſir de mériter de l'être:
Comment m'y prendre? Alors ſon directeur
Dit: Avançons vers ce grand labyrinthe
Dont Oſiris fonda la belle enceinte;
Vous l'apprendrez. Docile à ſes avis,
Le prince y vole. Il voit dans le parvis

(*) Cette allégorie fut faite pour Louis XVI, à ſon avènement au trône.

Digitized by Google

Deux déités d'eſpèce différente ;
L'une paraît une beauté touchante,
Au doux ſourire, aux regards enchanteurs,
Languiſſamment couchée entre des fleurs,
D'Amours badins, de Grâces entourée,
Et de plaiſir encor toute enivrée.
Loin derrière elle étaient trois aſſiſtans,
Secs, décharnés, pâles & chancelans.
Le roi demande à ſon guide fidèle
Quelle eſt la nymphe & ſi tendre & ſi belle,
Et que font là ces trois vilaines gens.
Son compagnon lui répondit : Mon prince,
Ignorez-vous quelle eſt cette beauté ?
A votre cour, à la ville, en province
Chacun l'adore, & c'eſt la Volupté.
Ces trois vilains qui vous font tant de peine
Marchent ſouvent après leur ſouveraine ;
C'eſt le Dégoût, l'Ennui, le Repentir,
Spectres hideux, vieux enfans du Plaiſir.
L'Egyptien fut affligé d'entendre
De ce propos la triſte vérité.
Ami, dit-il, daignez auſſi m'apprendre
Quelle eſt plus loin cette autre déité,
Qui me paraît moins facile & moins tendre,
Mais dont l'air noble & la ſérénité
Me plaît aſſez. Je vois à ſon côté
Un ſceptre d'or, une ſphère, une épée,
Une balance. Elle tient dans ſa main
Des manuſcrits dont elle eſt occupée.
Tout l'ornement qui pare ſon beau ſein

Eſt

Digitized by Google

Eſt une égide. Un temple magnifique
S'ouvre à ſa voix, tout brillant de clarté;
Sur le fronton de l'auguſte portique
Je lis ces mots : *A l'immortalité.*
Y puis-je entrer ? L'entrepriſe eſt pénible,
Répartit l'ange; on a ſouvent tenté
D'y parvenir, mais on s'eſt rebuté.
Cette beauté qui vous ſemble inflexible,
Peut quelquefois ſe laiſſer enflammer;
La Volupté, plus douce & plus ſenſible,
A plus d'attraits, l'autre ſait mieux aimer.
Il faut pour plaire à la fière immortelle
Un eſprit juſte, un cœur pur & fidèle;
C'eſt la Sageſſe; & ce brillant ſéjour
Qu'on vient d'ouvrir, eſt celui de la Gloire.
Le bien qu'on fait y vit dans la mémoire,
Votre beau nom doit y paraître un jour.
Décidez-vous entre ces deux déeſſes :
Vous ne pouvez les ſervir à la fois.
Le jeune roi lui dit : J'ai fait mon choix;
Ce que j'ai vu doit régler mes tendreſſes.
D'autres voudront les aimer toutes deux;
L'une un moment pourrait me rendre heureux;
L'autre par moi peut rendre heureux le monde.
A la première, avec un air galant,
Il appliqua deux baiſers en paſſant;
Mais il donna ſon cœur à la ſeconde.

Digitized by Google

LE TEMPS PRÉSENT,

1775.

Dans un coin de mes bois, loin du bruit des cités,
Mes tablettes en main, j'étais tenté d'écrire,
En vers assez communs, d'utiles vérités
Qu'à Paris on condamne, ou dont on aime à rire.
De nos pédans fourrés j'esquissais la satire,
Lorsque je vis de loin des filles, des garçons,
Des vieillards, des enfans, qui dansaient aux chansons.
Aux transports du plaisir ils se livraient en proie:
J'étais presque joyeux de leur bruyante joie.
J'en demandai la cause; un d'eux me répondit:
Nous sommes tous heureux, à ce qu'on nous a dit.
Heureux! c'est un grand mot. Il est vrai que peut-être
Par vos travaux constans vous méritiez de l'être.
Virgile & Saint-Lambert ont quelquefois vanté
A Mécène, à Beauvau, votre félicité;
Mais ce sont, entre nous, des discours de poètes,
De douces fictions, d'élégantes sornettes.
Leurs vers étaient heureux; & vous ne l'étiez pas.
Le bonheur nous appelle; & fuit devant nos pas:
Sous le dais, sous le chaume, il trompe notre vie.
C'est en vain qu'on a dit en pleine académie:
« Choiseul est agricole, & Voltaire est fermier. »
L'art qui nourrit le monde est un méchant métier.
Laissons là ce Choiseul si grand, si magnanime,
Ce Voltaire mourant qui radote & qui rime,

Digitized by Google

Qu'un fripon perſécute, & qui dans ſon hameau
Rit encor des Frérons, au bord de ſon tombeau.
Songez à vous, amis, contemplez les misères
Qu'accumulent ſur vous des brigands mercenaires,
Subalternes tyrans munis d'un parchemin,
Raviſſant les épis qu'a ſemés votre main,
Vous traînant aux cachots, à la rame, aux corvées;
Tandis que de leurs pleurs vos femmes abreuvées,
Preſſent en vain vos fils mourans entre leurs bras.
Travaillez, ſuccombez, invoquez le trépas;
Mourez ſur un fumier, le ſeul bien qui vous reſte;
Ou ſi vous ſurvivez à cet état funeſte,
Sous l'horrible débris de vos toîts écraſés,
Sans vêtemens, ſans pain, danſez, ſi vous l'oſez.
A peine eus-je parlé, mille voix éclatèrent;
Juſqu'aux bords étrangers les échos répétèrent:
« Ce temps affreux n'eſt plus; on a briſé nos fers (*). »
Juſtement étonné de ces nouveaux concerts:
Quel Hercule, diſais-je, a fait ce grand ouvrage?
Quel dieu vous a ſauvés? On répond: c'eſt un ſage.
Un ſage! Ah! juſte ciel! à ce nom je frémis.
Un ſage! il eſt perdu: c'en eſt fait, mes amis...
Ne les voyez-vous pas ces monſtres ſcolaſtiques,
Ces partiſans groſſiers des erreurs tyranniques,

(*) Louis XVI venait d'abolir les corvées, & de défendre qu'on pourſuivît arbitrairement les débiteurs du fiſc. Ces deux opérations ſi ſimples n'ont rien coûté à la couronne, & auraient été le ſalut du peuple.

Digitized by Google

Ces ſuperſtitieux qu'on vit dans tous les temps
Du vrai qui les irrite ennemis ſi conſtans,
Raſſemblant les poiſons dont leur troupe eſt pourvue?
Socrate eſt ſeul contre eux, & je crains la ciguë.
Dans mon profond chagrin je reſtais éperdu;
Je plaignais le génie, & ſur-tout la vertu.
Ariſton mon ami (*) ſurvint dans mes bocages,
Que j'avais attriſtés par ces ſombres images.
On connaît Ariſton; ce philoſophe humain,
Dédaignant les grandeurs qui lui tendaient la main,
De la vérité ſimple ami noble & fidèle,
Son eſprit réunit Euclide & Fontenelle;
Il rendit le courage à mon cœur affligé.
Ne vois-tu pas, dit-il, que le ſiècle eſt changé?
Va, de vaines terreurs ne doivent point t'abattre:
Quand un Sulli renaît, eſpère un Henri-quatre.
Ce propos ranima mes eſprits languiſſans;
La gaîté renoua le fil de mes vieux ans;
Et revenant chez moi, je repris mes tablettes,
Pour écrire à loiſir ces rimes indiſcrettes.

(*) M. de Condorcet.

Digitized by Google

LE PÈRE NICODÈME ET JEANNOT.

LE PÈRE NICODÈME.

JEANNOT, ſouviens-toi bien que la philoſophie
Eſt un démon d'enfer à qui l'on ſacrifie.
Archimède autrefois gâta le genre humain;
Newton dans notre temps fut un franc libertin.
Locke a plus corrompu de femmes & de filles
Que Laſs à l'hopital n'a conduit de familles.
Tout chrétien qui raiſonne a le cerveau bleſſé.
Béniſſons les mortels qui n'ont jamais penſé.
O bienheureux Larcher, Viret, Cogé, Nonotte,
Que de tous vos écrits la peſanteur dévote
Toujours pour mon eſprit eut des charmes puiſſans!
Le péché n'eſt, dit-on, que l'abus du bon ſens;
Et de peur de l'abus vous banniſſez l'uſage.
Ah! fuyons ſaintement le danger d'être ſage.
Pour faire ton ſalut ne penſe point, Jeannot;
Abrutis bien ton ame, & fais vœu d'être un ſot.

JEANNOT.

Je ſens de vos diſcours l'influence bénigne,
Je bâille; & de vos ſoins je me crois déjà digne.
J'ai toujours remarqué que l'eſprit rend malin.
Vous vous reſſouvenez du bon curé Fantin,
Qui prêchant, confeſſant les dames de Verſailles,
Careſſait tour à tour, & volait ſes ouailles;
Ce cher monſieur Billard, & ſon ami Griſel,
Grands porteurs de cilice, & chanteurs de miſſel,

Digitized by Google

Qui prenaient notre argent pour mettre en œuvres pies:
Tous ces gens-là, mon père, étaient de grands génies!

LE PÈRE NICODÈME.

Mon fils, n'en doute pas, ils ont philoſophé;
Et ſoudain leur eſprit, par le diable échauffé,
Brûla de tous les feux de la concupiſcence.
Dans les boſquets d'Eden l'arbre de la ſcience
Portait un fruit de mort & de corruption.
Notre bon père en eut une indigeſtion.
Pour lui bien conſerver ſa fragile innocence,
Il eût fallu planter l'arbre de l'ignorance.

JEANNOT.

C'eſt bien dit; mais ſouffrez que Jeannot l'hébété
Propoſe avec reſpect une difficulté:
De tous les écrivains dont la peſante plume
Barbouilla ſans penſer tous les mois un volume,
Le plus ignare en grec, en français, en latin,
C'eſt notre ami Fréron de Quimper-Corentin.
Sa groſſe ame pourtant dans le vice eſt plongée.
De cent mortels poiſons Belzébut l'a rongée.
Je conclurais de là, ſi j'oſais raiſonner,
Que le pauvre d'eſprit peut encor ſe damner.

LE PÈRE NICODÈME.

Oui, mais c'eſt quand ce pauvre oſe ſe croire riche.
C'eſt quand du bel-eſprit un lourd pédant s'entiche;
Quand le démon d'orgueil & celui de la faim
Saiſiſſent à la gorge un maudit écrivain;
Le déloyal alors eſt poſſédé du diable.
Chez tout ſot bel-eſprit le vice eſt incurable;

Digitized by Google

Il va trouver enfin, pour prix de ſes travers,
Desfontaine & Chauſſon dans le fond des enfers.
Au pur ſein d'Abraham il eût volé peut-être,
Si dans ſon humble étage il eût ſu ſe connaître;
Mais il fut réprouvé ſitôt qu'il entreprit
D'allier la ſottiſe avec le bel-eſprit.
Autrefois un hibou, formé par la nature
Pour fuir l'aſtre du jour au fond de ſa maſure,
Laſſé de ſa retraite, eut le projet hardi
De voir comment eſt fait le ſoleil à midi.
Il pria de ſon antre une aigle ſa voiſine
De daigner le conduire à la ſphère divine,
D'où le blond Appollon de ſes rayons dorés
Perce les vaſtes cieux par lui ſeul éclairés.
L'aigle au milieu des airs le porta ſur ſes ailes;
Mais bientôt ébloui des clartés immortelles,
Dont l'éclat n'eſt pas fait pour ſes débiles yeux,
Le mangeur de ſouris tomba du haut cieux.
Les oiſeaux accourus à ſes plaintes funèbres,
Dévorèrent ſoudain le courrier des ténèbres.
Profite de ſa faute; &, tapi dans ton trou,
Fuis le jour à jamais en fidelle hibou.

JEANNOT.

On a beau ſe ſoumettre à fermer la paupière,
On voudrait quelquefois voir un peu de lumière.
J'entends dire en tous lieux que le monde eſt inſtruit,
Qu'avec ſaint Loyola le menſonge s'enfuit,
Qu'Aranda dans l'Eſpagne, éclairant les fidelles,
A l'inquiſition vient de rogner les ailes.

Digitized by Google

Chez les Italiens les yeux se sont ouverts.
Une auguste cité, souveraine des mers,
Des filets de Barjone a rompu quelques mailles.
Le souverain chéri qui naquit dans Versailles
Annula, m'a-t-on dit, ces billets si fameux
Que les morts aux enfers emportaient avec eux (1).
Avec discrétion la sage tolérance
D'une éternelle paix nous permet l'espérance.
D'abord avec effroi j'entendais ces discours;
Mais, par cent mille voix répétés tous les jours,
Ils réveillent enfin mon ame appesantie :
Et j'ai de raisonner la plus terrible envie.

LE PÈRE NICODÈME.

Ah ! te voilà perdu. Jeannot n'est plus à moi.
Tous les cœurs sont gâtés.... l'esprit bannit la foi !
L'esprit s'étend par-tout...., O divine bêtise,
Versez tous vos pavots; soutenez mon Église !
A quel saint recourir dans cette extrémité ?
O mon fils, cher enfant de la stupidité,
Quel ennemi t'arrache au doux sein de ta mère ?
On te l'a dit cent fois, malheur à qui s'éclaire !
Ne va point contrister les cœurs des gens de bien.
Courage; allons, rends-toi, lis le Journal chrétien;
De Jean-Georges(2), crois-moi, lis le discours sublime:
C'est pour ton mal qui presse un excellent régime.
Tu peux guérir encore. Oui, Paris, dans ses murs,
Voit encor, grâce à Dieu, des esprits lourds, obscurs,
D'argumens rebattus déterminés copistes,
Tout farcis de lambeaux des premiers jansénistes.

Digitized by Google

Jette-toi dans leurs bras ; dévore leurs leçons ;
Apprends d'eux à donner des mots pour des raisons.
Fais des phrases, Jeannot ; ma douleur t'en conjure.
Par ce palliatif adoucis ta blessure.
Ne sois point philosophe.

JEANNOT.

Ah ! vous percez mon cœur.
Allons, ne voyons goutte, & chérissons l'erreur.
C'est vous qui le voulez. Mais quel fruit tirerai-je
De demeurer un sot au sortir du collège ?

LE PÈRE NICODÈME.

Jeannot, je te promets un bon canonicat :
Et peut-être à ton tour deviendras-tu prélat.

NOTES.

(1) L'archevêque de Paris, Beaumont, exigeait que ceux qui demandaient les sacremens à la mort, présentassent un billet signé de leur confesseur. Le parlement crut devoir sévir contre ce joug nouveau qu'on voulait imposer aux citoyens. Malheureusement il se trompa sur les moyens ; il ordonna d'administrer, au lieu d'ordonner simplement d'enterrer ceux que l'archevêque laisserait mourir sans sacremens. Au bout de six mois le bon Christophe les aurait offerts à tout le monde.

(2) Voyez la lettre d'un Quakre à Jean-Georges, évêque du Puy.

Digitized by Google

JEAN QUI PLEURE ET QUI RIT.

Quelquefois le matin, quand j'ai mal digéré,
Mon eſprit abattu, triſtement éclairé,
Contemple, avec effroi, la funeſte peinture
Des maux dont gémit la nature :
Aux erreurs, aux tourmens, le genre humain livré,
Les crimes, les fléaux de cette race impure
Dont le diable s'eſt emparé.
Je dis, au mont Etna, pourquoi tant de ravages,
Et ces ſources de feu qui ſortent de tes flancs ?
Je redemande aux mers tous ces triſtes rivages
Diſparus autrefois ſous leurs flots écumans ;
Et je dis aux tyrans :
Vous avez troublé le monde
Plus que les fureurs de l'onde,
Et les flammes des volcans.
Enfin lorſque j'enviſage,
Dans ce malheureux ſéjour,
Quel eſt l'horrible partage
De tout ce qui voit le jour,
Et que la loi ſuprême eſt qu'on ſouffre & qu'on meure ;
Je pleure.

Mais lorſque ſur le ſoir avec des libertins
Et plus d'une femme agréable,
Je mange mes perdreaux, & je bois les bons vins
Dont monſieur d'Aranda vient de garnir ma table ;

Digitized by Google

Quand, loin des fripons & des ſots,
La gaîté, les chanſons, les grâces, les bons mots,
Ornent les entremets d'un ſouper délectable;
Quand, ſans regretter mes beaux jours,
J'applaudis aux nouveaux amours
De Cléon & de ſa maîtreſſe;
Et que la charmante amitié,
Seul nœud dont mon cœur eſt lié,
Me fait oublier ma vieilleſſe,
Cent plaiſirs renaiſſans réchauffent mes eſprits :
Je ris.

Je vois, quoique de loin, les partis, les cabales,
Qui ſoufflent dans Paris, vainement agité,
Des inimitiés infernales,
Et verſent leur poiſon ſur la ſociété :
L'infame calomnie, avec perverſité,
Répand ſes ténébreux ſcandales :
On me parle ſouvent du Nord enſanglanté;
D'un roi ſage & clément chez lui perſécuté,
Qui, dans ſa royale demeure,
N'a pu trouver ſa ſûreté;
Que ſes propres ſujets pourſuivent à toute heure :
Je pleure.

Mais ſi monſieur Terrai veut bien me rembourſer;
Si mes prés, mes jardins, mes forêts s'embelliſſent,
Si mes vaſſaux ſe réjouiſſent,
Et ſous l'orme viennent danſer :
Si par fois pour me délaſſer,

Digitized by Google

Je relis l'Arioſte, ou même la Pucelle,
Toujours catin, toujours fidelle,
Ou quelqu'autre impudent dont j'aime les écrits:
Je ris.

Il le faut avouer, telle eſt la vie humaine:
Chacun a ſon lutin qui toujours le promène
Des chagrins aux amuſemens.
De cinq ſens, tout au plus, malgré moi je dépends:
L'homme eſt fait, je le ſais, d'une pâte divine;
Nous ſerons tous un jour des eſprits glorieux,
Mais dans ce monde-ci l'ame eſt un peu machine.
La Nature change à nos yeux;
Et le plus triſte Héraclite,
Quand ſes affaires vont mieux,
Redevient un Démocrite.

Digitized by Google

A M. GUYS DE MARSEILLE,

Qui avait adreſſé à l'auteur ſon Voyage littéraire de la Grèce.

1776.

Le bon veillard très-inutile
Que vous nommez Anacréon,
Mais qui n'eut jamais de Batile,
Et qui ne fit point de chanſon,
Loin de Marſeille & d'Hélicon,
Achève ſa pénible vie
Auprès d'un poële & d'un glaçon
Sur les montagnes d'Helvétie.
Il ne connaiſſait que le nom
De cette Grèce ſi polie.
La bigotte inquiſition
S'oppoſait à ſa paſſion
De faire un tour en Italie.
Il diſait aux Treize cantons:
Hélas! il faut donc que je meure
Sans avoir connu la demeure
Des Virgiles & des Platons!
Enfin il ſe croit au rivage
Conſacré par ces demi-dieux:
Il les reconnaît beaucoup mieux
Que s'il avait fait le voyage,
Car il les a vus par vos yeux.

Digitized by Google

A UN HOMME (*).

1776.

PHILOSOPHE indulgent, miniſtre citoyen,
Qui ne cherchas le vrai que pour faire le bien,
Qui d'un peuple léger, & trop ingrat peut-être,
Préparais le bonheur & celui de ſon maître,
Ce qu'on nomme diſgrace a payé tes bienfaits.
Le vrai prix du travail n'eſt que de vivre en paix.
Ainſi que Lamoignon (**), délivré des orages,
A toi-même rendu, tu n'inſtruis que les ſages;
Tu n'as plus à répondre aux diſcours de Paris.
Je crois voir à la fois Athène & Sibaris
Tranſportés dans les murs embellis par la Seine:
Un peuple aimable & vain, que ſon plaiſir entraîne,
Impétueux, léger, & ſur-tout inconſtant,
Qui vole au moindre bruit, & qui tourne à tout vent,
Y juge les guerriers, les miniſtres, les princes;
Rit des calamités dont pleurent les provinces;
Clabaude le matin contre un édit du roi,
Le ſoir s'en va ſiffler quelque moderne, ou moi;
Et regrette à ſouper, dans ſes turlupinades,
Les divertiſſemens du jour des barricades.
Voilà donc ce Paris! voilà ces connaiſſeurs
Dont on veut captiver les ſuffrages trompeurs!

(*) M. Turgot.

(**) M. de Malesherbes.

Digitized by Google

Hélas ! au bord de l'Inde autrefois Alexandre
Disait sur les débris de cent villes en cendre :
Ah ! qu'il m'en a coûté quand j'étais si jaloux,
Railleurs Athéniens, d'être loué par vous !
Ton esprit, je le sais, ta profonde sagesse,
Ta mâle probité n'a point cette faiblesse.
A d'éternels travaux tu t'étais dévoué
Pour servir ton pays, non pour être loué.
Caton, dans tous les temps gardant son caractère,
Mourut pour les Romains sans prétendre à leur plaire.
La sublime vertu n'a point de vanité.
C'est dans l'art dangereux par Phébus inventé,
Dans le grand art des vers, & dans celui d'Orphée,
Que du désir de plaire une muse échauffée
Du vent de la louange excite son ardeur.
Le plus plat écrivain croit plaire à son lecteur.
L'amour propre a dicté sermons & comédies.
L'éloquent Montazet (*), gourmandant les impies,
N'a point été fâché d'être applaudi par eux.
Nul mortel en un mot ne veut être ennuyeux.
Mais où sont les héros dignes de la mémoire,
Qui sachent mériter & mépriser la gloire?

(*) L'archevêque de Lyon venait de publier une instruction pastorale contre l'incrédulité : les incrédules en dirent beaucoup de bien, parce qu'il n'y avait aucune de ces injures qu'un évêque qui a du goût ne doit jamais se permettre; & que d'ailleurs il n'y assurait pas que tout magistrat qui ne brûle pas les philosophes de leur vivant est éternellement brûlé après sa mort: ce que la sorbonne & les évêques de séminaire ne manquent jamais de dire dans leurs libelles sacrés.

Digitized by Google

A MADAME NECKER.

1776.

J'étais nonchalamment tapi
Dans le creux de cette ſtatue
Contre laquelle a tant glapi
Des méchans l'énorme cohue :
Je voulais d'un écrit galant
Cajoler la belle héroïne
Qui me fit un ſi beau préſent
Du haut de la double colline.
Mais on m'apprend que votre époux,
Qui ſur la croupe du Parnaſſe
S'était mis à côté de vous,
A changé tout à coup de place :
Qu'il va de la cour de Phébus,
Petite cour aſſez brillante,
A la groſſe cour de Plutus,
Plus ſolide & plus importante.
Je l'aimai, lorſque dans Paris
De Colbert il prit la défenſe,
Et qu'au louvre il obtint le prix
Que le goût donne à l'éloquence.
A monſieur Turgot j'applaudis,
Quoiqu'il parût d'un autre avis
Sur le commerce & la finance.
Il faut qu'entre les beaux eſprits
Il ſoit un peu de différence ;

Qu'à

Digitized by Google

Qu'à ſon gré chaque mortel penſe:
Qu'on ſoit honnêtement en France,
Libre & ſans fard dans ſes écrits.
On peut tout dire, on peut tout croire;
Plus d'un chemin mène à la gloire,
Et quelquefois au paradis.

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE.

1777.

Mon dieu! que vos rimes en *ine*
M'ont fait paſſer de doux momens!
Je reconnais les agrémens
Et la légèreté badine
De tous ces contes amuſans
Qui faiſaient les doux paſſe-temps
De ma nièce & de ma voiſine.
Je ſuis ſorcier, car je devine
Ce que ſeront les jeunes gens;
Et je prévis bien dès ce temps
Que votre Muſe libertine
Serait philoſophe à trente ans;
Alcibiade en ſon printemps
Etait Socrate à la ſourdine.
Plus je relis & j'examine
Vos vers ſenſés & très-plaiſans,
Plus j'y trouve un fond de doctrine
Tout propre à meſſieurs les ſavans,
Non pas à meſſieurs les pédans

Digitized by Google

De qui la ſcience chagrine
Eſt l'éteignoir des ſentimens.
Adieu, réuniſſez long-temps
La gaîté, la grâce ſi fine
De vos folâtres enjoûmens,
Avec ces grands traits de bon ſens
Dont la clarté nous illumine.
Je ne crains point qu'une coquine
Vous faſſe oublier les abſens :
C'eſt pourquoi je me détermine
A vous ennuyer de mes *ens*
Entrelacés avec des *ine*.

STANCES

Sur l'alliance renouvellée entre la France & les cantons helvétiques, jurée dans l'égliſe de Soleure, le 15 auguſte 1777.

1777.

QUELLE eſt dans ces lieux ſaints cette ſolennité
Des fiers enfans de la Victoire ?
Ils marchent aux autels de la Fidélité,
De la Valeur & de la Gloire.

Tels on vit ces héros qui, dans les champs d'Ivry,
Contre la ligue & Rome & l'enfer & ſa rage,
Vengeaient les droits du grand Henri,
Et l'égalaient dans ſon courage.

Digitized by Google

C'eſt un Dieu bienfaiſant, c'eſt un ange de paix
Qui vient renouveller cette auguſte alliance.
Je vois des jours nouveaux marqués par des bienfaits,
Par de plus douces mœurs & la même vaillance.

On joint le caducée au bouclier de Mars,
Sous les auſpices de Vergenne.
O Monts helvétiens ! vous êtes les remparts
Des beaux lieux qu'arroſe la Seine.

Les meilleurs citoyens ſont les meilleurs guerriers ;
Ainſi Philadelphie étonne l'Angleterre ;
Elle unit l'olive aux lauriers,
Et défend ſon pays en condamnant la guerre.

Si le ciel la permet, c'eſt pour la liberté.
Dieu forma l'homme libre alors qu'il le fit naître ;
L'homme, émané des cieux pour l'immortalité,
N'eut que DIEU pour père & pour maître.

On eſt libre en effet ſous d'équitables loix ;
Et la félicité (s'il en eſt dans ce monde)
Eſt d'être en ſûreté dans une paix profonde,
Avec de tels amis & le meilleur des rois.

Digitized by Google

A M. DE VILLETTE,

SUR SON MARIAGE.

Traduction d'une Épître de Properce à Tibulle, qui se mariait avec Délie.

Décembre 1777.

Fleuve heureux du Léthé, j'allais passer ton onde,
Dont j'ai vu si souvent les bords :
Lassé de ma souffrance, & du jour & du monde,
Je descendais en paix dans l'empire des morts,
Lorsque Tibulle & Délie
Avec l'Hymen & l'Amour
Ont embelli mon séjour,
Et m'ont fait aimer la vie.
Les glaces de mon cœur ont ressenti leurs feux ;
La Parque a renoué ma trame désunie,
Leur bonheur me rend heureux.
Enfin vous renoncez, mon aimable Tibulle,
A ce fracas de Rome, au luxe, aux vanités,
A tous ces faux plaisirs célébrés par Catulle ;
Et vous osez dans ma cellule
Goûter de pures voluptés !
Des petits-maîtres emportés,
Gens sans pudeur & sans scrupule,
Dans leurs indécentes gaîtés
Voudront tourner en ridicule
La réforme où vous vous jetez.

Digitized by Google

Sans doute ils vous diront que Vénus la friponne,
La Vénus des ſoupers, la Vénus d'un moment,
La Vénus qui n'aime perſonne,
Qui ſéduit tant de monde, & qui n'a point d'amant;
Vaut mieux que la Vénus & tendre & raiſonnable,
Que tout homme de bien doit ſervir conſtamment.
Ne croyez pas imprudemment
Cette doctrine abominable;
Aimez toujours Delie: heureux entre ſes bras,
Oſez chanter ſur votre lyre
Ses vertus comme ſes appas;
Du véritable amour établiſſez l'empire:
Les beaux eſprits romains ne le connaiſſent pas.

Digitized by Google

A M. LE PRINCE DE LIGNE,

Sur le faux bruit de la mort de l'auteur, annoncée dans la gazette de Bruxelles, au mois de février 1778.

PRINCE, dont le charmant esprit
Avec tant de grâce m'attire,
Si j'étais mort, comme on l'a dit,
N'auriez-vous pas eu le crédit
De m'arracher du sombre empire ?
Car je sais très-bien qu'il suffit
De quelques sons de votre lyre.
C'est ainsi qu'Orphée en usait
Dans l'antiquité révérée ;
Et c'est une chose avérée
Que plus d'un mort ressuscitait.
Croyez que dans votre gazette,
Lorsqu'on parlait de mon trépas,
Ce n'était pas chose indiscrète ;
Ces messieurs ne se trompaient pas.
En effet qu'est-ce que la vie ?
C'est un jour : tel est son destin.
Qu'importe qu'elle soit finie
Vers le soir ou vers le matin ?

Digitized by Google

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE.

LES ADIEUX DU VIEILLARD.

Adieu, mon cher Tibulle, autrefois si volage,
Mais toujours chéri d'Apollon,
Au Parnasse fêté comme aux bords du Lignon;
Et dont l'Amour a fait un sage.

Des champs élisiens, adieu, pompeux rivage,
De palais, de jardins, de prodiges bordé,
Qu'ont encore embelli, pour l'honneur de notre âge,
Les enfans d'Henri-Quatre, & ceux du grand Condé.
Combien vous m'enchantiez, Muses, Grâces nouvelles,
Dont les talens & les écrits
Seraient de tous nos beaux esprits
Ou la censure ou les modèles!
Que Paris est changé! les Velches n'y sont plus.
Je n'entends plus siffler ces ténébreux reptiles,
Les Tartufes affreux, les insolens Zoïles;
J'ai passé: de la terre ils étaient disparus.
Mes yeux, après trente ans, n'ont vu qu'un peuple aimable,
Instruit, mais indulgent, doux, vif & sociable.
Il est né pour aimer: l'élite des Français
Est l'exemple du monde, & vaut tous les Anglais.
De la société les douceurs desirées
Dans vingt états puissans sont encore ignorés:
On les goûte à Paris; c'est le premier des arts.
Peuple heureux, il naquit, il règne en vos remparts.

Digitized by Google

Je m'arrache en pleurant à ſon charmant empire ;
Je retourne à ces monts qui menacent les cieux,
A ces antres glacés où la nature expire :
Je vous regrette alors à la table des dieux.

FIN DES MÉLANGES DE POÉSIES.

Digitized by Google

SUPPLÉMENT

AUX MÉLANGES DE POÉSIES.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Nous renfermons ici dans une eſpèce de ſupplément quelques épigrammes de Voltaire, genre où il n'excellait point, parce qu'il y mettait plus d'âcreté que de ſel & de fineſſe. Les meilleures ſont les moins amères. Il en eſt une, par exemple, d'un tour très-original & très-piquant, c'eſt *le Triolet* adreſſé à M. Titon, ſur le Parnaſſe qu'il faiſait exécuter en bronze, & dans lequel il avait admis quelques auteurs bien médiocres.

Nous joignons à ces épigrammes un certain nombre de ces petites pièces de ſociété, dont le plus grand mérite conſiſtait dans l'à-propos, & dont s'enrichiſſaient chaque année les recueils de vers & les almanachs des Muſes. Il eſt de ces petites pièces véritablement charmantes; & rien n'atteſte mieux la grande réputation de Voltaire, que le ſoin avec lequel on les a conſervées. Nous ſavons cependant que l'intention de ce grand-homme, à qui ces ingénieuſes bagatelles coûtaient ſi peu, n'était pas qu'on en ſurchargeât ſa collection. Il en eſt qu'il déſavouait, ou comme ſuppoſées, ou comme indignes de lui, & qui ſe trouvent dans l'édition de Khell, qui n'a ſu rien exclure. Cette monnaie courante, & trop ſouvent altérée, devait, il faut en convenir, occuper moins de place dans une ſucceſſion ſi opulente.

Digitized by Google

Nous n'eſtimons pas également, à beaucoup près, tout ce que nous nous ſommes permis d'adopter dans ce ſupplément ; mais du moins nous avons évité l'abus autant que nous l'ont pu permettre ceux qui nous ont devancés, & qui ne manqueront pas de nous reprocher ce que nous n'avons écarté que par reſpect pour le public & pour la mémoire de l'auteur.

Ce qui nous paraît le plus digne d'attention dans ce petit recueil, c'eſt que juſqu'aux derniers momens de ſa vie, Voltaire avait conſervé, dans ſes poéſies légères, de la fraîcheur, de la facilité & de la grâce. Au déclin de ſon génie, il était encore l'homme de France qui eût le plus d'eſprit, & il eſt tel de ces petits ouvrages que l'on eût pris pour des ſaillies de jeuneſſe.

Digitized by Google

ÉPIGRAMMES.

I.

DANCHET (*a*), ſi mépriſé jadis,
Fait voir aux pauvres de génie
Qu'on peut gagner l'Académie
Comme on gagne le Paradis.

II.

Contre COYPEL, *mauvais poète, & non moins mauvais peintre, quoiqu'en ce genre il eût uſurpé quelque réputation.*

ON dit que notre ami Coypel
Imite Horace & Raphaël.
A les ſurpaſſer il s'efforce,
Et nous n'avons point aujourd'hui
De rimeur peignant de ſa force,
Ni peintre rimant comme lui.

(*a*) Cette épigramme, qui ne tombe pas moins ſur l'académie françaiſe que ſur Danchet, eſt très-piquante dans ſa ſimplicité. Danchet était un poète très-médiocre dont Voltaire, Rouſſeau, Piron ſe ſont ſouvent moqués, & qui a fait pourtant l'opéra de Tancrède, qui n'eſt pas un ouvrage ſans mérite. C'était d'ailleurs un très-bon homme.

Digitized by Google

III.

Contre JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU.

CERTAIN émérite envieux,
Plat auteur du *Capricieux* (*),
Et de ces *Aïeux chimériques*,
Et de tant de vers germaniques,
Et de tous ces ſales écrits
D'un père infame enfans proſcrits,
Voulait, d'une audace hautaine,
Donner des lois à Melpomène (*a*),
Et régenter ſes favoris,
Quand du ſifflet le bruit utile,
Dont aux pièces de ce Zoïle
Nous étions toujours aſſourdis,
Pour notre repos a fait taire
La voix débile & téméraire
De ce doyen des étourdis.

(*) Comédies de Rouſſeau. Le Capricieux eſt la moins mauvaiſe ; mais le Flatteur, dont Voltaire ne parle point n'eſt pas l'ouvrage d'une main vulgaire.

(*a*) Rouſſeau avait tort ſans doute, mais Voltaire en avait un plus grand d'oublier ſes belles Odes, ſes Cantates, & de faire cette épigramme allongée contre un homme qui, dans ce genre, ne reconnaiſſait pas de ſupérieur.

Digitized by Google

IV.

A M. TITON DU TILLET, sur le Parnasse français qu'il faisait construire en bronze.

DÉPÊCHEZ-VOUS, monsieur Titon,
Enrichissez votre Hélicon;
Placez-y sur un piédestal
Saint Didier, Danchet & Nadal;
Qu'on voie armés du même archet
Nadal, Saint-Didier & Danchet,
Et couverts du même laurier
Danchet, Nadal & Saint-Didier.

V.

Sur nos guerres d'Italie.

QUAND les Français, à tête folle,
S'en allèrent dans l'Italie,
Ils gagnèrent à l'étourdie
Et Gène, & Naple, & la v.....
Puis ils furent chassés par-tout,
Et Gène & Naple on leur ôta;
Mais ils ne perdirent pas tout,
Car la v..... leur resta.

Digitized by Google

VI.

Contre le poète Roy.

Connaissez-vous certain rimeur obscur,
Sec & guindé, toujours froid, toujours dur,
Ayant la rage, & non l'art de médire,
Qui ne peut plaire, & peut encor moins nuire,
Pour ses méfaits dans la geole encagé,
A Saint-Lazare après ce fustigé,
Chassé, battu, détesté pour ses crimes,
Honni, berné, conspué pour ses rimes,
Cocu, content, parlant toujours de soi?
Chacun s'écrie: Eh! c'est le poète Roy.

VII.

Contre le même.

Notre monarque (*), après sa maladie,
Était à Metz attaqué d'insomnie.
Ah! que de gens l'auraient guéri d'abord!
Le poète Roy dans Paris versifie;
La pièce arrive, on la lit, le roi dort:
De Saint-Michel (**) la muse soit bénie!

(*) Louis XV.

(**) Le poète Roy était chevalier de Saint-Michel.

Digitized by Google

VIII.

Sur la mort de M. D'AUBE, neveu de Fontenelle, (le même dont il eſt queſtion dans l'Epître de Rulhières, ſur les Diſputes.)

QUI frappe là? dit Lucifer.
— Ouvrez, c'eſt d'Aube. Tout l'enfer
A ce nom fuit & l'abandonne.
Oh! oh! dit d'Aube, en ce pays
On me reçoit comme à Paris:
Quand j'allais voir quelqu'un, je ne trouvais perſonne.

IX.

Contre FRÉRON.

ALIBORON, de la goutte attaqué,
Se confeſſait, car il a peur du diable;
Il détaillait, de remords ſuffoqué,
De ſes méfaits une liſte effroyable.
Chrétiennement chacun fut expliqué:
Stupide orgueil, menſonge, ivrognerie,
Baſſe impudence, & noire hypocriſie;
Il ne croyait en oublier aucun.
Le confeſſeur dit: vous en paſſez un.
— Un? De par Dieu! j'en dis aſſez, je penſe.
— Eh! mon ami, le péché d'ignorance.

Digitized by Google

X.

Contre le même.

La Coſte (*) eſt mort : il vaque dans Toulon,
Par ce trépas, un emploi d'importance :
Le bénéfice exige réſidence,
Et tout Paris y nomme Jean Fréron.

XI.

Contre LA BLETTERIE (a).

On dit que ce nouveau Tacite
Aurait dû garder le *tacet* ;
Ennuyer ainſi, *non licet.*
Ce petit pédant preſtolet

(*) L'abbé la Coſte venait de mourir aux galères.

(a) Cette épigramme, d'une bigarrure plus ſingulière que piquante, n'était de la part de Voltaire, qu'un prélude de vengeance.

Janſéniſte à une époque où cette ſecte commençait à tomber dans le mépris, & d'ailleurs un peu entiché de pédantiſme, l'abbé de la Bletterie n'était dénué pourtant ni d'érudition ni de mérite : il avait fait une vie de l'Empereur Julien, qui eſt encore eſtimée ; mais il venait de traduire, ou plutôt de traveſtir Tacite ; & dans la préface de cette traduction, il s'était permis de parler légèrement de Voltaire, qu'on n'attaquait jamais impunément : c'était à l'abbé de la Bletterie d'éviter le combat ; & il eut, au contraire, l'imprudence de le provoquer.

Digitized by Google

Movet bilem, la bile excite.
En français le mot de ſifflet
Convient beaucoup, *multùm decet*
A ce tranſlateur de Tacite.

XII.

A l'abbé de VOISENON, *à l'occaſion des Lettres de Clément* (*a*).

Il eſt bien vrai que l'on m'annonçe
Les lettres de maître Clément;
Il a beau m'écrire ſouvent,
Il n'obtiendra point de réponſe.
Je ne ſerai pas aſſez ſot
Pour m'embarquer dans ces querelles:
Si c'eût été Clément Marot,
Il aurait eu de mes nouvelles.

(*a*) C'eſt le même M. Clément que Voltaire appelle ailleurs *de Dijon l'impudent écolier*. Cet homme a ſouvent raiſon d'une manière dure quand il s'agit de règles, mais il ne ſe doute ni des exceptions ni des grâces. Il a écrit un volume de Lettres contre la Henriade, & ce volume a neuf cents pages: il eſt vrai que perſonne n'eſt condamné à les lire.

Digitized by Google

PIÈCES FUGITIVES.

A MADEMOISELLE ***.

Qui avait promis un baiſer à celui qui ferait les meilleurs vers pour ſa fête.

Quoi! pour le prix des vers accorder au vainqueur
D'un baiſer la douce careſſe!
Céphiſe, quelle eſt votre erreur!
Vous donnez à l'eſprit ce qui n'eſt dû qu'au cœur.
Un baiſer fut toujours le prix de la tendreſſe,
Et c'eſt à l'Amour ſeul qu'en appartient le don.
Les habitans du Pinde, en leur plus grande ivreſſe,
N'ont jamais eſpéré qu'un laurier d'Apollon.
Des vers à mes rivaux je cède l'avantage;
Ils riment mieux que moi, mais je ſais mieux aimer.
Que le laurier ſoit leur partage,
Et le mien ſera le baiſer.

PORTRAIT de madame la ducheſſe de la Vallière.

Être femme ſans jalouſie,
Et belle ſans coquetterie,
Bien juger ſans beaucoup ſavoir,
Et bien parler ſans le vouloir,
N'être haute, ni familière,
N'avoir point d'inégalité,
C'eſt le portrait de la Vallière,
Il n'eſt ni fini ni flatté.

Digitized by Google

A LA MÊME,

Au nom de madame..... en lui envoyant une navette.

L'EMBLÊME frappe ici vos yeux :
Si les Grâces, l'Amour & l'amitié parfaite
Peuvent jamais former des nœuds,
Vous devez tenir la navette.

VERS de M. DE FORMONT à M. DE VOLTAIRE.

ASSIS devant votre pupitre,
Avec votre plume j'écris.
Cela ſemble d'abord un titre
Pour façonner des vers polis :
Auſſi je voulais vous en faire,
Mais Apollon m'a reconnu.
J'eus beau vouloir vous contrefaire,
De lui je n'ai rien obtenu.
Je vois trop que c'eſt temps perdu,
Et qu'il ne répond qu'à Voltaire.

RÉPONSE.

ON m'a conté (l'on m'a menti peut-être)
Qu'Apelle un jour vint, entre cinq & ſix,
Confabuler chez ſon ami Zeuxis :
Mais ne trouvant perſonne en ſon taudis,
Fit ſans billet ſa viſite connaître.

Digitized by Google

Sur un tableau par Zeuxis commencé,
Un ſimple trait fut hardiment tracé.
Zeuxis revint; puis en voyant paraître
Ce trait léger & pourtant achevé,
Il reconnut ſon maître & ſon modèle.
Ne ſuis Zeuxis, mais chez moi j'ai trouvé
Des traits formés de la main d'un Apelle.

POUR le Portrait de mademoiſelle LE COUVREUR.

SEULE de la nature elle a su le langage;
Elle embellit ſon art, elle en changea les loix;
L'eſprit, le ſentiment, le goût fut ſon partage;
L'amour fut dans ſes yeux & parla par ſa voix.

SUR le baiſer que donna la Dauphine à Alain Chartier, auteur célèbre du temps de Charles VI.

VOUS connaiſſez ce poète fameux
Qui s'endormit au palais de ſa reine;
Il en reçut un baiſer amoureux,
Mais il dormait, & la faveur fut vaine.
Vous me pourriez donner un prix plus doux;
Et ſi jamais votre bouche vermeille
Voulait payer ce que j'ai fait pour vous,
N'attendez pas du moins que je ſommeille.

Digitized by Google

IMPROMPTU à madame la marquiſe de Crillon, qui ſe trouvait à ſouper dans une petite maiſon du duc de Richelieu.

DANS le plus ſcandaleux ſéjour
La vertu même eſt amenée,
Et la débauche eſt étonnée
De reſpecter ici l'Amour.

A M. LEFEVRE,

Jeune homme qui donnait les plus belles eſpérances, & à qui l'auteur adreſſa une lettre ſur les inconvéniens attachés à la littérature.

N'ATTENDS de moi ton immortalité,
Tu l'obtiendras un jour par ton génie;
N'attends de moi ta première ſanté,
Ton protecteur, le Dieu de l'harmonie
Te la rendra par ſon art enchanté.
De tes beaux jours la fleur n'eſt point flétrie,
Mais je voudrais de tes deſtins pervers,
En corrigeant l'influence ennemie,
Contribuer au bonheur d'une vie
Que tu rendras célèbre par tes vers.

A MADAME DE G....

QUEL triomphe accablant, quelle indigne victoire
Cherchez vous triſtement à remporter ſur vous!
Votre eſprit éclairé pourra-t-il jamais croire
D'un double Teſtament la chimérique hiſtoire,

Digitized by Google

Et les ſonges ſacrés de ces myſtiques fous,
Qui, dévots fainéans & pieux loup-garous,
Quittent de vrais plaiſirs pour une fauſſe gloire?
Le plaiſir eſt l'objet, le devoir & le but
De tous les êtres raiſonnables;
L'amour eſt fait pour vos ſemblables;
Les bégueules font leur ſalut.
Que ſur la Volupté tout votre eſpoir ſe fonde;
N'écoutez déſormais que vos vrais ſentimens;
Songez qu'il était des amans
Avant qu'il fût des chrétiens dans le monde.
Vous m'avez donc quitté pour votre directeur?
Ah! plus que moi cent fois Couët (*a*) eſt ſéducteur.
Je vous abuſai moins, il eſt le ſeul coupable:
Chloé, s'il vous faut une erreur,
Choiſiſſez une erreur aimable.
Non, n'abandonnez point les cœurs où vous régnez.
D'un triſte préjugé victime déplorable,
Vous croyez ſervir Dieu, mais vous ſervez le diable,
Et c'eſt lui ſeul que vous craignez.
La ſuperſtition, fille de la faibleſſe,
Mère des vains remords, mère de la triſteſſe,
En vain veut de ſon ſouffle infecter vos beaux jours.
Allez, s'il eſt un Dieu, ſa tranquille puiſſance
Ne s'abaiſſera point à troubler nos amours.
Nos baiſers pourraient-ils déplaire à ſa clémence?

(*a*) Voltaire avait conſervé de la rancune contre ce directeur; voyez le rôle qu'il lui fait jouer dans le *Dîner du Comte de Boulainvilliers.*

Digitized by Google

La loi de la nature eſt ſa première loi ;
Elle ſeule autrefois conduiſit vos ancêtres ;
Elle parle plus haut que la voix de vos prêtres,
Pour vous, pour vos plaiſirs, pour l'amour & pour moi.

POUR le Portrait de mademoiſelle SALLÉ, célèbre danſeuſe, de mœurs très-ſévères.

DE tous les cœurs & du ſien la maîtreſſe,
Elle allume des feux qui lui ſont inconnus :
De Diane c'eſt la prêtreſſe
Danſant ſous les traits de Vénus.

A MADEMOISELLE CAMARGO,

Danſeuſe non moins célèbre, mais dans un autre genre.

AH ! Camargo, que vous êtes brillante !
Mais que Sallé, grands dieux eſt raviſſante !
Que vos pas ſont légers, & que les ſiens ſont doux !
Elle eſt inimitable, & vous êtes nouvelle ;
Les Nymphes ſautent comme vous,
Et les Grâces danſent comme elle.

LE PORTRAIT MANQUÉ.

*A madame la marquiſe de B**.*

ON ne peut faire ton portrait :
Folâtre & ſérieuſe, agaçante & ſévère,
Prudente avec l'air indiſcret,

Digitized by Google

Vertueuſe, coquette, à toi-même contraire.
La reſſemblance échappe en rendant chaque trait.
Si l'on te peint conſtante, on t'apperçoit légère,
Ce n'eſt jamais toi qu'on a *fait* (*a*).
Fidèle au ſentiment avec des goûts volages,
Tous les cœurs à ton char, s'enchaînent tour-à-tour.
Tu plais aux libertins, tu captives les ſages,
Tu domptes les plus fiers courages,
Tu fais l'office de l'Amour.
On croit voir cet enfant en te voyant paraître,
Sa jeuneſſe, ſes traits, ſon art,
Ses plaiſirs, ſes erreurs, ſa malice peut-être:
Serais-tu ce Dieu par hazard?

A MADAME DE FLAMARENS,

Qui avait brulé ſon manchon parce qu'il n'était plus à la mode.

Il eſt une Déeſſe inconſtante, incommode,
Bizare dans ſes goûts, folle en ſes ornemens,
Qui paraît, fuit, revient, & naît en tous les temps:
Protée était ſon père, & ſon nom eſt la Mode.
Il eſt un Dieu charmant, ſon modeſte rival,
Toujours nouveau comme elle, & jamais inégal,
Vif ſans emportemens, ſage ſans artifice;
Ce Dieu, c'eſt le Mérite; on l'adore dans vous.
Mais le Mérite enfin peut avoir un caprice,

(*a*) L'exactitude demanderait *qu'on a faite.*

Digitized by Google

Et ce Dieu ſi prudent, que nous admirions tous,
A la mode, à ſon tour, a fait un ſacrifice.
Vous, que pour Flamarens nous voyons ſoupirer,
Vous qui redoutez ſa ſageſſe,
Amans, commencez d'eſpérer :
Flamarens vient enfin d'avoir une faibleſſe.

A MADEMOISELLE DE GUISE,

Dans le temps qu'elle devait épouſer le duc de Richelieu.

Guise, des plus beaux dons aſſemblage céleſte,
Vous, dont la vertu ſimple & la gaîté modeſte
Rend notre ſexe amant & le vôtre jaloux,
Vous qui ferez le bonheur d'un époux,
Et les deſirs de tout le reſte ;
Quoi ! dans un recoin de Mont-jeu,
Vos doux appas auront la gloire
De finir l'amoureuſe hiſtoire
De ce volage Richelieu !
Ne vous aimez point trop, c'eſt moi qui vous en prie ;
C'eſt le plus ſûr moyen de vous aimer toujours.
Il vaut mieux être amis tout le temps de ſa vie,
Que d'être amans pour quelques jours.

Digitized by Google

IMPROMPTU écrit ſur un recueil de lettres de madame la ducheſſe du Maine & de M. de la Motte qui avait perdu la vue.

DANS ſes filets elle ſavait vous prendre
Sitôt qu'elle ſe laiſſait voir :
Un pauvre aveugle auſſi reſſentit ſon pouvoir ;
Je le crois bien : car il pouvait l'entendre.

DEVISE pour madame DU CHATELET.

DU repos, des riens, de l'étude,
Peu de livres, point d'ennuyeux,
Un ami dans la ſolitude,
Voilà mon ſort : il eſt heureux.

A LA MÊME,

En lui envoyant le Portrait de l'auteur gravé dans une bague.

BARIER grava ces traits deſtinés pour vos yeux :
Avec quelque plaiſir daignez les reconnaître :
Les vôtres dans mon cœur furent gravés bien mieux ;
Mais ce fut par un plus grand maître.

Digitized by Google

A Mme LA DUCHESSE D'AIGUILLON,

En lui envoyant l'Hiſtoire de Charles XII & la Henriade.

Deux héros différens, l'un ſuperbe & ſauvage,
L'autre toujours aimable & toujours amoureux,
A l'immortalité prétendent tous les deux,
Mais pour être immortel il faut votre ſuffrage.
Ah ! ſi, ſous tous les deux, vous euſſiez vu le jour ;
Plus juſtement leur gloire eût été célébrée :
Henri quatre pour vous aurait quitté d'Eſtrée,
Et Charles douze aurait connu l'amour.

A MADAME D'ARGENTAL,

Le jour de ſainte Jeanne, ſa patrone.

Jean fut un ſaint (ſi l'on en croit l'hiſtoire
De ſaint Mathieu) qui buvait l'eau du ciel,
D'un rocher creux faiſait ſon réfectoire,
Et triſtement ſoupait avec du miel.
Jeanne, au rebours, ſainte avec prud'hommie,
Au ſentiment uniſſait la raiſon,
Sans opulence avait bonne maiſon,
Et de l'eſprit était la bonne amie ;
On l'adorait, & c'était bien raiſon.
Or vous, grand ſaint, mangeur de ſauterelle,
Dans vos déſerts vivez avec les loups ;
Préchez, jeunez, priez : mais vous, la belle,
Quand vous voudrez, j'irai ſouper chez vous.

Digitized by Google

A MADAME DU CHATELET.

Il eſt deux Dieux qui font tout ici bas :
J'entends, qui font que l'on plaît & qu'on aime ;
Si ce n'eſt tout, du moins je ne crois pas
Être le ſeul qui ſuive ce ſyſtême.
Ces deux divinités ſont l'Eſprit & l'Amour,
Qui rarement vivent enſemble ;
L'intérêt les ſépare, & chacun a ſa cour.
Heureux celui qui les raſſemble !
Aſſez d'ouvrages imparfaits
Sont les fruits de leur jalouſie.
Ils voulurent pourtant un jour faire la paix :
Ce jour de paix fut unique en leur vie,
Mais on ne l'oublîra jamais,
Car il produiſit Émilie.

A LA MÊME,

En recevant ſon portrait.

Traits charmans, image vivante
Du tendre & cher objet de ma brulante ardeur !
L'image que l'amour a gravée en mon cœur,
Eſt mille fois plus reſſemblante.

Digitized by Google

IMPROMPTU fait dans les jardins de Cirey, en se promenant au clair de la lune.

ASTRE brillant favorable aux amans,
Porte ici tous les traits de ta douce lumière :
Tu ne peux éclairer dans ta vaſte carrière
Deux cœurs plus amoureux, plus tendres, plus conſtans.

A M. CLOZIER,

Qui avait envoyé à l'auteur un Poëme ſur la Grace.

LORSQUE vous me parlez des grâces naturelles
Du héros votre commandant,
Et de la déité qu'on adore à Bruxelles,
C'eſt un langage qu'on entend.
La grace du Seigneur eſt bien d'une autre eſpèce :
Moins vous nous l'expliquez, plus vous en parlez bien :
Je l'adore & n'y comprends rien.
L'attendre & l'ignorer, voilà notre ſageſſe.
Tout docteur, il eſt vrai, ſait le ſecret de Dieu :
Élus de l'autre monde, ils ſont dignes d'envie.
Mais qui vit auprès d'Émilie,
Ou bien auprès de Richelieu,
Eſt un élu de cette vie.

Digitized by Google

A M. LINANT,

Jeune homme qui annonçait des talens, mais qui manquait d'émulation.

Connaissez mieux l'oiſiveté ;
Elle eſt ou folie ou ſageſſe ;
Elle eſt vertu dans la richeſſe,
Et vice dans la pauvreté.

On peut jouir en paix dans l'hiver de ſa vie
De ces fruits qu'au printemps ſema notre induſtrie :
Courtiſans de la gloire, écrivains ou guerriers,
Le ſommeil eſt permis, mais c'eſt ſur des lauriers.

A M. ALGAROTTI, vénitien.

On a vanté vos murs bâtis ſur l'onde (*a*),
Et votre ouvrage eſt plus durable qu'eux.
Veniſe & lui ſemblent faits pour les Dieux,
Mais le dernier ſera plus cher au monde.

(*a*) M. Algarotti avait tenté, dans un livre italien, de mettre la philoſophie de Newton à portée des femmes, c'eſt-à-dire, de faire pour ce philoſophe à-peu-près ce que Fontenelle avait fait pour Deſcartes dans ſon livre des Mondes. C'était d'ailleurs un homme de beaucoup d'eſprit & de la ſociété intime de Voltaire & de madame du Châtelet : mais on ſent qu'ici les éloges ſont un peu exagérés.

Qu'admirons-nous

Digitized by Google

Qu'admirons-nous de ce Dieu merveilleux
Qui dans ſa courſe éternelle & féconde,
Embraſſe tout, & traverſe à nos yeux
Des vaſtes airs la campagne profonde ?

L'invoquons-nous pour avoir ſur les mers
Bâti ces murs que la cendre a couverts,
Cet Ilion caché dans la pouſſière ?

Ainſi que vous il eſt le Dieu des vers,
Ainſi que vous il répand la lumière :
Voilà l'objet des vœux de l'univers.

POUR le Portrait de madame la princeſſe de Talmont.

LES Dieux en lui donnant naiſſance
Aux lieux par la Saxe envahis,
Lui donnèrent pour récompenſe
Le goût qu'on ne trouve qu'en France,
Et l'eſprit de tous les pays.

A MADAME DE POMPADOUR.

Après une maladie qui avait paru dangereuſe.

LACHÉSIS tournait ſon fuſeau,
Filant avec plaiſir les beaux jours d'Iſabelle :
J'apperçus Atropos qui d'une main cruelle
Voulait couper le fil & la mettre au tombeau.
J'en avertis l'Amour, mais il veillait pour elle,
Et du mouvement de ſon aile
Il étourdit la Parque, & briſa ſon ciſeau.

Digitized by Google

A LA MÊME,

Dessinant une tête.

POMPADOUR, ton crayon divin
Devrait dessiner ton visage :
Jamais une plus belle main
N'aurait fait un plus bel ouvrage.

AU ROI STANISLAS,

A la clôture d'un théâtre, où madame du Châtelet, M. de Voltaire & quelques autres personnes de la cour de Lunéville, avaient représenté différentes pièces.

DES jeux où présidaient les ris & les amours,
La carrière est bientôt bornée ;
Mais la vertu dure toujours,
Vous êtes de toute l'année.
Nous faisions vos plaisirs, & vous les aimiez courts ;
Vous faites à jamais notre bonheur suprême,
Et vous nous donnez tous les jours
Un spectacle inconnu trop souvent dans les cours :
C'est celui d'un roi que l'on aime.

Digitized by Google

A MADAME DE ***.

Le nouveau Trajan de Lorraine (*)
Comme roi n'a pas mon hommage;
Vos yeux ſeraient plus ſouverains,
Mais ce n'eſt pas ce qui m'engage.
Je crains les belles & les rois:
Ils abuſent trop de leurs droits,
Ils exigent trop d'eſclavage.
Amoureux de ma liberté,
Pourquoi donc me vois-je arrêté
Dans les chaînes qui m'ont ſu plaire!
Votre eſprit, votre caractère
Font ſur moi ce que n'ont pu faire
Ni la grandeur, ni la beauté.

A MADAME DE BOUFFLERS,

Qui s'appelait MADELEINE.

(*Sur l'air* DES FOLIES D'ESPAGNE.)

Votre patronne en ſon temps ſavait plaire,
Mais plus de cœurs vous ſont aſſujettis.
Elle obtint grace, & c'eſt à vous d'en faire,
Vous, qui cauſez les feux qu'elle a ſentis.

(*) Le même Staniſlas, roi de Pologne & duc de Lorraine.

Digitized by Google

Votre patronne, au milieu des apôtres,
Baisa les pieds de son divin époux :
Belle Boufflers, il eût baisé les vôtres,
Et Saint-Jean même en eût été jaloux.

A MADEMOISELLE DE LA GALAISIÈRE.

J'allais pour vous au Dieu du Pinde.
Et j'en implorais la faveur ;
Il me dit : Pour chanter Lucinde
Il faut un Dieu plus séducteur.
Je cherchai loin de l'Hipocrène
Ce dieu si puissant & si doux ;
Bientôt je le trouvai sans peine,
Car il était à vos genoux.
Il me dit : garde-toi de croire
Que de tes vers elle ait besoin ;
De la former j'ai pris le soin,
Je prendrai celui de sa gloire.

SUR OVIDE, TIBULLE ET CATULLE.

Celui qui fut puni de sa coquetterie,
Ce maître en l'art d'aimer qui rien ne nous apprit,
Prodiguait à Corinne avec galanterie
Beaucoup d'amour & trop d'esprit.
Tibulle auprès de sa Délie,
Par des vers enchanteurs exaltait ses plaisirs,
Et Catulle vantait, plus vif en ses desirs,
Dans ses vers libertins les baisers de Lesbie.

Digitized by Google

Pour le Portrait de Leibnitz.

Il fut dans l'univers connu par ſes ouvrages,
Et dans ſon pays même il ſe fit reſpecter :
Il éclaira les rois, il inſtruiſit les ſages ;
Plus ſage qu'eux, il ſut douter.

AU ROI DE PRUSSE.

O fils aîné de Prométhée,
Vous eûtes par ſon teſtament
L'héritage du feu brillant
Dont la terre eſt ſi mal dotée.
On voit encor, mais rarement,
Des reſtes de ce feu charmant
Dans quelques françaiſes cervelles.
Chez nous, ce ſont des étincelles :
Chez vous, c'eſt un embrâſement.
Pour ce Boyer (*), ce lourd pédant,
Diſeur de ſottiſe & de meſſe,
Il connaît peu cet élément ;
Et dans ſa fanatique ivreſſe,
Il voudrait brûler ſaintement
Dans des flammes d'une autre eſpèce.

(*) L'évêque de Mirepoix, fanatique imbécille.

Digitized by Google

AU MÊME.

J'AI vu la beauté languiſſante
Qui par lettres me conſulta
Sur les bleſſures d'une amante.
Son bon médecin lui donna
La recette de l'inconſtance.
Très-bien, ſans doute, elle en uſa,
En uſe encore, en uſera
Avec longue perſévérance :
Le tendre amour applaudira,
Certain prince aimable en rira,
Mais le tout avec indulgence.
Oui, grand prince, dans vos Etats
On verra quelques infidelles;
J'entends, les amans & les belles,
Car pour vous ſeul on ne l'eſt pas.

IMPROMPTU au même, en lui préſentant une roſe qu'il avait demandée.

PHÉNIX des beaux eſprits, modèle des guerriers,
Cette roſe naquit au pied de vos lauriers.

PLACET pour un homme à qui ce prince devait de l'argent.

GRAND roi, tous vos voiſins vous doivent leur eſtime,
Vos ſujets vous doivent leurs cœurs;
Vous recevez par-tout un tribut légitime

Digitized by Google

D'amour, de reſpect & d'honneurs.
Chacun doit ſon hommage à votre ardeur guerrière.
O vous, qui me devez quelques mille ducats,
Prince, ſi bien payé de la nature entière,
Pourquoi ne me payez-vous pas?

SUR le départ de ce prince de Potſdam pour Berlin.

JE vais donc vous quitter, ô champêtre ſéjour,
Retraite du vrai ſage, & temple du vrai juſte!
J'y voyais Horace & Salluſte,
J'étais auprès d'un roi, mais ſans être à la cour.
Il va donc étaler des pompes qu'il dédaigne;
D'un peuple qui l'attend contenter les déſirs.
Il va donc s'ennuyer pour donner des plaiſirs.
Que j'aimais l'homme en lui! Pourquoi faut-il qu'il règne?

A LAMÉTRIE, MALADE.

JE ne ſuis point inquiété
Si notre joyeux Lamétrie
Perd quelquefois cette ſanté
Qui rend ſa face ſi fleurie.
Quelque peu de gloutonnerie,
Avec beaucoup de volupté,
Sont les deux emplois de ſa vie.
Il ſe conduit comme il écrit,
A la nature il s'abandonne,
Et chez lui le plaiſir guérit
Tous les maux que le plaiſir donne.

Digitized by Google

PORTRAIT du même.

FLÉAU des médecins, il en fut la lumière ;
Mais à force d'eſprit tout lui parut matière.

A M. DE B***.

Les neuf muſes ſont ſœurs & les beaux arts ſont frères.
Quelque peu de malignité
A dérangé par fois cette fraternité :
La famille en ſouffrit ; & des mains étrangères
De ces débats ont profité.
C'eſt dans ſon union qu'eſt ſon grand avantage :
Alors elle en impoſe aux pédans, aux bigots,
Elle devient l'effroi des ſots,
La lumière du ſiècle, & le ſoutien du ſage.
Elle ne flatte point les riches & les grands ;
Ceux qui dédaignaient ſon encens
Se font honneur de ſon ſuffrage,
Et les rois ſont ſes courtiſans.

IMPROMPTU à un rigoriſte qui parlait de vertu avec un peu de pédanterie.

Le Dieu des Dieux aſſez mal raiſonna
Lorſqu'à Vénus le bon homme ordonna
D'être à jamais de Grâces entourée :
C'eſt à Minerve, & pédante & ſucrée,
Que ces conſeils devaient être adreſſés.
Ecoutez bien, gens à morale auſtère :
Sans nos avis la beauté ſonge à plaire,
Et la vertu n'y ſonge pas aſſez.

Digitized by Google

AUX HABITANS DE LYON.

Il eſt vrai que Plutus eſt au rang de vos Dieux,
Et c'eſt un riche appui pour votre aimable ville;
Il n'eſt point de plus bel aſyle;
Ailleurs il eſt aveugle, il a chez vous des yeux.
Il n'était autrefois que dieu de la richeſſe,
Vous en faites le dieu des arts:
J'ai vu couler dans vos remparts
Les ondes du Pactole, & les eaux du Permeſſe.

A M. ***.

Croyez-moi, je renonce à toutes les chimères
Qui m'ont pu ſéduire autrefois.
Les faveurs du public & les faveurs des rois
Aujourd'hui ne me touchent guères.
Le fantôme brillant de l'immortalité
Ne ſe préſente plus à ma vue éblouie.
Je jouis du préſent, j'achève en paix ma vie
Dans le ſein de la liberté.
Je l'adorais toujours, & lui fus infidèle,
J'ai bien réparé mon erreur:
Je ne connais le vrai bonheur
Que du jour que je vis pour elle.

Digitized by Google

A une jeune dame qui avait une très-belle voix.

Que j'ai goûté le plaiſir de l'entendre !
Que j'ai ſenti le danger de la voir !
Dans tous ſes traits l'Amour mit ſon pouvoir,
Même on m'a dit qu'il lui fit un cœur tendre :
Je ſuis venu trop tard pour y prétendre,
Mais aſſez tôt pour l'aimer ſans eſpoir.

A LA SIGNORA JULIA-URSINA DE VENISE,

Qui avait adreſſé, ſans ſe faire connaître, une lettre très-agréable à l'auteur.

Êtes-vous la déeſſe Iſis,
Sous ſon grand voile méconnue?
Êtes-vous la mère des Ris ?
Mais quelquefois elle était nue.
Nous voyons de vous un écrit
Plein de raiſon, brillant & ſage ;
Vous, qui nous montrez tant d'eſprit,
Ne cachez plus votre viſage.

AU CHANCELIER MAUPEOU.

Je veux bien croire à ces prodiges
Que la fable vient nous conter,
A ſes héros, à leurs preſtiges,
Qu'on ne ceſſe de nous citer :
Je veux bien croire à ce fier Diomède

Digitized by Google

Qui ravit le Palladium,
Aux généreux travaux de l'amant d'Andromède,
A tous ces fous qui bloquaient Illium:
De tels contes pourtant ne ſont crus de perſonne.
Mais que Maupeou, tout ſeul, du dédale des lois
Ait ſu retirer la couronne,
Qu'il l'ait ſeul rapportée au palais de nos rois,
Voilà ce que je ſais, voilà ce qui m'étonne.
J'avoue avec l'antiquité
Que ſes héros ſont admirables,
Mais par malheur ce ſont des fables,
Et c'eſt ici la vérité.

A M. DE LA HARPE,

Qui avait prononcé un diſcours en vers ſur le théâtre de Ferney, le jour d'une repréſentation d'Alzire.

Des plaiſirs & des arts vous honorez l'aſyle;
Il s'embellit de vos talens:
C'eſt Sophocle dans ſon printemps
Qui couronne de fleurs la vieilleſſe d'Eſchile.

Au même & à M. CHABANON, qui lui avait donné des vers le jour de ſa fête.

Ils ont berné mon capuchon;
Rien n'eſt ſi gai ni ſi coupable.
Qui ſont donc ces enfans du diable,
Diſait Saint-François, mon patron?
C'eſt la Harpe, c'eſt Chabanon;
Ce couple agréable & fripon

Digitized by Google

A Vénus vola ſa ceinture,
Sa lyre au divin Apollon,
Et ſes pinceaux à la Nature.
Je le crois, dit le Pénaillon,
Car plus d'une fille m'aſſure
Qu'ils m'ont auſſi pris mon cordon.

PORTRAIT de madame DE SAINT-JULIEN.

L'ESPRIT, l'imagination,
Les grâces, la philoſophie,
L'amour du vrai, le goût du bon,
Avec un peu de fantaiſie,
Aſſez ſolide en amitié,
Dans tout le reſte un peu légère,
Voilà, je crois, ſans vous déplaire,
Votre portrait fait à moitié.

VERS de M. DU MOURIER (a), auteur du poëme de Richardet, à M. DE VOLTAIRE.

O Vous, Apollon de notre âge,
Qui, tour-à-tour, badin, ſublime, ſage,
Vous ſoumettant tous les genres divers,
Par vos accords raviſſez l'univers,
J'oſe vous offrir mon ouvrage.
En recevant ce médiocre don,
Songez qu'au grand Virgile, au ſommet d'Hélicon,
Jadis de ſon moineau (*) Catulle fit hommage.

(a) Père du général du Mourier.

(*) L'éloge du Moineau de Lesbie, ouvrage charmant.

Digitized by Google

RÉPONSE de M. DE VOLTAIRE.

Vous ne parlez que d'un moineau,
Et vous avez une volière :
Il eſt chez vous plus d'un oiſeau
Dont la voix tendre & printanière
Plaît par un ramage nouveau.
Celui qui n'a plume qu'aux aîles,
Et qui fait ſon nid dans les cœurs,
Répandit ſur vous ſes faveurs.
Il vous fait trouver des lecteurs,
Comme il vous a ſoumis des belles.

A M. DE C.....

Vous poſſédez la langue de Cithère.
Si vos beaux faits égalent votre voix,
Vous êtes maître en l'art divin de plaire.
En fait d'amour il faut parler & faire.
Ce dieu fripon reſſemble aſſez aux rois ;
Les bien ſervir n'eſt pas petite affaire.
Hélas ! il eſt plus aiſé mille fois
De les chanter que de les ſatisfaire.

Digitized by Google

A M. D E...

En réponſe à des vers que la ſociété de la tolérance de Bordeaux lui avait envoyés.

Vous voulez donc édifier
Un beau Temple à la tolérance!
Je prétends y ſacrifier:
C'eſt ma ſainte de préférence.

A vos maçons j'ai pu fournir
Des pierres pour cette entrepriſe;
Les dévots s'en voulaient ſervir
Pour me lapider dans l'égliſe.

Mais je ſais ce qu'ont ordonné
Les maximes de l'Evangile:
En bon chrétien j'ai pardonné
Au méchant comme à l'imbécille.

RÉPONSE à une jolie pièce intitulée LES TORTS, *dans laquelle on diſait que ſi Calvin avait eu* tort *de faire brûler Servet, on avait* tort *de le dire dans un territoire calviniſte.*

Non, je n'ai point tort d'oſer dire
Ce que penſent les gens de bien,
Et le ſage qui ne craint rien,
A le beau droit de tout écrire.

Digitized by Google

J'ai quarante ans bravé l'empire
Des lâches tyrans des eſprits,
Et dans votre petit pays
J'aurais grand tort de me dédire.

Je ſais que ſouvent le malin
A caché ſa queue & ſa griffe
Sous la tiare d'un Pontife,
Et ſous le manteau de Calvin.

Je n'ai point tort quand je déteſte
Ces aſſaſſins religieux,
Employant le fer & les feux
Pour ſervir le Père céleſte.

Oui, juſqu'au dernier de mes jours
Mon ame ſera fière & tendre :
J'oſerai gémir ſur la cendre
Et des Servets, & des du Bourgs.

De cette horrible frénéſie
A la fin le temps eſt paſſé ;
Le fanatiſme eſt éclipſé,
Mais il reſte l'hypocriſie.

Farceurs à manteaux étriqués,
Petits ſicophantes d'égliſe,
Prédicans à ſermons croqués,
Ai-je tort quand je vous mépriſe ?

Digitized by Google

A Mme LA MARQUISE DE CHAUVELIN,

Dont le mari avait chanté les ſept péchés qu'on nomme capitaux.

Les ſept péchés que mortels on appelle,
Furent chantés par monſieur votre époux;
Pour l'un des ſept nous partageons ſon zèle,
Et pour vous plaire on les commettrait tous.
C'eſt grand'pitié que vos vertus défendent
Le plus chéri, le plus digne de vous,
Lorſque vos yeux, malgré vous, le demandent.

A M. LE CHEVALIER DE LA TREMBLAIS,

Sur la Relation en vers & en proſe de ſon voyage d'Italie.

Ce Chapelle, ce Bachaumont,
Ont fait un moins heureux voyage;
Tour eſt épigramme ou chanſon
Dans leur renommé badinage.
Vous parlez d'un plus noble ton,
Et je crois entendre Platon
Qui, revenant de Syracuſe,
Dans Athène emprunte la muſe
De Pindare & d'Anacréon.

AU

Digitized by Google

AU MÊME.

Ce beau lac de Genève où vous êtes venu,
Du Cocythe bientôt m'offre les rives ſombres:
Vous êtes un Orphée en ces lieux deſcendu
Pour venir enchanter les Ombres.

A Mme LA DUCHESSE D'ORLÉANS,

Sur une énigme inintelligible envoyée par plaiſanterie à l'auteur.

Votre énigme n'a point de mot:
Expliquer choſe inexplicable
Eſt d'un docteur ou bien d'un ſot;
L'un à l'autre eſt aſſez ſemblable.
Mais ſi l'on donne à deviner
Quelle eſt la princeſſe adorable
Qui ſur les cœurs ſait dominer
Sans chercher cet empire aimable;
Pleine de goût ſans raiſonner,
Et d'eſprit ſans faire l'habile,
Cette énigme peut étonner,
Mais le mot n'eſt pas difficile.

Digitized by Google

IMPROMPTU à une dame qui lui reprochait ſon peu de foi pour la Trinité.

Oui, j'en conviens, chez moi la Trinité
Juſqu'à préſent n'avait pas fait fortune ;
Mais, j'apperçois les trois Grâces en une,
Vous confondez mon incrédulité.

A MADAME DU BOCAGE,

A ſon retour d'Italie.

Sur ces bords fameux dans l'hiſtoire
Que vous venez de parcourir,
Qu'avez-vous admiré ? Des débris pleins de gloire
Où rien n'a pu vous retenir ;
Des noms d'éternelle mémoire.
Ces chefs-d'œuvre vantés, vous les avez vus tous ;
Ils ont mérité vos ſuffrages ;
Mais vous n'avez rien vu de plus charmant que vous,
Ni de plus beau que vos ouvrages.

A LA MÊME,

Qui le jour de la fête de l'auteur lui avait envoyé des vers.

Qui parle ainſi de ſaint François ?
Je crois reconnaître la ſainte
Qui de ma retraite autrefois
Viſita la petite enceinte.

Digitized by Google

Je crus avoir ſainte Vénus,
Sainte Pallas dans mon village :
Aiſément je les reconnus,
Car c'était ſainte du Bocage.
L'Amour même aujourd'hui ſe plaint
Que, dans mon cœur étant fêtée,
Elle ne fut que reſpectée :
Ah ! que je ſuis un pauvre ſaint !

A M. NECKER,

Directeur-général des Finances.

On vous damne comme hérétique ;
On vous damne bien autrement
Pour votre plan économique,
Fruit du génie & du talent :
Mais ne perdez point l'eſpérance,
Allez toujours à votre but
En réformant notre finance :
On ne peut manquer ſon ſalut
Quand on fait celui de la France.

IMPROMPTU ſur M. Turgot.

Je crois en Turgot fermement :
Je ne ſais pas ce qu'il veut faire ;
Mais je ſais que c'eſt le contraire
De ce qu'on fit juſqu'à préſent.

Digitized by Google

A MADEMOISELLE CLAIRON,

Sur une fête qui fut célébrée chez elle pour l'inauguration de la ſtatue de l'auteur.

Les talens, l'eſprit, le génie,
Chez Clairon ſont très-aſſidus,
Car chacun aime ſa patrie.
Chez elle ils ſe ſont tous rendus
Pour célébrer certaine orgie
Dont je ſuis encor tout confus.
Les plus beaux momens de ma vie
Sont donc ceux que je n'ai point vus!
Vous avez orné mon image
Des lauriers qui croiſſent chez vous:
Ma gloire, en dépit des jaloux,
Fut en tous les temps votre ouvrage.

Au célèbre acteur LE KAIN.

Acteur ſublime, & ſoutien de la ſcène,
Quoi! vous quittez votre brillante cour,
Votre Paris embelli par ſa reine!
De nos beaux arts la jeune ſouveraine
Vous fait partir pour mon triſte ſéjour!
On m'a conté que ſouvent elle-même,
Se dérobant à ſa grandeur ſuprême,
Sèche en ſecret les pleurs des malheureux;
Son moindre charme eſt, dit-on, d'être belle.
Ah! laiſſons-là les héros fabuleux:
Il faut du vrai, ne parlons plus que d'elle.

Digitized by Google

SUR un Reliquaire.

AMI, la Superſtition
Fit ce préſent à la Sottiſe ;
Ne le dis pas à la Raiſon :
Ménageons l'honneur de l'Égliſe.

EPITAPHE de M. JAYEZ, miniſtre de l'Évangile à Nyon.

SANS ſuperſtition miniſtre des autels,
Il fut plus citoyen que prêtre ;
Il inſtruiſait, aimait, ſoulageait les mortels,
Et fut digne de Dieu, ſi quelqu'un le peut être.

SUR le mariage de M. DE VILLETTE.

IL eſt vrai que le Dieu d'amour,
Fatigué du plaiſir volage,
Loin de la ville & de la cour,
Dans nos champs a fait un voyage.
Je l'ai vu ce Dieu ſéducteur ;
Il courait après le bonheur,
Il ne l'a trouvé qu'au village.

SUR l'Impératrice de Ruſſie.

TU cherches ſur la terre un vrai héros, un ſage,
Qui mépriſe les ſots & leur faſſe du bien,
Qui parle avec eſprit, qui penſe avec courage,
Va trouver Catherine, & ne cherche plus rien.

Digitized by Google

SUR la même.

SES bontés font ma gloire, & cauſent mon regret ;
Elle daigne à mes vers accorder ſon ſuffrage :
Si j'étais né plus tard elle en ſerait l'objet ;
Je réuſſirais davantage.

AU PRINCE DE LIGNE.

SOUS un vieux chêne un vieux Hibou
Prétendait aux dons du génie ;
Il fredonnait dans ſon vieux trou
Quelques vieux airs ſans harmonie.
Un charmant Cigne au cou d'argent,
Aux ſons remplis de mélodie,
Se fit entendre au chat-huant,
Et le triſte oiſeau ſur le champ
Mourut, dit-on, de jalouſie.
Non, beau Cigne, c'eſt trop mentir,
Il n'avait pas tant de faibleſſe :
Il eût expiré de plaiſir,
Si ce n'eût été de vieilleſſe.

A MADAME LA COMTESSE DE B...

A quoi peut-on ſervir ſur la fin de ſa vie ?
Ah ! croyez-moi, choiſiſſez mieux ;
Croyez qu'un vieil aveugle ennuie :
C'eſt un aveugle enfant qu'il faut à vos beaux yeux.

Digitized by Google

A M. ***.

Je le ferai bientôt ce voyage éternel
Dont on ne revient point au ſéjour de la vie :
En vain vous prétendez que le Dieu d'Iſraël
Daignera me prêter, comme au bon homme Élie,
Un beau cabriolet des remiſes du ciel,
Avec quatre chevaux de ſa grande écurie ;
Dieu fait depuis ce temps moins de cérémonie.
Le luxe était permis dans le vieux Teſtament ;
De la nouvelle loi la rigueur le condamne ;
Tout change ſur la terre & dans le firmament :
Élie eut un caroſſe, & Jéſus n'eut qu'un âne.

VERS DE M. DE SAINT-MARC,

Récités à M. de Voltaire par madame Veſtris, actrice célèbre, le 30 mars 1778, à la ſixième repréſentation de la tragédie d'Irène.

Aux yeux de Paris enchanté
Reçois en ce jour un hommage
Que confirmera d'âge en âge
La ſévère poſtérité.
Non, tu n'as pas beſoin d'atteindre au noir rivage
Pour jouir des honneurs de l'immortalité.
Voltaire, reçois la couronne
Que l'on vient de te préſenter :
Il eſt beau de la mériter,
Quand c'eſt la France qui la donne.

Digitized by Google

REMERCIMENT adreſſé le lendemain à M. de Saint-Marc par l'auteur.

Vous daignez couronner aux jeux de Melpomène,
D'un vieillard affaibli les efforts impuiſſans :
Ces lauriers dont vos mains couvraient mes cheveux blancs,
Étaient nés dans votre domaine.
On ſait que de ſon bien tout mortel eſt jaloux ;
Chacun garde pour ſoi ce que le ciel lui donne :
Le Parnaſſe n'a vu que vous
Qui ſût partager ſa couronne.

ADIEUX A LA VIE (*a*).

(*Ce ſont les derniers vers de l'auteur ; il les fit très-peu de jours avant ſa mort.*)

ADIEU, je vais dans ce pays
D'où ne revint point feu mon père ;
Pour jamais, adieu mes amis,
Qui ne me regretterez guère.
Vous en rirez, mes ennemis,
C'eſt le *requiem* ordinaire.

(*a*) Quelle gaîté encore ! quelle philoſophie ! & dans quel moment ? Qui reconnaîtrait à ces vers un vieillard de quatre-vingt-quatre ans ? un moribond ? Il faut l'avouer, Voltaire eſt l'homme le plus rare qui ait exiſté.

Digitized by Google

Vous en tâterez quelque jour ;
Et lorſqu'aux ténébreux rivages
Vous irez trouver vos ouvrages,
Vous ferez rire à votre tour.

Quand ſur la ſcène de ce monde
Chaque homme a joué ſon rôlet,
En partant il eſt à la ronde
Reconduit à coups de ſifflet.
Dans leur dernière maladie
J'ai vu des gens de tous états,
Vieux évêques, vieux magiſtrats,
Vieux courtiſans à l'agonie.
Vainement, en cérémonie,
Avec ſa clochette arrivait
L'attirail de la ſacriſtie ;
Le curé vainement oignait
Notre vieille ame à ſa ſortie,
Le public malin s'en moquait ;
La ſatire un moment parlait
Des ridicules de ſa vie,
Puis à jamais on l'oubliait :
Ainſi la farce était finie.

Petits papillons d'un moment,
Inviſibles marionnettes,
Qui volez ſi rapidement
De Polichinelle au néant,
Dites-moi donc ce que vous êtes !

Digitized by Google

Au terme où je ſuis parvenu,
Quel mortel eſt le moins à plaindre ?
C'eſt celui qui ſait ne rien craindre,
Qui vit & qui meurt inconnu.

FIN DES MÉLANGES DE POÉSIES.

Digitized by Google

TABLE

Des Pièces contenues dans ce Volume.

PRÉCIS DE L'ECCLÉSIASTE ET DU CANTIQUE DES CANTIQUES. page 5
Avis de l'Editeur. 7
Epitre dédicatoire au roi de Prusse. 9
Avertissement de l'Auteur. 11
PRÉCIS DE L'ECCLÉSIASTE. . . . 13
Avertissement de l'Auteur. 25
Lettre du même. 27
PRÉCIS DU CANTIQUE DES CANTIQUES. 33
Ode sur la mort de S. A. R. madame la princesse de Bareith. 43
Notes sur l'Ode précédente. 49
Le pauvre diable. 57
Notes sur cette pièce. 71
La Vanité. 77
Notes sur cette pièce. 80
Le Russe a Paris. 82
Dialogue d'un Parisien & d'un Russe. . . 83
Notes sur ce Dialogue. 91
Les chevaux et les anes, ou Etrennes aux sots. 99
Notes sur cette pièce. . . . . . 103.

Digitized by Google

A Daphné, célèbre actrice. 104
A madame Denis, sur l'agriculture. 109
A M. Deodati de Tovasi, qui lui avait envoyé une dissertation sur l'excellence de la langue italienne. 115
A madame Elie de Beaumont, en réponse à une Epître en vers, au sujet de mademoiselle Corneille 116
A M. le chevalier de Boufflers, qui lui avait envoyé une pièce de vers intitulée le Cœur. 117
A M. Blin de Sainmore, qui avait envoyé à l'auteur une Héroïde de Gabrielle d'Estrées à Henri IV. 118
Ode à la Vérité. 119
LES CONTES. 125
Préface de l'Editeur. 127
Ce qui plait aux dames. 129
L'éducation d'un Prince. 144
Gertrude, ou l'Education d'une fille. 151
Les trois manières. 155
Thélème et Macare. 169
Azolan, ou le Bénéficier. 174
L'origine des métiers. 177
La bégueule, conte moral. 179
Le dimanche, ou les Filles de Minée. A madame Arnanche. 187
Le songe creux. 198
A mademoiselle Clairon. 200
A M. l'abbé de la Porte. 204

Digitized by Google

A Henri IV, sur ce qu'on avait écrit à l'auteur que plusieurs citoyens de Paris s'étaient mis à genoux devant la statue équestre de ce prince, pendant la la maladie du dauphin, père de Louis XVI. 205
A M. le chevalier de Boufflers. 207
A M. François de Neufchâteau. 209
ODE *sur le Carrousel de l'impératrice de Russie.* 210
A M. de Chabanon, qui, dans une pièce de vers, exhortait l'auteur à quitter l'étude de la métaphysique pour la poésie. 212
A madame de Saint-Julien. 213
A son Vaisseau. 214
LES TROIS EMPEREURS EN SORBONNE. . 218
NOTES *sur la pièce des trois Empereurs.* 222
LE MARSEILLOIS ET LE LION. 228
NOTES *sur cette pièce.* 233
ODE *sur la guerre des Russes contre les Turcs, en 1768.* 241
ODE *sur la guerre présente en Grèce.* 243
L'HYPOCRISIE. 246
A M. Saint-Lambert. 250
A Boileau, ou mon Testament. 253
NOTES *sur cette pièce.* 258
A l'impératrice de Russie, Catherine II, à l'occasion de la prise de Choczim par les Russes, en 1769. 260
A madame la duchesse de Choiseul, sur la fondation de Versoy. 261
A madame Necker. 262

Digitized by Google

A M. Pigal. 263
A M. Saurin, de l'académie françaiſe, ſur ce que le général des capucins, en reconnaiſſance de quelques ſervices, avait aggrégé l'auteur à l'ordre de ſaint François. 265
Au roi de Suède Guſtave III. 266
Au roi de Danemarck, Chriſtian VII, ſur la liberté de la preſſe accordée dans tous ſes Etats. . 268
NOTES ſur cette pièce. 274
A l'impératrice de Ruſſie Catherine II. 277
NOTES ſur cette pièce. 280
Au roi de la Chine, ſur ſon recueil de vers qu'il a fait imprimer. 282
NOTES ſur cette pièce. 287
A l'auteur du livre des Trois-Impoſteurs. . . 297
A Horace. 301
NOTES ſur cette pièce. 307
RÉPONSE d'Horace, par M. de la Harpe. . 310
NOTES ſur cette Réponſe. 317
Benaldaki à Caramouſtée, femme de Giafar le Barmécide. 318
A M. d'Alembert. 319
NOTES ſur cette pièce. 322
LES SYSTÊMES 332
NOTES ſur cette pièce. 336
LES CABALES. 347
NOTES ſur cette pièce. 353
ODE. L'Anniverſaire de la Saint-Barthélemi pour l'année 1772. 362

Digitized by Google

Au roi de Suède Gustave III. 364
A madame de Saint-Julien, née comtesse de la Tour-du-Pin. 365
LA TACTIQUE. 367
NOTES *sur la Tactique.* 372
A M. Marmontel. 378
A madame du Deffant. 381
DIALOGUE DU PÉGASE ET DU VIEILLARD. 383
NOTES *sur ce Dialogue.* 390
LES DÉSAGRÉMENS DE LA VIEILLESSE. . 401
Au roi de Prusse, sur un buste en porcelaine, fait à Berlin, représentant l'auteur, & envoyé par sa majesté, en janvier 1775. 402
LES DEUX-SIÈCLES. 403
NOTES *sur les Deux-Siècles.* 407
ODE *sur le passé & le présent.* 408
LES FINANCES. 412
NOTES *sur les Finances.* 414
SÉSOSTRIS. 415
LE TEMPS PRÉSENT. 418
LE PÈRE NICODÈME ET JEANNOT. . . . 421
NOTES *sur cette pièce.* 425
JEAN QUI PLEURE ET QUI RIT. 426
A M. Guys de Marseille, qui avait adressé à l'auteur son voyage littéraire de la Grèce. . . . 429
A un homme. 430
A madame Necker. 432
A M. le marquis de Villette 433
STANCES *sur l'alliance renouvellée entre la France*

Digitized by Google

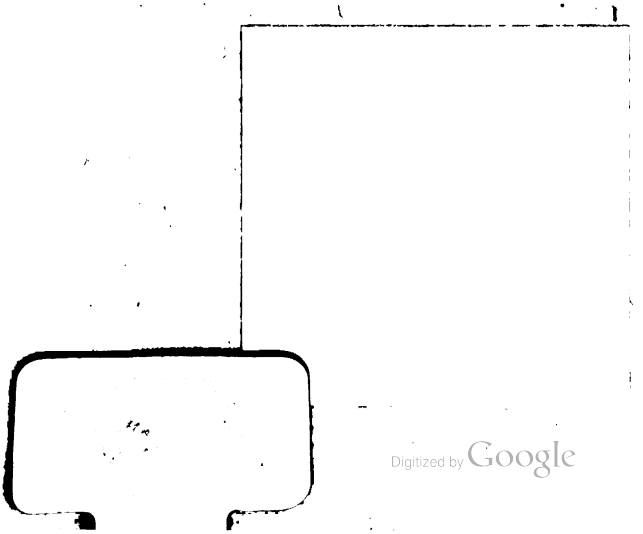
& les Cantons helvétiques, jurée dans l'église de Soleure, le 15 auguste 1777. 434
A M. de Villette, sur son mariage. Traduction d'une Epître de Properce à Tibulle, qui se mariait avec Délie. 436
A M. le prince de Ligne, sur le faux bruit de la mort de l'auteur, annoncée dans la gazette de Bruxelles, au mois de février 1778. . . . 438
SUPPLÉMENT AUX MÉLANGES DE POÉSIES. 441
Avis de l'Editeur. 443
Epigrammes. 445
Pièces fugitives. 452

Fin de la Table.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
21 MAY 1975
14153608
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google